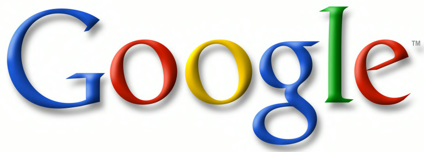
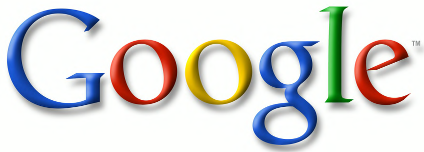
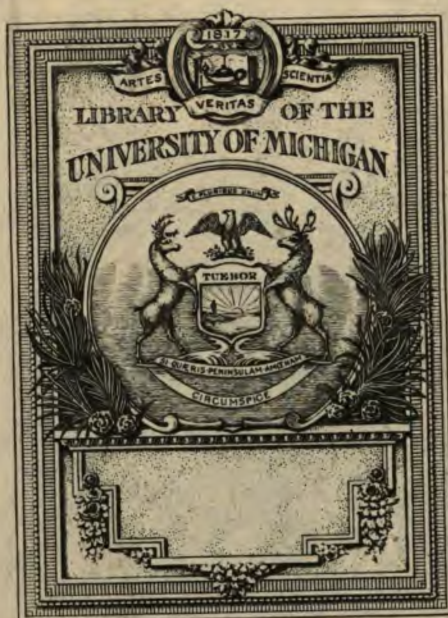
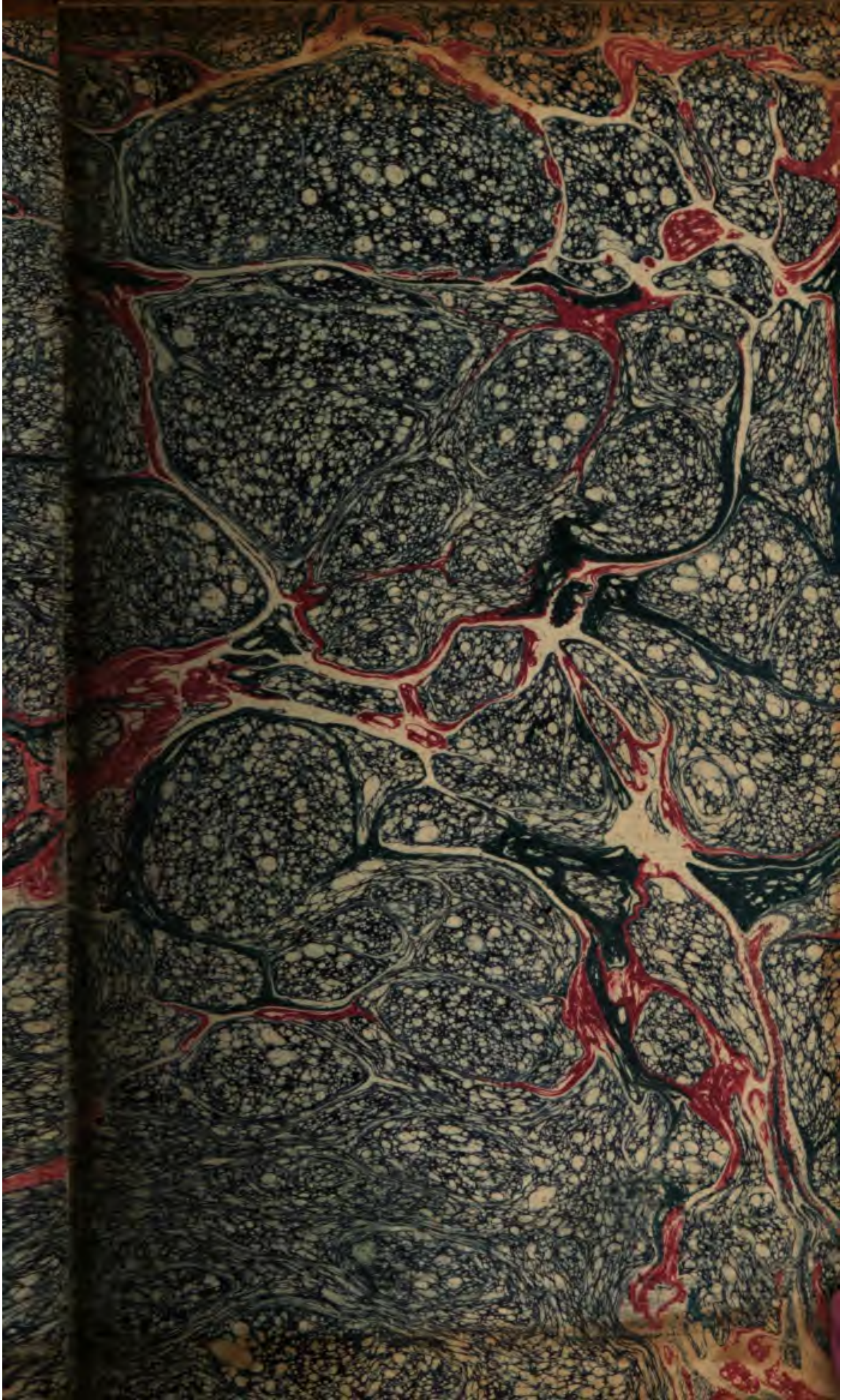





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ANNALES LITTÉRAIRES.

ANNALES LITTÉRAIRES

OU

CHOIX CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LITTÉRATURE

Jean Joseph François

INSÉRÉS PAR M. DUSSAULT,

DANS LE JOURNAL DES DÉBATS, DEPUIS 1800 JUSQU'A 1817 INCLUSIVEMENT :

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR L'AUTEUR DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LOUIS XVII.

Ne sint ludibria ventis.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9;
LENORMANT, LIBRAIRE, QUAI DE CONTI, N°. 5.

M D CCC XVIII.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Lorsqu'après une trop longue interruption, la censure littéraire reprit ses droits dans les premiers jours de ce siècle, on vit un grand nombre de gens de lettres distingués travailler de concert à ramener le règne du bon goût; ils avoient beaucoup à faire : car toutes les notions du vrai et du bon, en littérature, étoient corrompues; et la république des lettres offroit le spectacle déplorable de la plus complète anarchie; mais leurs efforts ne restèrent pas sans succès : ils parvinrent insensiblement à remettre les saines doctrines en honneur; le public impartial les soutint de ses suffrages, et, grâce aux heureux changemens qu'ils opérèrent, le commencement du dix-neuvième siècle devint une époque remarquable de notre littérature, et peut, avec raison, être considéré, sous ce rapport, comme une ÈRE absolument nouvelle.

C'est, en grande partie, l'histoire de cette nouvelle ÈRE, que présente ce Recueil, auquel, pour cette raison, j'ai cru devoir donner le titre d'ANNALES : il renferme un espace de dix-huit années, et remonte exactement à la renaissance de la critique; peu d'ouvrages importans ont paru, depuis cette époque, dont il ne soit fait mention, dans cette espèce de MÉMORIAL LITTÉRAIRE; peu de renommées anciennes se sont de

nouveau montrées à la gloire, peu de réputations nouvelles ont attiré les regards, qui n'y soient appréciées; si l'on veut, d'abord, jeter les yeux sur la table générale des matières, on verra de quel grand nombre d'auteurs, anciens et modernes, il est question dans ce Recueil, composé de près de trois cents articles : on y trouve les noms de presque tous les écrivains de notre temps, dans quelque genre de littérature qu'ils se soient exercés; et ceux qui ont acquis des droits à l'estime de leurs contemporains, aimeront, peut-être, à regarder cette collection comme le dépôt de leurs titres.

Je m'abstiens de faire, ici, l'éloge du littérateur, dont les longs et utiles travaux ont fourni la matière de cet ouvrage : il est inutile de dire à quel point *M. Dussault* s'est toujours montré dévoué aux saines doctrines littéraires; ce dévouement éclairé est un des traits principaux dont se compose sa réputation : la sagesse de son goût est reconnue par le public; chargé d'une partie de la rédaction d'une de nos feuilles quotidiennes, ses articles ont toujours eu pour objets les ouvrages les plus graves et les plus importans de la littérature; ceux qui portoient le plus éminemment le caractère littéraire : aussi, a-t-il pu répandre dans ses dissertations critiques une foule de ces idées générales, qui tirent la censure littéraire du cercle étroit et mesquin des remarques de détail, et des observa-

tions particulières; et ce sont ces considérations plus élevées et plus étendues, qui lui ont fourni le moyen de donner aux principes, qu'on avoit trop oubliés, les plus amples développemens : elles l'ont également mis à même de déployer souvent un style, qui paroît supérieur au ton propre et spécial de la critique.

Ces réflexions générales roulent le plus ordinairement sur des auteurs de l'antiquité, et elles suppléent, sous ce rapport, à ce qu'on ne trouve pas dans nos *Cours de littérature* les plus renommés; elles renferment aussi, quelquefois, les réfutations des systèmes erronés et bizarres, où le mauvais goût a voulu chercher sa justification dans ces derniers temps; enfin, elles offrent des morceaux parfois très-oratoires, et très-ornés, où l'auteur paroît s'être complu à cacher sous des fleurs la sécheresse de la critique.

Tels sont les principaux caractères du Recueil que je publie : j'ai pensé qu'il pourroit convenablement faire suite aux différens Mémoires littéraires que nous possédons déjà, dans les correspondances de *MM. de La Harpe et le baron de Grimm*, ainsi qu'aux divers ouvrages de littérature et de critiqne, qui l'ont précédé : peut-être les générations, qui se sont élevées dans l'espace de temps que parcourent ces ANNALES, ne seront-elles pas fâchées d'y trouver une partie de notre histoire littéraire, dont elles ne peuvent être que très-imparfaitement instruites :

il me semble, en effet, que ce Recueil doit paroître tout nouveau aux jeunes amis des lettres, qui achèvent leurs études, ou qui ne sont que, depuis peu, entrés dans le monde; à l'intérêt naturel, par lequel il peut les attacher, se joint encore pour eux celui d'y voir consignés, avec honneur, les premiers titres de quelques réputations naissantes, dignes objets d'une noble émulation.

Il s'en faut de beaucoup que j'aie rassemblé, ici, tous les articles de littérature que *M. Dussault* a publiés depuis dix-huit ans : je n'en ai pas même recueilli la moitié; dans *le choix* que j'ai fait, j'ai consulté l'importance des matières, ou celle des réflexions littéraires, auxquelles elles ont pu donner lieu; j'ai cru devoir observer l'ordre chronologique, en réunissant toutefois, sous le même point de vue, mais sans altérer les dates, tous les articles auxquels un même sujet a donné naissance; l'auteur m'a autorisé à faire cette édition : j'ai même obtenu de lui qu'il jetât les yeux sur mon travail, et qu'il le revît avec quelque soin : j'imprime avec son consentement, à la suite de cet *Avertissement*, la lettre par laquelle il m'a donné cette autorisation : les réflexions que *M. Dussault* y développe, serviront, en quelque sorte, de préface à ce Recueil.

ECKARD.

Ce 21 septembre 1818.

LETTRE
DE M. DUSSAULT
A L'EDITEUR.

Vous faites, Monsieur, à mes articles, un honneur auquel je ne devois pas m'attendre ; et, quoique je n'aie pas la force de refuser mon consentement à cette marque de votre bienveillance pour moi, j'ai toujours eu une idée assez juste des morceaux, que vous voulez bien rassembler, pour n'avoir jamais conçu la pensée de réunir ces feuilles éparses : il m'eût semblé qu'accueillies, successivement, avec plus ou moins de bonté, par le public, elles se seroient exposées à un trop grand péril, en cherchant à fixer son attention sur leur ensemble, et qu'après avoir obtenu, peut-être, en détail, quelques-uns de ses suffrages, elles eussent trop risqué à vouloir, pour ainsi dire, provoquer, en masse, la sévérité de son coup d'œil : le public sait, Monsieur, avec quelle rapidité se composent ces articles, qu'il voit paroître, chaque

jour, dans des Journaux quotidiens ; et cette rapidité d'un travail, dont la hâte est une condition expresse, devient la mesure de son indulgence : il ne traite pas les feuillets d'un Journal comme les pages d'un livre ; mais les feuillets d'un Journal peuvent-ils compter sur la même faveur, lorsque, franchissant, en quelque sorte, leurs modestes limites, et se parant de prétentions nouvelles, ils se présentent sous une forme ambitieuse, qui leur est si peu convenable, et ne craignent pas de courir tous les dangereux hasards, qui menacent la destinée d'un livre ?

Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille rabaisser le mérite de ces écrivains, qui, dans nos Journaux, consacrent des talens divers aux différentes parties de la littérature : il faut être humble, pour son compte, et ne pas se charger de l'être, pour le compte d'autrui ; je n'ignore pas combien de connoissances acquises, combien de réflexions dès long-temps préparées, quelle culture de l'esprit et du goût, quelle facilité de tous les momens, quelle habileté dans l'art d'écrire suppose la plupart de ces petites dissertations littéraires, de ces critiques, de ces articles, si promptement conçus, si rapidement écrits,

qu'un instant voit naître et mourir ; en vain a-t-on voulu souvent jeter du mépris sur un genre, dans lequel les plumes même les plus brillantes de notre époque, et celles de tous les temps, n'ont pas, quelquefois, dédaigné de s'exercer : ses fiers détracteurs, en s'essayant eux-mêmes, dans ce genre, avec une assurance présomptueuse et risible, lui ont rendu, plus d'une fois, par leur peu de succès, le plus flatteur et le moins équivoque de tous les hommages; tel littérateur, qui concourt, depuis long-temps, à la rédaction de tel Journal, a prodigué plus d'idées, dans ce travail, plus d'observations, plus d'esprit, et plus de style, qu'il n'en eût fallu pour défrayer, et constituer un excellent livre de littérature; tel écrivain n'a presque mérité, n'a presque obtenu que par des articles de journaux, les honneurs de l'Académie ; mais, Monsieur, je ne parle, ici, et ne dois parler que de moi; et je sens trop combien les considérations, que je viens, immédiatement, de faire valoir en faveur des critiques les plus distingués, sont peu propres à me rassurer; et, d'ailleurs, peut-être, les meilleurs d'entr'eux, eux-mêmes, redouteroient-ils que l'on fît pour leurs articles, ce que

votre extrême indulgence vous engage, trop aisément, sans doute, à faire pour les miens?

Il est, de plus, une circonstance particulière, et tout-à-fait personnelle, qui m'eût, certainement, détourné du projet d'un tel Recueil, si ce projet s'étoit offert à mon esprit, et avoit pu séduire, un moment, ma vanité : je m'occupe, depuis long-temps, vous le savez, d'une partie assez importante de notre histoire littéraire; et, grâces aux loisirs inattendus, dont j'ai joui, depuis plus d'un an, cet ouvrage, qui se dérouloit avec trop de lenteur, sous une plume partagée et distraite, a fait quelques progrès, qui le rapprochent un peu du terme, que j'entrevois, enfin, sans pouvoir encore le fixer; or, les articles, que vous vous proposez de recueillir, et de publier, Monsieur, embrassent précisément, le même espace de temps, que circonscrit et renferme le livre, objet principal de mes travaux actuels; mais ces articles ne sont, en quelque sorte, pour moi, que comme ces morceaux de portefeuille, détachés les uns des autres, et crayonnés à la hâte, que les artistes appellent leurs *études* : ils ne sont entre mes mains que des matériaux, pour ainsi dire, informes et grossiers; mon intérêt bien entendu

voudroit donc que ces ébauches demeurassent dans l'obscurité, où les replongea le soir même du jour, qui les vit éclore; et, de même que les dessinateurs et les sculpteurs des monumens publics s'environnent d'un rideau, qui dérobe aux yeux la marche progressive et lente de leur travail, j'aurois pu désirer que les premiers traits du mien fussent restés dans cette obscurité, comme sous un voile : vous en avez décidé autrement, Monsieur; et il ne m'appartient ni de présager la réussite de votre entreprise, ni de lui prédire un mauvais succès.

Je suis loin, toutefois, en marquant la différence, qui sépare les morceaux, que vous reproduisez, de l'ouvrage, que je prépare; je suis, dis-je, très-éloigné de vouloir faire entendre que ces productions de la même plume ne seront point d'accord entre elles : ce sera, toujours, le même fonds; il est des points, sur lesquels ma pensée peut recevoir des modifications; il n'est pas, je crois, de rapports essentiels, sur lesquels elle puisse varier : toujours fidèle aux mêmes principes, toujours soumise aux mêmes lois, et attirée par les mêmes centres, elle ne sauroit, jamais, s'écarter beaucoup de la ligne, qu'elle s'est tracée; et on la trouvera constam-

ment semblable à elle-même, dans mes écrits littéraires de tous les temps; il est sûr, cependant, qu'un ouvragemédité doit offrir des nuances, qu'on chercheroit, vainement, dans les esquisses improvisées, sorties, à la hâte, de la même main : l'expression de la vérité s'y présente, nécessairement, plus dégagée, et plus pure; et qui ne sait combien la même vérité, énoncée d'une manière, ou d'une autre, perd ou gagne, se perfectionne, ou s'altère, par la justesse, ou par l'inexactitude des termes, qui la rendent? Tel jugement exprimé, crûment, sans accessoires, sans modifications, sans réserve, bien qu'équitable et vrai, en lui-même, devient, parce que l'énonciation n'en est pas complète, une espèce d'erreur, et presqu'une injustice : les propositions tranchantes sont rarement des propositions parfaitement justes; et les esprits les plus vifs, dans leurs décisions, sont les plus sujets à changer d'avis : plus ils paroissent, d'abord, s'attacher fortement à un point, sur lequel ils prétendent prononcer sans appel, plus on les voit, ensuite, flotter d'opinion en opinion, et tomber d'incertitude en incertitude; mais ce n'est guère, dans des feuilles quotidiennes, rédigées avec tant de promptitude, qu'on peut se promettre

de rencontrer cette expression épurée du vrai, qui n'est ni en deçà, ni au delà de la pensée, dont elle réfléchit la fidèle image : presque tous les articles, que renfermera votre Recueil, ont été écrits, au courant de la plume, sans corrections, sans ratures, sans copies; ce n'est pas, assurément, un éloge que je prétende en faire, ni un mérite, dont je veuille me targuer : la facilité est un piége plutôt qu'un avantage; et rien de vraiment bon, dans les arts de l'esprit, ne fut produit, sans effort, sans travail et sans peine : combien de fois en relisant, le lendemain, dans le Journal, l'article que j'avois envoyé la veille, n'en ai-je pas vivement senti, et reconnu les défauts! et combien de bonnes critiques j'aurois pu, souvent, faire de mes propres critiques, elles-mêmes! Mais, au moins, je puis me rendre cette justice, que, durant ce long cours de travaux pénibles, j'ai cherché, généralement, la vérité dans mes censures; que j'ai bien rarement trahi ma pensée, et que jamais je n'ai substitué les vains caprices de mon imagination à la solidité des traditions consacrées, et aux droits imprescriptibles des véritables doctrines : c'est par-là que vaudra, surtout, ce Recueil, s'il peut valoir quelque chose.

Jeté, dès ma jeunesse, et plus au gré de la fortune, que selon mes vœux, et mon inclination, dans cette carrière si périlleuse de la critique, j'y apportai un esprit sain, et des études bien faites : je sortois presque, alors, de cette bonne école de l'université de Paris, dont on a vu les justes louanges venir se placer si fréquemment sous ma plume reconnoissante; j'avois puisé à ces sources abondantes, ouvertes, dans son sein, aux pauvres, comme aux riches, ainsi que s'exprime le respectable auteur du *Traité des Études;* toute ma lecture s'étoit, à peu près, bornée à celle des grands modèles : habitué au sentiment de l'admiration, qu'ils inspirent, je me trouvois naturellement disposé, par cette habitude, ainsi que par l'instinct de mon caractère, en faveur de tout ce qui jetoit quelque éclat dans les lettres, que j'aimois passionnément, et j'avois peu de penchant à chercher des fautes parmi des beautés; la foule des mauvais ouvrages, en irritant mon zèle, ne tarda pas à m'apprendre ce secret facile d'un métier, pour lequel je ne me suis jamais senti une véritable vocation : car je suppose qu'une vocation, qui n'est point équivoque, exclut toute espèce de répugnance; quelquefois, dans ces illusions de la jeunesse,

qui sont si douces, mais si décevantes, je me suis figuré que le talent quelconque, avec lequel je suis né, et dont m'avertissoit trop sans doute l'indulgence de quelques amis, ne trouvoit pas dans le genre, auquel je me vouois, toute l'étendue de son application possible, et que j'étois plus fait pour rencontrer des succès, dans la pratique de l'art, que pour en développer les théories; mais l'invincible destinée confondit ces élans présomptueux du jeune âge; et le rare mérite des collaborateurs auxquels j'étois associé, joint à la célébrité, tous les jours croissante, des feuilles que nous rédigions, en commun, eût offert à un amour-propre, encore plus exalté que le mien, de suffisantes consolations : j'estimois, surtout, l'art heureux de présenter les idées, dans un style pur, correct, élégant, et animé, et j'en voyois des modèles, dans le Journal même, auquel j'étois attaché; parfois, aussi, les plus grands écrivains de cette époque venoient unir leurs efforts aux nôtres, mêloient à nos rapides écrits, quelques traits de leur plume supérieure, et, par cet exemple, et cette espèce d'association honorable, nous encourageoient à poursuivre, avec ardeur, la tâche difficile, que nous nous étions prescrite.

Vous vous souvenez, en effet, Monsieur, de l'état où la littérature étoit réduite, au commencement de ce siècle, date de cette entreprise, et je crois pouvoir me dispenser de vous en présenter, ici, dans tous ses détails, l'affligeante peinture: depuis dix ans, la critique, toujours si calomniée, et toujours si utile, se taisoit; et, protégés par son silence, aussi-bien que par les désordres politiques du temps, les excès du mauvais goût, et les envahissemens de la barbarie acquéroient, tous les jours, plus d'audace : une barrière s'éleva, enfin, contre cette effrayante inondation, signalée déjà par tant de ruines, et qui menaçoit de tout renverser, dans son cours destructeur; le moment vint, où la littérature qui, suivant un profond publiciste, est l'*expression de la société*, après avoir répété dans son sein l'image du chaos, qui régnoit dans l'Etat, devoit offrir celle de l'ordre, qui sembloit renaître de toutes parts, et paroissoit rentrer dans tous les degrés de la vie civile, comme dans toutes les branches de l'administration renouvelée; j'ai, sans doute, concouru, pour ma part, quelque foible qu'elle ait été, à cette amélioration littéraire : non-seulement il falloit s'opposer à la corruption; mais il falloit combattre de nouveaux systèmes, qui commençoient

à s'élever, armés de sophismes ingénieux, et d'argumentations plus ou moins éblouissantes, pour la défendre, et la justifier : car, on voyoit déjà se développer, dans un ouvrage très-remarquable d'une femme célèbre, le germe timide de ces étranges, et pernicieuses théories, qui, depuis, se déployant, avec plus de témérité, n'ont cessé, jusqu'aujourd'hui, d'opposer leurs captieux paralogismes, et leurs inductions spécieuses, à l'autorité des doctrines sanctionnées par l'approbation des âges : la corruption devenoit systématique.

D'autres principes, ou plutôt de funestes conséquences, mal déduites de principes, en eux-mêmes, très-respectables, étendoient leur action jusque sur les lettres, auxquels cette influence n'étoit pas moins fatale, qu'à la morale même, dont elle minoit toutes les bases : il s'agissoit donc d'attaquer, non pas, certainement, la PHILOSOPHIE, cet éternel flambeau du monde, mais les fermentations dangereuses que ses rayons lumineux eux-mêmes excitoient, dans des esprits malades, comme ceux de l'astre du jour font, quelquefois, éclore de désolantes contagions : honneur à la philosophie, qui foule aux pieds la superstition et le fanatisme reli-

gieux, en respectant toujours la religion, qui éclaire les hommes sur leurs devoirs, comme sur leurs droits, qui, jamais, ne caresse, d'une main impie, ni le despotisme, ni la licence, qui place, auprès des trônes, cette sage et noble liberté, non moins auguste que la majesté des rois, qui inspire aux princes de généreuses pensées, et leur dicte ces lois sublimes, conciliatrices heureuses de l'indépendance des peuples, et du pouvoir des monarques! Honneur à la philosophie des *Fénélons*, des *Massillons*, des *Montesquieus*, des *Francklins*, des *Malesherbes!* Anathème au fanatisme anti-religieux, au charlatanisme politique, au pédantisme littéraire, qui se couvrent du manteau de la philosophie, et veulent en usurper le nom saint et sacré! Si cette distinction, Monsieur, ne fut pas toujours soigneusement exprimée, dans mes articles, elle ne cessa jamais d'être présente à ma pensée : vous l'honorez, vous-même, cette philosophie, le charme des ames honnêtes, et la lumière des bons esprits; et vous savez bien qu'elle n'est point blasphémée, dans ces pages fugitives, que vous rassemblez, et dont se compose votre Recueil : les abus seuls, qu'on en a faits, y sont signalés.

Cependant, au zèle des journalistes se joignoit, encore, le secours de quelques gens de lettres, qui, secondant l'impulsion donnée par les principaux écrits périodiques, s'empressoient de publier de nouvelles éditions de ces chefs-d'œuvre, de ces excellens ouvrages, qui sont l'honneur de notre littérature, et dont la gloire, éclipsée, ou méconnue, luttoit, en vain, depuis long-temps, contre un injurieux oubli, et n'en triomphoit, par intervalles, que pour s'y voir, aussitôt, replongée par le dédain; tant la fureur de la nouveauté aveugloit, alors, les esprits! ces éditions, qui n'exigeoient pas les soins particuliers d'une analyse spéciale, devenoient, pour nous, des sources fécondes de réflexions générales, d'observations moins restreintes, de comparaisons, et de rapprochemens d'une utilité plus étendue: il faut convenir que nous ne nous en sommes pas fait de faute; pour ce qui me regarde, personnellement, j'ai, peut-être, abusé, quelquefois, de ce moyen facile; et, peut-être, ai-je, aussi, trop souvent, voulu l'étendre au delà de ses limites naturelles, en le substituant, avec plus de zèle, que de convenance, à des analyses nécessaires, et à des extraits obligés; mais, j'é-

prouve qu'insensiblement, ma sincérité m'induiroit à faire la critique de mes articles : c'est une attention qu'il faut laisser à d'autres; je ne dois ni me louer, ni me critiquer; je puis dire, seulement, sans blesser, je crois, aucune bienséance, qu'ayant toujours, vivement, désiré que la cause du bon goût, en littérature, et des bonnes doctrines, en tout genre, triomphât, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi, pour contribuer à ce triomphe, et que, plus d'une fois, j'ai cru pouvoir me permettre de remplacer, par des réflexions générales, qui me paroissoient utiles, la censure, presque toujours assez inutile, d'un mauvais ouvrage : j'avoue que je dérobois une jouissance à la malignité; mais l'intérêt de ses plaisirs ne fut, jamais, un des principaux mobiles qui dirigèrent ma plume.

On regarde les journalistes comme essentiellement animés d'un esprit de détraction et de méchanceté : on les croit occupés, sans cesse, à broyer des poisons; on se les figure se nourrissant, avec délices, de tous les venins de l'envie; et les haines, qui naissent de ces tristes préventions, ne sont pas un des moindres inconvéniens attachés au métier de critique :

elles vous suivent partout; elles épient le moment favorable, et finissent, tôt ou tard, par vous porter le coup funeste, qu'elles tiennent en réserve : presque solitaire, et vivant, à peu près, dans la retraite, quoiqu'au milieu de Paris, sans ambition, sans intrigue, sans vues de fortune, toujours content de peu, considérant l'indépendance, même dans la pauvreté, comme le premier des biens, et incapable de payer, d'aucun prix avilissant, quelques parcelles d'or, je pouvois, autant que personne, braver ces haines non moins injustes que dangereuses : je ne me suis jamais fait un jeu de les provoquer; j'ai senti, dans mon propre cœur, toutes les plaies, que je faisois à l'amour-propre d'autrui; et quelle que soit l'opinion qu'on se forme des journalistes, je proteste que j'ai toujours éprouvé plus de douceur à louer, qu'à blâmer; je proteste que j'aurois toujours mieux aimé proclamer la gloire de *Virgile*, que la honte de *Bavius* et de *Mevius* : que si des renommées imposantes n'ont pas, toujours, désarmé ma sévérité, croit-on que j'aie trouvé du plaisir à jeter des nuages sur l'éclat de quelques noms illustres? Non; l'intérêt seul des lettres m'engageoit à signaler ou des défauts aimables et séduisans, ou des irré-

heureux tributs à la littérature; l'histoire, sous la plume coulante et facile d'un écrivain très-distingué, ne perdit rien de son intérêt, ni de sa dignité sévère; et, dans l'instant même où j'écris, une autre plume, déjà célèbre, lui prépare un nouveau lustre; de jeunes savans semèrent de fleurs les champs arides de l'érudition; de jeunes poëtes, l'espoir des muses, cueillirent celles du Parnasse; de nombreuses réimpressions, dirigées par des littérateurs habiles, nous restituèrent, en quelque sorte, nos anciens trésors; quelques bonnes traductions furent de dignes hommages, que reçut l'antiquité : la critique ranimée, rendit, et rend, sans cesse, encore, dans un grand nombre de journaux, bien rédigés, d'importans services aux lettres, et, peut-être, l'art utile d'analyser les écrits, d'en marquer les taches, d'en faire valoir les beautés, ne fut jamais porté plus loin.

Le dernier trait de ce tableau, trop rapide et trop incomplet, me ramène, Monsieur, au principal objet de cette lettre : si vous aviez voulu faire un choix d'articles assaisonnés d'un sel fin et piquant, égayés par une plaisanterie légère, vive, spirituelle, et de bon goût, par

des saillies toujours ingénieuses, et toujours naturelles, parés, sans pompe, de ces grâces du bon ton, et de cette politesse attique, dont le monde seul est l'école, vous auriez bien su où les trouver; vous n'auriez pas été plus embarrassé, si vous aviez eu dessein de recueillir des morceaux enrichis d'une immense variété de connoissances, écrits d'un style ferme et souple, qui tantôt enfonce, avec force, le dard de la raillerie, tantôt se joue, avec finesse, de cette arme redoutable, et toujours caustique et malin, mais solide et instructif, poursuit éternellement, de sa sanglante ironie, le ridicule, qu'il accable encore sous le poids du savoir : votre choix a été déterminé, non par le mérite des articles, mais par l'importance, plus particulièrement littéraire, des sujets; vous vous proposiez de former une espèce d'histoire de notre littérature, depuis le commencement de ce siècle, et vous avez pensé que mes travaux fournissoient les élémens les plus naturels de cette histoire; je ne dois, assurément, qu'à cette considération la préférence, que vous m'avez accordée, Monsieur : le public ne s'y trompera pas, je l'espère : instruit de vos vues, il ne calomniera pas votre discernement; et, si

nous sommes assez heureux, pour qu'il applaudisse à votre zèle, je viens de m'expliquer assez, pour qu'il ne puisse accuser votre goût.

Agréez, etc.

P. S. Si je n'avois craint d'étendre, encore, cette lettre, déjà beaucoup trop longue, j'aurois repris de plus haut, et développé d'une manière plus expresse, et plus générale, ce que j'y dis touchant l'utilité de la critique, toujours méconnue, ou, du moins, toujours malignement comparée avec ses inconvéniens : pour suppléer à ce que je n'ai point fait, je vous adresse, et vous invite à mettre, en tête de votre recueil, un discours, assez peu connu, où ce sujet est traité par une plume bien meilleure que la mienne : l'auteur de ce discours excita beaucoup de ces haines, dont je viens de parler ; elles voulurent même, quelquefois, emprunter, pour déprimer son talent, l'expression du mépris; mais les regrets du public le vengent encore tous les jours; et le suffrage des connoisseurs impartiaux protège sa mémoire contre les dédains affectés de ses ennemis.

DISCOURS

SUR LA CRITIQUE,

Publié par M. Geoffroy, *en 1779.*

Pour avoir une juste idée de l'excellence et de l'utilité de la critique, il suffit de se rappeler que c'est elle qui a fixé les principes des arts, qui, dans tous les temps, a dirigé les artistes et contribué à maintenir le goût. Les premiers écrivains se sont livrés aveuglément à l'instinct naturel et à l'impulsion de leur génie; les critiques ont ensuite examiné et apprécié les ouvrages de ces hommes extraordinaires, et ils ont établi leurs procédés les plus parfaits, comme des règles constantes, propres à guider ceux qui voudroient marcher dans la même carrière. On comptoit déjà plusieurs chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence avant qu'il existât une poétique et une rhétorique. Aristote lut avec les yeux d'un observateur philosophe les productions des poëtes et des orateurs illustres qui l'avoient précédé. Il ne se borna pas, avec le vulgaire, à sentir leurs beautés, il voulut se rendre raison à lui-même du plaisir qu'il éprouvoit : il analysa toutes les opérations de ces écrivains fameux, il traça la route qu'ils avoient suivie; avec le flambeau de la métaphysique, il pénétra dans le sanctuaire du génie, et en dé-

voila les plus profonds mystères ; il est vrai que la critique, qu'il avoit ennoblie par ses spéculations sublimes, ne tarda pas à dégénérer en vaines subtilités. Le philosophe de Stagyre avoit approfondi l'art d'Homère ; les grammairiens d'Alexandrie s'occupèrent à chercher dans les fables de ce grand poëte des allégories chimériques ; peu sensibles au mérite réel de l'Iliade et de l'Odyssée, ils ne virent dans ces deux poëmes qu'une érudition immense qu'on n'y trouve point. Ils commentèrent pesamment les épithètes les plus indifférentes d'Homère, et admirèrent tout dans ses ouvrages, hors ce qui est vraiment admirable. Sa critique ne fut plus que l'art de calculer des syllabes et d'interpréter des mots, et cette noble fonction, qui demande les lumières et la pénétration d'un philosophe, ne fut exercée que par des maîtres d'école aussi orgueilleux qu'ignorans, qui, sans avoir d'autres connoissances que celles de la grammaire et de la mythologie, citoient les poëtes à leur tribunal, et s'arrogeoient le droit de régler les rangs sur le Parnasse. Cependant, vers le siècle d'Auguste, Denis d'Halicarnasse rétablit un peu l'honneur de la critique : on trouve quelquefois du goût et de la délicatesse dans les jugemens que cet écrivain a portés sur les orateurs et les historiens célèbres de la Grèce ; mais naturellement déclamateur et amoureux de paroles, il préfère souvent les grâces légères du style à des beautés mâles et solides ; il est plus touché de l'élégance des expressions, et de la symétrie des phrases que de la grandeur et de la force des idées ; l'écrivain le plus parfait à ses yeux est celui dont le langage a le plus de douceur et d'harmonie, et dans la plupart

de ses décisions on ne trouve qu'un rhéteur plus occupé des mots que des choses, incapable d'apprécier le mérite des grands hommes qu'il osoit juger.

Dans le temps que Denis d'Halicarnasse préféroit Hérodote à Thucydide, et déprimoit injustement Platon, les Romains, polis par les Grecs, et déjà rivaux de leurs maîtres, avoient des critiques plus profonds et plus judicieux. Cicéron, après avoir fait retentir le sénat et le barreau de ses admirables harangues, se délassoit en écrivant sur un art qu'il avoit cultivé avec tant de succès. S'il ne mit pas dans ses traités de rhétorique autant de profondeur et de subtilité qu'Aristote, il eut soin d'y répandre plus de grâces, de clarté et d'intérêt; il entra dans des détails plus instructifs; ses préceptes sont plus aisés à saisir et d'un plus grand usage; il apprécia les orateurs qui l'avoient précédé, et l'on admire avec raison la variété, la finesse et la vérité des portraits qu'il en a tracés. Il s'éleva avec force contre la secte des prétendus partisans de l'atticisme, qui vouloient exclure de l'éloquence le pathétique et les grands mouvemens, et qui réduisoient tout le mérite de l'orateur à la précision et à l'élégance. Il fit voir par l'exemple de Démosthènes que l'énergie, la chaleur et la véhémence pouvoient très-bien s'allier avec l'atticisme : il confondit ces novateurs ignorans qui se croyoient attiques, parce qu'ils n'avoient ni force, ni vigueur, et qui mesuroient sur leur propre foiblesse l'étendue de l'art oratoire.

Horace ne rendit pas des services moins essentiels à la poésie. De son temps les esprits étoient entêtés d'une erreur directement oppo-

sée à celle qui infecta notre littérature dans le siècle dernier. Perraut et ses partisans n'estimoient que les modernes : les contemporains d'Horace, au contraire, avoient une vénération aveugle pour les anciens. Les auteurs latins, copistes scrupuleux des Grecs, ne faisoient presque autre chose que traduire leurs ouvrages; ils n'exposoient sur la scène comique que la peinture des mœurs grecques; ils n'introduisoient dans la tragédie que des héros grecs, et, dans tous les genres, ils n'osoient traiter que des sujets tirés des fables grecques. Horace entreprit de détruire un préjugé si contraire aux progrès des lettres latines; il apprit aux Romains qu'il ne falloit pas juger du mérite d'un auteur par son antiquité; que s'ils vouloient égaler les Grecs, ils devoient s'affranchir du joug d'une imitation servile, travailler d'après leurs propres idées, et inventer des sujets conformes au goût et aux usages de leur patrie. Lui-même guida les poëtes dans une carrière qui leur étoit encore nouvelle; il recueillit les principes fondamentaux de la littérature, et ses leçons ont toujours été regardées comme autant d'oracles de la raison et du goût.

On ne peut douter que l'exemple et les préceptes d'Horace n'aient beaucoup contribué à porter les lettres à ce haut degré de perfection où elles parvinrent sous le règne d'Auguste; mais dans le siècle suivant, elles commencèrent à dégénérer, et se corrompirent insensiblement. Les Romains, rassasiés de chefs-d'œuvre, n'étoient plus sensibles aux beautés simples et vraies; pour piquer leur goût émoussé, les auteurs substituèrent l'esprit au sentiment, le brillant au solide, l'art à la nature. Les antithèses

de Sénèque firent oublier l'éloquence de Cicéron; le clinquant de Lucain fut préféré à tout l'or de Virgile; Stace * enlevoit tous les suffrages lorsqu'il lisoit les vers monotones et ampoulés de la Thébaïde. Au milieu de cette corruption universelle, on vit paroître un homme capable de rendre aux lettres latines leur premier éclat. Quintilien qui joignoit les lumières d'un critique habile au zèle d'un bon citoyen, déclama avec chaleur contre cet abus monstrueux de l'esprit et des ornemens, contre ces défauts agréables, plus applaudis que de véritables beautés; il essaya de remettre sous les yeux de ses contemporains les anciens modèles de l'art qu'ils avoient trop négligés; et tandis qu'il renversoit les idoles qu'une aveugle superstition avoit consacrées, il osoit rendre un hommage public aux statues oubliées de Cicéron, de Virgile et de Tite-Live. Pour corriger plus sûrement le mal, il l'attaqua dans sa source; les jeunes gens, accoutumés dans les écoles à composer des déclamations ampoulées sur des sujets extravagans **, portoient ensuite dans le barreau ce goût d'une vaine enflure et d'une affectation puérile. Quintilien fit tous ses efforts pour réformer un abus si préjudiciable à l'éloquence; il ne cessa d'exhorter les rhéteurs à exercer leurs élèves sur des matières plus vraisemblables, et à bannir de leurs compositions les pensées fausses et le galimatias obscur dont

* *Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ*
Thebaïdos, lætam fecit cum statius urbem
Promisitque diem.

JUVÉNAL, satir. 7, vers 82.

** Voyez le commencement de la satire de Pétrone.

elles étoient communément remplies. Ses conseils et ses critiques soutinrent pendant quelque temps les lettres sur le penchant de leur ruine, et le siècle suivant, qui fut celui de Trajan, produisit encore plusieurs écrivains illustres; mais après le règne des Antonins, on vit expirer, du moins chez les Latins, la poésie et l'éloquence; et, ce qui n'a point encore été remarqué, la philosophie, accréditée par Marc-Aurèle, fut une des principales causes qui amenèrent la barbarie. En vain un nouveau Socrate, moins vertueux, mais plus plaisant et plus enjoué que l'Athénien, couvrit de ridicule ces prétendus philosophes dont Rome étoit alors inondée : en vain il dévoila leur ignorance grossière, leur orgueil, leur bassesse, leurs fourberies, et tous les vices qu'ils cachoient sous le manteau philosophique. Les railleries ingénieuses de Lucien ne purent désabuser cette partie du public faite pour être trompée dans tous les temps. Les philosophes démasqués n'en furent pas moins en vogue, surtout auprès des femmes, qui ont toujours été d'un puissant secours à toutes les sectes. Ce fut pour amuser l'impératrice Julie que Philostrate rédigea les miracles et les forfanteries d'Apollonius de Thiane. Des platoniciens faisoient alors tourner toutes les têtes; on n'étoit occupé que des énigmes de Plotin, des mystères de Jamblique, des dogmes de Porphyre; on ne parloit que de génies et d'opérations magiques; ces rêveries et ces absurdités dont tous les esprits étoient uniquement occupés, étouffèrent bientôt jusqu'aux moindres étincelles du goût, et répandirent sur la littérature les plus épaisses ténèbres. Dans ces temps déplorables, on trouve cependant encore parmi les Grecs un

critique excellent et digne d'un meilleur siècle. Longin mérite surtout d'être distingué, parce qu'il est le seul critique de sa nation, depuis Aristote, qui ait su développer et faire sentir les beautés réelles et solides des poëtes et des orateurs, sans s'appesantir sur des minuties grammaticales, et sur quelques ornemens frivoles de la diction. Ses remarques judicieuses sur le sublime ne servirent qu'à faire regretter ces temps heureux où le génie enfantoit de grandes choses; il le sentoit lui-même, et sur la fin de son ouvrage, il déplore en vain la décadence des lettres, et ce honteux avilissement des esprits qui ne pouvoient plus concevoir d'idées nobles et sublimes. Il est inutile de parler de la bibliothèque de Photius; il a le défaut des critiques grecs; il juge le style beaucoup plus que les choses. Il faut cependant observer que c'est peut-être dans l'ouvrage du patriarche de Constantinople que les critiques modernes ont pris l'idée et la forme des extraits.

A la renaissance des lettres, les critiques s'occupèrent presque uniquement du soin de commenter et d'interpréter les anciens inconnus et oubliés depuis si long-temps, et dont tout le monde étoit alors avide; ils employèrent toute leur sagacité à déchiffrer de vieux manuscrits, à remplir des lacunes, à restituer des passages; leurs immenses travaux, qui effraient notre paresse, sont aujourd'hui l'objet de nos mépris; nous les regardons comme les manœuvres de la littérature, et nous ne songeons pas que ces manœuvres ont fouillé pour nous des mines précieuses, et que c'est à leur persévérance opiniâtre que nous sommes redevables des trésors que nous possédons, ou plutôt que nous négli-

geons, et que nous foulons aux pieds. Cependant l'étude des grands modèles de l'antiquité, qui faisoit éclore des chefs-d'œuvres en Italie, ne produisit pas d'abord en France des effets aussi heureux; elle dissipa l'ignorance sans ramener le goût. Nos auteurs admiroient les anciens sans les imiter, ou les imitoient d'une manière extravagante et monstrueuse. L'éloquence étoit hérissée de pointes triviales et de citations grecques et latines; la poésie n'étoit qu'un tissu de jeu de mots, de métaphores et d'hyperboles outrées, de pensées fausses exprimées dans des vers gothiques. Le créateur du théâtre français fut aussi le premier des critiques pour la partie du théâtre. Quoique le grand Corneille n'eût pas, à beaucoup près, autant de goût que de génie, cependant les examens de ses tragédies peuvent être regardés comme une poétique excellente et supérieure à celle de l'abbé d'Aubignac, pour ce qui concerne la marche et le plan des ouvrages dramatiques; mais en donnant à la scène une forme plus régulière, il n'en corrigea point entièrement le langage. Un mélange grossier de tragique et de comique, un style obscur et guindé, un fade jargon de galanterie, tels étoient alors les défauts ordinaires, non-seulement aux auteurs tragiques, mais encore à tous les poëtes. Racine lui-même en fut infecté dans sa jeunesse, et les stances qu'il composoit dans les bois de Port-Royal sont aussi ridicules que les madrigaux de l'abbé Cotin.

Il étoit réservé à Boileau de bannir des ouvrages d'esprit cette affectation puérile, et de rappeler les écrivains au ton de la nature et de la vérité. Ceux qui ne regardent Boileau que

comme un satirique qui se plaisoit à remplir ses hemistiches des noms infortunés de quelques mauvais poëtes, n'ont pas une idée juste des importans services qu'il a rendus à la littérature française; la plupart des auteurs, bernés dans ses satires, jouissoient avant lui d'une réputation brillante; c'est lui qui nous a dégoûtés du style précieux et affecté de l'abbé Cotin, qui étoit de l'Académie française, du pompeux galimatias de Scudéry, qui étoit de l'Académie française; des vers durs et martelés de Chapelain, qui étoit de l'Académie française; c'est lui qui a guéri la nation de ce goût romanesque dont elle étoit infectée; c'est lui qui nous a appris à distinguer la noblesse de l'enflure, la simplicité de la bassesse; en un mot, c'est lui qui a perfectionné la langue et la poésie française. Un homme capable d'opérer une pareille révolution étoit-il donc un critique subalterne, comme M. Marmontel (*) l'avance courageusement, quoique bien sûr d'être contredit par le bas peuple des critiques. Selon lui, le critique supérieur est celui qui se forme un modèle intellectuel du beau dans les différens genres, qui rassemble toutes les qualités possibles pour en composer un tout idéal beaucoup plus parfait que toutes les productions existantes, et le critique subalterne est celui qui, n'ayant pas de quoi se former ces modèles transcendans, rapporte tout dans ses jugemens aux productions existantes. Ces idées, qui sont justes et vraies n'appartiennent point à M. Marmontel, il n'a eu que la peine de les traduire de l'orateur de Cicéron; mais ce qui lui est propre, ce qui

* Voyez dans l'Encyclopédie l'article Critique.

ne pouvoit être conçu par un autre esprit que le sien, c'est ce jugement singulier qui met Boileau au rang des critiques subalternes. Si l'on en croit ce critique supérieur, « Boileau n'a « jamais bien jugé que par comparaison ; de là « vient qu'il a rendu justice à Racine, l'heureux « imitateur d'Euripide, et qu'il a méprisé Qui- « nault et loué froidement Corneille qui ne ressem- « bloient à rien. » Une pareille assertion prouve beaucoup d'ignorance ou de mauvaise foi. M. Marmontel n'a-t-il donc jamais lu le troisième chant de l'Art poëtique, dans lequel Boileau expose, avec autant d'élégance que de goût, toutes les qualités nécessaires pour former une tragédie parfaite? qualités qui jusqu'ici n'ont point encore été réunies dans aucune pièce. Si Boileau ne jugeoit que par comparaison, pourquoi se déclara-t-il, contre la multitude, en faveur du Misantrope? Qu'est-ce qui lui fit sentir le mérite prodigieux de ce chef-d'œuvre, pour lequel le public n'étoit pas encore mûr, et qui ne ressembloit à rien de ce que l'on connoissoit en ce genre? Si Boileau ne jugeoit que par comparaison, pourquoi rassura-t-il Racine alarmé, du succès équivoque de Britannicus? Qu'est-ce qui lui découvrit les beautés supérieures de cette tragédie, unique en son espèce, et dont on ne trouve de modèle ni chez les anciens ni chez les modernes? Il est donc visible que Boileau s'étoit formé un type intellectuel, auquel il rapportoit les ouvrages dramatiques dont il se constituoit le juge, et ce type valoit certainement bien celui d'après lequel ont été composées les tragédies d'Aristomène, des Héraclides, d'Egyptus, etc. Mais Boileau a loué froidement Corneille! Il seroit difficile de faire un éloge plus vif et plus brillant du Cid,

que celui que l'on trouve dans ces beaux vers :

En vain contre le Cid un ministre se ligue ;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue, etc.

Si Boileau s'est plus étendu sur les louanges de Racine, c'est qu'il étoit son ami ; mais il n'en a pas moins rendu justice au génie de Corneille. Il est vrai qu'il a relevé quelques-uns de ses défauts. M. de Voltaire qui, dans ses commentaires sur Corneille, critique assez durement ce grand homme, tandis qu'il accable Racine d'éloges, sera-t-il placé pour cela, par M. Marmontel au rang des critiques subalternes ? Mais Boileau a blâmé Quinault ! Ce reproche tant de fois répété paroîtra bien injuste à ceux qui savent que les critiques de Boileau tombent principalement sur les tragédies de Quinault, qui sont, en effet, de très-mauvaises pièces. D'après des raisons aussi évidentes, on ne peut s'empêcher de conclure qu'il n'y a que le bas peuple des critiques qui puisse refuser à Boileau les vues et les lumières d'un critique supérieur. Cependant M. Marmontel pousse l'injustice jusqu'à lui refuser même le talent poétique. Et comment Boileau, s'écrie-t-il, qui a si peu imaginé, auroit-il été un bon juge dans la partie de l'imagination ? Il paroît que, dans cette partie, M. Marmontel est lui-même un assez mauvais juge, et qu'il n'a pas su apprécier le mérite du lutrin, ce poëme charmant, ouvrage d'une imagination riche et féconde, qui du fonds le plus ingrat a su tirer les plus heureux détails. Qu'on mette ensemble toutes les productions de M. Marmontel, ses contes moraux, ses romans philosophiques, ses tragédies, ses opéras comiques, on n'y trouvera pas autant d'imagination qu'il y en a dans

le seul épisode de la mollesse. Il n'est pas bien difficile de découvrir la véritable cause de cet acharnement de quelques modernes contre Boileau; cet illustre satirique a donné le premier l'exemple dangereux d'attaquer des écrivains que le mauvais goût avoit accrédités. L'exemple des Cotin et des Scudery fait trembler aujourd'hui quelques-uns de leurs successeurs dans l'Académie française, dont la conscience n'est pas fort tranquille sur les moyens qu'ils ont mis en œuvre pour illustrer leurs noms et leurs écrits; ils appréhendent à chaque instant qu'on n'ébranle les fondemens peu solides de leur réputation; ils craignent sans cesse de voir s'élever un autre Boileau qui les dépouille d'une gloire usurpée, et fasse enfin ouvrir les yeux au public.

Quand les livres et les auteurs commencèrent à se multiplier, quand la politesse et l'amour des arts, plus universellement répandus dans les différentes classes des citoyens, les rendirent avides de connoître les acquisitions journalières dont s'enrichissoit la littérature; alors la critique ne se borna plus à des traités sur des matières littéraires, et à des observations sur quelques écrivains en particulier; des gens de lettres s'occupèrent du soin d'annoncer au public les productions nouvelles, et de lui suggérer le jugement qu'il en devoit porter : mon dessein n'est pas de donner une histoire détaillée de l'établissement des ouvrages périodiques, et de tirer de l'oubli les noms obscurs des écrivains qui, successivement ont été chargés d'indiquer les nouveautés littéraires : on a dû s'apercevoir que dans cet essai j'ai principalement en vue de caractériser les critiques célèbres, qui ont rendu aux lettres des services essentiels,

et qui se sont signalés par leur zèle à maintenir le bon goût. Pendant les beaux jours de la littérature française, on n'a point vu paroître de journaliste qui ait exercé, avec une distinction marquée, cette fonction pénible et délicate; et il faut convenir que ce n'est pas dans les siècles heureux du génie que la critique est vraiment utile et nécessaire: les chefs-d'œuvre qui naissent alors en foule, forment le goût du public, et lui fournissent des objets de comparaison; tout ouvrage qui s'éloigne trop des excellens modèles, qui sont sous les yeux de tout le monde, est aussitôt condamné d'une voix unanime, sans qu'il soit besoin que les journalistes lui fassent son procès. L'admiration dont on est pénétré pour les productions récentes des grands maîtres, n'est point encore affoiblie par le temps et par l'habitude, et ce sentiment qui n'a rien perdu de sa vivacité, éclaire mieux les esprits que les plus sublimes dissertations de la critique : mais quand les vrais génies ont disparu et ne sont point remplacés, quand leurs beautés trop connues et trop souvent contemplées ne frappent plus aussi vivement nos yeux, quand les modernes, désespérant d'égaler les anciens en marchant sur leurs traces, substituent à ces grands traits, qui sont au-dessus de leur portée, de petits agrémens, dont la nouveauté séduit, et qui par leur frivolité même sont plus propres à charmer la multitude; c'est dans ces momens de crise et de révolution qu'un bon critique devient un homme important et vraiment essentiel dans la république des lettres. Un auteur, né avec de grands talens, mais avec une ambition encore plus grande, plus avide d'exciter les applaudissemens que ja-

loux de les mériter, entreprend de se distinguer par des innovations dangereuses ; dans la tragédie il supplée à la justesse et à la solidité du plan par le fracas des situations et des coups de théâtre ; son génie, trop foible pour peindre des passions naturelles et vraies, qui demandent des nuances délicates, ne présente sur la scène que des sentimens outrés et factices, qui sont toujours plus saillans et plus propres à frapper le commun des spectateurs. Il couvre l'invraisemblance de la fable et la petitesse de ses moyens, par un vernis philosophique, des lieux communs et des tirades. Il introduit dans la poésie française une fausse harmonie fatigante par son uniformité ; il charme le vulgaire par des vers sonores, mais monotones, chargés de mots pompeux, mais foibles de choses, et dont le principal mérite consiste dans un cliquetis continuel d'antithèses. Qu'est-ce qui éclairera le public sur des défauts d'autant plus dangereux qu'ils sont agréables et brillans, si ce n'est un critique assez judicieux pour séparer l'or d'avec le clinquant, et pour découvrir les vices réels et cachés sous cette apparence imposante?

Un philosophe aimable et galant, prétend que l'esprit doit lui tenir lieu de toutes les qualités nécessaires à un bon écrivain. Il n'a ni énergie, ni chaleur, ni solidité ; mais il étincelle de traits ingénieux, son style plaît et réveille par des grâces piquantes ; ses pensées agréables et fines, sont encore relevées par un ton d'expression délicat, qui dégénère trop souvent en affectation. Précieux et maniéré, il met en œuvre pour séduire ses lecteurs, le manége et les ruses des plus habiles coquettes. Quoi-

que très-recherché dans sa parure, il joue la simplicité et la négligence ; au lieu de conformer son style aux sujets qu'il traite, il travestit les plus graves sujets et les rabaisse jusqu'à son ton enjoué et badin. Ses écrits offrent peu de véritables beautés, mais une foule de jolies choses ; comparé aux anciens, c'est un minois de fantaisie auprès d'une figure noble et régulière : un homme de ce caractère n'est-il pas capable de brouiller toutes les idées, de renverser tous les principes sur la manière de penser et d'écrire, si un critique zélé pour le bon goût ne fait sentir au public, combien cette affectation d'esprit est misérable et frivole, combien le style des anciens, toujours simple, naturel et vrai, est au-dessus de ces colifichets dont le bon sens murmure.

Un poëte aspire aux honneurs de la scène; mais la médiocrité de ses talens lui interdit les deux genres qui partagent l'art dramatique. Réduit à l'impuissance d'être tragique ou comique, il imagine un genre mitoyen qui n'a ni la force et la grandeur de la tragédie, ni le sel et la finesse de la comédie : à la peinture des mœurs et des ridicules il substitue des intrigues romanesques. Au lieu des plaisanteries ingénieuses, des traits vifs et saillans qui doivent égayer une comédie, il remplit ses drames de fades propos d'amour et de sentimens langoureux et sophistiques. La morale, qui doit être en action, est chez lui tout entière en parole. Ses personnages sont de vains discoureurs qui se répandent en longues tirades philosophiques, et qui adressent au parterre des sermons beaucoup plus ennuyeux qu'instructifs. L'art charmant perfectionné par Molière ne va-t-il pas tomber dans l'oubli; la

facilité de réussir dans ce misérable genre ne va-t-elle pas inonder notre scène de drames insipides et lugubres, si les critiques ne s'opposent avec vigueur aux entreprises de ces nouveaux dramaturges, et ne s'efforcent de ramener les esprits au bon goût de la véritable comédie.

Un orateur corrompt la noble simplicité de l'éloquence par un style emphatique et guindé; toujours perdu dans les nues, il étonne par des métaphores hardies et des idées gigantesques; un ton fier et tranchant, une certaine obscurité mystérieuse donne à ses pensées un air de profondeur et de sublimité capable d'en imposer à ceux qui ne les entendent pas. Il se fatigue et se tourmente sans cesse pour mettre dans ses écrits le sentiment et la chaleur qui ne sont point dans son ame, et la preuve que son enthousiasme est factice, c'est qu'il est continu; il étale avec faste une érudition pédantesque; ses périodes sont hérissées des termes inconnus des sciences les plus abstraites; il mêle aux fleurs de la rhétorique les épines de l'algèbre, de la géométrie, de la physique, et le public abusé regarde comme un nouvel ornement, ajouté à l'éloquence, un mélange monstrueux qui la défigure. C'en est fait de l'art des Bossuet et des Fénélon, l'éloquence ne sera plus qu'un tissu de déclamations ampoulées, relevées par un jargon scientifique, si la nature et la vérité n'empruntent la voix de la critique pour réclamer leurs droits; si l'on ne s'élève avec force contre cette enflure ridicule et cette morgue philosophique, si l'on ne proscrit cet abus barbare des termes d'arts et de sciences et cet étalage gothique d'une érudition déplacée.

Les anciens principes commençoient à s'altérer, les auteurs s'agitoient pour s'ouvrir de nouvelles routes, et cette fermentation universelle annonçoit une révolution prochaine dans l'empire littéraire, lorsque l'abbé Desfontaines parut. Critique judicieux et sévère, il combattit avec les armes de la raison et du bon sens ces larmoyantes comédies qu'on s'efforçoit d'accréditer sur notre scène. Il fit sentir le ridicule de ce néologisme dont quelques écrivains plus hardis que sensés défiguroient déjà la langue française; il dévoila les manœuvres de certains auteurs tragiques, qui, à l'aide de quelques situations forcées, de quelques décorations imposantes faisoient réussir des pièces monstrueuses, pleines d'absurdités et d'invraisemblances. Il est certain que notre littérature est infiniment redevable à son zèle et à sa fermeté; mais les auteurs attaqués dans ses écrits ne lui ont point pardonné la solidité de ses observations, et celui de tous qui devoit le moins s'en offenser, parce qu'il avoit le plus de talens, s'en est vengé par des calomnies atroces et dégoûtantes, dont tout l'opprobre est retombé sur leur auteur.

Le successeur de l'abbé Desfontaines, avec autant de discernement et de sagacité, mit dans ses critiques plus de légèreté, de sel et d'élégance. Le public a vu avec quel courage il a résisté seul pendant un grand nombre d'années aux entreprises de quelques novateurs conjurés contre le bon goût: on sait avec quel succès il a réfuté les systèmes pernicieux des encyclopédistes. De sanglantes persécutions ont été le prix des services signalés qu'il a rendus aux lettres: car c'est toujours lorsque la critique devient utile et même nécessaire, qu'elle est le plus

en horreur. Il semble que l'amour-propre des auteurs s'augmente en raison de leur médiocrité. Lorsque le plus grand nombre des gens de lettres est intéressé à ce que le public se trompe, un critique qui veut le désabuser est regardé comme l'ennemi commun. L'homme de goût, qui juge d'après les vrais principes, est déféré au sénat littéraire comme un criminel d'Etat. Voilà pourquoi quelques écrivains, moins jaloux de la perfection des lettres que de leur propre gloire, ont essayé de rendre odieuses les fonctions du journaliste. Les remarques les plus justes et les plus sensées sur un ouvrage d'esprit sont à leurs yeux des libelles diffamatoires; le critique le plus sage est un affreux satirique, un infâme délateur qui se joue impunément de l'honneur et de la réputation des citoyens. Au contraire, on n'a peut-être jamais prodigué avec moins de choix qu'aujourd'hui les louanges les plus outrées et les plus indécentes; jamais l'adulation et la basse flatterie n'ont été plus communes. Aujourd'hui le plus chétif rimailleur se voit qualifié des épithètes de sublime et de divin. On peut bien croire qu'un auteur encensé dans la petite coterie dont il fait les délices ne souffre point patiemment que les réflexions d'un journaliste viennent dissiper la douce illusion qui le berce. Mais le déchaînement des mauvais écrivains, bien loin de nous rebuter, sera pour nous un nouvel aiguillon; leur haine nous honore; elle atteste l'utilité de nos services.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Auteurs anciens et modernes, et des autres personnes mentionnées dans cet ouvrage.

(*Nota.* Le chiffre romain indique le volume; le chiffre arabe la page.)

charmantes illusions; ils parent, ils embellissent l'ordre social; ils sèment des fleurs sur toutes les épines de la vie humaine; leur imagination donne à tout les formes les plus agréables, les couleurs les plus riantes; ils élevent l'homme au-dessus de lui-même. Mais un caractère sombre et dur réfléchit, sur toutes les productions d'un écrivain exalté, des teintes noires et odieuses: aux yeux d'un écrivain atrabilaire, la nature et la société se peuplent de monstres; dans ses transports misanthropiques, il déchaîne toutes les passions contre toutes les institutions; il ne sait prêcher qu'anarchie, bouleversement, ruine; il n'approuve que ce qui porte le sceau d'une indocilité farouche; pour lui les droits et l'essence de l'homme ne sont que les penchans les plus désordonnés. Tel s'est montré le docteur William Godwin dans son fameux roman de Caleb, et tel il se montre encore, si l'on en croit la renommée, dans un ouvrage plus sérieux dont un zèle inconsidéré prépare, dit-on, la traduction.

Il seroit à désirer, en effet, qu'on ne reproduisît pas dans notre langue ces ouvrages que l'intempérance du génie anglais peut se permettre, mais que la sagesse française devroit toujours repousser. Dans quel dessein veut-on naturaliser parmi nous de telles productions? Est-ce pour entretenir ce feu de sédition qui brûle encore sous la cendre? Est-ce pour grossir encore le nombre de ces ouvrages qu'une métaphysique téméraire n'a que trop multipliés en France? Est-ce par une admiration secrète et peu réfléchie pour tout ce qui sort de la plume des écrivains anglais? Hélas! on ne sait guère tout ce que nous a coûté cet engouement! Nous avons dénaturé notre langue par les constructions lour-

des et embarrassées, par les figures violentes et insensées de la langue anglaise; nous avons altéré notre caractère par les imitations les plus fausses et les plus ridicules; nous avons échangé la justesse de l'esprit français contre le délire du génie britannique. Le fier Anglais, plein d'un orgueil moqueur, a vu ce peuple qui, long-temps, fut l'arbitre et le modèle du goût en Europe, idolâtrer son théâtre, ses mœurs, sa philosophie, adopter ses modes et même sa cuisine, et préparer ainsi, en dépit du bon sens, le plus flatteur des triomphes au plus insolent rival. Corrigeons-nous enfin de cette fatale manie; traduisons, si l'on veut, les romans anglais, mais laissons à l'Angleterre ses livres de philosophie, et surtout ceux du docteur Godwin. *Dî meliora piis, erroremque hostibus illum!*

J'ignore quel talent montre cet écrivain dans des productions d'un genre supérieur; mais il est certain que si l'on considère ses romans, sous le rapport littéraire, c'est un auteur extrêmement médiocre : quelques vues hardies, quelques pensées profondes, quelques traits originaux ne dédommagent point de la trivialité des aventures, de la longueur et de la monotonie des réflexions, de l'invraisemblance, du défaut de liaison; car tels sont les principaux caractères qui distinguent les ouvrages du docteur anglais, et il ne faut point s'en étonner : on a toujours remarqué que les écrivains, qui ne gardent aucune mesure dans leurs pensées, ne suivent aucune règle dans leurs compositions. Quand le fond et les principes d'un ouvrage sont déraisonnables, il est très-rare que le plan et les détails soient raisonnablement conçus et sagement exécutés; la même sagesse, qui ne permet à l'esprit d'admettre que

des idées justes, vraies et précises, empêche aussi la plume de s'égarer. Il y a un rapport intime entre la bonne philosophie et le bon goût; l'un et l'autre ont leur source dans un sens droit, et ils ne diffèrent que dans l'application; ainsi les extravagances d'une métaphysique insensée conduisent au mauvais goût, et le mauvais goût, à son tour, mène à toutes les extravagances. Il n'est donc pas aussi peu important qu'on paroît le croire, de réhabiliter, s'il est possible, parmi nous les vrais principes de la littérature; car c'est la voie la plus naturelle et en même temps la plus douce pour nous ramener au bon sens. On ne s'aperçoit pas, je crois, que la morale, les préceptes, les déclamations, produisent un grand effet; ces moyens sévères effarouchent l'amour-propre, et sont plus capables d'aigrir les passions que de les calmer; c'est à nos plaisirs même qu'il faut confier le soin de nous corriger; ce sont les arts de la paix qui nous présenteront l'antidote de tant de poisons; c'est la littérature surtout; car elle sera toujours pour la nation une source de jouissances; les leçons du bon goût et du bon sens naîtront du sein de nos amusemens eux-mêmes, et les austères maximes de la raison reprendront leur empire, sous le masque de la folie et de la gaîté.

Tout est lié, ordinairement, dans les ouvrages des philosophes; leurs différens livres, quelque forme et quelque titre qu'ils aient, ne sont que les développemens successifs d'une seule et même idée qui les domine : cette idée, ces principes les suivent partout; qu'ils composent des discours, des romans, des traités, leur pensée favorite se reproduit dans toutes ces métamorphoses. La *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, sont les suites

du système établi dans les discours sur les *Sciences* et sur l'*Inégalité*; Montesquieu, dans ses *Lettres Persannes*, jette les fondemens de l'*Esprit des Lois*; Godwin, lui-même, dans *Caleb*, a mis en action ce qu'il établit en théorie, dans ses *Traités philosophiques*; mais dans ce nouveau roman, il paroît s'écarter de la règle commune et de sa propre doctrine : loin de chercher, comme à son ordinaire, à exalter les passions, à aigrir l'envie, à irriter le pauvre contre le riche, il se propose ici d'inspirer le dégoût des richesses, l'amour des vrais biens, et de faire sentir le prix d'une vie tranquille, embellie par le charme et la simplicité des jouissances domestiques : morale excellente, et qui méritoit d'être plus heureusement développée. Pour réprimer les désirs où s'égare une folle cupidité, falloit-il lui présenter l'exemple des malheurs où tombe un professeur de la pierre philosophale? Ce mortel, à la fois si privilégié et si misérable, peut-il servir de mesure commune? Les infortunes où l'entraîne son fatal secret, sont des leçons perdues; il en résulte qu'on ne doit pas désirer de posséder un avantage si funeste, et je crois que personne aujourd'hui ne s'avise de former un pareil souhait. Le héros de Godwin est encore doué d'un autre privilége, c'est celui de ne jamais mourir; mais l'auteur n'a fait qu'effleurer cette partie de son ouvrage, et c'étoit peut-être celle qui méritoit le plus d'être approfondie.

On voit assez que le fond de ce grave roman ressemble à peu près aux *Contes des Fées* : je ne sais pourquoi les philosophes de l'époque actuelle se rapprochent beaucoup, dans leurs ouvrages, de l'illustre auteur de *Peau-d'Ane*. Quand Diderot faisoit un si brillant éloge de Perrault, il se doutoit apparemment que cet auteur se-

roit un jour le modèle des générations philosophiques. On n'est guère dédommagé par les détails d'une invention aussi bizarre. La suite des aventures est un tissu d'événemens communs, qui n'ont pas dû coûter beaucoup à l'imagination de l'auteur. Le héros, placé dans le 16[e] siècle, et voyageant en Italie et en Espagne, est exposé à tous les dangers qu'un sorcier devoit courir alors, de la part d'une populace superstitieuse, et du tribunal de l'inquisition. Dans les endroits où l'auteur se livre à l'esprit d'analyse, il fait sur le cœur humain des réflexions qui ont un grand air de profondeur, mais qui la plupart manquent de justesse, parce qu'elles manquent de mesure. Nous voudrions bien entrer dans quelque discussion à cet égard, ce seroit sans doute la partie la plus intéressante de cet extrait; mais les bornes de ce journal ne nous le permettent pas.

Il faut convenir pourtant qu'il y a dans ce roman des morceaux supérieurement traités : l'auteur a senti qu'un moyen sûr pour donner plus d'intérêt aux fictions d'un roman, c'est de les lier avec des événemens historiques; la vérité de l'histoire aide à l'illusion de la fable; on est plus disposé à admettre des faits imaginaires quand ils sont soutenus par des faits réels; ce mélange trompe agréablement le lecteur, le gagne et le séduit; ce n'est plus un roman qu'il croit lire, c'est une histoire qui a tout l'intérêt que l'imagination prête à ses ouvrages. Quelle époque plus intéressante dans les temps modernes, que celle du seizième siècle? La découverte récente de l'Amérique, la renaissance des arts en Italie, la rivalité brillante de François I[er] et de Charles-Quint; l'influence si remarquable de la fameuse bataille de Pavie sur les destinées de l'Europe;

les schismes de Luther et de Calvin; le caractère singulier d'Henri VIII et de son ministre Volsey; l'éclat du croissant relevé par les talens guerriers et le génie d'un Soliman; les premières magnificences du luxe et les dernières étincelles de la chevalerie brillant dans cette célèbre entrevue du *camp du Drap-d'Or*; quelles grandes circonstances! Godwin a su les rattacher assez bien à son sujet; et dans quelques-uns de ses tableaux, il s'est montré rival heureux de son compatriote, l'illustre Robertson. Sous ce rapport, son ouvrage mérite d'être lu; c'est un tableau qu'il faut acheter pour la bordure. M. Godwin paroît avoir de bien plus grands talens pour l'histoire que pour les romans et la philosophie. Qu'il abandonne le scalpel de l'analyse, qui devient entre ses mains un instrument meurtrier; c'est le burin de Clio qui convient à son génie.

II.

Des Géorgiques françaises, par M. Delille.

26 août.

Les productions dont le Parnasse français s'enrichit tous les jours, semblent prouver que la révolution n'a pas été très-funeste à la littérature : M. de Parny nous a donné un poëme que la saine morale désavoue, mais que le bon goût est forcé d'approuver; M. Clément a publié une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée* où l'on reconnoît l'exactitude d'un excellent littérateur,

quoiqu'on n'y trouve point le talent d'un poëte; M. de La Harpe a fait paroître quelques fragmens d'une traduction du même ouvrage, et l'on sait qu'il prépare un grand poëme qui mettra sans doute le sceau à sa réputation : à côté de ces auteurs célèbres, s'élève un jeune homme, dont les talens ne sont pas au-dessous du beau sujet qu'il a choisi; ses vers sont dignes des merveilles de la *navigation*, qu'il entreprend de célébrer; M. Colin-d'Harleville n'a pas quitté la cour de Thalie, et vient encore d'embellir la scène d'une comédie charmante; enfin les *Géorgiques françaises* attendues depuis si long-temps, répandent un nouvel éclat sur l'époque actuelle, et la muse féconde de M. Delille nous promet encore une traduction de l'*Enéide*, et un poëme sur l'*Imagination*.

Ce tableau flatteur nous retrace, en quelque sorte, l'image de ces temps heureux où les plaisirs de l'esprit, où les jeux du talent formoient nos plus graves affaires; et la lecture des *Géorgiques françaises* entretient agréablement cette illusion : Le traducteur des *Géorgiques* de Virgile, le chantre des *Jardins* reparoît sur la scène littéraire, qui retentit encore de ses anciens succès; à peine la trompette guerrière a cessé d'appeler les peuples aux combats, qu'il vient nous faire entendre les doux sons de la flûte champêtre; à ses accens une impression de calme et de bonheur se fait partout sentir; il semble que les goûts les plus innocens vont remplacer les passions turbulentes qui nous ont agités; il appartient à la poésie de nous ramener à nos vrais penchans; et déjà tout nous y rappelle; tout annonce la gloire prochaine des lettres : une société savante, décorée d'un nom célèbre, environnée de grands souvenirs, et composée

des illustres débris de l'académie française, lui présente un nouvel asile; les temps actuels sont dignes du premier de nos poëtes vivans; ses *Géorgiques* trouveront des lecteurs et des admirateurs, comme ses autres ouvrages en trouvèrent autrefois; la critique seule sera peut-être moins sévère et moins rigoureuse.

Nul écrivain ne fut plus critiqué que M. Delille : son immortelle traduction fit naître des volumes d'observations, dans un temps où on lisoit, avec presque autant d'avidité les critiques, que les ouvrages même. Que n'a point souffert le poëme des *Jardins* à sa naissance? Combien sa destinée fut orageuse! Cette charmante production ne triompha qu'avec peine des plus injustes dégoûts; on étoit presque généralement convenu de reprocher à l'auteur de la sécheresse, de la monotonie, le défaut de plan et de sensibilité. Nous n'avons plus le droit d'être si difficiles, surtout envers un écrivain de ce talent et de cette réputation : la multitude effroyable de mauvais vers et de mauvais ouvrages en tout genre qu'on a voulu nous faire admirer depuis dix ans, ne nous permet pas d'être plus sensibles aux imperfections qu'aux beautés du nouveau poëme de M. Delille; les pygmées, dont on a voulu faire des géans, font paroître cet écrivain plus grand encore; en le comparant à cette foule de mirmidons littéraires qui assiégent toutes les avenues du Parnasse, comment songer à ce qui lui manque? comment épier les défauts d'une lyre si savante, quand notre oreille est tous les jours blessée par des fredons durs et barbares? Si un artiste de l'Opéra se présentoit parmi des ménétriers de village, l'organe, séduit par un charme inattendu, pourroit-il remarquer si l'instrument est bien d'accord?

Essayons, toutefois, de résister pour un moment à ce doux prestige, et ne craignons pas d'examiner avec quelque exactitude, un ouvrage qui survivra à toutes les critiques. Il est impossible de dissimuler qu'on retrouve dans les *Géorgiques françaises*, le même genre de défauts qu'offre le poëme des *Jardins*. On diroit que l'auteur, uniquement occupé des précieux détails de sa versification brillante, enivré de sa propre harmonie, croit pouvoir suppléer, par des vers bien faits et par des descriptions richement travaillées, au mérite d'un plan bien conçu, à la variété, à toutes les ressources inventées pour charmer l'ennui du genre didactique. Les divisions générales des *Géorgiques françaises* n'ont pas entre elles tout le rapport et toutes les liaisons qu'on pourroit désirer. Les transitions entre les morceaux particuliers sont roides et sèches; on conçoit à peine comment un auteur qui manie si habilement sa langue, qui est si fécond en tournures heureuses et faciles, dont les vers coulent avec tant d'aisance et de noblesse, tarit tout à coup, et s'arrête quand il faut passer d'une idée à une autre; on n'est pas moins surpris qu'un écrivain qui montre dans les formes de son style tant de flexibilité, de richesse et d'invention, ne crée presque jamais de ces fictions intéressantes qui détournent un moment le lecteur du but principal, pour l'y ramener avec un nouveau plaisir: on ne rencontre dans tout le poëme qu'un seul épisode qui, même, n'est pas d'une invention très-heureuse; nulle digression, sans que la marche en soit plus rapide; presque aucune trace de cette imagination qui ne se borne point à peindre par l'harmonie ou l'expression des vers, mais qui rassemble de grands traits pour en former de grands tableaux. Oserai-je dire que

ce nouveau poëme n'offre pas même autant de beautés de détails que le poëme des *Jardins?* La diction ne m'en paroît pas, à beaucoup près, aussi correcte : elle est toujours vive, spirituelle et brillante; mais cet éclat ne peut dérober à des yeux attentifs un grand nombre de taches; elles sont plus rares dans le poëme des *Jardins;* par exemple, l'enjambement, qui a toujours été un des caractères principaux de la versification de l'auteur, me semble souvent employé mal à propos dans les *Géorgiques françaises*, et l'on sait que cette licence comme toutes les autres, devient un grand défaut quand elle cesse d'être une grâce. On trouve cependant dans cet ouvrage des morceaux d'un goût exquis, d'une mélodie délicieuse, également agréables, et par le fond des idées, et par le fini du style; ces morceaux doivent, autant que la réputation de l'auteur, assurer le succès du poëme : on en a cité plusieurs dans ce journal.

La plupart des défauts qui tiennent à l'ordonnance et à la composition des *Géorgiques françaises*, viennent, si je ne me trompe, de la manière dont le poëte a envisagé son sujet : il s'est emprisonné dans un cercle étroit, où peuvent briller les étincelles de l'esprit, mais où l'imagination ne sauroit se développer et s'étendre; il s'est contenté de faire naître quelques fleurs sur un terrain ingrat et stérile, et semble avoir dédaigné les grandes et imposantes richesses de la nature. Au lieu du spectacle des moissons, des vendanges, au lieu de cette magnificence rustique, qui est le vrai trésor de la poésie, il ne nous offre, comme il le dit lui-même, « qu'une agri-
« culture merveilleuse, qui ne se borne pas à mettre à
« profit les bienfaits de la nature, mais qui triomphe
« des obstacles, perfectionne les productions et les dons

« indigènes, naturalise les races et les productions étran-
« gères, force les rochers à céder la place à la vigne, les
« torrens à dévider la soie, ou à dompter les mé-
« taux, etc.. » Il est évident qu'il a craint de tomber dans des descriptions qui sont devenues communes, mais qu'il était capable de rajeunir : d'où il est résulté qu'en voulant éviter la trivialité, il a rencontré la sécheresse. Ses peintures sont jolies, mais petites et froides; ses villageois ne sont que d'aimables citadins; ses cultivateurs savans, délicats, raisonneurs, physiciens et même métaphysiciens, ressemblent beaucoup aux bergers de Fontenelle. Le poëme a quatre chants, et le sujet se trouve tout à coup épuisé à la fin du troisième. Le quatrième est consacré à montrer aux poëtes comment il faut peindre la nature; c'est un morceau purement littéraire, qui ne tient pas essentiellement au sujet; c'est une espèce de hors-d'œuvre; car la meilleure leçon que M. Delille pût donner aux poëtes, c'étoit un ouvrage bien fait, rempli de grands tableaux, plus capables que tous les préceptes d'enseigner l'art de voir et de peindre les beautés de la campagne.

A la vérité, sans parler des anciens, Thompson et Saint-Lambert n'ont presque rien laissé à faire en ce genre; ils ont peint la nature dans ce qu'elle a de plus grand, de plus sublime et de plus gracieux. L'auteur français vous inspire le goût des occupations champêtres; il en relève les tableaux par les épisodes les plus intéressans; on ne peut le lire sans aimer davantage la campagne. Le poëte anglais vous transporte dans tout l'univers; toutes les régions deviennent tributaires de son génie; sa muse indépendante ne connoît point de patrie; tantôt sous les feux de la zone torride, tantôt sous les

glaces du pôle, il présente à l'imagination étonnée les peintures les plus majestueuses : on ne peut le lire sans respecter davantage le grand œuvre de la création.

Il est étonnant qu'après ces écrivains qui ont épuisé la matière, M. Delille ait trouvé moyen d'en tirer encore des détails si riches et si brillans.

III.

Chamfortiana.

5 octobre.

PLUS la politesse semble acquérir de perfection, plus les mœurs se corrompent et les caractères s'effacent : l'uniformité des manières sert alors de voile à la dépravation générale; le bon ton devient le vernis de tous les vices. C'est lorsque la civilisation est arrivée à ce point, que commence le règne des *anecdotes* : la malignité d'autant plus active et d'autant plus clairvoyante que l'art de se dérober à ses yeux est plus raffiné, suit derrière la coulisse ces comédiens qui étalent sur la scène du monde, et en public, des prétentions et des vertus démenties par leur conduite secrète. Elle n'oublie rien, tient note de tout, et remplit chaque jour ses tablettes scandaleuses. Le talent de raconter avec grâce ces petites histoires devient le premier de tous; on ne mesure plus l'esprit d'un homme que par le nombre d'anecdotes dont sa mémoire est chargée. La conversation dont l'abandon et l'aisance devroient faire tout l'agrément, n'est plus qu'un art pénible qui consiste à ra-

mener convenablement le trait qu'on a préparé d'avance. On se met à table, on se présente dans un cercle à peu près comme un orateur monte en chaire avec des phrases étudiées et des rapprochemens laborieusement combinés. Cette légèreté apparente couvre un pédantisme réel, et ces jeux folâtres sont le fruit d'une étude très-sérieuse. Les écrivains les plus graves se voient forcés d'embellir leurs compositions de ces ornemens frivoles. Tel de nos ouvrages philosophiques, par exemple, n'est qu'un recueil d'anecdotes. L'histoire même n'offre plus que des miniatures à la place des grands tableaux qu'elle doit transmettre à la postérité; et c'est ainsi que, par une liaison nécessaire, le goût se corrompt et les esprits se rapetissent, à mesure que la civilisation, qui se raffine tous les jours, s'éloigne du point où les sages désireroient qu'elle s'arrêtât.

M. de Champfort étoit un de ces hommes qui, avec beaucoup d'esprit et de malice, paroissoient les plus propres à charmer leurs contemporains en se moquant d'eux : il étoit difficile d'avoir un coup d'œil plus prompt, et une humeur plus caustique; observateur d'autant plus pénétrant, qu'il étoit moins indulgent et moins sensible, il ne laissoit rien échapper de ce qui pouvoit grossir le trésor qu'il amassoit aux dépens de tous les vices et de tous les ridicules. Il écrivoit le soir en rentrant chez lui, ce qu'il avoit entendu dans la journée, et même ce qu'il avoit dit. Il tenoit, en quelque sorte, journal de son esprit, comme un sévère économe qui ne veut rien perdre, et qui enregistre avec exactitude sa recette et sa dépense. Cette coutume d'écrire ainsi ce qu'on avoit recueilli dans les conversations, étoit commune à plusieurs autres hommes de lettres. Depuis

qu'on avoit mis tout l'esprit en petite monnoie, on avoit senti la nécessité de compter exactement tous les soirs, sans doute parce que l'erreur se glisse plus aisément dans des opérations plus compliquées.

On peut s'étonner que M. de Champfort, qui a fait des comédies, et dont le talent paroissoit si propre à ce genre, n'ait pas réussi : ses petites pièces portent l'empreinte de la réflexion et de la sagacité; mais elles n'offrent aucun trait de cette gaîté franche et naïve qui est de l'essence de la vraie comédie. Voltaire, si plaisant et si moqueur, sembloit perdre tout le sel de son esprit, quand il vouloit montrer sur le théâtre les ridicules qu'il savoit si bien saisir, et qu'il peignoit avec tant d'agrément dans ses pamphlets. C'est qu'il faut plus que de la malice pour faire une bonne comédie. Avec de l'esprit on trouve aisément des bons mots; mais il faut du génie pour mettre le ridicule en action. M. de Champfort étoit d'ailleurs plus atrabilaire, et plus mordant que gai : quelques-unes des pensées de ce recueil montrent à quel point il étoit tourmenté par sa bile. Est-ce un bel esprit de nos jours, est-ce le *Timon* d'Athènes qui a dit : « Les fléaux physiques et les calamités de la na-
« ture humaine ont rendu la société nécessaire. La so-
« ciété a ajouté aux malheurs de la nature. Les incon-
« véniens de la société ont amené la nécessité du gou-
« vernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs
« de la société : voilà l'histoire de la nature humaine. »
Et ailleurs : « On dit quelquefois d'un homme qui vit
« seul : Il n'aime pas la société. C'est souvent comme si
» l'on disoit d'un homme qu'il n'aime pas la promenade,
« sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers
« le soir dans la forêt de Bondi. » Ces pensées peignent

M. de Champfort. En général ses réflexions portent un caractère plus ou moins marqué de misanthropie; mais quelquefois ce n'est pas aux dépens de la justesse. Par exemple, voici une observation qui nous paroît aussi judicieuse que délicate : « On a remarqué que les écri- « vains en physique, histoire naturelle, physiologie, « chimie, étoient ordinairement des hommes d'un ca- « ractère doux, égal, et en général heureux; qu'au « contraire, les écrivains de politique, de législation, « même de morale, étoient d'une humeur triste, mé- « lancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient « la nature, les autres la société. Les uns contemplent « l'ouvrage du grand Etre, les autres arrêtent leurs re- « gards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent « être différens. »

Nous nous contenterons maintenant de citer, sans réflexions, quelques anecdotes :

« L'abbé Maury étant pauvre, avoit enseigné le latin « à un vieux conseiller de grand'chambre, qui vouloit « entendre les instituts de Justinien. Quelques années « se passent, et il rencontre ce conseiller, étonné de le « voir dans une maison honnête. — Ah! l'abbé, vous « voilà, lui dit-il; par quel hasard vous trouvez-vous « ici? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — « Oh! ce n'est pas la même chose : vous êtes donc mieux « dans vos affaires? vous avez fait quelque chose dans « votre métier de prêtre? — Je suis grand-vicaire de « M. de Lombès. — Diable, c'est quelque chose; et « combien cela vous vaut-il? — Mille francs. — C'est « bien peu. (Et il reprend le ton léger). — Mais j'ai un « prieuré de mille écus. — Mille écus! bonnes affaires « (avec l'air de la considération). — Et j'ai fait la ren-

« contre du maître de cette maison-ci chez le cardinal « de Rohan. — Peste! vous allez chez le cardinal de « Rohan. — Oui; il m'a fait avoir une abbaye. — Une « abbaye! ah! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi « l'honneur de venir dîner chez moi. »

« — Le régent avoit promis de faire *quelque chose* « du jeune Aroüet (Voltaire), c'est-à-dire, d'en faire « un important, et de le placer. Le jeune poëte atten- « dit le prince au sortir du conseil, au moment où il « étoit suivi des quatre secrétaires d'Etat. Le régent le « vit et lui dit : Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te « destine le département des *niaiseries*. — Monsei- « gneur, dit le jeune Aroüet, j'aurois trop de rivaux; « en voilà quatre. Le prince pensa étouffer de rire. »

« — Louis XV se fit peindre par Latour. Le peintre « tout en travaillant, causoit avec le roi, qui paroissoit « le trouver bon. Latour, encouragé, et naturellement « indiscret, poussa la témérité jusqu'à lui dire : Au « fait, sire, vous n'avez point de marine? — Le roi ré- « pondit seulement : Que dites-vous là?.... et Vernet, « donc! »

« M. de Turenne, dînant chez M. de Lamoignon, « celui-ci lui demanda si son intrépidité n'étoit pas « ébranlée au commencement d'une bataille : — Oui, « dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation; « mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalter- « nes, et un plus grand nombre de soldats, qui n'en « éprouvent aucune. »

« Duclos parloit un jour du paradis que chacun se « fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : « du pain, du vin, du fromage, et la première venue. »

IV.

Leçons d'un père à son fils.

3 novembre.

Depuis que l'éducation publique a subi le sort de presque toutes les anciennes institutions, l'éducation particulière et domestique a été plus soignée : les pères ont senti la nécessité de remplir avec plus d'exactitude un de leurs devoirs les plus sacrés ; ils se sont appliqués à former leurs enfans ; et lorsque toutes les sources de l'instruction et de la morale étoient fermées, l'amour paternel est devenu le seul dépositaire des vertus naissantes et des espérances de la postérité. Les exemples du vice, qui, plus que jamais, assiégeoient l'enfance et la jeunesse ; le débordement des principes les plus dangereux et des maximes les plus scandaleuses ; l'audace des nouvelles doctrines, la guerre déclarée à la religion, tout devoit rappeler les chefs des familles à leurs fonctions les plus sublimes. Les nouveaux systèmes d'instruction publique, substitués dans un temps plus calme aux antiques usages, ne suffirent point pour les rassurer. En attendant que l'expérience et le temps eussent confirmé le succès de ces institutions, ils ont continué de se livrer aux travaux qu'exigeoit l'éducation de leurs enfans, et quelques-uns même ont rédigé des ouvrages qui pouvoient être utiles à tous.

La philosophie de ce siècle, qui cherchoit toujours à se créer des difficultés, s'est imaginée que la métaphysique la plus profonde, et que l'analyse la plus subtile

pouvoient seules produire un ouvrage propre à inculquer aux enfans les premiers principes de la morale; elle vouloit conduire ces jeunes esprits à travers les définitions et les inductions, et environner l'enfance de tout l'appareil scientifique; elle sembloit désespérer que jamais les enfans dussent être bien élevés, jusqu'à ce qu'un génie extraordinaire se chargeât de leur dicter les premières leçons. C'étoit les connoître bien peu : l'enchaînement des propositions, la rigueur des démonstrations ne sont point à leur portée; tout ce qui demande de la contention leur est insupportable, parce qu'elle est au-dessus de leurs forces; ils n'ont que de la mémoire et du sentiment. Si l'on met de la liaison dans ce qu'on leur enseigne, il faut qu'ils ne l'aperçoivent point; elle les dégoûteroit bientôt. Il faut les conduire, sans doute; mais il ne faut pas leur montrer le but. Des traits détachés, des maximes éparses valent mieux pour eux que les traités les plus savamment didactiques. Nous avions déjà de très-bons recueils en ce genre, et nous croyons devoir en indiquer un nouveau qui vient de paroître sous le titre de *Leçons d'un Père à ses Enfans*.

Ce titre n'est point une fiction; l'ouvrage a été véritablement rédigé par un père occupé de préserver sa famille de la contagion des vices et des principes engendrés par la fermentation révolutionnaire; et c'est ce qui doit le rendre plus intéressant : de quelque zèle qu'un auteur fût enflammé, il lui seroit sans doute difficile de porter dans la composition d'un tel ouvrage le même soin et la même exactitude, de sentir aussi-bien ce qui convient à des enfans, et de préparer ses leçons avec cette attention scrupuleuse dont la tendresse pa-

ternelle est seule capable; l'œil d'un père éclairé sait mieux que tout autre pénétrer dans l'ame de ses enfans, sonder la foiblesse d'un âge si tendre, découvrir leurs besoins, et choisir ce qui peut leur être utile. Un père sage et instruit est le meilleur précepteur de sa famille.

L'auteur de ce recueil, si nous devons donner le nom d'auteur à un père qui a écrit pour ses enfans, a fait choix des meilleures maximes répandues dans les écrivains latins et français, et surtout dans les poëtes; mais guidé par le sentiment du besoin le plus pressant dans les circonstances actuelles, c'est particulièrement à la morale religieuse qu'il a consacré son ouvrage. Tout ce que les poëtes, les orateurs et les philosophes ont dit de plus beau sur la Divinité, et sur les devoirs qui s'y rapportent, est rassemblé et rapproché de la manière la plus propre à laisser des traces profondes dans l'esprit et dans le cœur des enfans; il n'a dédaigné aucun auteur, et semble même s'être étudié spécialement à tirer des écrivains les plus décriés par leurs principes, tout ce qui a pu leur échapper de favorable à la saine morale. Ce sont quelquefois les philosophes les plus audacieux qui viennent, dans son recueil, déposer leur fierté devant la foiblesse de l'enfance, et rendre témoignage à la Divinité.

« Ne dites point, s'écrie M. Necker dans son *Cours de Morale religieuse*, cité par l'auteur, que les idées religieuses sont trop hautes, trop sublimes pour être d'aucun usage dans nos premières années. Sans doute, si l'on vouloit donner aux enfans des leçons de métaphysique transcendante, on se placeroit hors de l'atteinte de leur esprit; mais les vérités religieuses propres à pénétrer

leur ame d'un saint respect pour l'Être suprême, sont les plus simples de toutes; et c'est là une des merveilles du monde. La chaîne qui lie le ciel à la terre, la créature au Créateur, et l'existence connue à l'existence infinie, cette chaîne immense semble commencer pour nous par des anneaux dont la foible main des enfans peut se saisir; et l'on doit admirer à chaque instant comment tout est vaste et compliqué pour la science orgueilleuse, et comment tout est simple pour le bonheur.

« Le rapport de notre nature avec la foi religieuse se manifeste dès l'enfance, et peut-être avec des traits plus distincts que dans tout autre âge. Le besoin d'appui, le sentiment de notre insuffisance, l'empressement à recevoir les idées de protection inconnue et de sauvegarde suprême, toutes ces dispositions, dont notre premier instinct se compose, sont autant d'hommages secrets rendus à la Providence. Aucun effort n'est donc nécessaire pour attacher les enfans à la religion : l'arbuste qui, par une loi primitive, se tourne vers le soleil, est un symbole de leur organisation morale.

« Parlons-leur de bonne heure et avec respect, d'un Dieu qui gouverne le monde, et que nos premiers enseignemens les aident à en recueillir de nouveaux, à chaque pas qu'ils feront dans la carrière de la vie. Ils retrouveront partout la représentation des premières vérités dont vous aurez frappé leur entendement. L'apparition de l'astre du jour leur annoncera la grandeur et la bienfaisance d'un Être suprême, et l'aspect de la terre au moment où un voile ténébreux vient la couvrir, leur donnera l'idée de l'abandon où ils seroient réduits, si un Dieu plein de bonté ne renouveloit pas sans cesse les miracles de sa puissance; enfin, le cours

des saisons et toutes les beautés éclatantes de la nature, entretiendront en eux un sentiment de reconnoissance et d'adoration, pourvu que nous ayons préparé leurs cœurs aux impressions douces, dans l'âge où les plus légères semences prennent racine. Ah! combien est aisée une éducation religieuse, près de nos besoins et de notre foiblesse, et au milieu des majestueux phénomènés dont nous sommes environnés.

« Sans doute, il faut que cette auguste tâche soit confiée à des hommes dignes de la remplir, à des hommes pénétrés de l'importance de leur mission; et il s'en présentera lorsque le prix d'une éducation morale et religieuse sera généralement senti, et lorsque les ministres de cette éducation seront honorés. Il est indispensable, surtout, que les magistrats et les chefs de l'Etat se montrent persuadés des rapports de la religion avec la morale, de la morale avec la politique; de leur étroite union, et du soutien que ces colonnes sociales se prêtent mutuellement. »

L'auteur *des Leçons* n'a point traduit les passages latins insérés dans son livre, afin que son ouvrage pût réunir au mérite de l'instruction morale, celui d'initier les enfans à la connoissance de la langue latine, si négligée aujourd'hui; c'est à la fois l'ancien *Selectæ* de l'Université, et le *Catéchisme de Morale* que nous promettoit la philosophie, mais conçu avec moins de prétention, et surtout dans d'autres vues.

V.

Cours de Morale religieuse, par M. Necker.

12 novembre.

M. Necker a suffisamment expliqué lui-même, dans son introduction que nous avons fait connoître, quel est le but et quel est le plan de son livre : il se propose de consacrer de nouveau l'alliance antique de la morale et de la religion, sublime projet, noble et magnifique pensée, digne d'un écrivain qui a déjà prêté l'appui de son nom et de ses talens aux institutions religieuses; l'ouvrage qu'il donne aujourd'hui est, en quelque sorte, le complément de celui qu'il publia quelques années avant la révolution; l'auteur n'eut pas besoin de l'expérience des événemens, pour sentir qu'il ne falloit pas séparer deux choses intimement liées par leur nature; dans le temps des théories et des systèmes, il en appela à la vérité; lorsque des métaphysiciens inexpérimentés vouloient réduire la morale en équations et en calculs, et substituer des formules algébriques au langage de la nature, il en appela au sentiment; il osa plaider la cause de la Divinité devant la philosophie, dont il étoit un des adeptes; il montra qu'il vouloit bien être le disciple, mais non l'esclave des nouveaux docteurs, et qu'il ne se croyoit pas obligé de regarder tous leurs enseignemens comme autant d'oracles; mais il eut la douleur de voir triompher les doctrines qu'il attaquoit; et contemplant de loin le bouleversement général de la société, s'il a pu se consoler par la pureté de ses intentions, il a

dû reconnoître, au moins, l'insuffisance de ses vues; maintenant que, sous un gouvernement sage et régulier, la voix des hommes honnêtes peut se faire entendre, il ranime la sienne, et, fort de l'autorité des livres saints, il appelle au secours de la morale et de la religion, non plus seulement toutes les armes du raisonnement et de la métaphysique, mais toutes les puissances de l'éloquence et de la persuasion; ce n'est plus un auteur qui développe ses principes, la plume à la main, c'est un orateur qui, au milieu d'un temple et du haut d'une tribune sacrée, commente les décrets du ciel.

La révolution a ouvert une carrière nouvelle et brillante à l'éloquence de la chaire : les circonstances où nous nous sommes trouvés depuis dix ans, sont des sources fécondes d'instructions de tous genres; l'élévation des uns, l'abaissement des autres, des vicissitudes si rapides et si variées, tant de malheurs mêlés à tant de succès, tant de douleurs secrètes et publiques, quelle matière pour le talent et l'art des orateurs! Combien de ressentimens à calmer, de haines à désarmer! combien de plaies à guérir, de pleurs à essuyer, de souvenirs à éteindre, d'espérances à ranimer! Les orateurs se plaignoient autrefois que ce genre d'éloquence étoit épuisé, que tous les sujets avoient été traités de toutes les manières, qu'il ne leur restoit plus qu'à se traîner péniblement sur les traces de leurs prédécesseurs; la tempête révolutionnaire a fécondé de nouveau ce champ devenu stérile : qu'on se figure un Bossuet animant des couleurs v[illegible] et fortes de son génie, le tableau des événemens dont nous avons été témoins, et nous rappelant à tous les sentimens les plus favorables à la vertu, par les exemples instructifs et terribles que lui fourniroit en

foule l'histoire de ces derniers temps; qu'on se représente un Massillon gagnant les cœurs par le charme de l'éloquence la plus persuasive, calmant les âmes aigries par la douceur de ses consolations, versant un baume salutaire sur toutes les blessures, et rapprochant les esprits avec cet art des conciliations, dont il possédoit si bien le secret : quel triomphe pour ce grand ministre de la parole! Quelle mine le génie n'auroit-il pas à exploiter! Quels trésors nouveaux il trouveroit sous sa main!

On voit que M. Necker a été séduit par cette idée; disposé d'ailleurs, par la nature de son talent, à la grande éloquence, il a cru que les circonstances lui fournissoient l'occasion de faire usage de toutes ses facultés, en les appliquant aux sujets et aux formes les plus propres à leur développement, et peut-être n'appartenoit-il qu'à lui de concevoir et de composer l'ouvrage qu'il vient de publier : il falloit, sans doute, réunir aux priviléges de la vieillesse les avantages d'une grande réputation; il falloit avoir joué un rôle important dans les affaires publiques; enfin, il étoit nécessaire d'être placé dans la situation où se trouve l'auteur de ce nouveau livre, pour se croire en droit de se revêtir ainsi d'une espèce de sacerdoce, et pour oser donner trois volumes *de sermons*.

Quelque besoin que nous ayons aujourd'hui d'être prêchés, on ne sauroit se dissimuler que cette forme n'est pas la plus heureuse que M. Necker ait pu choisir; elle convient parfaitement à l'action publique; mais on ne doit pas chercher à l'étendre plus loin : la chaire a eu parmi nous de très-grands orateurs, dont les discours sont à peine lus quelquefois par un petit nombre de personnes pieuses, et par quelques amateurs des let-

tres; des chefs-d'œuvre d'éloquence, sortis de la plume des plus rares génies, demeurent ensevelis dans la poussière des bibliothèques; quand l'instruction se présente avec cet extérieur dogmatique et sévère, elle rebute les esprits plus qu'elle ne les attire : les grâces même du style le plus aimable n'ont point sauvé de cette espèce de proscription le plus doux et le plus séduisant des orateurs sacrés. Le discours oratoire est plus fait pour être prononcé que pour être lu : c'est dans la tribune publique qu'il produit tout son effet; la voix, la déclamation, le geste de l'orateur forment une grande partie de son éloquence. — Qu'eût-ce été, si vous l'aviez entendu lui-même, disoit Eschines, en lisant à ses disciples le plus fameux discours de Démosthènes? — Qui est-ce qui comprend, à la lecture, comment l'endroit si connu du sermon sur *le petit nombre des élus*, a pu faire lever, par un mouvement unanime, tout un auditoire saisi d'épouvante?

La méthode que M. Necker a suivie, le plan qu'il a adopté, ne contribueront pas à rendre la lecture de cet ouvrage plus attrayante : ses discours ne sont point isolés; chaque pièce fait partie de l'ensemble du livre; c'est là, sans doute, une idée très-bonne en elle-même, mais dont l'application nous paroît fausse : cet enchaînement de toutes les parties, cette liaison géométrique fait, en quelque sorte, une loi de lire de suite ce grand nombre de discours, qui ne sont que les chapitres d'un seul et même ouvrage; mais il faudroit aimer beaucoup l'art oratoire pour soutenir, sans interruption, la lecture de près de trente discours, tous jetés dans le même moule, tous surchargés de figures, tous gonflés de rhétorique. Notre nation, surtout, si légère et si frivole, et dont la

révolution n'a guère changé le caractère, est ennemie de tout ce qui s'annonce avec un appareil dogmatique, et de tout ce qui demande de la contention : il est vrai que, dans ce siècle, elle a beaucoup aimé *les cours* de toute espèce, où généralement on n'apprend rien, en croyant tout apprendre; il est vrai qu'au théâtre elle applaudit volontiers les plus lourdes tirades, et les plus froids lieux communs de morale; mais dans un cours, le professeur parle, et l'on peut d'ailleurs s'occuper de l'assemblée; au spectacle, l'acteur déclame, et son débit donne du prix à ses sentences. Souvent s'il falloit lire ce que dit le professeur, et ce que l'acteur débite, on ne tiendroit pas contre l'ennui; la science et la morale n'auroient plus d'attraits, le sommeil s'empareroit du lecteur, et le livre tomberoit des mains. D'ailleurs, les déclamations de nos harangueurs, dont nous avons encore l'oreille étourdie, les phrases sonores de la tribune, tout le fatras bruyant des plus détestables discoureurs que jamais ait animés la fureur du babil, nous ont un peu indisposés contre l'étalage et le luxe du genre oratoire.

Ce n'est pas assurément qu'il faille confondre M. Necker avec ces déclamateurs barbares et ignorans : son caractère moral, ses vues droites et pures, ses principes sages et vertueux, ses grands talens, tout l'en sépare; mais sans prétendre nous appesantir ici sur les défauts de son style, qu'on connoît assez, nous devons dire qu'il a précisément choisi le genre où ces défauts pouvoient se faire sentir davantage : dans ses autres ouvrages, il a employé habituellement les formes oratoires, quoiqu'ils ne fussent guère que des traités qui ne demandoient point d'autre style que celui de la dissertation; et en cela, il a suivi des exemples illustres, mais dangereux;

il a obéi au mauvais goût du siècle, qui confondoit tout en littérature; il en est résulté que, s'élevant *ex professo* à la fonction d'orateur, et se transportant par l'imagination dans une chaire, il a cru devoir prendre un style plus sublime encore que celui de ses autres compositions. De là plus de métaphores dures et incohérentes, plus de périodes à perte d'haleine, plus d'apostrophes, plus de monotonie, plus d'emphase que jamais. Parmi ces défauts, on voit cependant briller quelquefois de grandes beautés; M. Necker, en général, a du pathétique : on a pu le remarquer surtout dans le plaidoyer qu'il composa pour Louis XVI; la matière étoit belle et riche, et il n'est pas resté trop au-dessous du sujet. On ne lira pas, sans être ému, son discours sur l'*Homicide*, qui n'est pas aussi éloquent, sans doute, que la quatorzième des *Lettres Provinciales*, mais où l'orateur a déployé de grands talens : « La société, s'écrie-t-il, cette belle « invention des hommes, deviendroit un théâtre de « guerre, une scène où tous les crimes se succéderoient, « si les hommes, refusant de recourir à la protection « des lois, se faisoient justice à eux-mêmes : une pre- « mière vengeance deviendroit l'appel d'une revanche; « celle-ci d'une violence nouvelle; et dans ce cercle sans « fin, bientôt on ne pourroit plus distinguer le pre- « mier mobile de tous les désordres. Eh! quoi, voilà « mon père, mon frère, mon enfant inhumainement « massacrés; les tribunaux sont sans force et sans acti- « vité, et vous voulez que des mêmes armes dont on a « fait périr les miens, je ne poursuive pas les brigands « qui m'ont ôté plus que la vie!... Je veux, je veux « que vous soyez chrétiens; je veux que vous soyez « les adorateurs du Dieu de paix et de miséricorde; c'est

la mort de vos parens que vous voulez venger, et « leur sang, dites-vous, attend une réparation éclatante « du seul ami peut-être qui leur soit resté sur la terre. « Ah! que leur fait cette terre et les injures qu'on y « reçoit; ils sont loin de nos intérêts, loin de nos cal- « culs dans la nouvelle patrie qu'ils habitent? Allez ado- « rer le Dieu qui tient dans sa main tous les temps, et « qui n'a pas besoin de vous pour l'exécution de ses dé- « crets. » C'est par de telles allusions que M. Necker a su quelquefois rajeunir des lieux communs surannés; les souvenirs de la révolution, mêlés avec art aux préceptes de la morale, rendent son éloquence plus touchante et plus forte; et les excès dont nous avons été témoins, et qu'il rappelle habilement, donnent un nouveau poids à ses instructions, et disposent à pardonner tout ce que cet ouvrage peut offrir de trop usé et de trop trivial dans le fond des pensées et dans les détails du développement.

VI.

Quelques réflexions sur la nouvelle édition de l'ouvrage intitulé : *De la Littérature*, par madame DE STAEL.

19 novembre.

LA renommée n'a point assez de voix pour annoncer tous les ouvrages qui sortent de la famille de M. Necker : à peine avons-nous parlé du nouveau livre du père, qu'on nous apporte la seconde édition de l'ou-

tendu le soutenir contre madame de Staël. Quand on lit les discours que Racine met dans la bouche de ses personnages, on seroit tenté de croire qu'il n'a fallu aucun effort pour trouver les idées qui forment le fond de ces discours; rien que de simple, rien que de naturel, rien que la situation n'ait dû fournir d'elle-même. Cependant, après avoir lu ce que dit un des interlocuteurs, qu'on ferme le livre et qu'on essaie de faire la réponse; je dis de la faire en prose, et seulement quant aux idées, et l'on verra que ce qui paroissoit si facile, est le comble de la difficulté comme de l'art.

> . . . . *ùt sibi quivis,*
> *Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret,*
> *Ausus idem.*

Je sais que Pradon a quelquefois pensé comme Racine, mais c'étoit par hasard; et cela est si vrai, que Voltaire, qui est bien un autre écrivain que Pradon, est très-éloigné du mérite de Racine, non-seulement pour l'art d'exprimer les idées, mais pour celui de les trouver. Il seroit donc bien nécessaire de s'entendre sur ce qu'on appelle aujourd'hui penser d'une manière neuve; si c'est penser avec justesse, rien n'est plus rare; si l'on entend par ce mot assembler des idées qui n'ont aucune réalité, aucune solidité, qui étonnent par leur bizarrerie, et qui ébranlent le cerveau par des combinaisons inattendues, rien n'est plus commun. Je citerois, je ne sais combien de nos poëtes actuels, qui ont ce mérite, et je ne serois pas embarrassé de trouver des prosateurs qui pourroient servir de modèle en ce genre.

« Je le répète, s'écrie madame de Staël, un style « commun n'a rien à craindre des attaques de la criti-

« que. Subdivisez la phrase de ce style autant que vous « le voudrez, les mots qui le composent se rejoindront « d'eux-mêmes, *accoutumés qu'ils sont à se trouver* « *ensemble;* mais jamais un écrivain n'exprima le sen- « timent qu'il éprouvoit, jamais il ne développa les pen- « sées qui lui appartenoient réellement, sans porter « dans son style ce caractère d'originalité, qui seul at- « tache et captive l'intérêt et l'imagination des lec- « teurs. »

On voit que madame de Staël tient beaucoup à cette idée, puisqu'elle la répète avec tant de force et de chaleur; mais sans examiner en ce moment jusqu'à quel point elle peut être intéressée à invectiver contre le style qu'elle appelle commun, nous finirons par une réflexion bien simple: c'est que tous les bons littérateurs conviennent que la forme de notre langue a été fixée et déterminée par les grands écrivains du siècle dernier; il faut distinguer dans un idiome ce qui appartient au goût et à l'imagination, de ce qui n'est pas de leur ressort; rien n'empêche aujourd'hui d'inventer de nouveaux mots, lorsqu'ils sont devenus absolument nécessaires; mais nous ne devons plus inventer de nouvelles figures, sous peine de dénaturer notre langue, et de blesser son génie. J'avoue que cela est affligeant pour l'amour-propre, qui n'aime point à reconnoître de guides et de maîtres, et qui n'est jamais plus flatté que lorsque nous croyons devoir quelque chose à nos propres forces et à nos propres lumières; mais cela n'en est pas moins vrai, et s'il s'agissoit de le prouver en détail, je montrerois un grand nombre d'écrivains de ce siècle, je ne parle pas de ceux qui ont écrit depuis la révolution, mais dans un temps où il restoit quelque étincelle de bon

goût, s'égarant d'autant plus qu'ils s'écartoient davantage des traces du bon siècle : personne ne peut refuser à Thomas de grands talens, et cependant on ne lit plus Thomas, précisément parce qu'il a cherché à inventer de nouvelles combinaisons de style, lorsqu'il auroit dû se borner à faire un bon usage de celles qu'on avoit trouvées avant lui. Mais il est temps de terminer cette discussion déjà trop longue; on feroit vingt volumes sur les trois qu'a donnés madame de Staël, si l'on vouloit s'arrêter à chaque page, et poursuivre une à une toutes les erreurs qu'on rencontre à chaque pas dans son livre.

VII.

Eloge des généraux Kléber et Desaix, par M. Garat.

29 novembre.

On dit que l'éloge funèbre de Desaix et de Kléber parut un peu long, lorsque M. Garat le prononça sur la place des Victoires ; cela n'est pas étonnant : la voix de l'orateur devoit avoir beaucoup de peine à se faire entendre en plein air et sur une place publique; et il nous semble que c'est une assez mauvaise imitation des anciens que ces discours ainsi prononcés devant une multitude qui ne peut guère saisir que quelques paroles détachées et quelques sons vagues. Les harangues que nos directeurs faisoient au Champ-de-Mars étoient de la rhétorique perdue, excepté pour ceux qui les environ-

noient; mais dans ce temps-là, la rhétorique étoit si commune, qu'on ne devoit pas craindre d'en perdre. Le gouvernement actuel, qui veut qu'on soit plus avare de paroles, a supprimé toutes ces amplifications qui entroient, comme partie essentielle, dans nos fêtes publiques. Quand il a chargé l'éloquence de payer à la mémoire de Washington un tribut mérité, il a du moins ménagé la poitrine de l'orateur : c'est dans le temple des Invalides que M. de Fontanes prononça son discours, et il a dû trouver que le local étoit encore assez vaste. Plaignons M. Garat de n'avoir pu profiter de cette réforme, et d'avoir eu à faire des efforts si infructueux pour ses auditeurs, et si dangereux pour sa santé. Telle est la malheureuse condition des orateurs : on exige quelquefois d'eux qu'ils s'exposent à n'être point entendus, et même qu'ils s'enrouent; on craindroit de demander à un chanteur le même dévouement; et le neveu de M. Garat ne consentiroit sûrement jamais à chanter sur une place publique, et à perdre ses sons comme son oncle a perdu ses paroles.

Ce discours méritoit cependant d'être entendu; c'est un des meilleurs que M. Garat ait jamais faits : on y reconnoît l'auteur de plusieurs morceaux académiques fort estimés; on voit que l'époque et la circonstance lui ont paru dignes de tous les développemens de son art et de son talent. Son style et sa manière sembloient s'être dégradés dans la révolution; obligé de prostituer sa plume et sa voix à des sujets et à des opinions odieuses, il avoit perdu ces élans et cet essor qui caractérisent l'orateur; il s'étoit enfoncé dans une métaphysique qui peut servir de palliatif à des maximes pernicieuses, mais qui ne sauroit jamais s'accorder avec le vrai talent; la na-

ture sembla le punir de l'abus qu'il avoit fait de son esprit, en lui en ôtant l'usage. Il reparoît aujourd'hui avec tous les dons qu'il a reçus d'elle, et avec toutes les perfections qu'il y ajouta dans de meilleurs temps : le nouveau gouvernement paroît l'avoir renouvelé; et l'impression, que son ouvrage devoit d'autant moins redouter qu'il n'avoit pas été entendu, en devient le triomphe, tandis qu'elle est si souvent l'écueil de ces discours que le débit et la déclamation ont fait admirer.

La monotonie de la louange est sauvée par la variété naturelle du sujet qui se trouvoit double: l'orateur passe heureusement des exploits de Kléber à ceux de Desaix, et soutient toujours l'attention, en ne la fixant jamais trop long-temps sur l'un des deux objets ; l'abondance même de la matière l'a dispensé de ces remplissages oratoires qui peuvent quelquefois faire briller le talent, mais qui ennuient presque toujours le lecteur : tout est rapide, plein et serré. Appuyé sur un fond si riche, le style de M. Garat est plus vigoureux et moins subtil qu'à l'ordinaire; il est moins entortillé, parce qu'il présente moins de ces idées abstraites qui échappent à l'écrivain comme au lecteur, à force de finesse, et qui laissent dans la diction les traces de la peine qu'elles ont coûté à déterminer. M. Garat n'auroit jamais dû écrire que sur des faits bien positifs; il connoît l'art de les lier et de les faire ressortir les uns par les autres; mais l'amour-propre, qui est la source de la corruption de bien des styles, est moins flatté à proportion qu'on croit avoir moins inventé, et les conceptions métaphysiques les plus creuses et les plus absurdes nous appartiennent plus que des faits qui sont à la disposition de tout le monde. Voilà pourquoi, dans ce siècle où l'orgueil littéraire a

été poussé à un si haut degré d'exaltation, nos auteurs ont si fort négligé la science des faits qui les auroit éclairés, pour se livrer à des systèmes qui ont tout obscurci; voilà pourquoi nous voyons encore tous les jours éclore des ouvrages où l'on regrette que tant d'esprit soit prodigué pour colorer de funestes erreurs; enfin, voilà pourquoi on ne vit jamais moins de gens véritablement instruits que dans un siècle qu'on appelle le siècle des lumières. On seroit un peu moins vain de cette métaphysique si fort à la mode aujourd'hui, si l'on vouloit songer que les métaphysiciens des treizième et quatorzième siècles ne le cédoient point en subtilité aux plus subtils métaphysiciens actuels. Les Arabes et les Maures dissertoient, il y a mille ans, sur la chimie rationelle, aussi savamment et aussi finement que nous dissertons aujourd'hui sur la politique rationelle. Il y a eu, dans tous les temps, des gens d'esprit; et si le siècle des lumières doit se distinguer des autres à cet égard, c'est surtout par un plus grand nombre de gens d'un bon esprit. Mais revenons au discours de M. Garat.

On sait que l'exorde est ordinairement l'endroit où l'orateur cherche à donner une grande idée de son sujet, et surtout de son talent: Thomas alloit, dit-on, feuilleter dans les bibliothèques tous les auteurs de panégyriques, pour y trouver ce qu'on pourroit appeler des motifs d'exorde, tant il attachoit de prix à cette espèce de préambule, qui doit d'abord s'emparer de l'esprit du lecteur; l'antiquaire le plus zélé n'étoit pas plus jaloux de déterrer quelque vieille médaille, et de disputer à la rouille quelque monnoie du temps des empereurs. M. Garat n'est pas allé chercher son exorde si loin; la place même sur laquelle il parloit, lui a fourni le commencement de son panégy-

rique; et si elle n'a pas été favorable à son débit, elle a du moins servi à son discours. Il apostrophe Louis XIV, dont on sait que la statue embellissoit cette place avant la révolution : « O toi! dit-il, dont la statue, pendant un « siècle entier, s'éleva du milieu de cette place, couron- « née par la gloire, entourée des images vaincues et en- « chaînées des nations, je ne t'adresse pas la parole pour « insulter ici à ta personne et à ta mémoire si long- « temps encensées; du haut d'un trône, qui sembloit « tout abaisser autour de lui, tu élevas ton siècle et la « nation; même pour te flatter il fallut avoir du génie; « mais tu sus inspirer de grandes choses, et tu n'en fis « pas assez par toi-même; tu ordonnois des victoires; « et quand d'autres avoient vaincu, toi seul tu réunis- « sois tous les triomphes : ce n'est qu'au moment où je « parle que, *pour la première fois*, les restes de Tu- « renne ont été présentés aux hommages de la France. » Cette apostrophe est très-belle et très-oratoire; mais nous sommes obligés d'interrompre l'orateur au milieu de son exorde, pour lui faire remarquer une petite inexactitude : il est faux que ce soit en vendémiaire dernier qu'on ait, pour la première fois, honoré dignement les restes de Turenne. Quoi donc! ces restes d'un si grand homme n'étoient-ils pas présentés aux hommages de la France, lorsque par un honneur extraordinaire, on les déposoit dans le tombeau et parmi les cendres des rois? La révolution les en tira pour les charger d'outrages, et les reléguer parmi les ossemens des plus vils animaux; et le gouvernement actuel, n'a fait que renouer pour ainsi dire, le fil de l'admiration et de la reconnoissance publique, interrompu par cinq ans de barbarie.

La suite de cette apostrophe suffira pour donner une

idée du talent qui règne dans ce discours; M. Garat continue : « Les monumens qui s'élèvent aujourd'hui au « milieu de cette enceinte où tu usurpois la grandeur de « ton siècle, sont les récompenses des victoires rem- « portées, de la mort reçue pour la patrie; et la main « qui en pose la première pierre, est celle d'un vain- « queur véritable qui ne met pas à genoux devant lui « des images, mais renverse les puissances, quand elles « veulent renverser la république; qui décerne aux au- « tres les prix de leur gloire, et laisse aux nations le « soin, qui n'est pas négligé, de juger la sienne. » On a beaucoup reproché à Louis XIV cette statue fastueuse de la place des Victoires, comme s'il avoit ordonné lui-même qu'on érigeât ce monument à sa gloire : tout le monde sait, excepté les orateurs qui ont toujours besoin d'ignorer quelque chose, que ce fut le maréchal de la Feuillade qui fit faire le dessin de la statue, et qui, l'ayant fait élever sur la place des Victoires, mit le comble à la flatterie ou à la reconnoissance par cette inscription : *Viro immortali*. Souvent un fait pourroit déconcerter la plus belle figure de rhétorique; mais l'orateur, pour être éloquent, n'a pas toujours besoin d'être exact et vrai.

VIII.

Séance du Lycée du 7 décembre.

9 décembre.

LA révolution a tout métamorphosé : le Lycée, par exemple, a presque entièrement changé de but et d'ob-

jet depuis quelques années; il n'étoit autrefois qu'une espèce d'académie, qu'un rendez-vous brillant où les amateurs de la littérature se rassembloient pour entendre les leçons de différens professeurs; qu'un établissement né du luxe qui s'étoit introduit dans les lettres, comme dans tout le reste; ce n'étoit sûrement pas l'instruction qu'on alloit chercher dans cette pompeuse école, mais le plaisir d'entendre parler des choses qu'on aime, et de rencontrer une société unie par les mêmes penchans et les mêmes goûts; aujourd'hui les cours du Lycée sont devenus des cours de morale, de religion, de politique; la chaire des professeurs s'est presque changée en une tribune aux harangues; les discours les plus véhémens et les plus pathétiques ont remplacé en partie les anciennes dissertations littéraires; les plus grands intérêts de la société y sont traités avec force, avec éloquence. L'instruction gagne sans doute à ce changement; le plaisir n'y perd pas : ce sont maintenant les émotions les plus vives qu'on attend du professeur; ce sont les secousses les plus violentes; et quand le sujet se refuse aux digressions morales ou religieuses, aux grands mouvemens de l'éloquence, les jugemens littéraires, quelque intéressans qu'ils soient d'ailleurs, restent sans charme; l'assemblée se retire avec les mêmes dispositions que produit une pièce de théâtre qui a manqué son effet.

On avoit annoncé, pour le 7, un discours de M. de Laharpe sur *la philosophie et l'éloquence du* 18e *siècle;* l'affluence étoit grande, et en proportion du plaisir que le sujet promettoit; mais on a été trompé : après avoir dit quelques mots sur l'union de la philosophie et de l'éloquence, M. de Laharpe a passé rapidement à

l'éloquence du barreau, matière aride, et qui se refusoit aux excursions épisodiques dont on est si avide? Et que veut-on pourtant qu'il dise encore? N'a-t-il pas épuisé ce sujet? Il a, dans ses précédens discours, apprécié la philosophie du 18e siècle à sa juste valeur; ses discours sont entre les mains de tout le monde; il ne lui reste plus à faire que des applications particulières quand l'occasion s'en présentera; mais le public pardonneroit volontiers à l'orateur de répéter ce qu'il ne peut se lasser d'entendre, et si l'on suivoit son goût, il s'agiroit bientôt au Lycée de toute autre chose que de littérature.

Cependant M. de Laharpe sait donner à ses discussions littéraires tout l'intérêt dont elles sont susceptibles: lorsqu'il ne peut tirer de la révolution des vues politiques et morales propres à ranimer le sujet qu'il traite, il s'élève à des considérations du même genre, puisées dans l'histoire des temps précédens; c'est ainsi qu'il a expliqué, par la nature même des fonctions et des usages du barreau, le peu de progrès que l'éloquence avoit faits dans cette partie au commencement du siècle: la religion des formes, la gravité un peu pédantesque des grandes corporations toujours attachées aux anciennes coutumes, toujours esclaves des anciennes traditions, s'opposèrent long-temps à cet essor qui peut seul conduire les arts à la perfection. Les efforts et les innovations du talent auroient effarouché des magistrats qui se regardoient comme les héritiers et les dépositaires de la doctrine des temps passés; tout leur paroissoit devoir garder autour d'eux le même caractère d'antiquité et d'immobilité que les lois même dont ils étoient les ministres et les interprètes; quelques chan-

gemens heureux avoient cependant préparé les voies aux Cochin, aux Lenormand; l'érudition barbare qui infecta si long-temps l'éloquence judiciaire, avoit fait place à un meilleur goût; on avoit commencé à sentir tout le mérite d'une logique nette et précise, d'une dialectique forte et serrée, dégagée du fatras des citations grecques et latines. Cochin et Lenormand devinrent les chefs d'une nouvelle école, qui préféra la pureté du style et la clarté de la méthode, à la diffusion pédantesque et aux ornemens gothiques des orateurs précédens; ils furent l'un et l'autre la lumière du barreau, et quoiqu'ils aient manqué des principales qualités de l'orateur, la chaleur, l'imagination et le mouvement, ils ont laissé des modèles dignes d'être étudiés par leurs successeurs, et d'être lus par les amateurs des lettres. Ici M. de Laharpe a montré pourquoi la lecture de nos meilleurs plaidoyers paroît ennuyeuse et insipide, tandis qu'on lit avec tant de plaisir et d'intérêt ceux que l'antiquité nous a transmis : dans les républiques anciennes, les affaires même des particuliers avoient toujours quelques rapports aux affaires publiques; la nature du gouvernement donnoit lieu à des causes plus importantes, et fournissoit aux talens des orateurs de plus brillantes occasions; chez nous, l'éloquence du barreau avoit besoin de s'élever à des considérations législatives, comme elle l'a fait dans les derniers temps, et de sortir du cercle étroit des formes, pour attacher des lecteurs auxquels le fond des affaires ne pouvoit présenter rien d'intéressant.

M. de Laharpe a successivement apprécié le talent de Gerbier, qui, triomphant à l'audience par tous les moyens de l'éloquence extérieure, le geste, la déclama-

tion, la figure, n'étoit plus le même dans le cabinet : le fameux mémoire de M. Servant, où l'on admire l'union si rare de l'esprit philosophique et de l'éloquence la plus pathétique ; ceux de M. Lally-Tollendal, dignes d'avoir été inspirés par le double sentiment de la justice et de la piété filiale.

On est surpris que M. de Laharpe n'ait point parlé de Linguet, quoiqu'il l'ait désigné de manière à ce qu'on ne pût s'y tromper, dans des observations générales : cet avocat avoit des talens qui méritoient l'attention du juge suprême de notre littérature. L'originalité de son style, souvent incorrect et barbare, mais plein de feu, de verve et d'énergie, est au moins digne des regards de la critique. Ce seroit une foiblesse littéraire que de réprouver absolument tout ce qui n'est pas marqué au coin du goût et de la correction ; ces qualités sont grandes et importantes sans doute ; ce sont, pour nous servir des termes techniques, deux parties majeures de l'orateur et de l'écrivain ; mais il en est d'autres sans lesquelles même le goût et la correction ne sont rien, et qui peuvent couvrir bien des défauts, c'est l'intérêt du style, la vigueur de la dialectique, la rapidité des mouvemens, la vivacité de l'imagination, le sarcasme, la causticité. Linguet avoit ces qualités au plus haut degré, et ses triomphes au barreau devoient au moins lui mériter une mention au Lycée. M. de Laharpe a eu raison de faire entendre que la fureur de la célébrité le jeta souvent dans des excès indignes d'un véritable orateur. Mais enfin Linguet est mort ; il est mort victime de la révolution, et cette déplorable destinée devroit faire oublier bien des torts ; elle devroit surtout effacer le souvenir de ces rivalités, de ces querelles littéraires dont

on retrouve quelquefois des traces dans les dissertations du Lycée. Heureux M. de Laharpe, d'avoir survécu aux troubles de la révolution, pour jouir enfin d'une gloire qui n'est plus contestée; tous ses adversaires ont disparu; le règne de la justice est venu pour lui; il ne lui reste plus à ambitionner que le mérite d'une entière impartialité.

IX.

Nouvelle critique *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

23 décembre.

M. de Fontanes avoit annoncé avec éloge, dans un des derniers numéros du *Mercure*, un ouvrage encore inédit *sur le Génie du Christianisme* : les passages qu'il en avoit cités étoient très-propres à donner une grande idée du talent de l'auteur; cet écrivain vient encore de la justifier par une lettre insérée dans le *Mercure*, sur la seconde édition de l'ouvrage de madame de Staël. Ses idées ne sont pas toujours bien nettes; souvent ses principes peuvent être contestés; son style est quelquefois voisin de l'exagération; mais en général la lettre dont nous parlons est pleine de vues neuves, suppose une instruction profonde, et montre l'écrivain éloquent dont l'imagination sait agrandir les objets et les peindre avec force. Il réfute les nombreuses erreurs de

madame de Staël avec beaucoup de véhémence, mais aussi avec beaucoup de politesse. On sait que l'endroit le plus généralement approuvé de l'ouvrage sur *la perfectibilité*, est celui où madame de Staël a parlé de l'influence du christianisme. Voici les observations que l'auteur de la lettre fait à ce sujet.

« N'est-il pas tout-à-fait incroyable, qu'en parlant de l'avilissement des Romains sous les empereurs, madame de Staël ait négligé de nous faire voir l'influence du christianisme naissant sur l'esprit des hommes? Elle a l'air de ne se souvenir de la religion qui a changé la face du monde, qu'au moment de l'invasion des barbares. Mais, bien avant cette époque, des cris de justice et de liberté avoient retenti dans l'empire des Césars. Et qui est-ce qui les avoit poussés, ces cris? les chrétiens. Fatal aveuglement des systèmes! Madame de Staël appelle la *folie du martyre*, des actes que son cœur généreux loueroit ailleurs avec transport; je veux dire de jeunes vierges préférant la mort aux caresses des tyrans, des hommes refusant de sacrifier aux idoles, et scellant de leur sang, aux yeux du monde étonné, le dogme de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'ame: je pense que c'est là de la philosophie!

« Quel dut être l'étonnement de la race humaine, lorsqu'au milieu des superstitions les plus honteuses, *lorsque tout étoit Dieu, excepté Dieu même*, comme parle Bossuet, Tertullien fit tout à coup entendre ce symbole de la foi chrétienne : « Le Dieu que nous ado-« rons est un seul Dieu, qui a créé l'univers avec les « élémens, les corps et les esprits qui le composent; et « qui, par sa parole, sa raison et sa toute-puissance, a « transformé le néant en un monde, pour être l'orne-

« ment de sa grandeur.... Il est invisible, quoiqu'il se « montre partout; impalpable, quoique nous nous en « fassions une image; incompréhensible, quoique ap- « pelé par toutes les lumières de la raison.... Rien ne « fait mieux comprendre le souverain Etre, que l'im- « possibilité de le concevoir : son immensité le cache et « le découvre à la fois aux hommes (1). »

« Et quand le même apologiste osoit, seul, parler la langue de la liberté, au milieu du silence du monde, n'étoit-ce point encore de la philosophie? Qui n'eût cru que le premier Brutus, évoqué de la tombe, menaçoit le trône des Tibères, lorsque ces fiers accens ébranlèrent les portiques où venoient se perdre les soupirs de Rome esclave!

« Je ne suis point l'esclave de l'empereur. Je n'ai « qu'un maître, c'est le Dieu tout-puissant et éternel, « qui est aussi le maître de César (2).... Voilà donc pour- « quoi vous exercez sur nous toutes sortes de cruautés! « Ah! s'il nous étoit permis de rendre le mal pour le « mal, une seule nuit et quelques flambeaux suffiroient « à notre vengeance. Nous ne sommes que d'hier, et « nous remplissons tout; vos cités, vos îles, vos forte- « resses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos dé- « curies, vos conseils, le palais, le sénat, le forum (3); « nous ne vous laissons que vos temples. »

« Je puis me tromper, mon cher ami, mais il me semble que madame de Staël, en faisant l'histoire de l'esprit philosophique, n'auroit pas dû omettre de pareilles

---

(1) *Tertul. Apologet. Cap.* 17.

(2) *Cæterùm liber sum illi. Dominus enim meus unus est, Deus omnipotens, et æternus, idem qui et ipsius.* Apologet. cap. 34.

(3) *Apologet. cap.* 37.

choses. Cette littérature des Pères, qui remplit tous les siècles, depuis Tacite jusqu'à Saint-Bernard, offroit une carrière immense d'observations. Par exemple, un des noms injurieux que le peuple donnoit aux premiers chrétiens, étoit celui de *philosophes* (1). On les appeloit aussi *athées* (2), et on les forçoit d'abjurer leur religion en ces termes : *αἶρε τοὺς Ἀθέους*, *confusion aux athées* (3). Etrange destinée des chrétiens! Brûlés sous Néron, pour cause d'athéisme; guillotinés sous Robespierre, pour cause de crédulité : lequel des deux tyrans eut raison? Selon la loi de la *perfectibilité*, ce doit avoir été Robespierre. »

L'auteur de la critique termine sa lettre par des conseils qu'il adresse à madame de Staël : ces conseils sont également polis et touchans; la forme en est singulièrement originale, et tout-à-fait dans le caractère du talent de l'auteur; on peut être assuré que madame de Staël, malgré le ton sauvage qui règne dans une partie de cette exhortation, n'en sera point blessée; c'est peut-être la première fois que la critique littéraire a pris l'accent du cœur et du sentiment, et s'est élevée jusqu'au pathétique.

.... « Il est temps de mettre fin à cette épître; mais, comme vous savez que nous autres papistes avons la fureur de vouloir convertir notre prochain, je vous avouerai en confidence que je donnerois beaucoup de choses pour voir madame de Staël se ranger sous les drapeaux

---

(1) *St.-Just. Apolog. Tert. Apologet.* etc.
(2) *Athenagor. Legat. pro Christ. Arnob. lib.* 1.
(3) *Euseb. lib.* 4, *cap.* 15.

de la religion. Voici ce que j'oserois lui dire, si j'avois l'honneur de la connoître :

« Vous êtes sans doute une femme supérieure : votre « tête est forte, et votre imagination quelquefois pleine « de charmes, témoin ce que vous dites d'Herminie dé« guisée en guerrier. Votre expression a souvent de l'é« clat et de l'élévation.

« Mais malgré tous ces avantages, votre ouvrage est « bien loin d'être ce qu'il auroit pu devenir. Le style « en est monotone, sans mouvement, et trop mêlé « d'expressions métaphysiques. Le sophisme des idées « repousse, l'érudition ne satisfait pas, et le cœur sur« tout est trop sacrifié à la pensée. D'où proviennent « ces défauts? De votre philosophie. C'est la partie élo« quente qui manque essentiellement à votre ouvrage. « Or, il n'y a point d'éloquence sans religion. L'homme « a tellement besoin d'une éternité d'espérance, que « vous avez été obligé de vous en former une sur la « terre par votre système de *perfectibilité*, pour rem« placer cet *infini* que vous refusez de voir dans le ciel. « Si vous êtes sensible à la renommée, revenez aux « idées religieuses. Je suis convaincu que vous avez en « vous le germe d'un ouvrage beaucoup plus beau que « tous ceux que vous nous avez donnés jusqu'à présent. « Votre talent n'est qu'à demi développé; la philoso« phie l'étouffe; et si vous demeurez dans vos opinions, « vous ne parviendrez point à la hauteur où vous pou« viez atteindre, en suivant la route qui a conduit Pas« cal, Bossuet et Racine, à l'immortalité. »

« Voilà comme je parlerois à madame de Staël, sous les rapports de la gloire. Quand je viendrois à l'article du bonheur, pour rendre mes sermons moins ennuyeux,

je varierois ma manière. J'emprunterois cette langue des forêts qui m'est permise, en ma qualité de sauvage. Je dirois à ma néophite :

« Vous paroissez n'être pas heureuse : vous vous plai« gnez souvent, dans votre ouvrage, de manquer de « cœurs qui vous entendent. Sachez qu'il y a de cer« taines ames qui cherchent en vain dans la nature les « ames auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui « sont condamnées par le grand esprit, à une sorte de « veuvage éternel.

« Si c'est là votre mal, la religion seule peut le gué« rir. Le mot *philosophie*, dans le langage de l'Europe, « me semble correspondre au mot *solitude*, dans l'i« diome des sauvages. Or, comment la *philosophie* « remplira-t-elle le vide de vos jours? Comble-t-on le « désert avec le désert?

« Il y avoit une femme des monts Apalaches qui di« soit : Il n'y a point de bons génies, car je suis mal« heureuse, et tous les habitans des cabanes sont mal« heureux. Je n'ai point encore rencontré d'homme, « quel que fût son air de félicité, qui n'entretînt une « plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence res« semble au puits naturel de la Savanne *Allachua* : la « surface vous en paroît calme et pure; mais lorsque « vous regardez au fond du bassin tranquille, vous aper« cevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses « ondes.

« La femme alla consulter le jongleur du désert de « *Scambre*, pour savoir s'il y avoit des bons génies. Le « jongleur lui répondit : Roseau du fleuve, qui est-ce « qui t'appuiera, s'il n'y a pas de bons génies? Tu dois « y croire, par cela seul que tu es malheureuse. Que

« feras-tu de la vie, si tu es sans bonheur et encore sans « espérance? Occupe-toi, remplis secrètement la soli- « tude de tes jours par des bienfaits. Sois l'astre de l'in- « fortune; répands tes clartés modestes dans les om- « bres; sois témoin des pleurs qui coulent en silence, « et que les misérables puissent attacher les yeux sur « toi, sans être éblouis. Voilà le seul moyen de trouver « ce bonheur qui te manque. Le grand esprit ne t'a « frappé que pour te rendre sensible aux maux de tes « frères, et pour que tu cherches à les soulager. Si no- « tre cœur est comme le puits du crocodile, il est aussi « comme ces arbres qui ne donnent leur baume pour « les blessures des hommes, que lorsque le fer les a « blessés eux-mêmes.

« Le jongleur du désert de *Scambre* ayant ainsi parlé « à la femme des monts Apalaches, rentra dans le creux « de son rocher. »

X.

Séance du Lycée du 4 janvier.

Voyage au Mont-Perdu.

7 janvier 1801.

Le lycée est pour moi une espèce de phénomène : je ne conçois pas comment il se fait que tant de personnes s'y rassemblent pour entendre la lecture de quelques pages de métaphysique, ou de quelques morceaux d'un voyage; j'aimerois mieux lire Mallebranche ou Robinson Crusoé, à mon aise et tranquille auprès de mon feu,

ayant mon lit auprès de mes livres; ou bien, si j'étois assez malheureux pour que l'ennui me chassât de chez moi; si l'apathie léthargique me faisoit éprouver le besoin des distractions vives, j'irois plutôt me mêler aux flots tumultueux du parterre, au risque de voir tomber un mauvais drame; car du moins on y jouit de sa liberté: on y peut témoigner sans contrainte son approbation ou son mécontentement, au lieu que, dans les lycées, l'applaudissement est seul permis; une sympathie admirative se communique à tous les esprits; on est sous *le charme*; toutes les facultés du jugement sont suspendues; la pensée même de la critique est interdite; on est là comme au sermon.

Cela est très-commode pour les auteurs qui viennent faire des lectures: car il y a deux sortes de personnes qui occupent la tribune du lycée, les professeurs en titre, et les poëtes ou prosateurs jaloux de recueillir les applaudissemens de l'assemblée. Cette épreuve n'est pas aussi périlleuse que celle du théâtre ou de l'impression; il est fort doux de trouver l'admiration toute préparée. Ces derniers au moins ne se piquent point d'instruire; ils ne cherchent qu'à plaire: ils sont, en quelque sorte, chargés des récréations et des divertissemens du lycée; ils viennent mêler quelques fleurs aux épines de la chimie, de la médecine, de la métaphysique, et de toutes les sciences qu'on y rassemble en grand appareil.

M. Ramond, qui n'est point professeur, a cru devoir faire grâce à son auditoire de toute la partie scientifique de son *voyage*: il a senti que des dissertations sur le *granit* et la *pierre calcaire*, pouvoient, surtout dans une séance du soir, produire un effet peu satisfaisant pour l'auteur; il n'a pas voulu empiéter sur le droit des pro-

fesseurs : il a craint d'ennuyer; on doit l'en féliciter d'autant plus, qu'il est difficile de se figurer les périls auxquels il s'est exposé pour l'amour du *granit* et de la *pierre calcaire :* j'admire ces illustres académiciens, qui n'hésitèrent pas d'aller transir chez les Lapons, pour déterminer la figure de la terre; ce dévouement pouvait être utile au grand art de la navigation; j'applaudis au zèle héroïque d'un Cook ou d'un la Pérouse, qui vont chercher sur le globe, à travers mille dangers, de nouvelles routes, de nouveaux moyens de communication; mais je suis plus disposé à plaindre qu'à louer un voyageur, un savant, qui, pour écorner des rochers, pour examiner des cailloux, pour étudier les *couches* des montagnes, s'expose à mille morts, rampe sur les bords des précipices, s'égare la nuit parmi les abîmes, et, comme un autre Empédocle, se dévoue pour satisfaire une vaine et infructueuse curiosité.

Il faut le dire, nous avons poussé dans ce siècle la passion du savoir jusqu'à la niaiserie : une plante de plus dans un herbier, une coquille de plus sous des cases vitrées, un caillou, un morceau de pierre de plus dans un cabinet, telle a été, telle est encore l'ambition de la plupart de nos savans : les monts et les mers ne les effraient point quand il s'agit de compléter leurs collections. Je n'en sais pas assez pour prononcer si M. Ramond a eu le bonheur d'ajouter quelque chose à nos connoissances *minéralogiques* et *géologiques ;* mais j'ai tremblé au récit de ses périlleuses aventures, et je me suis dit : Il n'importe guère que les rochers du Mont-Perdu soient plus ou moins connus; mais il importe de perdre le plus tard possible les hommes semblables à M. Ramond; car les gens d'esprit sont rares.

Plus il a couru de dangers, plus la relation de son voyage est agréable et piquante : l'imagination émue le suit au delà des nuages, sur la pente de ces gouffres effroyables, de ces escarpemens à pic, dans ces sentiers étroits où le moindre faux pas doit mettre fin à ses courses et à sa vie ; parmi les neiges et les orages, au milieu des glaces et des coups de tonnerre ; il se perd, et séparé de ses compagnons, il les appelle dans les ténèbres, et les échos des rochers répètent leurs noms dans ces solitudes aériennes ; chaque instant amène un nouveau péril : pendant deux heures, l'assemblée l'a entendu avec une attention et un plaisir qui se renouveloient et se ranimoient sans cesse. Sa narration intéresse continuellement par le fond des choses et par la forme du style, vif, précis, spirituel, quand il s'agit de raconter les moindres circonstances des faits ; riche, pittoresque, harmonieux quand il s'agit de peindre les grands spectacles de la nature, et de rendre les sensations qu'ils font éprouver. Les plus vifs applaudissemens l'ont souvent interrompu.

Il est difficile d'apprécier au juste le style d'un auteur à la lecture : la magie de la déclamation, le prestige du débit, le charme d'un organe agréable et sonore, couvrent beaucoup de défauts ; ce n'est donc pas un jugement définitif que nous prononçons sur la manière dont cet ouvrage est écrit, et nous nous permettrons seulement une observation. En général, les voyageurs se livrent volontiers aux descriptions ; c'est un genre de style très-flatteur, et en même temps très-facile, lorsqu'on ne le porte pas à sa perfection : il faut peu de talent pour y réussir jusqu'à un certain point : les essais de cette espèce abondent, et nous ne comptons pourtant, dans ce siècle, que trois écrivains qui se soient véritablement dis-

tingués par le style descriptif, Buffon, Rousseau et M. Bernardin-de-Saint-Pierre. Toutefois, ce qui prouve que les formes de ce style sont aisées à saisir, c'est qu'on a vu M. Guénaud de Montbelliard, chargé par Buffon de l'aider dans son travail, copier si bien et avec tant de précision les traits de son modèle, que le public et les gens de goût s'y méprirent; il est même probable que Buffon lui-même n'auroit pas répandu des couleurs plus brillantes et plus pures dans la description du paon. Plus ce genre se prête aisément aux caprices de l'imagination, plus il exige de goût, et c'est cette qualité qui manque à la plupart des voyageurs qui ont le plus orné leurs relations. Il seroit étonnant qu'un homme qui consacre aux voyages une partie de sa vie, eût dans le style toutes les qualités qu'on exige d'un homme de lettres de profession : M. Ramond écrit en homme d'esprit, et il a obtenu le succès qu'il pouvoit désirer momentanément, celui d'amuser et d'intéresser l'assemblée, qui n'a pas voulu qu'il interrompît sa lecture, quoique plusieurs poëtes attendissent dans la salle voisine.

XI.

Séance du Lycée du 16 janvier.

Cours de M. DE LAHARPE.

§. Ier.

18 janvier.

LA foule étoit grande à cette séance : vous avez vu quelquefois de ces tableaux qui représentent une école

antique d'Athènes ou de Rome; les disciples se pressent autour du maître les uns sur les autres, prêtant l'oreille, tous dans l'attitude de l'attention, dont le caractère est aussi varié que celui des physionomies; les plus éloignés semblent craindre de perdre un seul mot : ils sont debout, s'élèvent sur la pointe des pieds, se penchent et s'allongent avec effort :

. . . . Densum humeris
Bibit aure vulgus.

Tel est le spectacle qu'offrait le Lycée : la salle étoit pleine jusqu'au seuil de la porte; les voitures encombroient la rue. Si tous ceux qui sont venus à cette séance sont enrôlés sur la liste des souscripteurs, il faut convenir qu'aucun des philosophes ou des rhéteurs de l'antiquité n'a trafiqué plus heureusement de son savoir, et que les entrepreneurs de cette école moderne ont fait une excellente spéculation.

L'importance des matières annoncées, et l'intérêt qu'elles promettoient, ont sans doute été la cause de cette prodigieuse affluence : *Buffon, d'Alembert, l'Encyclopédie !* Quel vaste champ d'observations! M. de Laharpe pourra-t-il dans une seule séance embrasser tant d'objets à la fois? Pourra-t-il, dans l'espace d'une heure, analyser le mérite philosophique et littéraire du rival de Pline, s'enfoncer et porter la lumière dans le ténébreux chaos du fatras encyclopédique, juger ce géomètre bel-esprit qui passe successivement des mathématiques à la littérature, et qui de la même plume eut la prétention de combiner des formules algébriques et d'arranger des phrases? Voilà ce qu'on disoit en lisant l'affiche; quelques personnes craignoient que le professeur ne glissât

trop légèrement sur son triple sujet, et que cette partie importante de son ouvrage ne fût encore du nombre de celles qui semblent attendre une seconde édition.

On ne sauroit reprocher à M. de Laharpe de ne s'être pas assez étendu sur sa matière : chacun de ces articles est traité fort au long; et s'il suffisoit pour remplir un sujet de parler beaucoup, le professeur auroit sans doute atteint le but; mais on peut être superficiel de plus d'une manière; la diffusion n'est pas un gage plus sûr de la profondeur, qu'une brièveté trop rapide : on peut effleurer pesâmment une matière; on peut, en disant beaucoup de choses, ne pas dire celles qui sont essentielles; on peut tourner autour d'un grand nombre d'idées médiocrement importantes, et passer à côté des idées qui méritent véritablement de fixer l'attention : autant vaudroit alors avoir étranglé son sujet; il en auroit coûté moins de phrases, et le sens n'auroit presque rien perdu; mais l'auditeur vulgaire est content quand le maître a parlé beaucoup, parce qu'il croit avoir beaucoup appris.

Ces réflexions s'appliquent surtout à l'article de *Buffon* : le professeur, après avoir dit que Buffon est un écrivain original, parce qu'il a traité d'une manière neuve l'histoire naturelle, ne fait plus que développer et commenter fort au long l'inscription connue : *Majestati naturæ par ingenium*; la noblesse du style de Buffon, sa majesté, sa pureté, sa correction, voilà les mots qu'il retourne de toutes les manières, sans pouvoir en faire sortir une idée qui ne soit déjà dans toutes les têtes, dans tous les recueils, dans tous les dictionnaires de littérature. *Buffon est un écrivain original!* Belle merveille! N'est-ce pas le caractère commun de tous les écrivains supérieurs? L'originalité n'est-elle pas la marque à la-

quelle on les reconnoît? Inspirés par la nature et le génie, ils parlent un langage qui leur est propre, et laissent sur toutes les œuvres sorties de leurs mains cette empreinte inimitable, cet ongle du lion, qui les distingue du peuple des auteurs : la médiocrité seule n'a point de physionomie. Il étoit donc nécessaire de montrer en quoi consistoit l'originalité de l'historien de la nature; c'étoit-là le point difficile; c'étoit celui qui auroit fourni le plus de lumières nouvelles; mais M. de Laharpe s'est bien gardé d'y toucher : assurément, ce n'est point par l'application qu'il a faite du style oratoire et poétiquement descriptif à son sujet, que Buffon est original, puisque Pline lui avoit donné l'exemple de cette heureuse hardiesse; et le professeur n'a pas dû croire qu'il avoit suffisamment caractérisé Buffon par cette simple indication, qui d'ailleurs n'est point exacte : il falloit comparer Buffon avec quelques-uns des écrivains dont la manière approche le plus de la sienne, et, par ce rapprochement, faire sentir ce que son style a de propre et de particulier : ce parallèle, qui n'eût été qu'un jeu pour la plume exercée du professeur, auroit singulièrement éclairci les idées de son auditoire. Pourquoi d'ailleurs M. de Laharpe s'est-il refusé le plaisir de rapprocher Pline de Buffon? Cette comparaison se présentoit naturellement; elle auroit eu le double avantage d'orner le sujet et de l'éclairer.

Croiroit-on que le professeur, qui fait avec tant d'exactitude l'analyse des moindres pièces de théâtre, n'a pas même donné un aperçu du plan général de l'*Histoire Naturelle?* On ne peut pas sans doute le soupçonner de croire que cet immense ouvrage ait été composé au hasard, morceau par morceau, et que Buffon n'ait suivi d'autre ordre que celui des différens sujets qui se présen-

toient successivement à sa plume : c'étoit surtout dans cette conception première, dans ce principe fondamental, dans cette idée-mère, qu'il falloit chercher un des principaux caractères de l'originalité du confident et du peintre de la nature. Comment se fait-il encore que M. de Laharpe n'ait pas dit un seul mot de ces beaux discours qui, placés à la tête des différentes parties de l'ouvrage, sont comme des foyers lumineux qui répandent leur clarté sur tous les objets de détail? Comment n'a-t-il pas cité, n'a-t-il pas analysé quelques-unes de ces magnifiques descriptions où Buffon déploie toutes les richesses, toutes les couleurs, toute l'harmonie de son style? C'étoit un moyen de faire mieux connoître l'artifice de sa composition : il est étonnant que M. de Laharpe, si prodigue des vers et de la prose des écrivains médiocres, si scrupuleux quelquefois lorsqu'il s'agit de disséquer un misérable hémistiche, ait été si avare de citations dans un sujet qu'il devoit regarder comme un trésor. Il falloit, ce me semble, prendre la peinture du *bœuf* ou du *lion*, par exemple, et montrer avec quel art Buffon sait préparer l'imagination de son lecteur; comment il le transporte, pour ainsi dire, au milieu des objets accessoires qui doivent redoubler l'effet de l'objet principal : *La terre parée de sa verdure*, etc.; tout le monde connoît ce début de la description du *bœuf;* il semble que l'auteur vous place au milieu d'un gras et riant pâturage avant de vous montrer l'utile et champêtre animal qui doit le vivifier; je n'ai jamais vu les beaux tableaux de Paul Pautre, qui sont au Muséum, sans me rappeler aussitôt ce morceau de Buffon; c'est que les grands écrivains, comme les grands peintres, guidés par le sentiment de la nature et du vrai, ne regardent point le fond de leurs tableaux

comme une chose indifférente, et connoissent tout le prix des accessoires bien conçus et bien placés. Quand je lis les réflexions qui précèdent la peinture du *lion*, je crois m'enfoncer avec l'auteur dans les sables brûlans du désert, sous un ciel de feu, et j'entends d'avance les rugissemens du puissant et terrible animal que nous allons contempler au fond de son affreux repaire. Mais je ne prétends pas dicter des leçons au professeur : je dis ma pensée; les critiques, dont la condition est déjà si douce, seroient trop heureux s'il n'étoit pas permis de les critiquer.

La réfutation est le fort de M. de Laharpe : il a parfaitement prouvé que Voltaire n'avoit pas le sens commun, lorsqu'il a reproché à Buffon d'*écrire de physique en prose poétique*.

Voltaire, jaloux de toutes les réputations, vouloit qu'un écrivain tel que Buffon, trompant la nature qui l'avoit fait peintre, brisât son pinceau, et se bornât à instruire sèchement et didactiquement; M. de Laharpe a montré qu'il étoit permis à Buffon de chercher à plaire, et qu'il avoit au moins le droit que s'arroge le moindre voyageur, de peindre avec éclat et force les grands spectacles que lui présentoit le monde physique. Ici le professeur, pour mieux développer son idée, s'est donné le plaisir de faire une petite description qui n'a point dédommagé l'assemblée de celles qu'il auroit pu tirer de son auteur.

Les principales qualités du style de Buffon, sont la force, la noblesse, la majesté; mais quoique cette rigoureuse correction qui ne l'abandonne jamais, quoique cette noblesse qui le suit toujours dans les grands comme dans les petits sujets, puissent nuire quelquefois à l'effet

des tableaux, où l'aménité domine, et semblent s'accorder difficilement avec la mollesse, l'abandon et la facilité qui doivent caractériser le genre gracieux, cependant il me semble que le professeur a trop fait entendre que Buffon n'avoit point de variété dans sa manière. « Il « n'est, a-t-il dit par restriction, ni tendu comme Tho« mas, ni apprêté comme Fontenelle; » étrange rapprochement! Qui s'attendoit à trouver là Thomas et Fontenelle, tous deux si éloignés de Buffon? Quel rapport de l'enflure du panégyriste de Sully, à la sublimité du génie qui embrasse d'un coup d'œil, et peint souvent d'un trait, la nature entière? Quelle comparaison entre les minauderies affectées de Fontenelle et les grâces vraies et naturelles de Buffon! car il réussit aussi dans le genre gracieux : je ne citerai point la description du Cygne, où le style est aussi doux, aussi mollement cadencé que les ondulations majestueuses de ce roi des étangs; la noblesse, peut-être, y domine encore plus que la grâce; mais celle du serin n'est-elle pas une preuve de la flexibilité du talent de l'auteur? Avec quelle grâce ne peint-il pas les soins que prodiguent à ce charmant oiseau de jeunes religieuses dont il fait les délices, et dont il charme la solitude et l'ennui? Dès qu'un écrivain se distingue par une qualité principale, la critique ou plutôt l'envie se dispose à lui disputer toutes les autres : elle fait les parts avec injustice; elle ne veut point que celui qui a la force ait aussi la grâce, *et vice versâ;* elle ne conçoit jamais qu'on puisse allier la noblesse avec l'aménité; elle refuseroit volontiers l'énergie à Racine, parce que la douceur et la mollesse forment le principal mérite de son style; je conviens toutefois, avec le professeur, que les écrits de Buffon sentent un peu le travail; qu'il ne

s'est pas assez appliqué à faire disparoître l'empreinte de la lime, à cacher l'art qui n'est jamais plus parfait, comme le dit Quintilien, que lorsqu'il ne paroît pas; mais s'il n'a pas dans les sujets gracieux tout le naturel qu'on pourroit désirer, il seroit cependant injuste de refuser la variété, la flexibilité, la souplesse du style à l'écrivain qui a su peindre, avec des couleurs convenables, l'éléphant et l'écureuil, le lièvre et le lion.

M. de Laharpe, en terminant cet article, a représenté Buffon jouissant d'une considération égale à sa renommée, se tenant toujours éloigné des partis et des cabales qui agitoient et divisoient la littérature, laissant à Voltaire le soin de gouverner l'opinion, et de donner le ton et la mode, prévenant par des soumissions et des explications dignes d'un vrai philosophe, les censures de la Sorbonne, qui se souvint sagement du passage : *Tradidit mundum disputationi eorum.* Il fut l'ami de deux philosophes qui ont marqué dans la révolution, mais bien diversement, et qui, tous deux, ont été frappés du même glaive, Bailly et Condorcet. « Voilà la première fois, s'est écrié M. de Laharpe, qu'en parcourant l'histoire de la littérature, nous marchons sur des cadavres ! »

§. II.

21 janvier.

APRÈS avoir jugé Buffon, le magistrat suprême de la littérature a cité devant son tribunal l'*Encyclopédie*; c'étoit y citer la philosophie en masse : sa sentence a été sévère, mais juste : il n'a fait que prononcer l'arrêt même de l'opinion publique, qui depuis long-temps a mis à sa place ce recueil aussi informe que fastueux.

Les auteurs même de l'Encyclopédie, si susceptibles quand il s'agissoit de leurs productions, furent les premiers à convenir des défauts de cet ouvrage, qui, étant l'œuvre de tous, n'étoit celle de personne : l'amour-propre particulier n'y perdoit rien; chacun pouvoit se réserver le plaisir d'admirer secrètement les articles qu'il avoit fournis, en critiquant ceux des autres : cette espèce d'impartialité ne coûtoit pas beaucoup, et tournoit à l'honneur des philosophes qui se montroient, par leurs aveux même, supérieurs à l'entreprise sur laquelle sembloit reposer la gloire de notre âge.

Ce fut vers le milieu du siècle que l'esprit philosophique prit véritablement son essor; on vit paroître à cette époque, a dit M. de Laharpe, trois ouvrages importans de philosophie, *l'Esprit des Lois*, *l'Histoire Naturelle* et *l'Encyclopédie* : il auroit pu ajouter que c'est alors que parurent aussi le siècle de Louis XIV, et le *Discours sur les Sciences* et sur *l'Origine de l'Inégalité*, qui furent comme les premiers pas que fit Rousseau dans la carrière du paradoxe. Bacon peut être regardé comme le père du système encyclopédique; il entrevit le premier le rapport des sciences entre elles. Le dictionnaire de l'anglais Chambers, construit sur le plan de la division des connoissances humaines, servit comme de degré aux philosophes français pour s'élever à la conception d'une Encyclopédie, qui présentât dans leur ensemble toutes les découvertes, auxquelles les progrès des siècles et ceux de la civilisation avoient conduit l'esprit de l'homme depuis l'origine des sociétés. Nos philosophes sentirent que les forces d'un seul écrivain étoient trop au-dessous d'une si grande entreprise, pour qu'on pût espérer d'y réussir sans le concours de plusieurs;

l'exemple même de Chambers, dont le recueil est très-imparfait, suffisoit pour les confirmer dans cette idée; et Voltaire, qui ne se croyoit jamais inférieur à rien, prouva lui-même, en donnant un dictionnaire dans le genre de celui de Chambers, que l'esprit le plus vaste a des limites qu'il doit reconnoître, et qu'il ne doit jamais essayer de passer.

M. de Laharpe a remarqué avec beaucoup de justesse que les divisions établies par la philosophie entre les connoissances humaines, sont, par leur nature même, toujours incomplètes : les opérations de l'esprit, auxquelles nous avons donné différens noms, sont tellement identiques, rentrent tellement les unes dans les autres, qu'on essaie vainement de les classer. Il en est des attributs de l'ame comme des principes constitutifs de l'univers physique; on a long-temps réduit à quatre le nombre des élémens; mais cette division accréditée dans l'ancienne philosophie, a disparu devant les lumières de la chimie moderne; on sait maintenant que le feu, par exemple, ne peut point exister sans le concours de l'air; qu'une bougie allumée s'éteint dans le vide de la machine pneumatique; l'eau se décompose en air, et l'on fait de l'eau avec de l'air. Les noms ne créent pas les choses, et l'on doit toujours se défier des distinctions philosophiques qui peuvent aider la foiblesse de l'esprit humain, mais qui souvent n'ont rien de réel. « Si l'homme, a dit M. de Laharpe, sépare et divise, « c'est qu'il ne peut embrasser; il divise dans sa pensée, « et la nature réunit dans son action. »

Le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, fondé sur cette métaphysique *divisante*, n'en est pas moins un très-bel ouvrage, par la clarté, la précision et la noblesse

d'un style convenable; mais il s'en faut de beaucoup que le reste de l'édifice réponde à l'élégance et à la pureté du vestibule : la plupart des articles sont également répréhensibles par la diffusion du style et par l'inconvenance du ton; M. de Laharpe a cité pour exemples l'article *Femme*, qui est du chevalier de Jaucourt, et l'article *Encyclopédie*, qui est de Diderot. Il eût pu en citer d'autres : de ces deux articles, qui sont également longs, le premier est écrit dans un jargon digne des plus précieux boudoirs : c'est un véritable *cailletage*; le second, semé de traits d'esprit, qui brillent de temps en temps au milieu du chaos des idées, est l'image du désordre qui régnoit dans la tête de Diderot. Cet article, d'ailleurs, étoit d'autant plus inutile, que le *prospectus* devoit en tenir lieu. Il étoit difficile à Diderot d'aller long-temps devant lui; mais surtout il ne pouvoit long-temps maîtriser sa passion pour l'emphase et la déclamation, qui lui inspira cette apostrophe, connue par le ridicule : *O Rousseau, mon digne ami*; comme si le Dictionnaire des Sciences devoit être dépositaire des sentimens de M. Diderot pour M. Rousseau, sentimens, au reste, qui changèrent beaucoup dans la suite; de manière que la postérité apprendra à la fois, par l'apologie de Sénèque et par l'Encyclopédie, que *Rousseau fut un monstre et un digne ami*. Voltaire, qui conservoit toujours, au milieu même du délire philosophique, le sentiment des convenances, fut révolté du ton déclamateur qui déparoit l'Encyclopédie; il ne pouvoit surtout digérer l'apostrophe de Diderot, et ne cessoit de se plaindre de la confusion de tout genre qui se mêloit à la construction de cette nouvelle tour de Babel, et déshonoroit à la fois l'ouvrage et les ouvriers. Parmi les nombreux ridi-

cules dont cette production fut flétrie dès sa naissance, M. de Laharpe n'a point passé sous silence les complimens que les auteurs se faisoient mutuellement et périodiquement dans chaque volume, s'inclinant les uns devant les autres, et se distribuant l'encens avec aussi peu de mesure que de décence. Il a déterminé, d'après les règles du bon sens, le caractère naturel d'un pareil ouvrage, dont la précision devoit être le principal mérite; il a remarqué qu'un des moyens de le resserrer dans de justes dimensions, et de couper court au fatras qui étouffe le petit nombre de bons articles qu'il contient, eût été de fixer des bornes à chaque auteur, et de n'accorder à chaque article qu'un espace calculé d'après son importance, et sur l'étendue qu'il pouvoit exiger. Ceux de Dumarsais sur la grammaire, de Voltaire sur la poésie, l'éloquence, le goût, ont presque seuls obtenu les éloges du professeur; car M. d'Alembert se renfermoit presque entièrement dans la partie mathématique.

L'examen de l'Encyclopédie conduisoit naturellement le professeur à parler plus au long de cet écrivain, qui eut l'ambition de briller à la fois dans les lettres et dans les sciences : auteur de dix-sept volumes in-4°. de mathématiques, il voulut, à l'exemple de Fontenelle, mêler les fleurs de la littérature aux épines de la géométrie; ses *Elémens de Philosophie*, ses *Dissertations sur plusieurs points de Littérature*, ses *Eloges des Académiciens*, ses *Essais de Traduction*, sont en général des ouvrages très-médiocres, estimables par la clarté de la diction, et quelquefois par la justesse des idées, mais sans caractère, sans originalité, sans force; et il nous semble que M. de Laharpe

les a traités avec beaucoup trop d'indulgence, en plaçant M. d'Alembert au rang des écrivains qui se sont distingués dans les sciences et dans les lettres, et surtout en plaçant à côté de son nom ceux de Pascal et de Buffon. M. d'Alembert, secrétaire à la fois des deux premières académies de France, chercha, après la mort de Voltaire, à saisir la place qu'il avoit laissée vacante, et à se créer une espèce d'empire, au moins dans la capitale; il voulut profiter des séances publiques de l'académie, pour arriver au but de son ambition; il ne manquoit jamais d'y faire des lectures que le public parut goûter pendant un certain temps; le nouveau secrétaire trouvoit d'autant plus de faveur, que Duclos, son prédécesseur, ne faisoit jamais entendre dans les séances de la Saint-Louis, que les monosyllabes durs et impérieux d'un maître de maison qui commande, tandis que M. d'Alembert faisoit avec grâce les honneurs du banquet littéraire; mais bientôt il eut lieu de s'apercevoir que des calembourgs, des pointes, de petites anecdotes surannées ne pouvoient plaire long-temps; le public témoigna son dégoût, et la vieillesse de M. d'Alembert fut affligée par des murmures qu'il auroit évités, s'il avoit bien conçu qu'il est un âge auquel il faut poser la plume.

On sait qu'il répondit par un refus à l'offre qui lui fut faite par l'impératrice de Russie, de se charger de l'éducation du grand duc, actuellement régnant : le public, ébloui, comprit difficilement comment il avoit pu rejeter une offre si brillante, qui lui assuroit cent mille livres de rente, et l'honneur d'élever l'héritier du plus grand empire de l'Europe; mais le philosophe avoit des raisons qui, sans être sublimes, n'en parois-

soient pas moins inconcevables; sacrifier ses liaisons et ses habitudes, renoncer au plaisir de gouverner les deux académies, s'exposer aux inconstances d'une cour, et surtout aux rigueurs du climat de Pétersbourg, courir le danger d'y succomber, comme Descartes, qui ne put résister au climat moins rigoureux de la Suède; tels furent les motifs qui le déterminèrent, et sur lesquels M. de Laharpe nous paroît avoir appuyé, comme s'il avoit eu envie de lui ravir la gloire d'un noble et magnanime désintéressement : il est toujours dangereux, et souvent odieux, de chercher à trop approfondir le principe des actions des hommes; nous connoissons les vertus par leurs effets; il y a plus de malignité que de justice à vouloir en sonder les causes.

M. de Laharpe a terminé cet article par l'éloge de la bienfaisance de M. d'Alembert, qui fut véritablement humain et compatissant, qui venoit au secours des indigens, aida plusieurs fois de jeunes littérateurs au commencement de leur carrière, et dont le nom étoit connu des potentats de l'Europe et des pauvres de son quartier.

XII.

Séance du Lycée du 23 janvier.

Description de l'île de Marken, par M. FULCHIRON; *le Troubadour*, conte, par M. LANTIER.

25 janvier.

LE lycée ressemble à ces climats heureux où l'on voit à la fois sur la même tige les fleurs du printemps

et les fruits de l'automne : l'âge mûr y dicte des lois; la jeunesse vient y chercher des encouragemens; l'un calcule et réduit à leur valeur les richesses acquises de la littérature; l'autre soutient ses espérances, et lui promet de nouveaux trésors. A cette même tribune où des professeurs consommés font entendre la voix sévère de la critique et de l'expérience, des jeunes gens enflammés de l'amour des lettres viennent, pour ainsi dire, essayer leurs talens naissans. L'épreuve n'est point dangereuse : jamais peuple ne fut plus doux et plus benin que celui du Lycée; jamais nation n'exerça l'hospitalité avec plus de politesse et de grâce; c'est le canton le plus humain de la république des lettres : quand un auteur battu par l'orage parvient à s'y réfugier, on lui prodigue avec empressement tous les secours et toutes les consolations; il y boit à longs traits le nectar de la louange et l'oubli de ses infortunes. Je serois d'avis que l'on mît pour inscription sur la porte du lycée : *Ici on loue.* Je sais

Qu'un esprit noble et sublime
Nourri de gloire et d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais je sais aussi que la littérature française doit beaucoup plus aux satires de Boileau qu'aux adulations de l'hôtel de Rambouillet; que les lycées du siècle dernier ne formèrent point un seul écrivain qu'on lise aujourd'hui, et que c'est au rigoureux Despréaux que nous sommes redevables d'une constitution, qui depuis a souffert bien des atteintes, mais à laquelle les clubs

littéraires s'opposèrent long-temps, et contre laquelle ils formèrent ensuite plus d'un complot.

L'âge de M. Fulchiron sollicite l'indulgence et désarme la sévérité : il ne faut point que la critique, aussi dure que la loi de Sparte, condamne à mort un auteur dès sa naissance, parce qu'il n'est point parfaitement conformé, et qu'il n'annonce point un tempérament vigoureux : je suis d'avis qu'on le laisse croître, qu'on l'abandonne pendant quelque temps aux soins paternels des lycées, qu'on le nourrisse de lait et de miel, qu'on lui fasse respirer un air doux et tempéré, que l'harmonie flatteuse des éloges chatouille et réveille ses sens encore tendres, à condition qu'on ne le tienne pas toujours en serre chaude comme une plante étrangère, et qu'on sache, quand il sera temps, le livrer à sa destinée.

Je passe donc sur tous les défauts qui peuvent déparer la description de M. Fulchiron ; mais je crois devoir l'avertir que la carrière des lettres n'est pas, comme il peut se l'imaginer, semée de fleurs : les Muses, sous un visage doux et riant, cachent une noire perfidie ; les Syrènes n'étoient pas plus redoutables ; il faut se défier de leurs attraits : M. Fulchiron se repentira peut-être un jour d'avoir écrit,

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'au malheureux qui travaille pour vivre.

La description de l'île de Marken fait sans doute partie d'un *Voyage en Hollande*, dont l'auteur a détaché ce morceau ; cette île, qui est assez généralement ignorée pour que les dictionnaires géographiques n'en fassent aucune mention, est située entre la Nort-Hol-

lande et le Texel; c'est un des débris échappés aux ravages de l'Océan, qui, rompant ses digues, se répandit, vers le commencement du treizième siècle, sur le pays des Frisons, et y forma, comme on sait, cette mer de plus de trente lieues de long sur vingt de large, qu'on appelle *le Zuiderzée.* Les observations que M. Fulchiron a faites dans cette île, me paroissent fort peu intéressantes : ce petit coin de terre, peuplé de brigands, qui cherchent à attirer les navires pour massacrer les équipages et s'emparer des cargaisons, ne s'est point ressenti des progrès de la société, et a conservé quelques traces des coutumes, des mœurs et de la religion des anciens Frisons; ils ont, comme leurs pères, des poëtes barbares, ils chantent comme eux des vers barbares; ils élèvent sur des pilotis des cabanes barbares; ils restent dans une espèce d'engourdissement pendant une partie de l'année, et se donnent la récréation de patiner sur le Zuiderzée, quand la glace est assez forte pour les porter; ils célèbrent leurs mariages de la même façon que du temps des Romains et de Charlemagne, qui trouvèrent dans leurs ancêtres de redoutables adversaires; ils ont une grande vénération pour les cigognes : il n'y a rien d'admirable à tout cela, et les exclamations, le ton admiratif du voyageur, prouvent seulement qu'il est très-flatté de l'avantage d'avoir vu une petite île peu connue, et qui ne mérite guère de l'être.

Ces monumens des usages grossiers et barbares de l'ancienne Europe, ne sont pas aussi rares qu'il paroît le croire : les montagnes de l'Ecosse, les repaires de l'antique Calédonie, les îles Orcades pourroient lui présenter des spectacles plus curieux encore que son

île de Marken; on trouve dans les Pyrénées, dans les Alpes, et même au fond de la Bretagne, des peuplades tout aussi sauvages que celle sur laquelle il s'extasie; mais il ne les a pas vues, et les brigands de Marken doivent naturellement lui paroître une race unique; car ils lui ont fourni le sujet de beaucoup de phrases pompeuses, et de beaucoup de déclamations brillantes, qui, sans cela, seroient en pure perte.

Pour ennoblir leur séjour, il a cru devoir supposer que Descartes s'étoit retiré dans cette île, lors de la persécution suscitée contre lui par Voëtius, et même qu'il y avoit composé son *Traité des Passions:* il n'est question de cela nulle part; Descartes composa le *Traité des Passions* à La Haye; mais cette petite fiction donnoit lieu à l'auteur de faire une espèce d'*Eloge de Descartes* dans le style de Thomas, et de répéter les invectives philosophiques contre les persécutions religieuses; le jeune auteur ignore qu'il ne faut jamais juger de rien d'après les déclamations de nos philosophes; je ne prétends pas faire l'apologie des persécutions qu'ont essuyées Descartes et Galilée; mais je crois que la crainte de toute innovation, en matière de morale et de religion, est toujours sage, et que s'il importe aux hommes de savoir que *la terre tourne,* il leur importe encore plus de ne pas porter atteinte aux institutions sur lesquelles sont fondés le bonheur et la tranquillité de la société.

M. Lantier a succédé à M. Fulchiron,

. . . . Ce sont de petits vers.

Il a lu avec beaucoup d'agrément un petit conte en vers de dix syllabes, intitulé *le Troubadour:* ce troubadour apprend que les murs de Tripoli de Syrie,

renferment une femme d'une beauté divine; en vrai troubadour, il en devient amoureux, sans l'avoir vue; il s'embarque à Marseille; l'île de Cythère, patrie des amours, la Crète et Naxos, témoins des soupirs d'Ariane, reçoivent, en passant, son hommage; il aborde à Tripoli, et chante, sous la fenêtre de la beauté syrienne, une romance à fendre les rochers:

> Un troubadour est venu de Provence,
> Tout languissant, le cœur blessé d'amour;
> Charmant objet qui causez sa souffrance,
> Ayez pitié du pauvre troubadour!

Quelle femme résiste à une romance chantée par un troubadour? Il est reçu; le mari est absent; mais la dame, par un caprice digne de ces temps, exige que son nouvel amant fasse un pèlerinage à Jérusalem; il apprend en chemin que le mari a été tué par les Sarrazins, et son espoir redouble. A son retour il trouve une veuve éplorée qui veut aller se renfermer dans un couvent; il prend part à son désespoir, et se décide à se faire chartreux; ils s'embarquent ensemble, et finissent, après un songe où Madeleine leur apparoît, par se marier en Italie.

On voit que ce petit conte est très-peu de chose pour le fond, et que l'auteur a usé de la permission de conter des folies, pourvu qu'on les conte bien; ses vers ont en général de la facilité : on pourroit peut-être lui reprocher quelques images et quelques comparaisons qui ne sont pas d'un très-bon goût; mais,

> Dans un conte badin aisément tout s'excuse :
> C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
> Trop de rigueur alors seroit hors de saison.

XIII.

Séance du Lycée du 1er mars.

Description du village de Bruck, par M. FULCHIRON; *poésies* de M. DE LACHABEAUSSIÈRE.

5 mars.

LA description du village de Brick ou Brouck, dans la Nort-Hollande, vaut un peu mieux que celle de l'île de Marken : les faits sont plus piquans, le style est plus correct et moins ampoulé; mais on y trouve encore beaucoup trop de ces réflexions parasites, de ces lieux communs philosophiques, que la jeunesse de l'auteur peut seule faire pardonner : à l'occasion de l'île de Marken, il avoit déjà parlé très-longuement et très-emphatiquement de l'irruption du Zuiderzée; il y revient encore à l'occasion du village de Brouck; c'est retourner beaucoup trop une idée qu'il ne devoit pas omettre en décrivant les lieux ravagés par ce débordement, mais qui devient ennuyeuse à force d'être reproduite. Ces redites accusent la stérilité de l'imagination, et répandent de la monotonie sur un ouvrage. Au reste, la monotonie est assez le caractère des productions philosophiques : ces écrivains qui se piquent de briller par la richesse et la profondeur des pensées, sont généralement fort pauvres d'idees; dès qu'ils ont le bonheur d'en avoir une, ils ne s'en désaisissent pas aisément; ils la tourmentent et l'épuisent; en la couvrant de mots, en l'étouffant sous un amas de phrases, ils croient l'a-

petites pièces : il y a toujours de la ressource avec les poëtes.

XIV.

Séance du Lycée du 19 mars.

De l'Influence des Femmes sur le Commerce, par M. Raup-Baptestein. — *Observations sur le Banquet des Philosophes de Xénophon*, par M. Gail. — *Poésies*.

22 mars.

Les femmes étoient accourues en foule à cette séance; elles vouloient sans doute apprendre jusqu'à quel point elles peuvent influer sur le *commerce*, elles qui influent sur tant de choses : elles sont plus ambitieuses qu'on ne pense; tout ce qui leur montre l'étendue de leur empire, flatte en secret leur orgueil; occupées en apparence de choses frivoles, elles n'oublient jamais le solide; mais comme leur influence politique et morale est moins sensible, parce qu'elle est plus indirecte, elles savent gré aux écrivains officieux qui veulent bien prendre la peine de leur en révéler les secrets; elles ressemblent à ces princes qui ne connoissent point les bornes de leur domination, et auxquels on peut faire croire aisément que le monde entier leur est soumis, et que les autres rois ne sont que leurs vassaux. Les auteurs qui leur parlent de leur puissance leur paroissent toujours plus raisonnables et plus véridiques à mesure qu'ils sont plus galans.

L'écrivain qui les a entretenues dans cette séance de *leur influence sur le commerce*, n'a pas négligé ce moyen de mieux prouver sa thèse : il a prodigué les complimens au beau sexe, et ce langage suranné, ces lieux communs éternels, ces fades louanges lui ont beaucoup réussi. Il faut bien que les hommes applaudissent toujours ce que les femmes ne se lassent jamais d'entendre; elles dispensent l'écrivain qui les loue de toute mesure et de toute délicatesse; il lui suffit d'ouvrir le dictionnaire des éloges et de compiler des fadeurs; elles supposent qu'il a dans le cœur tout ce qui manque à son esprit; pourvu que l'encens fume et que le bruit des applaudissemens se fasse entendre autour d'elles, elles sont contentes. Il leur a semblé doux d'apprendre de la bouche de M. Raup-Baptestein, qu'autrefois on croyoit les femmes douées par excellence du don de prophétie, que c'étoit par la voix d'une femme qu'Apollon Delphien rendoit ses oracles, que les Gaulois abandonnoient aux femmes le soin de dire la bonne aventure, que chez nos pères elles étoient admises aux délibérations publiques, et qu'elles faisoient de beaux discours sur les affaires d'état.

Je suis persuadé cependant qu'elles attendoient davantage du galant lecteur; son affiche promettoit beaucoup, mais l'effet n'a pas entièrement répondu à la promesse; son sujet est plus circonscrit que son titre ne l'annonçoit; il s'est restreint à inviter nos dames à ne plus faire usage de marchandises anglaises : on ne peut qu'applaudir à une idée si patriotique, et il seroit à souhaiter qu'elle s'exécutât; mais, en vérité, quand on pense que les malheurs d'une si longue révolution n'ont apporté aucun changement dans les mœurs fran-

çaises, quand on voit régner encore cette même frivolité, cette même insouciance qui nous caractérisoient autrefois, quand on songe qu'un nouveau luxe, que de nouveaux plaisirs sont nés du sein de nos misères, on ne peut guère compter sur cet esprit public qu'invoque aujourd'hui M. Raup-Baptestein. Il est vrai, comme il l'a dit, que tous les jours nos manufactures se perfectionnent, que les aciers, les cristaux, les toiles peintes, que tout ce qui peut servir à la parure brille tous les jours d'un nouvel éclat sous les mains habiles des ouvriers français; la paix va faire fleurir encore toutes les autres branches du commerce; le gouvernement s'occupe sans cesse de vivifier l'industrie, et nous devons espérer que l'expérience nous guérira de ce préjugé qui nous porte à préférer tout ce qui sort des ateliers de l'Angleterre. Mais ce qu'on peut attendre de l'opinion plus éclairée, on ne peut guère se le promettre d'un mouvement spontané; c'est l'opinion qui fait la vogue; elle se réformera à mesure que nous sentirons mieux les bienfaits de l'administration actuelle; ce ne sera plus alors par saillie, par enthousiasme que nous cesserons d'emprunter aux Anglais ce que nous aurons sous la main, mais par réflexion, par conviction; et notre triomphe sera d'autant plus solide, qu'il appartiendra tout entier à la raison et à l'expérience. Au reste, nous le répétons, on ne peut qu'applaudir au vœu formé par M. Raup-Baptestein; ce qui n'empêche pas que ses complimens au beau sexe ne soient un peu fades.

M. Gail, professeur de grec au collége de France, nous a tout-à-coup transportés dans une autre région: il a très-savamment, et même très-ennuyeusement disserté sur *le banquet des philosophes de Xénophon*;

il prétend avoir découvert qu'on avoit jusqu'ici fort mal apprécié cet ouvrage : suivant lui, les uns l'ont beaucoup trop exalté, les autres en ont parlé avec trop de mépris; ce dialogue, que le savant Lefevre admiroit uniquement parce qu'il est d'un auteur grec, et que le *Journal des Savans* regarde comme un tissu d'absurdités, n'est qu'une *ironie socratique*, soutenue depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'à la fin; c'est une caricature des conversations et des raisonnemens des sophistes grecs, qui assurément ne le cédoient guère à nos métaphysiciens et à nos sophistes du quinzième siècle; soit, pour *l'ironie socratique*; mais ce que M. Gail en a lu est mortellement ennuyeux, excepté un passage où Socrate, pour se moquer des raisonneurs de son temps, s'évertue à prouver qu'il est aussi beau que le beau Critobule. Je laisse M. Gail se débattre avec ses diphtongues, et je remarque seulement que la Grèce qui nous a laissé de si beaux modèles d'éloquence et de poésie, a été à la fois la source du bon goût et de la mauvaise métaphysique : les Grecs du Bas-Empire avoient hérité de leurs pères cette fureur de disputer sur les mots qu'ils transmirent aux Goths et aux Visigoths dont nous descendons; dans les siècles les plus barbares du moyen âge, on n'étoit pas plus entêté des arguties et des distinctions scholastiques, que ne l'étoient les Athéniens eux-mêmes du temps de Périclès et d'Alexandre, c'est-à-dire, dans les siècles les plus brillans des arts et du goût; Socrate et ses disciples essayèrent vainement de confondre et de décréditer ces Abeilards et ces Ramus de la Grèce; le goût de la nation les protégea contre leurs efforts et leurs railleries; cette contagion dura parmi nous jusqu'au dix-septième siècle, où l'excel-

lente école de Port-Royal rétablit la raison dans ses droits : le bon goût brilla sans mélange dans cet âge heureux, et s'éclipsa insensiblement pour faire place encore à la plus ténébreuse métaphysique; toutefois il faut rendre justice aux sophistes de nos jours; ils ne sont pas tout-à-fait aussi ridicules que les sophistes du moyen âge et de l'ancienne Grèce; mais ils ont fait plus de mal : qu'est-ce donc que l'esprit humain?

La séance a été terminée par une pièce de vers adressée aux habitans d'un canton du pays de Vaud, pour les détourner du projet qu'ils avoient formé de quitter leur patrie, et d'aller s'établir dans l'Amérique septentrionale. Je ne me rappelle pas le nom de l'auteur de cette pièce, qui a été déclamée par M. Luce de Lancival. Les vers m'ont paru beaux; mais je me méfie toujours de la déclamation. Le poëte fait une magnifique peinture des bords du lac de Genève, de Vevay, de *Meillerie*, de tous ces lieux que Rousseau a décrits dans *la Nouvelle Héloïse*, et que son style enchanteur a sans doute embellis; il demande à ces bons Suisses s'ils veulent quitter un pays si doux et si riant, pour des rivages lointains et à demi-sauvages; c'est la paix que vous cherchez, mais où la trouverez-vous? Les dissensions politiques vous suivront partout : dès que vous aurez mis le pied aux États-Unis, que vous regardez comme l'asile du repos et du bonheur, vous entendrez une voix qui vous criera :

Etes-vous pour Adams, ou bien pour Jefferson?

Il y a beaucoup d'idées heureuses dans cette pièce, et M. Luce a su la faire valoir : il est un des quatre ou cinq lecteurs qui courent les lycées, pour prêter aux

auteurs enrhumés leur voix et leur débit; c'est une manière d'acteur qui doit prendre pour lui une partie des applaudissemens; il a un bel organe : il lit fort bien; il varie ses tons avec un art infini; il a des chutes admirables; je crois que les plus mauvais vers paroîtroient bons dans sa bouche; mais je lui conseille de ne point faire de gestes; quand on tient un papier d'une main, il est difficile que l'autre puisse faire avec grâce toutes les fonctions qu'exige le débit; il faut absolument qu'il laisse cette partie à ses confrères des spectacles.

XV.

Séance du Lycée du 29 mars.

*Fragment d'une traduction de l'*Enéide, par monsieur GASTON. — *Morceau d'un poëme* sur l'Etude, par M. CORIOLIS. — *Conte Oriental*, par M. LANTIER.

3 avril.

VOILA un titre bien riche : la littérature française n'auroit jamais été plus florissante qu'aujourd'hui, si l'on comptoit les vers au lieu de les peser.

Dans un temps où les poëtes étoient, je crois, moins nombreux qu'à présent, Linguet calculoit qu'il se faisoit, année courante, dans la seule ville de Paris, à peu près trois cent mille vers; sur ces trois cent mille vers, il prétendoit qu'il n'y en avoit guère que deux ou trois cents de bons, ce qui donne, si je ne me trompe, cent bons vers sur mille, ou un bon vers sur dix. L'école

polytechnique qui s'intéresse beaucoup à notre poésie, et qui s'est chargée de faire la police sur le Parnasse, pourra vérifier ce calcul; il me semble seulement que nos poëtes n'ont pas beaucoup à s'en plaindre : je ne trouve pas le jugement de Linguet très-rigoureux, et je suis tenté de croire que sa proportion n'est pas exacte. Il est possible que la *statistique* de la république des lettres ait changé; je ne sais pas si le Permesse coule aujourd'hui avec plus ou moins d'abondance qu'alors, mais je doute que nos lycées fournissent maintenant un bon vers sur dix. Quoi qu'il en soit, M. Gaston s'est chargé, pour sa part, d'enfler notre trésor poétique d'environ dix mille vers de plus, puisqu'il a entrepris de traduire les douze livres de l'*Énéide :* je demande pardon de cette arithmétique; mais quand on est dans l'abondance et la richesse, il faut bien quelquefois se reconnoître et compter avec soi-même.

J'ignore si quelque divinité ennemie a condamné ce nouvel Hercule aux douze travaux qu'il affronte avec tant de courage; mais quel que soit le succès de ses efforts, quel que soit le destin réservé à son ouvrage, il aura du moins *l'honneur de l'avoir entrepris :* malgré le *sumite materiem,* on doit toujours savoir gré aux auteurs qui ne se laissent point effrayer par les difficultés; la littérature est fière d'avoir aussi son héroïsme; ce dévouement, quand il est soutenu, peut, jusqu'à un certain point, obtenir les honneurs et la gloire du talent, témoin l'infatigable Saint-Ange. Le courage de M. Gaston est d'autant plus admirable, qu'il n'est pas épouvanté par la concurrence d'un rival bien redoutable : il entre d'un pas ferme dans un domaine dont le traducteur des *Georgiques* s'est emparé. Un nom si

imposant, un talent si supérieur, ne sont point capables d'ébranler son intrépidité.

Il mérite de réussir, mais il n'a pas été heureux dans son début; le lecteur qu'il avoit pris pour organe n'a pas su faire valoir ses vers. Tout le monde connoît les imprécations de Didon mourante. Voici comment M. Gaston a rendu l'*Exoriare aliquis.*

. . . .
Parois, sors de ma cendre, ô toi qui dès l'enfance,
Sens tressaillir ton cœur au cri de la vengeance!
Va, porte dans leur camp *la mort et la terreur;*
Dès ce jour, à jamais, que ma juste fureur
Vous arme sur les mers, vous arme sur la terre;
Que la guerre entre vous renaisse de la guerre!
Que les flots ennemis par nos flots soient pressés!
Que *leurs traits* par nos traits soient en l'air repoussés!
Puisse enfin mon courroux, opposer d'âge en âge,
Aux enfans d'Ilion les enfans de Carthage!

Le mouvement de l'original me paroît bien saisi et bien rendu; mais on remarque dans ces vers quelques incorrections; *la terreur* est trop foible après *la mort*; il falloit dire :

Va, porte dans leur camp la terreur et la mort.

L'hémistiche *dès ce jour, à jamais* est embarrassé; *leurs* traits ne se rapportent à rien.

On a imprimé une traduction du même discours dans plusieurs journaux et dans plusieurs recueils, sous le nom de M. l'abbé Delille : cette traduction a paru généralement assez foible, et l'on a douté même qu'elle fût du traducteur des *Georgiques*; l'endroit que je viens de citer s'y trouve rendu de la manière suivante :

Sors de ma cendre, sors, ô toi, fatal vengeur,
Que présage ma haine et qu'attend ma fureur!

Prends ce fer, prends ce feu; que dès ta tendre enfance,
Le plus affreux serment te voue à ma vengeance!
Qu'à jamais la discorde arme nos deux Etats!
Que la paix te prépare à de nouveaux combats!
Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
Opposés par leurs dieux, le soient plus par leur rage!
Que de leur sol jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre!
Qu'une haine éternelle éternise la guerre!
Que tes derniers neveux s'arment contre les miens!
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les tiens!

Je laisse le lecteur juger entre ces deux traductions; en général, le style de M. Gaston annonce du talent et de la facilité; ses vers sont nombreux et sonores; mais il n'est point assez sévère sur le choix des rimes; le travail qu'il a entrepris est de nature à se perfectionner long-temps sous ses mains, et l'on ne doit point prononcer encore de jugement sur un ouvrage qui subira sans doute beaucoup de changemens avant de paroître.

M. de Chazet, lecteur médiocre, a lu, pour M. de Coriolis, cet éternel fragment d'un poëme *sur l'Etude*, qui a déjà été lu et relu dans tous les lycées, et qui traîne depuis deux mois dans tous les journaux : c'est un recueil de lieux communs, aussi surannés qu'ennuyeux et foiblement écrits; il est inutile d'en parler, puisque tout le monde le connoît; on veut absolument admirer, comme un trait de génie, ce vers, qui n'est que bizarre et forcé :

. . . . Et le lit de Cromwel le punit de son trône.

La séance a été terminée par un petit conte fort agréable de M. Lantier; il étoit temps que l'esprit et la gaîté vinssent dissiper les vapeurs soporifiques du genre sé-

rieux, et chasser l'ennui qui suit toujours les prétentions, et quelquefois même le talent : on demandoit à madame de Pompadour ce qu'elle pensoit de *la Henriade*, qu'elle venoit de lire : « Je la trouve magnifique, « sublime, répondit-elle; mais je donnerois vingt henriades pour un conte du même auteur. »

XVI.

Séance du Lycée du 8 avril.

Epître à M. Delille, par M. DARU.—*Vers sur Longchamp*, par M. DE CHAZET.

10 avril.

J'AVOUE qu'en allant à cette séance remplir mon office ordinaire, je n'étois point très-prévenu en faveur du talent poétique de M. Daru : je ne connoissois de lui qu'une traduction d'Horace en vers, et cette traduction m'avoit paru fort médiocre; la difficulté de faire passer dans notre langue les beautés et les grâces du poëte le plus aimable de l'antiquité, avoit sans doute mis obstacle au développement de ses talens; en cherchant à rendre l'esprit d'Horace, il avoit perdu le libre usage du sien; en s'asservissant à copier avec exactitude les traits de son modèle, il avoit défiguré sa propre physionomie. Il semble que plus on est fait pour être original, moins on est capable de bien traduire: la fonction de traducteur est une espèce d'esclavage dans lequel le vrai talent perd ce caractère d'indépendance qui le distingue; c'est ainsi que les ames les plus nobles

et les plus fières finissent par se dégrader dans la servitude.

En secouant ses chaînes, M. Daru a ressaisi toutes ses facultés : j'ai eu peine à reconnoître le traducteur d'Horace dans le correspondant de M. l'abbé Delille; ce n'est plus cette versification plate et rampante, ce style incorrect et gêné qui calomnie le style de l'auteur latin en se donnant pour son image; c'est de la véritable poésie; ce sont de beaux sentimens, des pensées nobles et justes à la fois, parfaitement rendues. Les oreilles lycéennes ne sont pas accoutumées à des accords si purs et si brillans : il seroit à désirer que M. Daru leur fît entendre encore quelques morceaux du même genre; cela formeroit le goût des habitués, dont la molle et niaise indulgence encourage tous les jours la sottise présomptueuse et l'opiniâtre médiocrité. Les bons vers ont un double avantage; ils procurent un plaisir qu'on peut avouer, et dégoûtent des mauvais.

M. Daru n'a fait qu'exprimer dans son épître ce que pensent et ce que sentent tous les gens de lettres et même tous les Français : en invitant M. l'abbé Delille à revenir dans sa patrie, il est l'interprète du voeu général; tout le monde gémit de voir que des considérations, qui ne peuvent être que frivoles, enchaînent à son exil et retiennent loin de son pays un écrivain que tout y rappelle; le succès même de son dernier ouvrage a dû lui faire sentir combien il est aimé de ses concitoyens. Se montrer insensible à des témoignages si touchans et si vrais d'estime et d'admiration, s'endurcir contre des regrets si vifs et si sincères, fermer l'oreille à des invitations si pressantes, ce n'est point faire preuve de caractère, c'est bouder comme une femme ou comme

un enfant. Quoi! tandis que des hommes qui ont plus à se plaindre de la révolution que M. l'abbé Delille, s'empressent de rentrer dans leur patrie; tandis que des hommes qui jouissoient autrefois des plus brillantes prérogatives et des avantages les plus flatteurs, s'estiment heureux de se confondre dans la foule, pourvu qu'il leur soit permis d'être comptés encore au nombre des Français, un poëte dont la gloire, dont l'illustration s'est accrue dans son exil même, et par son exil, un poëte que l'estime, les hommages et l'admiration attendent, dont le retour sera un véritable triomphe, seroit sourd aux cris de ses concitoyens, à la voix de son propre cœur, et condamneroit, par son obstination et son opiniâtreté, la concorde qui réunit tous les Français!

Si les beaux vers ont plus d'empire encore sur l'esprit de M. l'abbé Delille, que les bonnes raisons, il ne lira point sans être ému, l'épître de M. Daru : Vous regrettez, lui dit le poëte, les lieux qui vous ont vu naître; eh bien! qui vous empêche de les visiter encore? Qui vous empêche d'y venir chercher de nouvelles inspirations? Il seroit impossible de rien ajouter aux motifs que M. Daru a développés avec toute l'éloquence d'un homme profondément pénétré de son sujet.

M. de Chazet lui a succédé à la tribune poétique : les fêtes de Longchamp sont une matière périodique dont les poëtes de lycées ne manquent jamais de se saisir tous les ans; c'est un sujet un peu suranné, et qu'il est assez difficile de rajeunir; mais que leur importe, ils ne cherchent que l'occasion de faire des vers, et s'accrochent à tout. Il y a un moule commun dans lequel ils jettent leurs petites idées et leurs petits vers; le fond ne coûte pas beaucoup, et la forme, quoique un peu

vieille, semble avoir le droit imprescriptible d'amuser; au moyen d'une petite énumération des principaux détails de la fête, on a fait une pièce de plus, et c'est beaucoup.

Il s'est élevé cette année un concert de critiques et de satires contre la manière dont les choses se sont passées à Longchamp : je conviens que la fête n'a pas été très-brillante; mais je soupçonne qu'il y a un peu de malice philosophique dans les graves observations de quelques-uns des censeurs; il est des fêtes avec lesquelles certaines gens ne se réconcilieront jamais; ils ont grand tort; il faut aimer toutes les fêtes; M. de Chazet a fort bien dit:

Le couvent n'est plus, et pourtant,
Fidèle à l'ancienne méthode,
La foule aime toujours Longchamp;
Cela n'est pas très-surprenant,
Le plaisir est la seule mode
Qui rende le Français constant.

Quoique M. de Chazet ait vivement critiqué Longchamp, je ne puis suspecter ses intentions; un poëte n'a jamais que celle de faire de bons vers :

Quel spectacle délicieux!
De la gaîté sans indécence,
Et de la foule sans danger;
Partout la sévère prudence,
Pour mieux voir et pour mieux juger,
Multipliant son existence;
Des réservoirs ingénieux,
Ainsi qu'une douce rosée
Tombant sur la terre arrosée,
Exprès pour conserver nos yeux;
Plus d'une nymphe séduisante,
Au maintien rempli de candeur,
Et dont la voiture élégante
Ne coûte rien à la pudeur, etc.

L'auteur continue son énumération, et termine ainsi :

Enfin, tout ce qui peut séduire,
Tout ce que l'espoir a prévu,
A Longchamp, s'il faut vous le dire,
Voilà ce que je n'ai point vu.

On ne s'attendoit pas à cette chute, qui a fait beaucoup rire : c'est ce qu'il y a de mieux dans cette petite pièce, dont la versification est très-foible et très-négligée.

XVII.

Atala, par M. DE CHATEAUBRIAND.

17 avril.

IL y a des ouvrages dont on ne peut bien juger quand on les considère isolément : il faut, pour les apprécier, avoir égard aux circonstances qui les ont fait naître, ne point les séparer des accessoires qui les accompagnent, se rappeler toujours dans quelles vues ils ont été conçus, et même compter pour quelque chose, et faire entrer dans la balance le nom et la destinée de leur auteur. Tel est le roman ou le poëme qui vient de paroître sous le titre d'*Atala* : les longues infortunes de l'écrivain à qui nous le devons, le vaste plan de morale et de philosophie religieuse dont ce petit ouvrage fait partie, les voyages presque héroïques, les expériences courageuses et les pénibles observations dont il est le fruit, tout, indépendamment du talent d'exécution, lui donne un caractère qui le met à une distance immense des productions analogues qu'on pourroit naturellement lui comparer.

Quand on ne sauroit pas que l'auteur d'*Atala* s'occupe d'un ouvrage où il se propose d'exposer les beautés poétiques et morales du christianisme, il seroit facile de s'apercevoir que cet essai n'est que l'ébauche d'une grande idée, ou plutôt d'un grand sentiment, qui demande un cadre plus vaste et des développemens plus étendus, plus variés et plus riches : *Atala* n'est qu'un petit tableau, composé d'après des principes aussi neufs que féconds ; c'est une mignature qui laisse entrevoir la pensée du peintre; c'est une première expérience d'une théorie, dont les élémens seront bientôt mis dans un plus grand jour.

Depuis que le christianisme a été relégué parmi ces institutions qu'on peut examiner avec tout le sang-froid de la philosophie, l'attention des hommes qui pensent s'est dirigée vers ce nouvel objet d'observations : les sarcasmes et les plaisanteries, les déclamations et les diatribes ont fait place à l'esprit de réflexion et de sagesse; on a cessé d'exagérer le mal; on a voulu se rendre compte du bien; on a pesé avec plus de justice les abus et les avantages, les bons et les mauvais effets; on a écarté les préjugés et les préventions de tout genre; et ce qui n'avoit été jugé que par la haine ou par l'enthousiasme, a subi l'examen de la raison. Tel est le sort de tous les établissemens que les siècles ont consacrés : pendant qu'ils subsistent, ils sont rarement appréciés par l'impartialité; ils sont attaqués avec fureur et défendus avec maladresse; mais les passions se taisent sur leurs ruines : quand ils sont renversés, on contemple leurs vastes débris d'un œil moins prévenu, et la vérité tardive prononce enfin un jugement qui n'excite quelquefois que de vains et stériles regrets. Le moment

est venu où, sous la protection d'un gouvernement plus paisible, il est permis de se livrer à des spéculations, qu'en d'autres temps on eût taxées de fanatisme : un monument qui a duré près de vingt siècles, une institution qui, pendant un si long espace de temps, a modifié la destinée et la condition de presque tous les peuples du monde, est digne sans doute des méditations du philosophe; il seroit absurde qu'on ne pût en appeler de la sentence de ceux qui l'ont enveloppée dans leur vaste plan de bouleversement et de destruction universelle.

Je ne prétends pas juger d'avance le système de l'auteur *du Génie du Christianisme*; mais quand on réfléchit aux heureux sujets de toute espèce que cette religion a fournis aux arts de l'imagination, quand on considère les richesses que la peinture, la poésie et l'éloquence ont tirées de cette mine nouvelle, on sent une prévention en faveur de la théorie de M. de Châteaubriand : c'est cette religion qui animoit la voix de ces pères de l'éloquence chrétienne, dont les discours sont placés par les gens de goût à côté de ceux des Cicéron et des Démosthènes; c'est elle qui, parmi nous, a élevé si haut les Massillon et les Bossuet; elle dicta le plus beau poëme des temps modernes; elle conduisit le pinceau d'un Raphaël, et lui inspira son chef-d'œuvre; c'est dans les asiles solitaires des anachorètes qu'un Lesueur alla chercher les modèles de ces vertus tranquilles et silencieuses qu'il sut exprimer avec un si prodigieux talent. Si le christianisme enflammoit le génie des artistes, il n'étoit point, comme on l'a voulu dire, l'ennemi des arts : l'Europe les lui doit en partie; ils sont nés, ils ont fleuri sous sa protection; et Rome, demeu-

rée la capitale du monde, après avoir cessé d'en être la maîtresse, ne s'honore pas moins des monumens dont la religion chrétienne l'a embellie, que des chefs-d'œuvre que l'antiquité lui a légués. La mythologie pouvoit être une source plus féconde de beautés poétiques ; mais si le christianisme doit lui céder à cet égard, il lui reste bien encore de quoi se consoler.

Atala devient une nouvelle preuve de cette vérité qu'on se plaît à contester : cet ouvrage tire son intérêt, non pas du fond d'une action assez foible, mais des effets que l'auteur a su produire par l'intervention des idées religieuses ; il s'est proposé, comme il le dit lui-même, de peindre la religion, première législatrice du sauvage ; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, au véritable esprit de l'Evangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort. Quand on voit la plupart des romanciers recourir à tous les artifices de l'imagination, accumuler incidens sur incidens, épuiser toutes les ressources et toute la fécondité de leur art pour produire beaucoup moins d'effet, on est obligé de reconnoître que les ressorts qu'il fait agir, quoique beaucoup plus simples, sont beaucoup plus puissans, et qu'il a ouvert la mine la plus riche et la plus profonde que le génie puisse exploiter ; il ébranle la sensibilité, il fait couler les larmes, il déchire le cœur, sans tourmenter ou révolter l'esprit par la complication des aventures et les surprises du merveilleux ; un prêtre, un sauvage et son amante, sont les seuls personnages de ce drame éloquent, où le pathétique est poussé au dernier degré.

Les accessoires, le lieu de la scène, contribuent beaucoup, il est vrai, à l'effet général du tableau : c'est parmi ces grands fleuves de l'Amérique septentrionale, au bord de ces lacs immenses et de ces antiques forêts du Nouveau-Monde, au pied des monts Apalaches, qu'il transporte son lecteur ; ce spectacle d'une nature rude et sauvage anime et rend plus intéressant celui d'une religion qui vient y répandre ses premiers bienfaits ; la magnificence des descriptions ajoute à la force des sentimens ; et l'on s'aperçoit bien que ces peintures si vives et si énergiques ne sont point des copies : l'auteur a vu ce qu'il peint ; il a parcouru lui-même les lieux qu'il décrit ; c'est sous les yeux de la nature, c'est à l'aspect de ses beautés, d'autant plus imposantes qu'elles sont plus incultes, qu'il a saisi ses crayons pour dessiner les traits majestueux dont ses regards étoient frappés ; il a su trouver ce point où les effets physiques et les effets moraux se fortifient mutuellement : on ne pourroit lui reprocher que de se livrer avec trop peu de retenue aux attraits du style descriptif, de ne pas varier assez ses teintes, et peut-être d'altérer quelquefois, par des couleurs un peu trop chargées, les formes de son modèle.

La prose descriptive a été singulièrement perfectionnée dans ce siècle : les Buffon, les Rousseau, les Saint-Pierre, ne laissent rien à désirer en ce genre. Il semble qu'à mesure que les ressources de la poésie commençoient à s'épuiser, sa modeste rivale ait voulu y suppléer. On sent, en lisant le *Télémaque*, que l'illustre auteur de ce bel ouvrage n'avoit vu la nature que dans les poëmes d'Homère et de Virgile ; les grands prosateurs de notre siècle l'avoient eux-mêmes étudié : ce sont leurs propres sensations qu'ils rendent, lorsqu'ils la peignent ; et leurs

tableaux ont une vérité, une fraîcheur, une énergie et une originalité qui ne peuvent jamais être le fruit des seules études du cabinet. Homère et Virgile leur ont sans doute appris à voir la nature; mais ils ont mis leurs préceptes en pratique, au lieu de se borner à copier leurs descriptions : ils ne se sont pas fié aux yeux d'autrui, ils ont vu par eux-mêmes; aussi peut-on les regarder comme de véritables poëtes, très-supérieurs à ceux qui ne font qu'astreindre à la mesure des vers leurs confuses réminiscences, et qui défigurent, dans leurs prétendus tableaux, les beautés de la nature, qu'ils n'ont jamais ni étudiée, ni sentie : je connois tel poëme célèbre dans lequel il y a cent fois moins de poésie que dans quelques pages de Rousseau ou de M. de Saint-Pierre.

L'auteur d'*Atala* paroît avoir bien des rapports avec ce dernier, et je ne doute même pas que les *Etudes de la Nature* n'aient beaucoup contribué à développer ses idées et son talent : ils ont peint tous deux une nature étrangère; l'un nous a transportés sous le ciel de l'Afrique; l'autre nous ouvre le spectacle de l'Amérique. Ils se sont l'un et l'autre proposé un grand but moral, et semblent avoir été guidés par les mêmes principes et les mêmes sentimens. Mais l'auteur de *Paul et Virginie* est plus doux, plus coulant, plus châtié; celui d'*Atala* plus nerveux, plus fort, plus énergique. L'un ménage ses couleurs avec un goût exquis, et un art d'autant plus merveilleux, qu'il paroît moins; l'autre les répand et les prodigue avec une profusion et une abondance qui nuisent quelquefois à l'effet; l'un est plus sage et plus retenu, l'autre plus hardi et plus impétueux. L'auteur de *Paul et Virginie* accorde plus aux idées morales; celui d'*Atala* aux idées religieuses. Le pre-

mier a honoré la religion avec transport, en censurant ses ministres avec amertume; le second honore à la fois et confond dans les mêmes hommages, et le dogme et le culte, et les ministres et la religion : dans *Paul et Virginie* un prêtre devient la cause indirecte, mais toujours odieuse de la fatale catastrophe; dans *Atala*, c'est un prêtre qui répare tous les maux causés par les passions, l'ignorance et le fanatisme. L'ouvrage de M. Bernardin de Saint-Pierre se ressent de ces temps où dominoient la satire anti-religieuse et l'esprit d'innovation; celui de M. de Châteaubriand d'une époque où la pitié, la commisération et la vraie philosophie leur ont succédé.

Je voudrois appuyer de citations et d'exemples ce que j'ai dit de ce nouvel ouvrage; mais il est déjà trop répandu et trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en présenter des extraits : les éloges sont déjà justifiés par la voix publique; je me bornerai donc à citer un passage qui justifiera peut-être la critique que j'ai hasardée : il me paroît, comme j'ai osé l'avancer, que l'auteur détruit quelquefois l'effet de ses plus belles peintures par un excès de force et d'énergie; il décrit une messe dans le désert : « L'aurore, paroissant derrière les monta-« gnes, enflammoit le vaste Orient; tout étoit d'or ou « de rose dans la solitude; les ondes répétoient les feux « colorés du ciel et la dentelure des bois et des rochers « qui s'enchaînent sur leurs rives. L'astre annoncé par « tant de splendeur sortit enfin d'une abime de lumière, « et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée que « le prêtre, en ce moment, élevoit dans les airs. » Cette dernière circonstance, ce dernier trait par où l'auteur achève son tableau est, contre son intention, très-petit et très-mesquin; ce rapprochement du lever du

soleil et de la consécration n'est pas heureux, et paroît forcé; il a quelque chose de recherché, et la recherche est toujours l'antipode du sublime.

Au reste, on est bien dédommagé de quelques fautes par des beautés sans nombre, par un style qui anime et vivifie tout, et dont la rudesse même est une grâce de plus dans un sujet de ce genre : ce petit ouvrage fait désirer encore davantage celui dont il est détaché.

XVIII.

Séance du Lycée du 28 avril.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Demoustier, par M. FAYOLLE. — *Éloge en vers du même auteur*, par M. LEGOUVÉ.

30 avril.

LA mort de ce pauvre M. Demoustier est une bonne fortune pour les lycées : ils célèbrent à l'envi sa mémoire, et s'abandonnent depuis quelque temps sans mesure aux lugubres délices du genre sentimental; prose, vers, musique, tout est employé dans ces fêtes funèbres; il n'y manque que le catafalque, le grand deuil et les pleureuses; l'affluence étoit telle, il y a huit jours, au lycée de Paris, qu'il ne m'a pas été possible d'entrer; on s'étouffoit à la porte; il est probable qu'aucune des pièces du défunt n'a jamais attiré un si grand concours de monde.

Ces honneurs excessifs prodigués à un mort ne prouvent autre chose que les prétentions des vivans : nos petits poëtes, nos petits auteurs croient que l'éclat

de cette apothéose rejaillit sur eux ; en plaçant un de leurs confrères parmi les dieux, ils veulent se faire regarder comme les plus importans des mortels ; et cette partie du public qui aime à se parer d'une fausse et ridicule sensibilité, seconde bonnement leur petite ambition : il y a beaucoup de gens qui conçoivent une meilleure idée d'eux-mêmes, quand ils ont répandu quelques larmes dans un lycée ; c'est un genre de superstition et de niaiserie que la révolution auroit dû faire disparoître ; l'admiration pour les demi-talens est une autre espèce de ridicule qui semble naître du même fonds.

M. Demoustier est sans doute un écrivain agréable ; mais les éloges qu'on lui prodigue forcent à dire qu'avec beaucoup d'esprit il est trop souvent froid, précieux et maniéré : ses *Lettres à Émilie*, semées d'idées ingénieuses et de traits brillans, ne sont en général qu'un recueil de madrigaux alambiqués, et de *concetti* dignes de l'hôtel de Rambouillet ; la prose en est assez pure, et les vers ne manquent ni de correction ni de précision ; mais cette correction n'est point unie à la mollesse, et cette précision dégénère quelquefois en subtilité ; il y a des morceaux qui sont absolument dans le goût du sonnet du *Misantrope*, et qui rappellent la manière de Cotin. M. Demoustier n'étoit pas né poëte ; il faisoit des vers à force de travail, d'esprit et de combinaisons ; ses comédies, comme ses autres ouvrages, ne sont point dépourvues d'agrément ; elles offrent quelques tableaux gracieux ; mais elles font plus d'honneur au caractère de l'auteur qu'à son talent : nulle verve, nulle énergie ; beaucoup d'élégance dans le style, peu ou point d'intérêt dans le drame ; le dialogue n'est pas

[illegible] exempt d'une certaine afféterie sententieuse, et de ce jargon quintessencié dont Marivaux et Dorat ont donné le premier exemple.

Qu'on vante ses qualités personnelles, rien de mieux : j'ai entendu avec plaisir ce qu'en a dit M. Fayolle, dans une notice fort bien écrite ; mais quand il a comparé M. Demoustier à Fontenelle, quand il a mis les *Lettres à Émilie* sur la même ligne que *les Mondes*, je n'ai plus vu en lui qu'un panégyriste outré, qui nuit même, par l'exagération de ses louanges, à la réputation de l'auteur qu'il célèbre. Les endroits qu'il a cités ne sont pas, suivant moi, les meilleurs des *Lettres à Émilie* ; ils sont tellement entortillés et si peu naturels, qu'on auroit pu s'écrier, après les avoir entendus : *j'aime mieux ma mie* ; au reste, cette notice a le grand mérite d'être courte, et de n'être pas trop *sentimentale*.

M. Campenon a lu ensuite un morceau tiré des manuscrits de M. Demoustier ; c'est une espèce d'essai de morale adressé aux dames ; la vie de Platon sert, je ne sais comment, de cadre aux réflexions de l'auteur : par exemple, on sait que Platon, épris de la philosophie de Socrate, renonça à la poésie, qu'il avoit cultivée dans sa jeunesse, et prêt à jeter ses vers au feu, s'écria : *A moi, Vulcain!* A cette occasion, M. Demoustier conseille aux dames d'invoquer Vulcain lorsqu'elles reçoivent certains billets, et d'imiter le courage du philosophe grec.

Ce rapprochement ne sera pas regardé comme un chef-d'œuvre de naturel : il faut avoir une furieuse envie de moraliser pour tordre ainsi un passage de la vie de Platon ; j'ai observé que ce trait a choqué tout le monde. Je suis loin d'attacher aux manuscrits de M. Demoustier la même importance que ses héritiers, et je crois que ce

qu'ils ont de mieux à faire pour sa gloire c'est de les laisser dans le porte-feuille : il est rare que les ouvrages posthumes vaillent ceux qu'un auteur a publiés de son vivant : les dépositaires devroient souvent dire comme Platon : *A moi, Vulcain !*

Après un entr'acte assez long et parfaitement conforme à la dignité d'un membre de l'Institut, on a vu paroître M. Legouvé : il avoit fait ôter d'avance le siége et le pupitre, et il a déclamé debout, pour la plus grande facilité de l'action, une très-longue pièce de vers remplie, comme la notice de M. Fayolle, d'éloges outrés. L'exagération est permise aux poëtes, mais il faut au moins qu'ils se la fassent pardonner par de bons vers : il paroît que M. Legouvé a travaillé cette pièce à la hâte; elle est infiniment au-dessous de sa réputation, et tout-à-fait indigne d'un écrivain qui a remplacé M. l'abbé Delille à l'Institut; il y a quelques belles pensées; mais la versification est horriblement dure, et le style d'une incorrection révoltante; je ne citerai que cet hémistiche : *Il existe à la gloire*. Comment un tel barbarisme peut-il échapper à une plume si exercée ? Au reste, l'organe de M. Legouvé est très-propre aux oraisons funèbres : il est impossible d'avoir un son de voix plus sépulcral; au défaut de ses vers, sa déclamation a porté le deuil dans toutes les ames; cette lugubre séance ne pouvoit pas être mieux terminée.

XIX.

Séance du Lycée du 8 mai.

Discours sur la Science, par M. DE BOUFFLERS, lu par M. ***. — *Sedaine aux Champs-Elysées*, par M. DE CHAZET.

12 mai.

LE nom de M. de Boufflers sur l'affiche du lycée a fait une sensation d'autant plus vive, que cette affiche n'est pas accoutumée à de pareils ornemens : ce nom brille parmi ceux des lecteurs ordinaires comme un diamant parmi de l'oripeau ; aussi tous les habitués sont venus en hâte à leur poste : les femmes surtout, qui croient que M. de Boufflers doit toujours avoir quelque jolie chose à leur dire, ont tout quitté pour l'entendre ; elles sont accourues en foule ; on n'avoit pas vu depuis long-temps une séance du soir aussi nombreuse. J'ignore si l'assemblée a été aussi contente qu'elle paroissoit bien disposée ; mais au moins son empressement avoit un motif plausible.

Quel homme en effet a jeté plus d'éclat que M. de Boufflers ? qui jamais eut une jeunesse plus brillante ? Les fleurs sembloient naître sur ses pas ; les productions les plus agréables furent presque les jeux de son enfance ; personne n'a réuni un plus grand nombre de ces talens aimables qui embellissent la société ; la musique, la peinture, la poésie, tous les arts à la fois lui servoient de cortége ; tous sembloient empressés à parer les caprices de l'esprit le plus vif et le plus enjoué : ses vers légers étincellent, sa muse badine avec grâce ; il est le

seul homme de nos jours qui n'ait pas dû craindre en ce genre la concurrence de Voltaire; la prose de ses petits contes ne le cède point à ses vers; toujours ingénieux, toujours piquant, il sait unir les grâces de l'atticisme aux charmes du ton familier.

Mais plus on excelle dans un genre, plus il est difficile de réussir dans un autre : Gresset n'est plus reconnoissable quand il veut composer des discours académiques; le chantre de *Vert-vert* n'est qu'un mauvais écrivain dans le *Discours sur l'Harmonie ;* sa dissertation sur les changemens de la langue, prononcée à l'académie, parut tout-à-fait indigne d'un auteur si plein de goût; M. de Boufflers se soutient mieux dans l'essor philosophique qu'il a pris depuis quelque temps: on reconnoît toujours dans ces nouveaux essais un esprit délicat, une imagination féconde; mais on pourroit y reprendre une métaphysique un peu subtile, une profusion de lieux communs, qui semble toujours accuser le vide ou la foiblesse des idées, un style trop fleuri, trop recherché, trop peu naturel. Tels sont en général les défauts des discours qu'il a déjà publiés *sur la Vertu*, et *sur les Belles-Lettres ;* tel est aussi le reproche qu'on peut faire au *Discours sur la Science.*

C'est premièrement un grand tort de choisir des sujets si vagues : quand la matière d'un discours n'est qu'une abstraction, il est rare que les détails ne dégénèrent point en subtilités; plus le fonds qu'on choisit est mince, moins il est aisé de l'étendre; une si maigre substance, au lieu de se développer, finit par se perdre en vapeurs : si l'auteur veut sonder la nature de *la science,* il risque de s'égarer dans les détours de la métaphysique, et d'obscurcir son sujet en cherchant

à le définir. D'un autre côté, s'il se propose de montrer les avantages du savoir, il est forcé de répéter ce qu'on a déjà dit cent fois : il s'oblige à renfermer dans les bornes d'un seul discours ce qu'on trouve épars dans je ne sais combien d'ouvrages, et sa composition devient un recueil de tirades bannales ; enfin, s'il veut réfuter les partisans de l'ignorance, il a tout-à-fait l'air de se forger des objections pour le plaisir de les résoudre, et de se créer des fantômes pour se procurer la gloire de les renverser.

Qui est-ce que M. de Boufflers a prétendu combattre ? Quelques sophistes sans autorité, qui n'ont cherché qu'à faire briller leur esprit aux dépens du bon sens, qu'à se jouer dans des paradoxes ; c'est déshonorer l'éloquence que de l'employer contre eux : il faut réserver ses armes pour un plus noble usage ; celui qui prend en main la cause du savoir contre de tels adversaires, ressemble à ces rhéteurs qui font assaut dans une école ; le plus profond silence est la seule réponse qu'il faille opposer à ceux qui bravent le bon sens : où sont d'ailleurs ces ennemis de la science ? Jean-Jacques lui-même, ce fougueux calomniateur des arts, convient que la science est une chose utile et bonne, et j'ignore si personne a jamais dit le contraire : voilà donc au moins une grande partie du discours qui n'a point de but réel.

Celle où l'auteur expose les avantages du savoir, n'est guère plus utile, et devient plus fatigante par un amas de lieux communs aussi vieux que les paroles : il est des vérités si claires, si brillantes d'évidence, qu'il ne faut point chercher à les prouver ; on les démontre, dès qu'on les énonce ; l'écrivain qui prend la

peine de les éclaircir, est comme celui qui allumeroit un flambeau en plein midi. Est-ce donc à la fin du siècle le plus éclairé, quand l'Europe est couverte d'académies, quand les sciences sont parvenues au plus haut degré, qu'il est à propos d'en prouver les avantages? Ce sont leurs abus qu'il faudroit plutôt combattre: tant de chimistes qui croient surprendre tous les secrets de la nature au fond de leur creuset; tant de mathématiciens qui veulent tout soumettre à leurs calculs géométriques; tant de raisonneurs orgueilleux qui prétendent gouverner le monde au gré de leurs vains systèmes; tant de têtes frappées du délire encyclopédique; tant d'esprits énervés par l'engouement des arts, tels sont les adversaires que l'on doit attaquer aujourd'hui avec les armes de la raison et de l'éloquence; la passion de la science n'a plus besoin d'être excitée; nous n'avons plus rien à craindre que ses excès.

Le style de ce discours devoit naturellement participer au vice du sujet: une précision affectée, et une diffusion réelle en forment le caractère; l'auteur est concis dans sa phrase, et prolixe dans ses développemens, comme il est recherché dans chaque idée particulière, et commun dans ses idées générales; trop véritable ami des sciences, il emprunte ses couleurs aux mathématiques et à la chimie: le mot *hétérogène* joue un grand rôle dans sa diction, et s'y reproduit souvent; l'orateur a toujours de l'esprit dans l'expression, mais quelquefois il manque de goût, quoiqu'il en ait montré beaucoup dans ses premiers ouvrages.

L'âge et les circonstances ont tourné cet esprit vif et léger vers des objets plus sérieux; mais ces objets supposent les plus solides études, et la nature avoit

trop fait pour M. de Boufflers : son étonnante facilité ne lui laissa jamais sentir le besoin du travail, et le genre agréable dans lequel il a brillé, exige plus d'esprit naturel, que de savoir et d'art ; l'acquis et la réflexion n'y sont pas nécessaires comme dans celui qu'il embrasse à présent ; quand on traite des matières philosophiques, il ne suffit point d'éblouir par quelques étincelles; il faut un fonds d'idées justes, réfléchies et profondes; il faut un style mâle et vigoureux, formé sur les meilleurs modèles ; il faut de l'énergie dans l'expression, et de la force dans les pensées.

Il y a pourtant dans ce discours quelques morceaux très-bien écrits : ils ont été sentis et applaudis comme ils devoient l'être ; après la lecture, on s'est aperçu que l'auteur étoit à la séance ; les applaudissemens ont recommencé, et l'assemblée lui a prodigué tous les témoignages de l'estime la plus flatteuse.

M. de Chazet, qui n'étoit point annoncé sur l'affiche, s'est montré *impromptu* à la tribune; il a terminé la séance par une petite pièce de vers intitulée : *Sedaine aux Champs-Elysées*, dans laquelle il s'agit très-peu de Sedaine; cette pièce, qui a la prétention d'être légère comme toutes celles du même auteur, n'a servi qu'à mieux rappeler encore la supériorité de M. de Boufflers en ce genre.

XX.

Les Scandinaves, poëme.

21 mai.

Les rochers de la Norwège, les bords de la mer Baltique, les glaces de la Laponie, ne sont pas aussi favorables au développement du germe poétique, à la culture des arts de l'imagination, que les rivages de l'Ionie, de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile : c'est ici que le principe de l'influence des climats a toute son application.

Il est certain que la température de l'air agit sur nos organes, et les modifie : le seul tort de l'esprit systématique est d'avoir poussé trop loin les conséquences de cette vérité; on s'est beaucoup égaré quand on a voulu réduire tout à ce seul point, expliquer tout par cet axiome, et régler la politique et la morale d'après les variations du thermomètre : l'homme n'est point un arbre ni une plante; il ne lui faut pas, comme aux vignes et aux orangers, telle ou telle exposition; il pense, il sent sous tous les points du ciel, et c'est là tout son être; son intelligence et sa conscience ne se mesurent point sur le cours du soleil, et sont au fond les mêmes en tous lieux; que Montesquieu fasse geler des langues de mouton pour composer un chapitre de l'Esprit des Lois, je ne vois là qu'un auteur qui poursuit son système, et je ne puis que gémir des erreurs d'un si beau génie.

Mais il n'en est pas moins vrai que le spectacle d'une nature plus ou moins riante remplit l'imagination de l'homme de tableaux plus ou moins agréables : lorsque

ses yeux se reposent habituellement sur un ciel d'azur, sur un sol émaillé de fleurs; quand son oreille n'est frappée que par les sons les plus doux; quand la chaleur du climat, amollissant ses organes, lui fait chercher les ombrages et le bord des ruisseaux, il porte naturellement dans les arts d'imitation la même grâce, la même fraîcheur, le même charme, qu'il rencontre partout dans la nature.

Il est de fait que le langage des peuples méridionaux est en général plus sonore et plus mélodieux que celui des peuples qui respirent l'air épais et glacé des régions septentrionales : ils sont plus sensibles à l'harmonie; les nègres eux-mêmes, dansant sur les rives brûlantes du Niger et du Zaïre, marquent la cadence avec une justesse et une précision, qu'ont observées tous les voyageurs; c'est donc bien vainement qu'on a prodigué tant d'esprit pour nous persuader que les chants sauvages dont retentissoient les montagnes et les forêts du nord, que les hymnes des Bardes et des Druides, que les sons de la lyre d'Odin et d'Ossian étoient préférables aux accens divins des Homère et des Virgile.

L'auteur du poëme des *Scandinaves* rejette lui-même cette doctrine. Mais telle est la prévention inséparable des jugemens d'un écrivain qui croit ouvrir une carrière nouvelle, qu'il n'a pu s'empêcher de consacrer une partie de sa préface à la critique de quelques passages d'Euripide et d'Homère; c'est une espèce de sacrifice qu'il fait, avant de commencer son ouvrage, aux divinités scandinaves, pour se les rendre favorables : Sans « le respect, dit-il, attaché aux grands noms d'Homère « et d'Euripide, et des autres poëtes de l'antiquité, peut-« être effaceroit-on de leurs chefs-d'œuvre quelques traits

« qui blessent nos mœurs. » Et pourquoi donc effacer ces traits? Est-ce d'après notre goût et nos mœurs que ces auteurs ont composé? Est-ce d'après notre goût et nos mœurs que nous devons juger de leurs ouvrages? Euripide a-t-il fait ses tragédies pour le Théâtre français? Homère écrivoit-il pour nos salons et pour nos boudoirs? Leurs poésies immortelles sont remplies de beautés sublimes, qui sont de tous les temps et de tous les pays; c'est là ce qui les a fait admirer d'âge en âge; c'est là ce qui les fera vivre, tant que l'esprit et le cœur de l'homme n'auront point changé; mais pour apprécier avec justesse les traits de leurs ouvrages qui peignent, en quelque sorte, la physionomie du siècle et du pays dans lequel ils ont vécu, il faut savoir s'y transporter; il faut être instruit des usages qu'ils ont dû retracer dans leurs tableaux; sans cela, on s'expose à juger à peu près comme ce riche ignorant, qui, se promenant avec orgueil dans son magnifique jardin anglais, ne concevoit pas pourquoi l'on faisoit tant de cas de cet Homère qui nous a peint avec une si grande simplicité les jardins d'Alcinoüs.

Deux sortes de personnes lisent les ouvrages du chantre d'Achille et d'Ulysse : les uns n'y cherchent que le plaisir de la fable et du roman, et doivent nécessairement être choqués de tout ce qui heurte les mœurs que nous connoissons; les autres y cherchent l'instruction avec le plaisir, et les regardent comme des monumens précieux des temps antiques; ils sont bien loin d'en vouloir rien effacer : c'est précisément ce qui s'éloigne le plus de nos mœurs, et ce qui appartient le plus à ces siècles reculés qui leur paroît le plus curieux : la poésie fut la dépositaire des faits, des usages et des connoissances

humaines, long-temps avant que l'histoire les recueillît; Homère n'est pas seulement un poëte, c'est un historien, un savant, un philosophe : ces détails de mœurs, de géographie, de botanique, et même d'anatomie qu'il a semés dans ses poëmes, ne sont pas de purs ornemens; ce sont des instructions et des renseignemens qu'il laissoit à la postérité, dans un temps où les Muses étoient seules chargées d'instruire les hommes; et c'est en quoi se sont trompés quelques-uns de ses imitateurs, qui, dans des siècles plus éclairés, se sont appesantis, à son exemple, sur certains détails qui semblent n'être point du ressort de la poésie; c'est là-dessus qu'étoit fondée surtout la vénération des Grecs pour ce grand homme, dans les jours même les plus brillans de la politesse et de la philosophie : huit cents ans après la guerre de Troie, et quatre siècles après Homère, sous Périclès et sous Alexandre, ils ne ressembloient guère aux héros qui avoient renversé l'empire de Priàm; mais ils regardoient l'Iliade comme un véritable monument historique, ou plutôt comme la première de toutes les histoires.

Et c'est à peu près sous le même point de vue, en admettant toutes les différences, que le poëme des *Scandinaves* me semble plus particulièrement recommandable : ces anciens peuples du nord, dont nous sommes presque tous descendus, et qui ont conquis sur les Romains la plus grande partie de l'Europe, sont presque entièrement inconnus; leurs mœurs, leurs usages, leur religion sont couverts d'épaisses ténèbres, ou ensevelis dans les recueils poudreux de l'érudition : on ignore en grande partie comment ils vivoient dans l'épaisseur de leurs sombres forêts, et parmi les frimats dont leur pays est hérissé; cependant ils ont changé la face du monde,

et la révolution qu'ils ont opérée est un des plus grands traits de l'histoire : jusque-là deux nations avoient successivement aspiré à l'empire de l'univers, et l'avoient soumis à leurs lois; les Grecs, par le génie d'Alexandre, et les Romains par leur propre génie; des peuples ignorés, sortis des antres du nord, les Goths, les Vandales, et toutes les hordes hyperboréennes viennent enlever cette proie, et finissent par la garder : le nom des Romains est détruit; leur vaste empire est déchiré, et nul peuple depuis ne montre ni tant de grandeur, ni tant d'ambition; c'est ce changement, ouvrage des barbares, qui a préparé nos destinées, et qui fait encore aujourd'hui le fondement de notre existence politique.

Jusqu'au moment où ces peuples nouveaux ont paru sur la scène du monde, quel étoit leur genre de vie, quelles divinités invoquoient-ils dans leurs entreprises, dans leurs adversités, dans leurs succès? Quelle idée se formoient-ils de cet Etre suprême que reconnoissent toutes les nations, même les plus sauvages? Quelle forme la société, que la nature commande à tous les hommes, avoit-elle parmi eux? Comment se faisoient-ils la guerre, puisqu'il est vrai que nous sommes nés pour nous dévorer les uns les autres, dans quelque état de barbarie ou de politesse que nous nous trouvions? Les recherches qui peuvent nous éclairer ces questions ne forment point la partie la moins intéressante de l'histoire moderne : avec quel plaisir ne lit-on point toutes les relations qui nous instruisent des mœurs et des usages des Indiens d'Amérique, avant la découverte du Nouveau-Monde! Il semble que cet intérêt doit être plus vif encore, quand il s'agit de peuples qu'on peut regarder comme la source et l'origine de toutes les nations eu-

ropéennes : ne rougissons point du sang dont nous sortons; ces barbares sont nos pères; ne craignons point de jeter un coup d'œil sur notre berceau.

Lorsque Marmontel conçut le projet de son poëme des *Incas*, il eut tort de ne pas s'apercevoir que les simples narrations des conquérans du Nouveau Monde et des voyageurs seroient toujours plus intéressantes que son épopée, et que sa prose poétique; il n'en est pas de même de l'auteur des *Scandinaves* : les froides recherches de quelques savans semblent rendre plus triste encore un sujet qui l'est beaucoup par lui-même; des dissertations sur les mœurs des peuples du nord ne sortent de l'enceinte des académies que pour se perdre dans la poudre des bibliothèques; toutes les ressources de la poésie étoient donc nécessaires pour faire goûter un genre d'instruction qui ne présente aucun attrait; le poëme des *Scandinaves* est un tableau animé, où les usages des plus anciens habitans des bords de la mer Baltique, où leurs mœurs, leurs dogmes, leur culte sont retracés avec agrément; ce sont leurs dieux qui agissent ici, comme dans les poëmes de l'antiquité, suivant leur caractère et leurs attributs, et qui prennent part aux passions des mortels : *Odin* tient la place de Jupiter; *Frigga* celle de Junon; *Thor* est leur Mars, dieu des guerriers; *Niorder* représente Neptune, souverain des mers; *Heimdal*, messager des dieux, est un autre Mercure; *Hela* règne dans les enfers, comme Proserpine, etc. Toute cette érudition, qui paroîtroit en elle-même sèche et rebutante, encadrée dans une fiction intéressante, mise en action, et, pour ainsi dire, revêtue de couleurs sensibles, ne peut manquer de plaire, et de fructifier.

L'auteur a choisi un de ces grands traits qui doivent toujours attacher : c'est un roi qui, chassé de ses Etats, parvient, après mille traverses et mille infortunes, à remonter sur le trône de ses pères; la fable est conduite avec beaucoup d'art; et les formes du style, habilement variées, le sauvent de cette langueur et de cette monotonie qui accompagnent presque toujours la prose poétique; une foule de particularités et de détails pleins d'intérêt enrichissent et décorent le fond du poëme : l'auteur a su tirer d'une mythologie sombre, triste et sauvage, tout le parti possible.

XXI.

Critique d'Atala, par M. André Morellet.

25 mai.

> L'académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.
>
> (Boileau.)

Après la gloire de réunir toutes les voix en sa faveur, le sort le plus heureux d'un livre est de les partager, d'avoir de chauds partisans et de violens adversaires, de mettre les lecteurs aux prises, et d'exciter beaucoup de disputes: malheur à l'ouvrage qui naît et meurt dans le silence! le peu de bruit qu'il fait dans le monde est le signal assuré de sa foiblesse; combien de romans passables, honorés même de plusieurs éditions, qui sont entre les mains de tous les jeunes gens, sur la toilette de toutes les femmes, et dont personne ne parle! Sans

doute ils ont quelque intérêt, et supposent quelque mérite dans leurs auteurs; mais ils n'ont point cet heureux caractère de force et d'originalité qui maîtrise les esprits, et qui les passionne; ils sont peut-être dignes d'avoir beaucoup de lecteurs; ils ne méritent point d'avoir des ennemis; mais qu'il paroisse un ouvrage d'un talent rare et supérieur, il produit l'enthousiasme et réveille la censure : les esprits se divisent, les partis se forment, et la critique devient aussi bruyante que l'admiration.

Son triomphe sera complet, si des écrivains distingués prennent la plume pour en marquer les défauts : je ne sais si leurs suffrages mêmes lui feroient plus d'honneur; c'est une manière de rendre hommage au talent, qui n'est pas la moins flatteuse; et quand je vois un de nos meilleurs dialecticiens, un ancien membre de l'académie française, s'armer de toute sa logique pour attaquer *Atala*, les éloges donnés à l'auteur dans les cercles et dans les journaux, me paroissent moins doux pour lui qu'une pareille censure : les remarques des critiques de profession, et les louanges des feuilles périodiques étant la monnoie courante de la république des lettres, M. *Châteaubriand* l'a reçue tout comme un autre; sa destinée à cet égard n'a rien de particulier; il ne s'agit que du plus ou du moins; mais la critique de M. Morellet est une médaille frappée à sa gloire.

Il y a des défauts dans *Atala*; qui le nie? Tout le monde en convient, et même ses admirateurs; mais la critique, qui paroîtra quelquefois juste, et plus souvent trop rigoureuse, fera naître mille objections; on se dira, d'abord : Appartient-il à un écrivain, blanchi dans des études de théologie et d'économie politique, de pro-

noncer *ex professo* sur un ouvrage de sentiment? Quel rapport entre l'objet de ses travaux et les productions de ce genre? M. *Morellet* est un excellent raisonneur; mais il ne s'agit point ici de raisonner; c'est un vigoureux argumentateur; mais il ne s'agit point ici d'argumens; l'analyse n'est point le goût, et ne lui ressemble point: un des esprits les plus nets et les plus justes de notre siècle s'égara prodigieusement, lorsqu'il voulut critiquer, par la voie de l'analyse, quelques vers de Boileau; il avoit fait un très-bon livre sur l'art d'écrire, parce que les principes généraux de cet art sont du ressort de la philosophie, dans laquelle il excelloit; mais il échoua quand il voulut en venir à des applications, et se fit bafouer : on vit que cet homme, qui savoit si bien raisonnner sur les règles de l'art, ne sentoit pas le mérite des vers; et la distance immense qui sépare le goût et l'analyse, parut toute entière.

On voudra peut-être ajouter qu'il est un âge où l'on ne se reforme pas; que les souvenirs de la jeunesse sont toujours les plus forts et les plus profonds; qu'un ouvrage en faveur de la religion chrétienne doit nécessairement déplaire à beaucoup de gens: il est vrai que le plus fougueux ennemi de cette religion, et même de toute religion, *Diderot* en admiroit les beautés poétiques, mais *Diderot* avoit beaucoup d'imagination: tout le monde ne sait point s'extasier comme lui devant la barbe et le capuchon d'un hermite; il est des hommes qui sont plus maîtres de leur enthousiasme, et qui même n'ont pas beaucoup à prendre sur eux pour le maîtriser : ces hommes-là savent écarter tous les prestiges de la poésie, pour aller droit à leur but.

Enfin les femmes prétendront qu'à l'âge de M. *Mo-*

rellet il est rare qu'on soit juge compétent des ouvrages du genre d'*Atala* : l'expérience et le jugement ont trop dissipé d'illusions, diront-elles; vieillard, soyez sensé, raisonnable, profond; moquez-vous de nos folies, et prodiguez-nous vos conseils; mais respectez votre âge, et laissez les jeunes gens prononcer sur les ouvrages qui s'adressent au cœur, à l'imagination, à la sensibilité.

Lorsque M. *Morellet* s'escrimoit avec l'auteur des *Annales politiques et littéraires*, il étoit là sur son terrain : c'étoit sur des matières de morale, de politique, de philosophie que rouloient toutes les disputes; les deux adversaires se renvoyoient avec agilité les sarcasmes les plus divertissans; des pamphlets très-ingénieux et très-piquans étoient le fruit de la querelle dont le public s'amusoit, sans s'occuper beaucoup du fond de la question. Depuis, M. *Morellet* a fait usage, en faveur des victimes de nos discordes civiles, de ces armes éprouvées par quarante années de combats : il a plaidé la cause de l'humanité avec un zèle qui ne doit pas être oublié; mais je ne sache point qu'il eût encore essayé aucun sujet littéraire, et il faut convenir que son début n'est pas heureux.

Si quelques-uns des reproches qu'il fait au fond et à la contexture de l'ouvrage, paraissent fondés en raison, la plupart de ses observations sur le style manquent absolument de justesse : il ne faut que de l'attention, du bon sens et de la logique pour voir si les caractères d'un drame ou d'un roman se soutiennent bien; si toutes les parties forment un ensemble exact. Mais quand il s'agit de juger du style, ce même esprit géométrique peut égarer beaucoup : c'est dans cette partie que com-

mence et s'établit véritablement le domaine du goût : *Condillac* auroit bien su nous dire si l'auteur de l'art poétique étoit toujours conséquent ; mais le fait a prouvé qu'il n'auroit pas fallu le consulter sur les vers.

Je ne puis m'empêcher de rire quand je vois nos philosophes s'évertuer à donner au langage cette précision rigoureuse qu'ils feroient beaucoup mieux de mettre dans leurs raisonnemens : on diroit qu'ils veulent *le spiritualiser* au point qu'il n'auroit plus aucune proportion avec nos facultés intellectuelles ; de là ce torrent de mots abstraits qui ont inondé et noyé l'éloquence dans ces derniers temps ; de-là cet abus des termes métaphysiques qui rend les ouvrages de quelques-uns de nos auteurs actuels si complétement inintelligibles ; M. *Morellet*, qui a publié, il y a quelque temps, dans le *Mercure*, une excellente dissertation sur *l'étymologie* et sur les figures du style, paroît oublier totalement sa théorie, quand il veut juger *Atala*.

Je multiplierois les exemples, si la critique d'une critique n'étoit pas une chose trop fastidieuse : je me contenterai de deux ou trois passages : *Atala est plus belle que le premier songe de l'époux*. Là-dessus le critique fait la réflexion suivante : « Il est fâcheux « qu'on soit toujours obligé de demander une ex- « plication : que veut dire cela ? Est-ce qu'*Atala* « est plus belle que l'objet que le nouvel époux « embrasse dans son premier songe ? Mais si le pre- « mier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est « l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image « n'est pas plus belle que l'épouse même ; donc *Atala* « est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son « jeune époux ; ce qui peut se dire ; mais ce qu'il ne

« faut pas dire d'une manière si détournée. » — Cela peut s'appeler un raisonnement en forme; mais si le songe de l'époux n'est ni l'image de sa femme, ni celle d'aucune autre, que deviendra ce beau dilemme? Depuis quand les poëtes ont-ils cessé de personnifier les songes? Je ne crois pas qu'ils aient perdu ce droit-là. S'il est reçu que le premier songe du jeune époux est un beau songe, pourquoi ne pas lui comparer *Atala*, comme on la compareroit à l'aurore, à la rose, etc.? Chactas dit aux femmes qui la gardent : *Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée*. Là-dessus le censeur répond : « Pourquoi les grâces du « jour? et qu'est-ce que l'amour de la nuit pour la ro- « sée? La terre, altérée par la chaleur, aime la rosée « et la fraîcheur des nuits; mais la nuit n'aime pas plus « la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère. » — Quand un homme ne voit dans la rosée qu'une *disposition de l'atmosphère*, il peut être fort sensé; il peut raisonner fort juste en physique; mais il n'est pas né pour sentir et juger les poëtes : la nuit aime la rosée, parceque la rosée est sa plus douce influence; la nuit aime les femmes, parce que les femmes ajoutent à ses charmes; les femmes sont les grâces du jour, parce qu'elles l'embellissent. M. *Morellet*, qui renvoie cet article *aux précieuses ridicules*, n'a qu'à trouver précieux aussi ce vers si connu du poëte le plus naturel :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Car, enfin, qu'est-ce qui peut être plus beau que la beauté? il seroit facile, en raisonnant à sa manière, de prouver que ce vers n'a pas de sens.

Je n'ai pas le courage de poursuivre; arrêtons-

nous là : ces deux exemples suffisent pour faire voir que M. *Morellet* est absolument sorti de son genre, en critiquant *Atala*; on dit que M. *Laharpe* prépare une réponse à ces observations; c'est à lui, surtout, qu'il appartient de prononcer.

XXII.

Précis Historique de la révolution française, par M. de Lacretelle le jeune.

1er. juin.

Si aucune révolution ne fut plus importante que la nôtre, aucune aussi n'a laissé plus de renseignemens et plus de mémoires propres à éclairer le travail des historiens, et à diriger leur marche : la presse ne fut jamais plus active que dans ces temps funestes, où l'ignorance, le vandalisme et la barbarie nous assiégeoient de toutes parts; le bon sens, les lumières, les vertus étoient éclipsés; les monumens des arts étoient insultés; ceux de l'industrie foulés aux pieds; on conspiroit contre les bibliothèques, et cependant jamais l'usage de l'imprimerie ne fut porté plus loin : tout s'écrivoit et s'imprimoit; outre les registres publics des différentes assemblées, mille feuilles volantes redisoient chaque jour ce qui s'étoit dit ou passé la veille; chaque faction, chaque parti avoit ses écrivains comme ses orateurs; le nombre des pamphlets égaloit celui des discours; et pour qu'on n'eût rien à regretter sous ce rapport, on vit se multiplier les *logographes*, les *sténographes*, les *tachigraphes*, comme si

l'on avoit craint de perdre aucune des merveilleuses paroles, dont retentissoient nos clubs et nos tribunes; il est doux de pouvoir aujourd'hui parler de ces temps également malheureux et ridicules, comme d'une époque qui appartient toute entière au passé, et qui n'a plus aucun rapport avec le présent.

Suave mari magno, etc.

Les matériaux ne manquent donc point aux historiens; ce sont les historiens qui ont manqué jusqu'ici aux matériaux; car on ne donnera sûrement pas le nom d'*histoire* à ces recueils informes, à ces compilations indigestes et grossières, qui n'ont pas même le foible mérite de l'exactitude; aucun homme d'un vrai talent n'avoit encore pris la plume pour débrouiller ce chaos d'intrigues et d'horreurs, pour choisir parmi tant de faits, tant de noms et tant de circonstances; pour apprécier à leur juste valeur et les hommes et les choses; pour soumettre à l'examen de la raison impartiale tant d'arrêts dictés par les passions, l'intérêt et l'esprit de parti; ce grand travail n'avoit pas encore été abordé, soit qu'on ait été effrayé par des difficultés que les compilateurs n'ont pas même aperçues, soit qu'on ait pensé que le temps n'étoit pas encore venu de retracer des faits qui sont trop près de nous. Le plus difficile n'est pas sans doute de peindre avec énergie les grands traits de la révolution, et ces terribles coups de théâtre qui, déjà cent fois retracés, sont devenus des lieux communs d'éloquence, comme ils sont dans toute l'histoire des lieux communs de la perversité humaine; Rome, du temps de Tacite, comme on l'a fort bien dit, ne manquoit pas de rhéteurs pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, et les cruautés de Néron;

mais lui seul étoit capable d'écrire la vie d'un prince tel que Tibère; Paris, non plus, ne manque pas aujourd'hui de déclamateurs pour nous remettre sous les yeux le 2 septembre, le tribunal révolutionnaire, les fureurs de Robespierre et de Marat; mais il faut plus que de la rhétorique pour écrire maintenant l'histoire de la révolution, et pour avoir le droit de se présenter comme un modérateur et comme un arbitre entre toutes les passions qui se disputent, pour ainsi dire, l'écrivain prêt à les juger.

Un esprit droit, juste, sage, éclairé, qui toujours a su se tenir également éloigné de tous les excès; un écrivain que son imagination n'a jamais égaré, qui a beaucoup écrit dans la révolution, et qui n'a point à rétracter une seule des lignes qu'il a tracées, pouvoit seul avoir cette confiance: une connoissance profonde de la révolution qu'il a toujours suivie, toujours exactement observée, un talent connu, un nom qui appelle l'estime, tels sont les titres de M. de Lacretelle le jeune.

Son plan est tout à la fois le plus fécond, et le plus simple qu'on pût choisir: c'est celui que présente naturellement la révolution dans ses différens périodes; les actes de cette grande tragédie sont marqués très-distinctement: le 10 août, le 9 thermidor, le 13 vendémiaire, le 18 fructidor, le 18 brumaire, forment autant d'époques principales, autant de catastrophes auxquelles se lient et se rapportent, comme dans un véritable drame, tous les faits et tous les événemens qui les séparent; chacune de ces crises est préparée par une suite de causes plus ou moins déliées, mais dont la chaîne guide l'historien et le lecteur à travers les embarras et les obscurités du détail. On est trop heureux quand un sujet se

trouve ainsi disposé par lui-même; mais il n'appartient pas à tous les écrivains de profiter de tous les avantages de leur matière, et il n'y a d'ordinaire que les yeux exercés qui aperçoivent les choses simples.

M. de Lacretelle ne commence qu'à l'assemblée législative, et il en explique le motif avec cette modestie qui donne tant de prix au vrai talent : « Cet ouvrage, dit-il, « est la continuation du *Précis historique* que Rabaut « de Saint-Etienne publia après que l'assemblée consti- « tuante se fut séparée. L'empressement qu'il eut à tra- « cer l'histoire d'événemens importans dont il avoit été « témoin, et où il avoit été acteur, fut justifié par un « grand succès. La mort funeste de cet homme recom- « mandable à tant d'égards, nous a privés d'une histoire « qu'il eût sans doute continuée sur un plan plus vaste. « On s'est proposé d'offrir tout le tableau de la révolu- « tion, en prenant pour modèle son ouvrage, mais en « retraçant des détails sans lesquels l'intelligence de l'his- « toire seroit aujourd'hui perdue.... On s'est déterminé « à faire paroître successivement différentes parties du « *Précis historique de la Révolution française*. Cette « division a pour bases les principales époques de la ré- « volution qu'on a cherché à présenter chacune dans « leur ensemble...... Comme cet ouvrage a pour but de « rappeler les souvenirs de la révolution à ceux qui les « ont laissé altérer par l'esprit de parti et par l'extrême « difficulté de les lier ensemble, on a cru que le premier « mérite à y chercher étoit l'impartialité et la clarté; on « a pris aussi le format portatif qui avoit été adopté par « Rabaut. »

Le premier volume qui vient de paroître, contient en conséquence les événemens qui se sont passés depuis le

1er octobre 1791 jusqu'au 21 septembre 1792; l'histoire de l'assemblée législative n'est en quelque sorte que celle du 10 août, préparée pendant dix mois : « Nulle conspi-« ration, dit l'auteur, n'offre moins d'obscurité, et n'est « plus facile à écrire que celle qui renversa Louis XVI, « non pas du trône de ses pères (car l'assemblée consti-« tuante avoit abattu celui-ci), mais du trône constitu-« tionnel où elle venoit de l'asseoir. Cette conspiration « fut faite à haute voix, sans cesse annoncée par ses au-« teurs, et tous les jours essayée. Jamais orage ne fut pres-« senti plus long-temps d'avance, et ne fut jugé plus iné-« vitable par ceux qu'il devoit envelopper. Le détail des « intrigues secrètes entre les conjurés, explique pour-« quoi la grande catastrophe tarda à éclater, et pourquoi « elle éclata d'une manière si désordonnée et si terrible.... « J'ai à retracer la dernière et cruelle année d'un règne « commencé sous de fortunés auspices; je rappellerai « les fautes de Louis, de sa cour et de ses conseils; je « laisserai les faits le justifier de plusieurs crimes imagi-« naires; je ne chercherai ni à exalter, ni à affoiblir la « pitié qu'on doit à des malheurs sans mesure. Quels que « soient les jugemens contraires qui se prononcent sur « la conduite et le caractère de Louis, je ne rappellerai « ceux d'aucune faction; je ne crois pas qu'on ait droit « de dégrader la bonté et les vertus paisibles, lors même « qu'elles se rencontrent dans un caractère privé de toute « fermeté. »

Qui ne reconnoît pas là le ton d'un homme de bien, l'accent d'une ame franche et courageuse, et l'éloquence de la raison? M. de Lacretelle juge avec la même impartialité éclairée la constitution de 1792 et la conduite de l'assemblée constituante : il faut lire ce morceau dans

l'introduction, où l'auteur décrit la situation politique de la France, à l'époque où l'assemblée constituante abdiqua le droit de conduire la révolution qu'elle avoit commencée, et déjà poussée si loin.

Le style de l'historien est toujours au niveau de son sujet : point de déclamations hors de propos, point de morceaux détachés et à prétention ; une marche égale et rapide ; une diction pure, simple, claire et coulante dans la narration ; précise et nerveuse dans les portraits ; animée et pittoresque dans les descriptions ; toujours riche de naturel ; et, si je puis m'exprimer ainsi, pleine de candeur : le talent de M. Lacretelle est trop connu pour que j'aie besoin de fournir des preuves ; je me contenterai de citer le portrait de Condorcet : « Condorcet « exerçoit, depuis plusieurs années, une sorte de suprématie au milieu des philosophes ; il étoit le conservateur de leur doctrine : la nature de son talent n'eût « pas suffi, peut-être, pour qu'il en fût un des premiers « propagateurs : il rouloit dans le cercle des connoissances humaines, guidé par un esprit vaste et méthodique ; il s'étoit consacré à cultiver les sciences, dont « il cherchoit à appliquer les résultats au bien de la société, et à cultiver de vieilles et respectables amitiés. « Les nouvelles opinions lui firent abandonner ces premières sources de son bonheur et de sa réputation ; il « étoit fait pour donner à un parti politique plus de « considération qu'il n'en pouvoit recevoir. Ses mœurs « étoient douces, mais il étoit capable d'un ressentiment « obstiné. On l'avoit appelé un *volcan couvert de neige*. « Je ne sais s'il dirigea beaucoup les intrigues secrètes de « son parti ; mais il le servit d'une manière très-active « par des écrits polémiques où le sarcasme étoit lancé

« avec plus de violence qu'il ne convient à un philo-
« sophe. »

XXIII.

Le Petit Labruyère, par madame de Genlis.

29 juin.

Quelqu'un a dit : « Quand vous verrez les livres de « politique se multiplier, attendez-vous à une révolu-« tion. » Cette espèce d'aphorisme est suffisamment justifiée par ce qui s'est passé de nos jours ; mais je crois qu'on peut l'appliquer encore à d'autres objets, et je dis : « Quand on écrit beaucoup sur l'éducation, « c'est une preuve qu'elle tombe en ruines. » Tous ces traités, toutes ces dissertations, tous ces systèmes, sont les symptômes de la décadence : dictés par l'esprit d'innovation, ils ont pour but d'introduire des changemens plus ou moins considérables, mais toujours dangereux ; les vues des écrivains ne se tournent de ce côté, que lorsqu'ils s'aperçoivent que d'autres mœurs ont préparé la voie à d'autres principes.

L'Université de Paris suivit, pendant plus de mille ans, le même régime, fut animée du même esprit, et dirigée par les mêmes lois, sans qu'on eût pris la peine d'écrire sa constitution, et d'en composer un corps de doctrine : elle cédoit naturellement à l'impulsion qu'elle avoit reçue en naissant, et marchoit pour ainsi dire d'elle-même, aidée seulement d'une bonne tradition, toujours préférable aux théories les plus brillantes ; ce ne fut qu'à l'entrée du 18e siècle, et lorsque le roi

Louis XV honora les commencemens de son règne par l'établissement de l'éducation gratuite, qu'un des membres de l'Université se chargea de rédiger et d'épurer les principes qui, transmis d'âge en âge, avoient jusque-là gouverné cette république savante; elle vouloit, en quelque sorte, produire ses titres, et se montrer digne du bienfait qu'elle venoit de recevoir: le *Traité des Etudes* de M. Rollin, ouvrage digne du temps où il a paru, sera toujours, à quelques modifications près, le meilleur plan qu'on puisse suivre, parce qu'il est le fruit de l'expérience des siècles antérieurs et des lumières du nôtre.

La nation toute entière applaudit à ce livre d'un homme éclairé et d'un bon citoyen : le *Traité des Etudes*, joint aux faveurs du monarque, avoit répandu un nouveau lustre sur l'éducation publique; une institution que les siècles avoient consacrée, jouissoit de toute la considération qu'elle méritoit, lorsqu'un étranger, qui ne cherchoit qu'à faire du bruit, profitant de l'espèce de fièvre qui commençoit à tourmenter les esprits, attira plus particulièrement l'attention du public sur les spéculations relatives à l'éducation: un style enchanteur, une éloquence vive et séduisante, gagnèrent beaucoup de partisans à ses nouvelles théories, qui n'étoient que des erreurs nouvelles; dès-lors toutes les idées furent renversées : dans un temps où l'excès du luxe et l'inégalité des fortunes avoient mis beaucoup de gens en état de tenter toutes les expériences, et de réaliser toutes les chimères, on essaya ce qui fut appelé l'éducation à *la Jean-Jacques*. J'ignore ce que sont devenus les nombreux *Émiles*, élevés suivant les nouveaux principes; mais ces innovations portèrent de cruelles

atteintes à l'éducation publique elle-même, en lui ôtant une partie de la considération qui lui étoit nécessaire, et en amollissant, par contre-coup, sa discipline et sa vigueur : *le citoyen de Genève* ne pouvoit pas être un bon citoyen français; mais ce n'est pas le seul étranger qui nous ait fait repentir de notre confiance; les livres que l'abbé de Condillac composa pour l'éducation d'un prince italien achevèrent de tourner les têtes : il n'y eut pas de bourgeois ou de marchand un peu riche, qui ne crût que son fils devoit être élevé comme un infant de Parme.

Ce n'est pas que l'éducation particulière des princes français n'eût donné lieu à d'excellens ouvrages : les Bossuet, les Fénélon, les Fleury nous avoient laissé des monumens immortels, qui répandoient sur les enfans des simples citoyens tous les avantages de ces éducations royales : l'*Histoire Uuiverselle*, le *Télémaque*, les *Dialogues des Morts* de Fénélon, seront toujours les meilleurs livres qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse; mais ils n'avoient pas été composés par des philosophes de ce siècle, et suivant les méthodes analytiques; ces livres avoient été faits par des prêtres; c'étoit un titre de réprobation : on vouloit des ouvrages marqués au coin de l'esprit philosophique; et la passion de la nouveauté tenant lieu de toute autre loi, tout ce qui étoit ancien étoit rejeté, par cela seul qu'il étoit ancien.

A la manière dont on réclamoit de toutes parts des livres d'éducation, on eût dit que nous sortions de la Barbarie : on demandoit un *catéchisme de morale*, comme si Lafontaine n'avoit pas pris soin de composer le meilleur catéchisme de ce genre; on imploroit des

peu de petites filles et de petits garçons qui s'agitent sur un théâtre, comme des marionnettes, qui répètent leurs rôles comme des perroquets, et demandez-vous à vous-mêmes quel fruit ils peuvent tirer d'une telle éducation: elle n'est bonne qu'à leur inspirer beaucoup d'amour-propre, qu'à leur persuader que les maximes qu'ils déclament n'ont été inventées que pour faire briller leur gentillesse; elle n'est bonne qu'à en faire de petits singes qui perdent, dans ces jeux ridicules, la seule grâce et la seule vertu de leur âge, la naïveté : indiscrets parens, pour hâter dans vos enfans les progrès de l'esprit, vous vous empressez de flétrir ainsi cette fleur d'ingénuité, qui rend l'enfance si intéressante aux yeux de quiconque sait aimer la nature! Le moyen de parler de ces abus sans quelque émotion? — C'est encore un travers de mettre l'instruction en romans, dans un temps où le goût de ces frivolités dangereuses est devenu une frénésie; mais le projet de faire un *Labruyère* pour les enfans, me paroît un des plus bizarres : un *Labruyère* pour les enfans! Les enfans sont-ils des hommes? Un *Larochefoucault* pour les enfans! Sont-ils capables d'entendre des maximes détachées? Pour moi, je ne vois dans toutes ces belles choses qu'un moyen sûr de développer plus promptement dans ces jeunes cœurs cet instinct de malignité, qui nous porte à ne remarquer dans nos semblables que leurs défauts : les enfans ne se reconnoissent pas plus que les hommes dans des portraits; ils sauront fort bien faire des applications à tels ou tels de leurs camarades; car on est éclairé de bonne heure sur ces matières; mais ils se garderont de jamais rien prendre pour eux : que celui de nous qui jamais a cru se reconnoître dans la vaste galerie de *Labruyère*,

le dise, qu'il m'y montre ses ridicules et ses vices, et j'aurai tort.

Je prie l'auteur, qui se plaint beaucoup de la calomnie, de croire que je ne cherche point à calomnier ses intentions : je respecte ses vertus, et j'applaudis à ses talens; mais il me semble que madame de Genlis, entraînée par le cours des idées nouvelles, s'est éloignée de la vraie méthode : ses ouvrages d'éducation ont un double défaut; ils ne sauroient être vraiment utiles aux enfans auxquels ils s'adressent, ni plaire beaucoup aux hommes auxquels ils ne s'adressent pas.

XXIV.

De l'Education des filles, de FÉNÉLON, édition publiée par M. l'abbé BOURLET, de Vauxelles.

19 juillet.

JE ne me propose point de rendre un compte détaillé de cet ouvrage, dont nous avons déjà parlé fort au long lors de la première édition.

Le succès de cet excellent livre, l'accueil que le public lui a fait, la rapidité avec laquelle la première édition s'est débitée, prouve qu'il est encore parmi nous un grand nombre de personnes qui savent apprécier ce qui est bon, et qui sont demeurées fidèles aux principes de la saine raison et du sens commun : cet ouvrage, en effet, n'a rien de ce qui paroît le plus capable de nous séduire aujourd'hui; il est écrit avec un naturel et une simplicité fort éloignés du style à la mode : on y chercheroit en

vain l'imagination riche et brillante de l'auteur du *Télémaque*; rien n'est accordé à la séduction des systèmes, rien à cette passion du bien idéal, qui quelquefois égara Fénélon : cet esprit, qui fut accusé d'être un peu *chimérique*, ne sort point ici des bornes de la nature et du vrai; ce génie si perçant et si sublime ne s'élève point, dans ce petit traité, au-dessus des maximes les plus simples du bon sens; mais il sait les faire goûter par cette grâce qui lui étoit propre, et qui ne l'abandonne jamais, soit qu'il dicte des leçons aux rois, soit qu'il parle aux mères de leurs devoirs.

Le nom de Fénélon a sans doute contribué au succès d'un livre si peu approprié au goût actuel; mais c'est encore un bien que le respect des grands noms ne soit pas entièrement perdu parmi nous : ce respect, cette vénération si juste et si légitime, est une espèce de culte, et comme une seconde religion qui sert de frein à l'orgueil des idées modernes, et qui peut nous retenir sur le bord des précipices où nous entraîneroit une folle présomption. On n'a que trop cherché, dans ce siècle, à renverser les statues des grands hommes du siècle dernier, et à détruire leur autorité; on les accuse encore tous les jours de ne s'être point élevés à la hauteur des conceptions philosophiques, comme si les Bossuet, les Pascal, les Labruyère n'avoient eu d'autre mérite que celui du style et de l'éloquence : on s'imagine qu'ils ne pensoient point, comme si le caractère de la pensée étoit l'extravagance et le délire. Il ne s'agiroit que de s'entendre sur le mot de *philosophie*, si mal interprété, et sur le titre de *philosophe*, si prodigué depuis cinquante ans, pour décider une question aussi facile, et qui n'est devenu problématique qu'à force de ridicule et d'absurdité

. Je crois que ceux-mêmes qui ne cherchent aujourd'hui dans un livre que des idées philosophiques, c'est-à-dire, des idées qui sortent de la sphère des maximes communes et des conceptions ordinaires, pourroient encore être assez contens de l'auteur de l'*Éducation des Filles*, s'ils avoient le courage de lire avec quelque réflexion un ouvrage, où l'on ne trouve ni faste, ni morgue, ni emphase : ils apercevroient peut-être, parmi tant d'idées modestes et sans prétention, des vues extrêmement profondes ; ils reconnoîtroient que Fénélon avoit étudié l'homme et l'esprit humain en philosophe : à la vérité, nul écrivain n'est plus éloigné du ton doctoral et sentencieux ; il ne fait point le penseur ; il sème d'une main légère, dans cet écrit, des idées fortes, et ne se tourmente pas pour les faire remarquer ; il semble qu'elles ne lui coûtent rien ; elles coulent de sa plume sans effort et sans bruit ; tandis que la plupart de nos philosophes n'accouchent d'une sentence qu'avec des convulsions et des cris.

Voyez comment il a conçu l'intime liaison de l'ame et du corps, et quelles conséquences il sait tirer du physique pour s'éclairer sur le moral, genre d'aperçu extrêmement philosophique, qui a égaré beaucoup d'écrivains de ce siècle, et que Fénélon sait renfermer dans ses justes bornes : meilleur raisonneur que Lucrèce et que ses disciples, il a senti que, pour rendre raison de quelques-unes des opérations de l'intelligence, il falloit étudier le corps humain ; mais il n'en a pas conclu que l'intelligence et la matière étoient la même chose ; il va jusqu'où la bonne logique le conduit, et s'arrête où le sophisme commence, parce qu'il possédoit aussi-bien l'art de penser que l'art d'écrire.

Soigneux observateur de l'esprit des enfans qu'il veut vous apprendre à diriger, il vous montre le développement de leurs facultés intellectuelles dans celui de leurs facultés physiques; il vous dit : « La substance de leur « cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours; pour « leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau; cette « mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facile- « ment; il est vrai aussi que cette humidité et cette mol- « lesse de l'organe, jointes à une grande chaleur, lui « donnent un mouvement facile et continuel; de là vient « cette agitation des enfans, qui ne peuvent arrêter leur « esprit à aucun objet, non plus que leur corps en au- « cun lieu; les premières images gravées pendant que le « cerveau est encore mou, et que rien n'y est écrit, sont « les plus profondes; d'ailleurs, elles se durcissent à me- « sure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent « ineffaçables; de là vient que quand on est vieux, on « se souvient des choses de la jeunesse, quoiqu'éloignées, « au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues « dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont « été faites dans le cerveau, lorsqu'il étoit déjà desséché « et plein d'autres images. — Le cerveau des enfans est « comme une bougie allumée dans un lieu exposé au « vent; sa lumière vacille toujours, etc. » Ne croyez-vous pas entendre ce philosophe profond que la Fontaine a peint,

Cherchant dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête;
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
  Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient, etc.

Pour moi, il me semble que ce sont là des idées qui

peuvent passer pour philosophiques, même aujourd'hui, et qui prouvent que Fénélon avoit approfondi une des matières qui ont le plus occupé les écrivains de ces derniers temps, le rapport des deux substances dont l'homme est composé; il est vrai, comme je l'ai dit, qu'il n'en tire point les conclusions sophistiques et dangereuses que quelques-uns en ont déduites; mais c'est précisément en cela que je le reconnois plus grand philosophe : l'action des organes corporels sur l'ame est, pour ainsi dire, visible; la dépendance réciproque des deux substances n'est pas douteuse; mais nulle conséquence bien liée ne nous conduit à confondre pour cela ces deux substances.

C'est une grande erreur de croire que la philosophie n'étoit point cultivée dans ce siècle que nous regardons uniquement comme celui de l'imagination : la plupart des idées que nous avons exaltées comme des traits de génie, comme des créations, comme la propriété de notre siècle, n'étoient nullement étrangères à ces hommes en qui nous ne voulons voir que des écrivains élégans; seulement ils savoient y garder la mesure convenable, et ne cherchoient point à tout expliquer avec un principe, ce qui est le caractère des sophistes; mille exemples le prouveroient, et pour ne point sortir du genre d'idées dont nous venons de nous occuper, vous retrouverez dans l'abbé Fleury les mêmes choses que vient de vous dire Fénélon : il fait observer, dans son *Choix des études,* que *la connoissance de notre corps est fort utile pour entendre les passions, leurs causes et leurs remèdes,* ce qui est, ajoute-t-il, une grande partie de la morale; avant que Montesquieu eût développé cette théorie de l'*influence des climats,* dont on a fait tant de bruit dans notre siècle, et qu'on a regardée comme un argument

en faveur de la doctrine du *matérialisme*, Bossuet avoit dit dans son *Histoire universelle*, avec son énergie ordinaire : *La température toujours uniforme du pays rendoit en Égypte les esprits solides et constans*; ce qui prouve bien qu'il n'ignoroit pas le principe de l'*influence des climats*, vanté mal à propos de notre temps comme une nouveauté : apprenons donc à ne pas nous énorgueillir de ces prétendues découvertes, et rougissons seulement d'en avoir exagéré et envenimé les conséquences.

Et comment n'auroient-ils pas connu la vraie philosophie, ces grands hommes qui naquirent à une époque si heureuse? Lorsqu'ils parurent sur la scène du monde, les vaines subtilités de la scholastique avoient fait place aux excellentes doctrines de *Port-Royal*; la métaphysique des Arabes, si semblable à celle de nos jours venoit d'expirer; *Bossuet*, *Fénélon*, *Fleury* avoient eu entre les mains, dès leur première jeunesse, les ouvrages de *Descartes*, erronés pour la partie astronomique, mais supérieurs dans tout ce qui a rapport à la nature de l'homme; le temps où ces illustres écrivains s'éclairoient mutuellement, peut être regardé, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme l'apogée de la raison humaine, qui ne brilla jamais d'un éclat plus vif et plus pur.

J'ai cru ne devoir considérer ici que sous ce point de vue, un livre que recommande assez le nom de son auteur, et qui est déjà si répandu; mais peut-être ne seroit-il pas inutile encore de montrer, par quelques citations, combien cette simplicité de style qu'on dédaigne aujourd'hui, est de bon goût, élégante et gracieuse : je me borne au passage suivant; les idées n'ont en elles-mêmes rien d'éclatant; elles empruntent tout leur agrément du

charme de la diction : « Ne craignez rien tant que la va-
« nité dans les filles : elles naissent avec un désir violent
« de plaire ; les chemins qui conduisent les hommes à
« l'autorité, à la gloire, leur étant fermés, elles tâchent
« de se dédommager par les agrémens de l'esprit et du
« corps ; de là vient cette conversation douce et insi-
« nuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté,
« à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si pas-
« sionnées pour les ajustemens : une coiffe, un bout
« de ruban, une boucle de cheveux, plus haut ou plus
« bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant
« d'affaires importantes ; ces excès vont encore plus loin
« dans notre nation que dans toute autre : l'humeur
« changeante qui règne parmi nous, cause une variété
« continuelle de modes ; ainsi, on ajoute à l'amour des
« ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges
« charmes sur de tels esprits ; ces deux folies mises en-
« semble renversent les bornes des conditions, et dé-
« règlent toutes les mœurs, etc. » Quel tissu de style !
quelle facilité ! quelle douceur ! quelle peinture naïve et
vraie de la coquetterie des jeunes personnes ! Qu'on
essaie de donner ce tour et cette élégance naturelle à
la pensée la plus simple, et l'on verra s'il est aisé d'écrire
ainsi :

Ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret
Ausus idem.

Le discours préliminaire de M. l'abbé Bourlet de
Vauxelles est digne de l'ouvrage : on pourroit peut-être
y désirer plus d'ensemble et de précision ; mais il est im-
possible de penser avec plus de justesse, et de s'exprimer
avec plus de grâce.

XXV.

L'Univers, poëme en prose.

25 juillet.

La prose poétique est une invention moderne, fort utile à ceux qui ne savent point faire des vers, et qui veulent faire des poëmes : rien n'est sans doute plus commode que de se débarrasser ainsi des entraves de la versification; rien n'est même plus digne d'un homme libre; on a de cette manière tous les honneurs et tous les profits de la poésie, sans en avoir les charges : on perd, il est vrai, la petite portion de gloire qui appartient au versificateur, mais on conserve celle du poëte. Un auteur qui écrit un poëme en prose sait bien faire cette distinction; il se dit à lui-même que l'art d'arranger des hémistiches et d'assembler des rimes, n'est que la moindre partie du génie poétique, qu'un mécanisme assez méprisable, qu'une difficulté de plus, qui souvent ne produit pas un effet égal à la peine qu'elle coûte : telle est la source de ce grand nombre de poëmes en prose dont nous sommes inondés.

Comme je regarde la multiplicité des écrivains comme une calamité publique, je suis quelquefois tenté de regretter que Fénélon ait donné le premier exemple de cette dangereuse innovation; sans cette licence de la prose poétique, nous aurions certainement la moitié moins d'auteurs : tel qui ne sauroit aligner quatre vers de suite, ni écrire une page raisonnable dans l'humble prose de M. Jourdain, aspirant toutefois aux honneurs du Parnasse, se jette tête baissée dans la mer immense

des allégories, et dans le phébus de la prose poétique : au moyen des comparaisons, des descriptions, on fait trois ou quatre volumes qui, partagés en dix ou douze chants, et décorés de gravures et de vignettes, passent pour un véritable poëme, au moins dans l'esprit de l'auteur. Comment ne s'empresseroit-on pas d'aller s'abreuver dans ce ruisseau détourné de la fontaine Aganipe? Comment ne verroit-on pas foisonner ces sortes d'ouvrages, en raison de la facilité?

Que de maux n'a point produits cette révolution de la prose poétique! Boileau attribue à l'*équivoque* tous les malheurs du monde; peu s'en faut qu'animé du même dépit je n'attribue à la prose poétique toutes les plaies de notre littérature : sans le trouble qu'elle a jeté dans les esprits, la question capitale, dans la république des lettres, de savoir si l'on doit traduire les poëtes en vers ou en prose, ne demeureroit pas scandaleusement indécise; tant de traducteurs n'auroient pas soutenu, dans leurs préfaces, qu'ils avoient des ressources pour rendre en prose les vers de Virgile et d'Horace : opinion fort intéressée, et passablement ridicule; car il est clair comme le jour que jamais la prose poétique des traducteurs, si poétique qu'elle soit, ne pourra donner une idée, ni représenter l'ombre même des plus beaux vers que le ciel ait inspirés au génie. Quand on emploie la prose pour les traduire, il faut savoir se borner à ce qu'elle peut faire, c'est-à-dire, à en donner le sens à ceux qui ne peuvent point les lire dans l'original : porter ses prétentions plus haut, c'est montrer de plus près son impuissance; et l'impuissance est toujours risible, à proportion des efforts que l'on fait pour la masquer.

C'est encore à cette nouveauté que nous avons dû, dans ce siècle, un certain goût de déclamation auquel elle est très-favorable : on a vu le nombre et le rythme des vers s'introduire dans la prose, pour en corrompre la simplicité ; et, comme cette harmonie exactement mesurée, et qu'on peut soumettre au calcul, est beaucoup plus facile à trouver que celle qui doit naître naturellement du sentiment et de la pensée, quelques écrivains ont trouvé commode de réduire presque le style en arithmétique, modulant leurs périodes d'après certaines formules, avec une affectation qui ne se fait que trop aisément sentir : Marmontel, particulièrement, avoit recours à cet artifice; et tel de ses contes est presque tout composé de vers de dix syllabes ; J. J. Rousseau, quoique supérieur dans presque toutes les parties de l'éloquence, n'est pas exempt de ce défaut, et l'a communiqué à la plupart de ses nombreux imitateurs : de-là tant d'écrits où la cadence marquée avec dureté, où les intervalles et les repos, notés avec une précision trop sèche, étourdissent l'oreille, en exaltant l'esprit ; de là cette prose chantante qui semble faite plutôt pour être déclamée que pour être lue; Fénélon, dans sa prose si poétique et si mélodieuse du *Télémaque*, avoit évité cet écueil, parce que son goût exquis le préservoit de toute espèce d'affectation. Vous n'ignorez pas que, dans le siècle dernier, on reprocha à Molière de semer trop de vers dans sa prose : ce qui tenoit peut-être au ridicule qu'il avoit d'aimer passionnément les harangues d'apparat.

Rien n'est plus contraire au génie de notre langue qu'une pareille affectation; et l'on remarque que

les écrivains les plus éloquens du siècle de Louis XIV ne paroissent pas même avoir soupçonné ce beau secret : vous ne trouverez rien de pareil dans Balzac, qui fut le fondateur de l'harmonie de la prose, comme Malherbe le fut de celle des vers; il est enflé, ampoulé, amateur des grands mots, mais jamais chantant; Fléchier, à qui l'on reproche avec raison le retour trop fréquent de certaines désinences agréables à l'oreille, est, sous le raport de l'harmonie, un modèle de naturel, en comparaison de la plupart de nos écrivains modernes; Bossuet, dont le style a tous les tons, et dont l'harmonie mâle et majestueuse a presque toujours tant de plénitude, est tellement éloigné de ces fredons calculés, qu'on a voulu méconnoître sa supériorité à cet égard; ceux des écrivains de notre siècle qui ont le mieux suivi les traces du siècle précédent, se sont toujours écartés de cette voie nouvelle ouverte au mauvais goût; et pour ne citer que Voltaire, que je regarde comme le plus grand prosateur de nos jours, quel style est moins compassé, moins calculé, plus léger, plus dégagé, plus libre dans sa marche que le sien? et cependant, il étoit en même temps grand poëte; ce qui auroit pu lui inspirer la tentation, et lui donner, en quelque sorte, le droit de rendre sa prose un peu plus poétique.

Enfin, l'antiquité n'a point connu ce genre bâtard : nous n'avons pas d'ouvrages grecs ou latins écrits en prose poétique; les anciens ne nous ont transmis aucun poëme qui ne soit versifié : à la vérité, les premiers orateurs grecs, dans un temps où la prose commençoit à se former des débris de la poésie, conservèrent dans leurs discours quelques-unes des diffé-

rentes formes du vers, *disjecti membra poetæ*; mais on se corrigea bientôt de cette harmonie affectée et vicieuse : Platon, dont le génie est si poétique, ne fait pourtant pas des vers en prose; et quand Cicéron traduisit le poëme d'*Aratus*, il le traduisit en vers.

Le défaut d'une prosodie réglée est peut-être la cause principale de cette espèce d'innovation : dans une langue aussi sourde que la nôtre, le nombre des syllabes, joint au retour des rimes, étant le seul moyen d'harmonie, on a pu croire que nous n'avions pas une versification bien réellement distinguée de la prose; et cette opinion a pu conduire à confondre les deux genres : on est surpris d'entendre Fénélon, qui écrivoit du temps de Racine et de Boileau, dire que *la perfection de la versification française lui paroît presque impossible :* Buffon, comme on le sait, critiquoit les vers d'*Athalie;* Montesquieu estimoit peu Despréaux et J.-B. Rousseau; et l'auteur d'*Emile* témoigne faire assez peu de cas du mérite de la versification française.

Quoi qu'il en soit, la versification est tellement essentielle à la poésie, qu'on ne peut raisonnablement regarder comme poëtes ceux qui ont secoué ce joug : un véritable poëte sait le porter avec grâce; c'est la réunion du génie poétique et de la versification, qui fait le poëte; on peut avoir l'un sans l'autre, je le sais; mais les vrais favoris de la nature les réunissent; je n'ignore pas que Fénélon faisoit mal des vers; que nous avons une ode de Bossuet, qui n'est pas supportable; que J.-J. Rousseau étoit un versificateur très-médiocre, et que l'auteur du *Temple de Gnide* pouvoit, en ce genre, le disputer au père Mallebranche; aussi ne les range-t-on pas dans

classe des Racine, des Boileau, des la Fontaine, des J.-B. Rousseau.

L'auteur du poëme de *l'Univers* me permettra de ne pas l'y ranger non plus : je serois même très-embarrassé, s'il falloit prononcer sur son talent; dans ce tourbillon d'allégories entassées les unes sur les autres, à travers le nuage de ce style gonflé d'épithètes, il est difficile de reconnoître quelle est la mesure d'un écrivain; c'est une espèce de voile et de manteau qui déguise tellement un homme, qu'on ne peut apercevoir ni sa taille, ni ses traits; et c'est encore là un des avantages de la prose poétique : elle masque absolument l'esprit de l'auteur, et présente un caractère d'uniformité si prononcé, qu'on croiroit presque que tous les ouvrages de ce genre sont sortis de la même main; c'est le même ronflement de périodes ampoulées, la même harmonie monotone et soporifique; il est impossible de distinguer les styles; ils offrent tous la même physionomie, la même empreinte : l'auteur de ce poëme ne se tire du pair que par son titre et son sujet, dont on ne peut contester l'étendue, puisque c'est *l'Univers*.

XXVI.

Cours de Littérature, par M. DE LAHARPE.

30 juillet.

HEUREUX les auteurs féconds! Boileau l'a dit : avec ses deux ou trois petits volumes, il envioit les nombreux tomes de Scudéry, moins nombreux pourtant

que ceux de M. de Laharpe : le *Cours de Littérature* s'accroît, s'étend, se grossit de jour en jour, semblable à ces fleuves qui s'enrichissent du tribut de toutes les rivières, et qui même ne dédaignent pas celui des plus obscurs ruisseaux; tout l'esprit des auteurs passés, présens et à venir, doit aboutir là, comme par une pente naturelle; il faut que tout s'y rende, depuis le plus grand poëte jusqu'au plus petit rimeur, depuis Homère jusqu'à M. de Chazet. On a reproché à M. de Laharpe de n'avoir point deplan, et vraiment on a eu grand tort : un plan auroit circonscrit son ouvrage, l'auroit enfermé dans des bornes fixes et déterminées; au lieu que tel qu'il est, il ne sauroit être limité, même par le temps qui limite tout : sa destinée est d'avancer toujours, et de ne s'arrêter jamais, de tendre sans cesse à sa fin, et de n'y point arriver; il appartient autant à l'avenir qu'au passé; tant qu'on écrira, c'est-à-dire, tant qu'il y aura de l'encre et du papier, le *Cours de Littérature* sera toujours un ouvrage imparfait; c'est un de ses caractères distinctifs. Ce livre porte, dans ce qu'on pourroit regarder comme un de ses défauts, un esprit de vie, un germe de perpétuité et d'immortalité, absolument indépendant de son mérite littéraire; aussi M. de Laharpe, comme on le verra par un des passages que nous citerons, désigne-t-il déjà son héritier, son successeur, celui qui doit continuer après lui ce vaste registre ouvert pour tous les siècles, et dont la clôture ne doit avoir lieu qu'au jugement dernier.

Un pareil travail, une entreprise si héroïque seroit capable d'effrayer un écrivain moins courageux : la vie d'un patriarche pourroit à peine y suffire; cependant M. de Laharpe ne s'y borne pas : tout le public sait qu'il

prépare encore un grand poëme, et qu'il s'occupe d'une histoire de la philosophie du 18e siècle; il annonce, de plus, un *Recueil de Mélanges littéraires*, lesquels joints aux cinq volumes de la *Correspondance*, et aux six volumes donnés en 1778, formeront, avec les quatorze ou quinze volumes du *Cours de Littérature*, la plus volumineuse collection de ce genre, le plus riche inventaire de critique que l'on connoisse dans aucun pays : encore une fois, heureux les auteurs féconds!

Un des avantages encore de la marche que l'auteur a adoptée dans ce *Cours de Littérature*, c'est que l'ensemble et la totalité de l'ouvrage échappent nécessairement à l'examen : la critique, qui ne trouve aucun fil pour la guider dans ce labyrinthe, est obligée de s'arrêter à chaque détail, de tâtonner, de s'égarer de détours en détours; et comme rien ne la soutient, elle est, en quelque sorte, écrasée sous la masse énorme de cet édifice incohérent qui s'écroule sur elle, dès qu'elle y porte la main. Nous sommes heureusement dans une position moins fâcheuse : nous avons rendu compte de la plupart des articles que contiennent ces deux volumes, à mesure que l'auteur en donnoit lecture au Lycée; il est vrai qu'il nous a accusés, dans la préface de sa *Correspondance*, de lui avoir fait dire *précisément le contraire de ce qu'il avoit dit*; mais notre conscience s'est rassurée par la lecture des pièces mêmes. Nous ne voulons pas nous faire plus innocens que nous le sommes : on a pu se tromper sur quelques particularités, sur quelques détails, assez indifférens en eux-mêmes, quoique toujours très-importans aux yeux d'un auteur; ce ne sont là que des péchés véniels; on est d'ailleurs demeuré fidèle au fond des pensées, et l'on n'a point menti à l'esprit de

M. de Laharpe : c'est ce qui seroit aujourd'hui susceptible de démonstration; mais il ne faut pas toujours démontrer.

Nous pouvons donc, sans scrupule et sans remords, nous borner à indiquer, dans ces nouveaux volumes, trois ou quatre articles dont le professeur du Lycée n'a point fait part à ses auditeurs; ce ne sont point assurément les plus mauvais ni les moins intéressans du recueil : dans un de ces morceaux, il analyse, avec son talent ordinaire, les tragédies de Marmontel, et apprécie, avec une grande justesse, cet écrivain sur lequel on n'avoit point encore eu de jugement en forme : ses tragédies étoient bien jugées, et même depuis long-temps; mais la source de ses erreurs littéraires, de ses méprises, de ses disgrâces dramatiques, n'avoit point été approfondie, et l'est parfaitement dans cet article, dont une phrase ou deux feront connoître l'esprit : « Marmontel, dit l'habile « critique, avoit fort peu de talent naturel pour la grande « poésie; il n'a point eu le sentiment et l'habitude des « tournures du grand vers français; il y eut toujours « quelque chose de dur dans ses organes, et de faux dans « son goût; il lui a fallu trente ans d'un commerce « assidu avec les gens de lettres de l'académie, pour rec-« tifier par degrés ses méprises raisonnées et obstinées, « et pour apprendre à réconcilier son oreille avec l'har-« monie, et ses idées avec la vérité : il passe pour cer-« tain qu'il arracha un jour les œuvres de Racine des « mains de madame Denis, en lui disant : *Quoi! vous « lisez ce polisson-là?* »

Je serois tenté de révoquer en doute cette anecdote, qui ne paroît pas vraisemblable, quand on fait attention que Marmontel, disciple et favori de Voltaire, ne devoit

pas heurter si grossièrement les goûts et les opinions de son maître et de son protecteur, en présence d'une nièce de ce même protecteur. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'auteur de *Cléopâtre* et d'*Aristomème* s'étoit fait de faux systèmes, dont on retrouve encore quelques traces dans ses *Élémens de Littérature*.

Ce seroit ici le lieu de comparer cet ouvrage avec celui de M. de Laharpe : ces deux auteurs ont d'abord cela de commun, qu'ils ont l'un et l'autre beaucoup réfléchi sur la théorie, et très-peu réussi dans la pratique; mais l'un cherche à penser par lui-même, et c'est la source de ses erreurs; tandis que l'autre recueillant fidèlement ce qu'ont dit et pensé les maîtres de l'art, suit leurs traces avec scrupule, et c'est ce qui rend sa marche si ferme et si droite : Marmontel paroît avoir plus d'esprit, M. de Laharpe plus de raison, si pourtant on peut séparer ces deux choses; le premier affecte la profondeur, le second se contente d'avoir du goût; l'auteur du *Cours de Littérature* se borne à faire des applications des principes déjà connus; l'auteur des *Élémens* a la prétention d'en inventer de nouveaux; l'un a ce qu'on pourroit appeller la foi littéraire, l'autre veut examiner les dogmes; l'un reçoit les principes pour ce qu'ils sont, l'autre demande les raisons des principes; si le premier s'écarte quelquefois de la bonne doctrine, c'est par passion ou par préjugé; quand le second s'en écarte, ce qui arrive souvent, c'est par raisonnement et par réflexion; il y a dans la manière de voir de Marmontel plus d'étendue et moins de justesse, et dans celle de M. de Laharpe moins de hardiesse et plus de sûreté; les *Élémens* sont l'ouvrage d'un littérateur plus ingénieux que solide, qui raisonne trop pour ne pas tomber

dans le sophisme; le *Cours de Littérature* est celui d'un vrai, d'un grand critique, qui ne laisseroit rien à désirer, s'il avoit un peu plus de ce qu'on pourroit appeler la philosophie de l'art.

Il ne faut pas croire cependant qu'il y soit absolument étranger, et c'est ce qu'on pourra remarquer, surtout dans l'article où il compare l'*opéra français* avec l'*opéra italien*, article plein de vues fines et profondes sur les causes des différens progrès de l'art dramatique en France, en Italie, en Angleterre, et en Espagne; l'histoire des développemens successifs de la musique française, des querelles, des discordes, des débats auxquels elle a donné lieu, s'y trouve exposée avec autant de clarté que d'agrément. Les grandes questions de l'art, ces questions qui ont troublé Paris, et qui ont fait couler du sang, y sont traitées et résolues avec beaucoup de justesse, quoiqu'avec un reste d'humeur : on diroit que M. de Laharpe n'a point encore pardonné aux Glukistes, tant le fanatisme des arts, et particulièrement la passion de la musique, paroît capable de laisser dans le cœur d'incurables blessures et de longs ressentimens! il se fâche encore aujourd'hui, il se courrouce, et cette aigreur va même jusqu'à la déclamation, jusqu'au pathétique et à l'éloquence. A l'occasion de l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, que ses adversaires paroissoient préférer à la tragédie de Racine, il s'écrie : « Non, je ne souffrirai pas cette espèce de sacrilége; tout à l'heure, je ne « m'en soucierai plus, il est vrai, quand des sacriléges « d'une autre espèce m'occuperont tout entier; mais « jusqu'à la fin de ce cours (eh! que n'y suis-je déjà!) « je dois tenir ferme à mon poste, et je défendrai le ter- « rain! Et, après tout, j'ai droit de dire à ceux qui se

« mêlent de ce qui ne les regarde pas, que ce terrain « est le mien : *terra quam calco mea est.* J'ai même « la consolation de savoir qu'il ne restera pas, après « moi, sans défenseur, et je sais à qui résigner ma « place !..... »

On pourroit trouver un peu d'excès dans ce mouvement oratoire, qui termine un article sur l'*Opéra* : avant de l'apprécier définitivement, on pourroit balancer entre le sublime et le ridicule, qui se touchent souvent de près; mais c'est ici une colère d'artiste, et il y a toujours quelque chose de touchant, et de risible à la fois, dans ces sortes de colères : de touchant, parce qu'elles semblent tenir à l'inspiration du génie et à l'amour du beau; de risible, parce qu'il est rare qu'elles aient un motif bien solide : assurément, il n'y a pas de risque qu'on préfère jamais sérieusement l'opéra de Duroulet, malgré la musique de Gluck, à une des plus belles et des plus parfaites tragédies de Racine; cela est bon à dire dans un pamphlet de parti, où l'on cherche beaucoup plus à dépiter ses adversaires, qu'à les convaincre; mais jamais un homme de bon sens, quand il sera de sang-froid, n'établira même de comparaison, et il ne faut pas se fâcher contre ceux qui n'ont pas le sens commun; il faut tout au plus en rire, *ridiculum acri*, etc. Il ne faut point se peindre comme un soldat, la lance en arrêt, qui défend le champ de bataille, surtout quand ce champ de bataille n'est disputé par personne; il ne faut point crier à tue tête : *Terra quam calco mea est!* parce que l'emphase de cette exclamation contraste beaucoup trop avec la petitesse du sujet, et du *terrain*; il ne faut point, par une confusion d'idées choquantes, assimiler aux trop réels sacriléges, dont l'humanité gémit,

les sacriléges métaphoriques de ceux qui ne respectent point assez Racine ; enfin, il ne faut point clore un morceau de critique, comme Bossuet termine l'oraison funèbre du grand Condé.

Il est impossible de ne pas voir bien distinctement deux hommes dans M. de Laharpe : personne ne possède mieux le langage de la raison, et n'en a la mesure plus exacte, dans certains cas ; dans d'autres, il se laisse entraîner au delà du but avec une facilité qui n'est que foiblesse; il n'est plus maître de lui; il n'est plus reconnoissable ; on peut dire qu'il se passionne souvent pour la raison, hors de toute raison : ses mouvemens ont alors quelque chose qui ressemble à la frénésie; sa vue se trouble, et la chaleur du sentiment, qui souvent éclaire les autres hommes, semble éteindre en lui toute lumière : autant son esprit a de justesse, autant son caractère paroît avoir d'exagération; quand il compose avec l'un, il est mesuré, exact, sensé, lumineux; quand c'est l'autre qui l'inspire, il ne connoît ni convenances, ni frein, ni règle, ni bornes : il se plonge dans le chaos. Ceux qui liront ces deux volumes du *Cours de Littérature*, auront lieu de faire plus d'une fois cette observation.

L'esprit est choqué de ces disparates, qui sont fréquentes dans la partie que nous annonçons, et qui sont d'autant plus sensibles, qu'on a lieu d'être content d'un plus grand nombre d'articles : ceux que nous venons d'indiquer sont excellens, et nous n'avons pas lu avec moins de plaisir la critique des comédies de Fabre-d'Eglantine et celle des pièces de Beaumarchais. M. de Laharpe juge à la fois, dans ce dernier, l'homme et l'écrivain : c'est une véritable apologie; il repousse tous les mauvais bruits répandus sur le compte de cet homme

singulier et particulièrement l'accusation de *l'empoisonnement des deux femmes ;* il le peint comme un homme aussi estimable par son caractère que par ses talens : c'est à ceux qui ont connu Beaumarchais à prononcer sur ce nouveau plaidoyer en faveur d'un homme qui a tant plaidé pendant sa vie. Ses pièces de théâtre sont parfaitement appréciées ; et les réflexions que M. de Laharpe fait sur ses *Mémoires* sont surtout curieuses et intéressantes par la nouveauté des vues, aussi justes que délicates ; les ouvrages de Fabre-d'Eglantine sont également bien analysés et jugés. En général, on lit avec plus de plaisir les observations du critique, quand elles tombent sur des productions récentes, et qui n'ont point encore été classées par un jugement formel : je trouverai partout ce que M. de Laharpe peut me dire sur Homère, sur Corneille, sur Racine ; mais je suis bien aise d'avoir l'avis d'un littérateur tel que lui, quand il s'agit de mes contemporains.

Je terminerai par une autre réflexion : on a quelquefois reproché à l'écrivain qui rédige les articles de *spectacles* dans ce journal, de critiquer trop sévèrement certaines pièces : il s'est élevé particulièrement quelques réclamations sur ce qu'il a dit du *Philinte* de Molière ; je prie les réclamans de lire la critique de cette comédie dans M. de Laharpe ; ils verront que les observations et les jugemens sont absolument les mêmes des deux côtés ; ils pourront voir aussi que M. de Laharpe parle des *Précepteurs* comme on en a parlé dans le terrible *Feuilleton.* Ce rapprochement peut s'étendre encore plus loin : la plupart des anciennes pièces, et même la plupart des acteurs dont il est question dans la *Correspondance avec le grand duc de Russie,* y sont appréciés comme

dans le *journal des Débats*; apparemment on ne soupçonnera pas le rédacteur du *Feuilleton* de s'être entendu avec M. de Laharpe : d'où vient donc cette conformité?

XXVII.

Les Ruines de Port-Royal, par monsieur l'abbé Grégoire.

31 juillet.

Les ruines des anciens monastères ont quelque chose de poétique, de touchant et d'auguste :

. . . . C'est là qu'amante du désert,
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires,
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître, impénétrable au jour;
Les degrés de l'autel, usés par la prière;
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire. . . .
. . . .
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude, en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre. . . . .

(Delille.)

La hache révolutionnaire a multiplié sur la surface de la France ces images mélancoliques; mais *Port-Royal*, qu'elle n'auroit sûrement point épargné, avoit été détruit long-temps avant que nous fussions atteints de la fureur

de tout détruire, et même avec des circonstances qui prouvent que les passions, quelles qu'elles soient, agissent à peu près de la même manière, à toutes les époques : après plus de cinq siècles d'existence, ce célèbre monastère fut renversé en 1710, les religieuses arrachées de leurs demeures, et dispersées dans d'autres couvens; on démolit de fond en comble un immense et magnifique édifice, qui avoit coûté plus de quinze cent mille francs, et dont on auroit pu se servir pour y former un hospice ou une manufacture; en faisant évacuer l'abbaye, les sbires commirent des pillages et des profanations auxquelles on mit le sceau en 1711, lors de l'exhumation : des hommes sans pudeur, insultant aux restes des morts, hachoient les corps à demi-consumés, tandis qu'on laissoit les chiens s'en disputer les lambeaux; ces débris de l'humanité, ainsi profanés, furent jetés dans divers cimetières; la persécution s'étendit même sur les gravures qui représentoient *Port-Royal*; on fit rechercher et saisir ces estampes. Dans la suite, M. de Beaumont, homme d'ailleurs si respectable sous beaucoup de rapports, fit arracher jusqu'aux fondemens de la maison, et obtint qu'on en emploieroit les décombres à construire un aqueduc. Un jour M. le cardinal de Noailles, qui avoit ordonné la destruction de *Port-Royal*, cédant à des sollicitations réitérées, se décida à visiter les ruines encore nouvelles de cet antique monastère; à leur aspect, il se troubla et fondit en larmes, et c'est à cette occasion qu'on dit ce mot qui fut depuis répété, que *les pierres de Port-Royal retomboient sur lui.* Cette abbaye étoit située à une lieue de Chevreuse, et à deux lieues de Versailles, dans une vallée aussi pittoresque que celle d'Ermenonville.

Ce seroit à l'éloquent et sensible auteur d'*Atala* qu'il appartiendroit d'exprimer et de peindre les émotions que doit faire naître aujourd'hui le spectacle touchant de ce lieu désolé : M. l'abbé Grégoire, très-foible écrivain, est trop au-dessous d'un pareil sujet. Au reste, il ne paroît pas avoir eu pour but principal d'intéresser par le charme des descriptions et des peintures : les ruines de *Port-Royal* ne sont qu'un cadre qu'il a choisi pour exposer certaines idées ; c'est un texte qui lui sert à reproduire, sous la protection de quelques grands noms, des principes que peut-être il croit utile de rappeler aujourd'hui ; j'en avois le pressentiment avant d'avoir lu son ouvrage ; je me disois : « Comment se fait-il que M. l'abbé Grégoire, « qui doit avoir maintenant d'autres occupations, s'a- « muse à composer une brochure sentimentale sur les « *ruines de Port-Royal?* » Ce pressentiment, je crois, ne m'a pas trompé ; et peut-être ne doutera-t-on pas du but secret que j'indique, en lisant les passages suivans :

« On soutint toujours à *Port-Royal* que les moli- « nistes montroient Dieu moins puissant qu'il n'est, et « le pape plus puissant qu'il ne doit être.

« On tira la ligne séparative entre les droits légitimes « du chef de l'Eglise, et les exagérations dictées par « l'ambition.

« Les savans de *Port-Royal* peuvent être cités comme « *les précurseurs de la révolution ;* aussi la calomnie les « peignoit-elle comme des séditieux, parce qu'ils dé- « testoient d'autant plus le despotisme, qu'ils étoient sé- « vères observateurs des lois.

« *Jansenius* fut accusé d'avoir rédigé des mémoires « pour engager les Flamands à se constituer en corps de « république, comme les Hollandais et les Suisses : si

« cette accusation est vraie, inscrivons honorablement « le nom de l'évêque d'Ypres *dans les fastes du répu-* « *blicanisme.*

« Après lui, doit figurer le fameux abbé de Saint- « Cyran, qui, dans son livre intitulé *Question royale,* « a posé le principe irréfragable de la *souveraineté des* « *peuples.*

« Divers littérateurs attribuent à un adhérant de Port- « Royal l'ouvrage fameux qui parut anonyme vers la « fin du dix-septième siècle, sous ce titre : *Vœux d'un* « *patriote,* ou *Soupirs de la France qui aspire après* « *la liberté.* On y articule clairement que les états sont « *supérieurs au roi,* et dépositaires de *la souverai-* « *neté,* etc. etc. etc. »

Ces extraits suffisent pour faire connoître l'esprit de cette brochure :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Le gouvernement nous a promis que nous verrions bientôt cesser le *scandale des dissensions religieuses :* cette promesse rassure tous les vrais amis de la paix et de la tranquillité publique. Les autres semences de discorde et de trouble sont étouffées ; est-ce dans le sanctuaire et sur les autels que l'on verra renaître encore de nouveaux rejetons de zizanie ? Les ruines mêmes de *Port-Royal,* ce monument des fureurs de l'esprit de parti, qui n'est point l'esprit religieux, parlent éloquemment en faveur de la concorde, et désavoueroient hautement le zèle inconsidéré qui feroit rechercher, dans cette poussière et parmi ces cendres, quelques étincelles des anciennes factions, pour échauffer les nouvelles.

XXVIII.

A l'auteur du compte rendu dans le *journal des Débats* du *Cours de Littérature*, par M. DE LAHARPE.

10 août.

Je viens de lire, dans le journal du 11 thermidor, le compte que vous avez rendu des deux nouveaux volumes que M. de Laharpe a ajoutés à son *Cours de Littérature*.

Les observations que j'ai à vous faire ne regardent point l'ouvrage de M. de Laharpe, que je n'ai pas encore lu : il sera principalement question entre nous de l'étrange assertion que cet écrivain s'est permise sur le compte de M. Marmontel. Non-seulement il l'accuse de manquer de goût; mais, pour justifier cette inculpation, il cite un absurde et insolent propos qu'il attribue à cet écrivain distingué. « Il passe pour certain, dit-il, qu'il « arracha un jour les œuvres de Racine des mains de « madame Denis, en lui disant : *Quoi! vous lisez ce « polisson-là?* »

Je n'essaierai pas de prouver contre M. de Laharpe, et un peu contre vous, que l'auteur des Contes Moraux, de Bélisaire, des Incas, de plusieurs charmantes comédies, ne peut pas être accusé de manquer de goût : une dissertation sur ce point nous mèneroit trop loin; je me contenterai de renvoyer M. de Laharpe à la réponse que fit à son discours de réception à l'académie M. Marmontel, qui remplissoit ce jour-là les fonctions de directeur. Ce discours, qui est un modèle de finesse, de tact, de style, et même de goût, contient d'utiles avis que

M. de Laharpe paroît avoir oubliés, et qu'il ne reli[illegible] peut-être pas sans fruit.

Contre vous, Monsieur, je produirai presque tout ce que M. Marmontel a écrit en prose, et même un grand nombre des morceaux de ses pièces en vers. J'avouerai cependant avec vous que ses tragédies ne sont pas parfaites; mais Corneille et Voltaire, auxquels on ne sauroit contester le goût sans se traduire soi-même comme un barbare, n'ont pas toujours réussi dans ce genre, qui étoit particulièrement le leur.

En théorie, M. Marmontel avoit quelques systèmes à lui; mais si ce sont des erreurs, elles appartenoient à son imagination, et n'étoient que spéculatives : lorsqu'il écrivoit, il rentroit alors comme malgré lui, et par instinct, dans les routes que les grands modèles nous ont frayées. C'est ce sentiment du vrai, cet instinct presque involontaire qui nous porte vers le beau, que l'on appelle le goût; et M. Marmontel est peut-être, de nos auteurs modernes, celui qui l'a le plus généralement conservé.

C'est, sans doute, afin de rendre pour M. de Laharpe le trait moins piquant, que vous refusez également à ces deux grands théoristes la gloire des succès dans la pratique : ce jugement me paroît injuste de votre part, au moins à l'égard de M. Marmontel, dont seul j'ai voulu ici parler. La critique peut trouver encore à s'exercer dans les ouvrages qui présentent le plus de beautés; mais les taches qu'elle découvre ne font pas pour cela proscrire l'ouvrage même qui les renferme : une manière de juger aussi sévère anéantiroit toute la littérature; car je doute qu'il existe, même parmi les anciens, un seul ouvrage qui pût résister à une pareille épreuve. Quoi

qu'il en soit, contester à l'auteur des Contes Moraux toute espèce de succès, c'est nier un fait dont quarante ans d'expérience nous ont fourni la preuve. J'aimerois autant disputer ce genre de gloire à *Zaïre*, à *Mahomet*, et même à *la Henriade*.

Je reviens au propos attribué par M. de Laharpe à M. Marmontel. C'est ce propos qui, dans mon intention, fait l'objet principal de cette lettre. Un homme, même de talent, peut faire de mauvaises tragédies. Il y a loin, dans ce genre, de la théorie à la pratique.

Boileau, si justement célèbre par la pureté et la sévérité de son goût, n'a jamais osé s'engager dans cette carrière difficile; et puisqu'il ne l'a point tenté, il est à présumer que s'il s'y fût essayé, il n'y auroit pas réussi. Mais un homme d'esprit, tout en faisant de foibles tragédies, ne sauroit refuser à Racine le tribut d'admiration que l'homme le plus ordinaire ne manque jamais de lui payer. Une pareille inculpation qui, si elle étoit fondée seroit faite pour dégrader pleinement un écrivain, est donc le plus sanglant outrage que l'on puisse faire à sa réputation littéraire.

Si je pouvois supposer que M. de Laharpe mêlât encore à la noble passion de la gloire, l'alliage des petites passions dont *il passe pour certain* qu'il étoit autrefois tourmenté, une accusation aussi grave contre un homme qui est son rival dans plus d'un genre, cesseroit de me surprendre. Mais qu'aujourd'hui M. de Laharpe, après avoir dépouillé le vieil homme, recueille, dans un monument qu'il élève pour la postérité, des anecdotes inventées ou dénaturées par la calomnie; qu'il ternisse de gaîté de cœur, et avec l'accent d'une haine déguisée, la réputation dont jouissoit paisiblement un ancien con-

frère devenu le patriarche de la littérature, d'un homme également estimé des hommes de lettres et des hommes de bien, j'avoue qu'un pareil trait devient pour moi absolument inexplicable.

Vous repoussez, il est vrai, Monsieur, cette assertion aussi légère qu'impardonnable; mais ne méritez-vous pas quelque petit reproche pour la foiblesse avec laquelle vous la réfutez? Vous n'êtes que *tenté de révoquer en doute l'anecdote qui ne vous paroît pas vraisemblable;* et lorsque vous vous contentez d'alléguer pour la défense de M. Marmontel, que *disciple et favori de Voltaire, il ne se seroit pas permis de heurter si grossièrement les goûts et les opinions de son maître et de son protecteur, en présence d'une nièce de ce même protecteur,* ne semblez-vous pas faire entendre que, dans toute autre position, M. Marmontel auroit fort bien pu tenir le propos qu'on lui prête si injustement?

C'est, Monsieur, par le mérite connu de M. Marmontel que vous deviez le défendre : c'est avec ses ouvrages que vous auriez dû repousser l'accusation; et alors, vous n'auriez pas seulement été tenté de révoquer en doute l'anecdote comme peu vraisemblable, vous l'auriez jugée, sans balancer, et fausse et calomnieuse.

J'ai vécu avec M. Marmontel dans une grande intimité; je ne l'ai jamais entendu prononcer le nom de Racine qu'avec respect, et parler de ses ouvrages qu'avec enthousiasme.

Mais voici une preuve plus décisive encore que mon témoignage.

J'ouvre son épître aux poëtes, intitulée *les Charmes de l'Étude*, pièce couronnée à l'académie en 1760. Voici ce que j'y lis :

Des passions, élémens de nos ames,
La plus active est celle de l'amour :
Mille couleurs en nuancent les flammes.
L'amour se change en colombe, en vautour :
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein,
Et de ses traits se déchirant le sein,
Il est le dieu, le prêtre et la victime.
Tel est l'amour dans nos cœurs, dans nos vers :
Lui seul anime, embellit l'univers;
Lui seul anime, embellit la peinture :
La poésie, ainsi que la nature,
Doit à l'amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside,
Et qui de fleurs a semé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine enseigna l'art du chant,
Enfant gâté des Muses et des Grâces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous, ses rivaux, vous dont il suit les traces,
Tendre Tibule, et toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'amour, dans les larmes qu'il verse,
En soupirant, détrempe ses couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec des pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur n'en soyez point jaloux;
C'EST VOTRE MAITRE, IL VOUS SURPASSE TOUS.
L'amour l'inspire, il en fait un Apelle :
A Champ-Mèlé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit son flambeau :
Ce n'est souvent que le même modèle;
Mais l'attitude, à chaque instant, nouvelle,
Le reproduit à chaque instant plus beau.
Eh quoi! l'amour, un songe, une folie,
Est-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la scène est avilie;
Et du théâtre il falloit le bannir.
Ah! malheureux, dont la mélancolie

Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'est assez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane, et si fière, et si tendre,
Qui respirant la vengeance et l'amour,
Menace, tremble, ose et craint tour à tour;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, et tantôt indignée.
Du cœur humain ces reflux orageux
Ne sont, pour vous, que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste
Pour vous toucher sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime,
Vous demandez des spectacles plus forts.

Et plus bas, dans la même épître, après avoir fait un grand éloge de Quinault, il continue ainsi :

Si le Français, par Racine embelli
Lui doit la grâce unie à la noblesse;
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant, et nombreux sans foiblesse.

Je demande à M. de Laharpe si c'est ainsi que l'on parle d'un homme qu'on regarde comme un *polisson?*

Cette pièce, qui appartient à la jeunesse de l'auteur, est un chef-d'œuvre de goût digne des poëtes les plus distingués, par le charme avec lequel elle est écrite, et du sévère Boileau lui-même, par la manière dont les premiers hommes de la littérature y sont jugés. J'ai prolongé la citation, parce qu'elle a le double avantage de réfuter pleinement l'anecdote que M. de Laharpe semble vouloir accréditer, et de lui prouver que M. Marmontel n'avoit pas besoin *de trente ans d'un commerce assidu*

avec les gens de lettres de l'académie, pour réconcilier son oreille avec l'harmonie, et ses idées avec la vérité.

Je dois ajouter, comme un moyen qui n'est pas étranger à la question que je discute, que cette pièce fait d'autant plus d'honneur au goût et aux talens du jeune poëte son auteur, qu'elle lui obtint le prix sur deux terribles concurrens, MM. Thomas et Delille, dont l'académie proclama les ouvrages en témoignant ses regrets de n'avoir pas eu deux couronnes de plus à distribuer. On conviendra qu'un pareil triomphe est mille fois plus flatteur que celui que l'on ne remporte que sur soi-même, comme il est arrivé à M. de Laharpe, et, avant lui, à l'abbé Pellegrin, parce qu'il est évident alors que l'on n'avoit pas à combattre des adversaires bien redoutables.

Je ne fais plus qu'une seule réflexion : j'ignore l'anecdote que rapporte M. de Laharpe, et dont j'entends parler pour la première fois, est vraie; j'ignore également si, en supposant qu'elle soit vraie, les expressions citées sont bien celles dont M. Marmontel s'est servi; mais je veux bien le croire, et, dans ce cas, je n'y vois qu'une contre-vérité que l'on se permet souvent sans déroger à la bonne plaisanterie. Dans ces circonstances, le ton, la personne dont on parle, et celles qui écoutent, expliquent suffisamment l'intention, et personne ne s'y trompe; c'est même alors dans l'excès de l'injure que se trouve ordinairement l'éloge : il n'est personne qui n'ait eu quelquefois occasion de faire cette sorte de plaisanterie, que la familiarité seule autorise. Or, M. Marmontel, aimé de M. de Voltaire, libre dans sa maison comme un fils peut l'être chez son père, en mesure par conséquent de plaisanter avec la nièce de son

bienfaiteur sans manquer à aucune convenance, a fort bien pu dire : *Vous lisez ce polisson-là?* comme on dit à son ami : *Vous causez avec cet ignorant? Vous recevez chez vous ce mauvais sujet?* pour désigner un homme avec lequel on est assez libre, pour exprimer de cette manière tout le cas que l'on fait de ses connoissances ou de ses vertus.

Cette explication simple, naturelle, et non-seulement vraisemblable, mais évidemment vraie, n'auroit pas dû échapper au tact de M. de Laharpe : il s'est plaint trop souvent et trop amèrement des injustices qu'on lui a faites, en dénaturant des faits ou en calomniant ses intentions, pour n'être pas très-attentif à éviter un pareil reproche. Il ne devoit donc pas déterrer un propos obscur, sans conséquence, et fait pour mourir en naissant dans la société à laquelle il étoit adressé, ni surtout, par un art perfide, le dépouiller du ton et des circonstances qui en déterminent le sens, pour justifier dans la postérité le jugement au moins très-hasardé par lequel il veut flétrir la réputation d'un écrivain si recommandable.

Je dis que ce jugement est au moins hasardé; et il faut bien que M. de Laharpe le soupçonne lui-même, puisqu'il a recours à de pareils manéges pour l'étayer.

J'ai rempli, Monsieur, le devoir de l'amitié, en vengeant la mémoire de M. Marmontel d'une inculpation aussi injuste qu'indécente. Vous remplirez un devoir de justice en publiant cette lettre, quoiqu'elle n'ait d'autre mérite que celui de l'intention. Peut-être M. de Laharpe sentira-t-il qu'il a aussi un devoir à remplir, en réparant solennellement l'injure grave qu'il a faite à un

homme célèbre, auquel, sous tout rapport, il devoit plus d'égards.

Je suis avec l'estime due à vos talens, Monsieur, votre très-humble serviteur,

Un de vos abonnés.

XXIX.

Réponse à la lettre sur M. de Marmontel, insérée dans le numéro du 10 août 1801.

18 août.

En rejetant comme invraisemblable une anecdote injurieuse pour Marmontel, nous ne devions pas nous attendre à voir le zèle de ses amis s'enflammer contre nous. Mais qui peut se flatter de satisfaire l'amitié? On ne rend jamais assez d'hommages à l'objet de son culte : plus elle obtient, plus elle exige; et cette espèce d'ambition, dont l'origine est si louable, se tourne quelquefois contre elle-même : il arrive qu'elle nuit par ses empressemens à celui qu'elle veut servir; c'est ce qui a fait dire à La Fontaine :

Rien n'est si dangereux qu'un indiscret ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

La critique voudroit se taire sur la tombe de M. de Marmontel, et livrer ses ouvrages à leur destinée, en respectant son caractère : sa réputation, qui ne sauroit alarmer l'envie, mérite toutes sortes d'égards; il a su conserver, au milieu des passions et des cabales de ce siècle, cette modération, qui est la dignité de l'homme

de lettres ; on ne le vit jamais s'abandonner à ces frénésies si scandaleuses et si universelles, qui ont déshonoré la littérature dans ces derniers temps ; et la fin de sa vie est devenue un exemple de sagesse et une leçon de vertu : aussi n'est-ce qu'à regret que nous nous voyons aujourd'hui dans la nécessité de répondre aux éloges exagérés de l'amitié, et de la prévention.

Ce sont elles qui nous accusent d'avoir trop aisément souscrit au jugement de M. de Laharpe sur cet écrivain ; ce sont elles qui se plaignent de ce que nous paroissons refuser à M. de Marmontel le mérite d'un goût très-pur ; ce sont elles, enfin, qui voudroient que nous eussions repoussé plus vigoureusement l'anecdocte citée par l'auteur du *Cours de Littérature* ; et en tout cela, c'est M. de Laharpe beaucoup plus que nous que l'on paroît avoir eu l'intention d'attaquer, et c'est à lui qu'il appartiendroit de défendre les opinions qu'il professe et les faits qu'il avance ; mais comme notre déférence à son autorité n'est pas entièrement aveugle, nous sommes forcés de plaider un peu sa cause, en plaidant la nôtre, et de prendre part à sa querelle, après avoir participé à ce qu'on appelle ses erreurs et ses torts.

Il me semble d'abord que loin d'être mécontent du jugement de M. de Laharpe sur Marmontel, on devroit s'en féliciter : il règne dans tout cet article un ton de modération et de bienveillance très-sensible, qu'on ne sauroit prendre pour de la perfidie : car il faut rendre justice à chacun, la malice et la perfidie sont les moindres défauts de M. de Laharpe ; il dit toujours franchement et crûment sa pensée ; il critique avec beaucoup de sévérité, mais sans amertume, des tragédies qui sont jugées depuis long-temps, et que tous les efforts de l'a-

mitié ne sauroient arracher à l'oubli; il n'est même, dans cette critique, que l'interprète et l'écho de la voix publique, qui, en accordant à M. de Marmontel beaucoup d'esprit et de talent, lui refuse absolument le genre de dispositions nécessaires pour réussir dans la tragédie; s'il n'a point pallié les fautes et les erreurs de cet écrivain, il n'a point dissimulé non plus ses titres à l'estime : M. de Marmontel n'a fait qu'une tragédie passable, et M. de Laharpe s'empresse de montrer les beautés qui s'y rencontrent; il propose même à la famille d'y faire les changemens et les corrections qui pourroient la rendre entièrement digne de la scène; cette courtoisie n'est pas familière à l'auteur du *Cours de Littérature*, et il paroît assez évident qu'il n'a point séparé, dans cette circonstance, ce qu'exigeoient la justice et l'équité, d'avec ce qu'il devoit à la mémoire d'un ancien ami. Distinguons toujours avec soin les faits que le critique rapporte et les opinions qu'il énonce; car les uns et les autres ne peuvent être jugés d'après les mêmes règles : s'il dit que M. de Marmontel eut besoin de trente ans d'un commerce assidu avec les gens de lettres pour réconcilier son oreille avec l'harmonie, et ses idées avec la vérité, je ne vois là qu'un fait qui ne peut être attesté ou démenti que par les contemporains de M. de Marmontel, et auquel on répond mal en citant une petite pièce assez bien tournée, tandis que les autres pièces de cet écrivain, ses préfaces, ses poétiques, etc., semblent le prouver invinciblement; mais d'ailleurs ce fait est plus historique que littéraire, et ne change rien au fond du jugement : il importe en effet assez peu de savoir les détails de l'éducation de M. de Marmontel; c'est par ses œuvres que l'on juge un écrivain.

Et quels sont les ouvrages que cite l'auteur de la lettre pour justifier ce qu'il dit du *bon goût de M. de Marmontel?* Les *Contes moraux*, *Bélisaire*, *les Incas*, quelques opéras comiques : il seroit beaucoup trop long, comme il en convient lui-même, de discuter le mérite de ces différentes productions; elles en ont sans doute, mais ce n'est point par le goût qu'elles brillent, et quelques-unes même sont tombées dans l'oubli le plus profond: personne ne lit aujourd'hui ni *les Incas*, ni *Bélisaire*; l'un ne dut un moment de vogue qu'à la censure de la Sorbonne; les autres furent toujours regardés comme un ouvrage souverainement ennuyeux, quoiqu'il soit précédé d'une préface, qui est, à mon avis, un des meilleurs écrits de l'auteur; quant aux *Contes moraux*, sans lesquels M. de Marmontel auroit très-peu de réputation, ils sont en général dignes du succès qu'ils ont obtenu; mais le style en est à la fois lourd et précieux, mignard et guindé, absolument dépourvu de naturel, en affectant les grâces de la naïveté, plein de recherche, en visant à la familiarité; c'est par la finesse de l'invention, par l'originalité des plans, par la naïveté piquante des aperçus, par l'agrément de quelques tableaux que l'auteur rachète le vice général de la diction : M. de Marmontel a montré dans ces contes beaucoup d'esprit et peu de goût; je m'en rapporte là-dessus à tous les vrais gens de lettres. Au reste, il ne s'agissoit, dans l'article de M. de Laharpe, et dans celui que nous avons fait à son occasion, que des tragédies de M. de Marmontel, et il suffit de lire quelques-unes de ces tragédies, pour voir à quel point son *oreille étoit brouillée avec l'harmonie* : une versification âpre, rude, pénible, atteste qu'il n'étoit point doué de cette heureuse organisation qui fait les poëtes, et qui les rend si sensi-

bles aux charmes d'une diction mélodieuse. Ses préfaces, d'un autre côté, prouvent que les principes qu'il suivit en composant, n'étoient qu'à lui; mais ils n'en étoient pas meilleurs, et jamais esprit ne parut, en effet, plus *brouillé avec la vérité*; mais c'est surtout sa *Poétique*, proprement dite, qui est curieuse : on y trouve un traité sur la versification française tout-à-fait digne de Ronsard ou de M. Urbain Domergue. M. de Marmontel avoit un sentiment si peu vrai du génie de notre langue, qu'il proposa dans cette *Poétique* de transporter dans les vers français la mesure des vers grecs et des vers latins; c'est précisément ce qu'on avoit voulu faire vers la fin du quinzième siècle; peut-être l'ignoroit-il, et regardoit-il cette idée comme une grande découverte : quoi qu'il en soit, mécontent sans doute de l'harmonie des Boileau, des Racine et des Voltaire, il vouloit que nous eussions recours aux spondées et aux dactiles; en un mot, cette *Poétique* est un chef-d'œuvre de déraison et de ridicule; les Diderot et les Mercier n'ont jamais rien conçu de plus complètement insensé; peu de personnes l'ont lue, parce qu'elle est sur-le-champ tombée dans le décri; mais ceux qui voudront avoir la mesure exacte des erreurs littéraires de M. de Marmontel, avant qu'il se fût fait du goût par raison, n'ont qu'à l'ouvrir, et ils concevront à peine qu'un homme d'esprit ait pu, au milieu des lumières du dix-huitième siècle, s'égarer à ce point.

D'après cela, comment aurions-nous pu, comme le veut l'auteur de la lettre, nier formellement une anecdote qui n'est point absolument en contradiction avec les principes professés par M. de Marmontel, et qui se présente appuyée de l'autorité de M. de Laharpe? Nous nous sommes contentés de la regarder comme invraisem-

blable, parce que la grossièreté des termes et l'inconvenance du propos ne nous paroissoient point d'accord avec le caractère poli et mesuré de M. de Marmontel. C'est d'après ses ouvrages, nous dit-on, que vous auriez dû regarder ce fait comme *faux et calomnieux*. Mais d'après quels ouvrages? Ceux que nous venons de citer, et ils sont en grand nombre, ne devoient pas, je crois, nous conduire à cette conclusion. On nous oppose son *Épître aux poëtes*, couronnée par l'académie en 1760; mais on ne songe point que cette épître même est pleine d'hérésies littéraires : c'est là qu'on trouve ces vers si souvent reprochés à M. de Marmontel, et à l'académie qui parut les adopter :

> Sans feu, sans verve et sans fécondité,
> Boileau copie, on diroit qu'il invente, etc.
> . . . .
> Jamais un vers n'est sorti de son cœur, etc.

Dire de Boileau qu'il est *sans feu, sans verve et sans fécondité!!* cela est digne de l'auteur de la *Poétique* dont nous venons de parler; il est vrai que l'*Épître aux poëtes* contient un assez bel éloge de Racine; mais cet éloge est-il bien sincère? n'est-il pas mis là pour faire passer la diatribe contre Despréaux? Voilà ce que la doctrine de M. de Marmontel et le ton de cette épître donnent le droit de demander : il eût été trop fort, sans doute, d'attaquer à la fois, dans une même pièce, les deux plus grands poëtes français, et l'académie, dans ce cas, n'eût certainement pas osé couronner l'ouvrage; d'ailleurs, peut-on ignorer que les jeunes concurrens qui se présentoient pour disputer la palme académique, cherchoient toujours à s'accommoder au goût et aux opinions de leurs juges; car leur premier principe étoit

d'avoir le prix. En invectivant contre Boileau, en le traitant d'écrivain froid et stérile, M. de Marmontel ne risquoit rien du tout : c'étoit l'avis des coriphées de l'académie ; mais Racine avoit plus de crédit, et jouissoit de plus de faveur dans ce sénat littéraire ; il falloit ou le louer ou n'en pas parler, et ce dernier parti auroit été trop peu raisonnable : comment auroit-on pu souffrir une telle omission dans une pièce où l'on passe en revue tous les poëtes ? Il suffisoit bien, pour la satisfaction de M. de Marmontel, d'attaquer l'auteur du *Lutrin* et de l'*Art poétique*.

Il est étonnant qu'après avoir réfuté l'anecdote, l'auteur de la lettre tâche néanmoins de l'expliquer : ne semble-t-il point par-là vouloir accorder ce qu'il a d'abord nié formellement ? Si le propos n'a pas été tenu, pourquoi chercher à l'interpréter ? S'il a été tenu, c'est une bien foible réponse qu'un commentaire subtile et forcé, ressource ordinaire de ceux qui manquent de bonnes raisons : nous n'avions pas cherché, nous, de vaines explications ; nous avions révoqué en doute le fait avancé par M. de Laharpe, sur des motifs qui valent sans doute mieux que de pareilles subtilités ; ainsi il se trouve maintenant que l'auteur de la lettre est, en quelque sorte, plus coupable envers la mémoire de M. de Marmontel, que nous ne le sommes nous-mêmes à ses propres yeux. J'aurois bien des choses à dire encore sur quelques endroits de sa lettre ; mais cette dissertation n'est déjà que trop longue ; il faut finir.

Que conclure de tout ceci ? que nous regardons l'*anecdote* comme vraie ? . . . Non, sans doute ; nous l'avions déjà rejetée comme invraisemblable ; maintenant nous sommes portés à la regarder comme fausse, et

nous dirons à l'auteur de la lettre : « Vous nous assurez « avoir vécu dans une grande intimité avec M. de Mar« montel ; vous le connoissiez depuis très-long-temps ; vous « ne l'avez jamais entendu prononcer le nom de Racine « qu'avec respect, et parler de ses ouvrages qu'avec en« thousiasme ; le témoignage d'un homme qui paroît « mériter qu'on le croie, suffit : il vaut mieux que toutes « vos raisons, auxquelles seules nous avons prétendu « répondre. »

XXX.

Poëme des Jardins, édition de 1801.

29 août.

Comment se fait-il qu'un ouvrage, objet de tant de critiques et de tant de satires, jouisse encore, au bout de vingt ans, d'une si grande estime, et n'en soit pas moins compté parmi les meilleurs poëmes que notre siècle ait produits ? C'est qu'il a un mérite réel qui balance et fait oublier ses défauts ; c'est qu'en dépit de tous les censeurs, on le lit avec plaisir ; c'est que plusieurs de ses défauts mêmes ont quelque chose de séduisant : si l'on ne peut se lasser de répéter que le *Poëme des Jardins* manque de plan, d'ensemble, de liaison et de chaleur, on ne peut aussi trop redire qu'il est semé de détails charmans, écrit d'un style que M. l'abbé Delille seul possède aujourd'hui, orné d'une versification si brillante, si harmonieuse, si artistement travaillée, qu'elle est le désespoir de tous nos poëtes actuels.

Ce qui manque à cet ouvrage nuit beaucoup moins à sa réputation que ses perfections ne la servent : le défaut d'ordre et de plan n'est presque point sensible pour la plupart des lecteurs qui parcourent rapidement le poëme, entraînés par l'irrésistible magie des détails, et par la mélodie enchanteresse des vers : quand un chemin est couvert de fleurs, quand il n'offre aux yeux que d'agréables perspectives et de rians paysages, on n'examine pas s'il est le plus direct; si quelquefois l'art du poëte dégénère en affectation, si sa diction élégante devient quelquefois précieuse, si sa manière n'a pas toujours ce naturel heureux, qui caractérise les écrivains d'un goût parfait, elle attache toujours par la variété des formes diversifiées à l'infini; elle réveille par le piquant des surprises ménagées avec adresse; elle intéresse, elle plaît par le sentiment des efforts mêmes que l'auteur paroît avoir faits pour plaire à son lecteur.

Quoi qu'en disent de graves censeurs, on cherche beaucoup plus à s'amuser qu'à s'instruire dans la lecture d'un poëme didactique : l'agrément est le principal; les préceptes ne sont que l'accessoire; il est vrai que la poésie fut en possession, dans les temps anciens, de dicter des leçons aux hommes; elle fut leur première législatrice; mais il y a long-temps que la politique, les arts et les sciences ne parlent plus en vers : les cultivateurs romains lisoient beaucoup plus sans doute les livres de Caton sur l'agriculture que les *Géorgiques* de Virgile, qui n'empêchèrent point cet art de tomber immédiatement après le règne d'Auguste, dans un mépris dont Columelle se plaint éloquemment; les peintres qui veulent s'instruire n'ont point recours au poëme de Lemière sur la peinture, quoique ce poëme ne manque pas de

beautés; ils s'adressent plus volontiers à l'abbé Dubos, qui ne leur parle que dans une prose assez incorrecte; je ne crois pas qu'aucun acteur ait jamais essayé de se former par la lecture du poëme de Dorat, sur la déclamation, qu'on peut cependant regarder comme le meilleur ouvrage de cet écrivain; le *Prædium rusticum* de Vanières, les *Jardins* du père Rapin, poëmes charmans, quoique écrits en latin par des modernes, sont fort peu consultés par ceux qui veulent faire valoir leur patrimoine, ou embellir leur maison de campagne; La Quintinie, Lenostre et Kent, qui ne savoient point faire de vers, sont les vrais dieux des jardins; c'est sur la terre même qu'ils ont écrit leurs préceptes et déposé leurs oracles en lettres de verdure et de fleurs; et leur autorité sera toujours supérieure à celle de l'auteur des *Géorgiques françaises* et du poëme dont nous parlons: l'objet du poëte se réduit à faire des descriptions et des tableaux; il sait que ce n'est point dans son ouvrage qu'on ira puiser des connoissances solides; la seule idée de poésie et de versification suffiroit même pour inspirer de la défiance à ceux qui voudroient véritablement s'instruire; l'imagination qui invente et qui embellit est toujours si loin de la pratique qui exécute! Un grand seigneur, charmé de la description que Rousseau a faite dans la *Nouvelle Héloïse*, du jardin de Mme. de Wolmar, voulut en avoir un pareil; il fit lire la description à son jardinier, qui lui répondit naïvement: *Monseigneur, cela est fort beau; mais il n'y a qu'un inconvénient, c'est que cela est inexécutable*; qu'un excellent écrivain, comme Boileau, dicte en vers, d'après Horace, les lois de l'art d'écrire, cela ne sauroit tirer à conséquence pour les autres arts qu'un poëte enseigne sans mission, sans les avoir appro-

fondis, et surtout sans les avoir pratiqués lui-même; car la pratique instruit mieux que toutes les réflexions; ainsi, quand il intéresse par de beaux vers, par des peintures brillantes, par des digressions agréables, par des épisodes bien imaginés et bien placés, il a touché au but, il a rempli sa tâche d'autant mieux, qu'il est extrêmement rare qu'on lise de suite un poëme de ce genre : il n'est donné qu'à peu d'amateurs de parcourir d'une haleine, même les *Géorgiques* de Virgile, si supérieurement écrites; *pauci quos æquus amavit Jupiter*. A quoi donc serviroit plus d'ordre, de méthode, d'ensemble et de suite pour des lecteurs qui voltigent de détails en détails, et qui ne lisent que par parties?

Ce n'est pas que nous voulions excuser entièrement, par cette espèce de paradoxe, l'auteur du poëme des *Jardins* : loin de nous toute apologie qui outrageroit les règles de l'art! M. Delille auroit sans doute un bien plus grand mérite aux yeux des connoisseurs, s'il avoit mieux imité la sagesse de ses maîtres, Virgile et Despréaux, dans la conception de son plan, dans la distribution et l'ordonnance de son ouvrage; il auroit surmonté une difficulté de plus, et c'est au poids des difficultés vaincues que les vrais littérateurs pèsent les productions de l'art; mais il ne s'agit ici que d'expliquer la destinée du poëme des *Jardins*, toujours critiqué, toujours lu malgré les critiques; et cette explication peut s'appliquer encore à beaucoup d'autres ouvrages que le public revoit toujours avec plaisir, et que les censeurs étonnés critiquent toujours avec raison.

Les nouveaux ornemens dont l'auteur a enrichi son poëme, les changemens qu'il y a faits confirment encore cette destinée problématique : il s'en faut de beaucoup

qu'ils mettent l'ouvrage à l'abri de la censure; mais ils le rendent plus agréable et plus digne de l'estime dont il a joui jusqu'ici; on remarquera dans ces additions, que le style et la versification de M. l'abbé Delille se sentent un peu des atteintes de la vieillesse, que son coloris n'a plus la même fraîcheur, le même éclat, la même vivacité, que ses inventions sont quelquefois languissantes, que la plupart des transitions qu'il a ajoutées ne sont point heureuses, que ses nouveaux développemens sont un peu longs et traînans, que les transpositions, par lesquelles il a cherché à mettre plus d'ordre dans son ouvrage, l'ont obligé quelquefois de sacrifier de beaux vers, sans qu'on soit véritablement dédommagé de ce sacrifice; mais le morceau sur Pope, mais les épisodes d'Abdolonyme et des solitaires de la Trappe, quoiqu'ils ne soient pas exempts de tout défaut; mais quelques autres endroits qui ont été inspirés à l'auteur par les circonstances dans lesquelles il écrivoit, et qui, pour ainsi dire, ont un intérêt de situation, sont de vraies et solides beautés ajoutées aux beautés déjà nombreuses dont son poëme étinceloit.

Le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, sous le rapport du goût, est de ne s'être pas aperçu que, séduit peut-être et trompé par le point de vue dans lequel il est placé, il écrivoit beaucoup plus pour les Anglais que pour ses compatriotes : les noms durs et barbares dont il a hérissé son poëme avec une profusion qu'on pourroit croire affectée, seroient un ridicule dans toute autre circonstance; si Despréaux, en chantant le passage du Rhin, se plaint de la rudesse des noms que lui présentoient les villes de la Hollande, combien l'oreille si délicate de M. l'abbé Delille n'auroit-elle pas dû être offen-

sée du son baroque de tant de noms propres qui rendent son style anglais en français? La reconnoissance auroit-elle endurci ses organes? sans doute ces vers doivent être fort applaudis en Angleterre; mais quelque flatteurs que ces applaudissemens puissent paroître au poëte, ceux des Français lui sont certainement plus chers encore : ses vrais juges sont en France; c'est là que le mérite et les défauts de ses ouvrages sont mieux sentis que partout ailleurs; les Français même qui sont à Hambourg ou à Londres, et auxquels M. Delille fait entendre encore sur une terre étrangère quelques accens du doux langage de la patrie, ne sont pas dans une position favorable pour bien juger de ses vers : c'est à Paris, redevenu le centre des arts et des lettres, qu'ils ont leur véritable prix; c'est là que tout le rappelle; c'est au moins de ce point de vue qu'il devroit toujours composer.

Cette espèce de partialité a même dérobé à l'auteur quelques beautés qui sembloient se présenter d'elles-mêmes : au lieu de s'étendre avec une diffusion si malheureuse sur les jardins de l'Angleterre, il auroit dû développer davantage quelques idées qui ne sont qu'indiquées dans son poëme, et qui pouvoient lui fournir de nouveaux ornemens : il y a, par exemple, de la disproportion et nne sorte de disparate à ne faire que deux vers sur *Chantilly*, et à décrire très au long les jardins de Malboroug; cependant quel sujet, quelle source de beautés n'offroit pas au pinceau du poëte cet antique et auguste séjour du grand Condé! Quelle image, s'il l'eût peint tel que Bossuet le représente, *embellissant cette magnifique et délicieuse maison, et conduisant ses amis dans ces superbes allées au*

bruit de tant de jets d'eau, qui ne se taisoient ni jour ni nuit! Cette peinture eût du moins retracé la gloire de la patrie, tandis que le poëte n'en rappelle que la honte, en célébrant Blenheim avec tant d'enthousiasme: comment se fait-il que M. Delille ait été entraîné si loin des convenances? Et qui de nous pourroit voir, sans verser des larmes, ces jardins et ce palais cimentés, pour ainsi dire, du sang des Français? A ce nom de Blenheim, qui ne se rappelle aussitôt la sanglante défaite d'Hochstet, où la France perdit quarante mille de ses plus braves soldats, recula de cent lieues devant Malboroug et le prince Eugène, et commença le rude apprentissage de cette longue humiliation qui flétrit les dernières années du règne de Louis XIV? Ce palais de Blenheim fut la récompense des exploits du héros anglais; mais ce n'est point à nous de célébrer ni le héros, ni le monument de sa gloire: non, si M. Delille rentre jamais dans sa patrie, il déchirera cette page de son livre, qu'il n'eût point écrite en France.

Sous tous les rapports, il est extrêmement fâcheux que M. Delille ait persisté à se tenir éloigné de la France: ses vers particulièrement seroient encore meilleurs, s'il les avoit faits dans sa patrie: ses amis l'auroient aidé de leurs conseils et de leurs lumières; il y a une espèce de fatalité attachée aux vers faits en pays étranger: J.-B. Rousseau l'éprouva sensiblement; M. Delille a résisté davantage à cette influence inévitable; mais il n'a pu s'y soustraire entièrement: les étrangers qui savent toujours mal une langue qui n'est pas la leur, applaudissent beaucoup plus à une réputation qui leur impose, qu'à des vers qu'ils entendent à peine; ces applaudissemens, ces louanges, ce triomphe perpé-

tuel, où la voix de la critique ne se mêle point et ne se fait point entendre, sont capables de renverser les têtes les plus fermes; loin des regards de ses juges, on se pardonne aisément tout; loin des censeurs, on devient plus indulgent pour soi-même; l'habitude de parler une langue étrangère influe nécessairement sur le style, et le corrompt insensiblement, et c'est ce qui justifie ces vers de Voltaire, si connus et si souvent répétés :

Or, messieurs les beaux esprits,
Si voulez qu'en vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez pas en Allemagne.

XXXI.

Voyage en Turquie, par M. Lechevalier.

6 septembre.

Dans ce siècle déclamateur, on veut partout des phrases et des hyperboles : un ouvrage ne sauroit plaire s'il n'est oratoire ou poétique; l'aimable simplicité d'un style naturel et vrai n'a plus rien qui nous séduise; l'exagération des figures, la violence des mouvemens, le phébus, le pathos et l'entortillage ont seuls le droit de nous charmer. Le goût des bienséances du style est absolument perdu; on ne demande aujourd'hui que des émotions; pourvu qu'on soit fortement agité, on s'embarrasse peu du reste. On exige des voyageurs eux-mêmes qu'ils soient orateurs et poëtes : des descriptions exactes, des récits naïfs et fidèles n'ont pour nous au-

eun intérêt; nous aimons mieux être trompés par un auteur qui montre de l'imagination, qui vise au sublime, qui se répand en apostrophes brillantes et sonores, que d'être instruits par les relations véritables, mais sans prétention, d'un sage et judicieux observateur.

Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, un voyageur ne chercheroit-il pas à plaire par les agrémens du style? Pourquoi se refuseroit-il le plaisir d'orner ses récits, de rendre ses sensations avec éloquence? Ah! pourquoi! parce que sa qualité de voyageur excite déjà par elle-même assez de défiance, sans qu'il y ajoute celle de rhéteur : dois-je me fier à un écrivain qui, me parlant des mœurs étrangères et des pays lointains, s'amuse à faire des phrases, à tourner des périodes, à m'étaler un art affecté? N'est-il pas à craindre que sa rhétorique ne lui soit plus chère que la vérité? En tout genre, mais surtout dans celui-ci, un auteur qui s'occupe de briller, mérite peu de crédit. Discours superflus! On croit à présent que les règles de l'art d'écrire sont des lois vaines et bizarres, inventées par des pédans; on a totalement oublié qu'elles sont fondées dans la nature; on n'en a plus l'idée, parce qu'on en a perdu le sentiment; et il y a trop de gens intéressés à les méconnoître, pour qu'on puisse espérer de les faire revivre.

Si M. Lechevalier n'avoit consulté que l'esprit du moment, de quelles couleurs vives et brillantes n'auroit-il pas enluminé son ouvrage? Quel pays est plus capable d'éveiller l'imagination que celui dont il nous offre le tableau? De combien d'événemens fameux les rives de l'Hellespont, de la Propontide, du Bosphore et du Pont-Euxin n'ont-elles pas été le théâtre? Tout y rappelle à

l'esprit les plus grands traits de l'histoire et les fictions les plus ingénieuses de la fable; tout y montre aux yeux des monumens que leur antiquité rend vénérables; nulle part les traces du temps ne sont plus marquées et plus sensibles; nulle part le charme des souvenirs n'est plus puissant et plus énergique; la nature elle-même, les montagnes, les fleuves, les bois, les végétations, que les anciens savoient associer à tous les événemens comme à tous les plaisirs, fortifient l'illusion; ce point du globe où l'Europe et l'Asie se touchent, et qui sembloit destiné à devenir le centre du monde civilisé, témoin des plus grandes catastrophes et des révolutions les plus extraordinaires; berceau du christianisme, et tombeau de l'empire romain; tour-à-tour illustré par les arts et dégradé par la barbarie; qui vit des églises se changer en mosquées, et le croissant remplacer la croix sur tous ses édifices, eussent fourni sans doute à un auteur qui auroit voulu donner l'essor à son talent, la matière des plus pompeuses et des plus magnifiques déclamations. M. Lechevalier a laissé au pinceau des orateurs et des poëtes, le soin de nous présenter ces importans tableaux: quoique nourri des auteurs anciens, il s'est borné à nous mettre sur la voie des rapprochemens, et à reconnoître avec beaucoup d'exactitude, les ruines, les emplacemens, les monumens de tous genres, que cette contrée célèbre offroit à ses observations.

Ce nouveau voyage est proprement un ouvrage d'érudition : il eût été sans doute d'un intérêt plus général; il eût convenu à un plus grand nombre de lecteurs, si l'auteur se fût un peu plus étendu sur la description des mœurs du pays qu'il parcouroit : les usages des Turcs sont si différens et si éloignés des nôtres; le caractère de

cette nation présente des singularités si piquantes, qu'il ne devoit pas craindre de les retracer, quoiqu'elles aient été déjà crayonnées par d'excellens peintres; il eût, par ce moyen, augmenté l'utilité de son ouvrage, sans trop s'écarter du but qu'il s'étoit proposé. Il ne faut pas croire cependant que ce voyage soit sec et sans agrémens : l'auteur sait mêler à propos, aux recherches et aux calculs de l'érudition, des observations physiques et morales qui en tempèrent la sécheresse, réveiller des souvenirs, ramener des traits d'histoire, tracer des caractères; et dans ses réflexions, qui sont peut-être un peu trop rares, on reconnoît toujours un vrai philosophe qui n'affecte point un dédain pédantesque pour les mœurs et les coutumes étrangères, et qui sait respecter les préjugés utiles sur lesquels sont fondés le bonheur et la tranquillité des nations. Un si bon esprit ne pouvoit pas adopter le style à la mode, ni donner dans le genre déclamatoire : sa diction est claire, nette et précise.

Figurez-vous cet infatigable voyageur visitant tour à tour, et avec la plus scrupuleuse exactitude, les rivages du détroit des Dardanelles, de la mer de Marmara, du Bosphore et de la mer Noire; il est déjà riche des dépouilles de la plaine de Troie; il part du fameux promontoire de Sigée; Homère, Hérodote, Thucydide, Xénophon sont ses guides; à chaque instant, il s'avance dans l'intérieur des terres, à des distances très-considérables; il brave toutes les incommodités de ces pénibles excursions, s'enfonce dans les cavernes, gravit le sommet des montagnes; rien n'échappe à ses savantes recherches : il examine tous les monumens, il étudie toutes les ruines, il interroge tous les débris qu'il ren-

contre ou plutôt qu'il va chercher; il rend à chaque objet son nom et sa place avec une sagacité qui étonne; un mot d'un ancien auteur le conduit, comme un trait de lumière, à travers les ténèbres de la barbarie; quelques lignes d'un poëte et d'un historien dissipent à ses yeux la nuit des siècles, et lui fournissent souvent la solution d'un problème qui, jusques-là, avoit embarrassé tous les savans : c'est un conquérant intrépide qui lutte à-la-fois contre le temps et la barbarie, pour leur arracher leur proie, et qui s'enrichit de tout ce qu'il enlève à l'oubli; son ouvrage est un docte et curieux commentaire où sont restitués et expliqués les passages les plus intéressans de ce grand livre, dont les feuillets rampent épars sur toute la surface du globe.

Il ne doit pas cependant se promettre un grand succès parmi nous : l'érudition n'est pas à la mode aujourd'hui; jamais on ne fut en général plus ignorant; on s'imagine que l'esprit peut suppléer à toutes les connoissances : avec de la métaphysique, on se dispense d'étudier les faits; avec des phrases, on couvre le vide des idées. Nos sublimes idéologues croiroient s'abaisser et se dégrader, s'ils puisoient aux sources communes de l'instruction : ils laissent au vulgaire le soin de s'éclairer par l'expérience des siècles, et se contentent de penser; ils regardent avec mépris quiconque se livre à des études qui n'ont point pour but le perfectionnement immédiat de l'entendement humain. Il arrive de là qu'ils donnent, la plupart du temps, comme des nouveautés, de vieilles erreurs ou des vérités non moins surannées, et qu'ils s'applaudissent de leur génie, lorsqu'ils ne devroient que rougir de leur ignorance. Un ouvrage qui suppose un grand fonds de science et des travaux infinis, mais où l'on ne

trouve ni phrases, ni métaphysique, et dans lequel les institutions des peuples sont respectées, ne sauroit donc à présent valoir à son auteur la rétribution de gloire et de renommée qu'il mérite: M. Lechevalier a mal pris son temps pour publier parmi nous un pareil ouvrage; il faut que l'estime de quelques lecteurs lui tienne lieu de tout le reste : *Contentus paucis lectoribus.*

XXXII.

De la Vérité, ouvrage philosophique de M. Grétry.

28 septembre.

Madame de Sévigné disoit, en parlant de Lafontaine : « Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien il est misérable de sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. » Il est rare en effet que les hommes qui ont le plus d'esprit et de talent, soient capables de se bien juger eux-mêmes : il suffit quelquefois de briller dans un art, pour se piquer d'exceller dans un autre; on va même jusqu'à mépriser les dons de la nature, jusqu'à estimer ses prétentions plus que son génie. Peu content de la gloire qu'il s'est acquise comme musicien, M. Grétry aspire au titre d'écrivain et de philosophe : il jette la lyre qu'il sait si bien manier, pour prendre la plume, instrument nouveau, rebelle entre ses doigts. On ne peut s'empêcher de rire, quand on le voit dédaigner la réputation dont il jouit comme artiste, et se flatter que la postérité s'occupera beaucoup plus de son livre que de ses *opéra* : las de n'être

compté que parmi les grands compositeurs, il s'irrite contre son siècle qu'il suppose décidé à ne voir en lui qu'un rival des Piccini et des Sacchini; il en appelle fièrement aux races futures; et sur quel fondement sont appuyées ces ambitieuses prétentions? Sur un ouvrage qui n'est qu'un tissu d'erreurs et d'extravagances, sur un fatras prétendu philosophique, dont on n'auroit pas même parlé, si le nom de l'auteur ne réveilloit l'attention.

Lorsque M. Grétry composa ses mémoires sur la musique, il étoit maître de sa matière : il rendit bien des idées qu'il avoit bien conçues; mais en changeant de sujet, il a changé totalement de style : ce nouvel ouvrage est également mauvais et pour la forme et pour le fond; l'auteur ne s'entend point lui-même, et ne se fait point entendre à ses lecteurs; l'obscurité, la diffusion, le désordre de sa diction égalent la fausseté et la bizarrerie de ses pensées : c'est un ramas de tout ce que la philosophie révolutionnaire a imaginé de plus absurde et de plus ridicule; c'est une production essentiellement empreinte du caractère de la démence, sans aucune trace de talent; ce sont trois gros volumes de rêveries et de pauvretés inconcevables, où l'on ne trouve pas une seule page capable de faire excuser un tel excès de déraison : l'auteur, dans tout le cours de son délire, n'a pas eu un seul moment lucide.

On a pu remarquer, dans la révolution, que les artistes, en général, ont montré beaucoup d'enthousiasme pour les nouvelles doctrines : une imagination exaltée par l'étude des arts, jointe à un esprit peu cultivé, en a fait d'ardens sectateurs des systèmes à la mode; toutes les idées du beau idéal dont ils s'occupent et dont

ils sont épris, ont concouru à les séduire : ces théories brillantes, ces pompeuses abstractions, ces éternelles promesses de la philosophie se confondoient dans leur imagination avec les grands modèles de l'art ; ils ont cru qu'on créoit une république comme on fait un tableau, ou comme on arrange un morceau de musique ; ils ont porté dans la politique le même feu qui les anime dans leurs compositions : de là ce fanatisme que nourrissoient encore quelques notions vagues et confuses de l'antiquité, et que redoubloit une instruction pire cent fois que l'ignorance même. Les artistes n'étudient guère l'histoire que pour y chercher des sujets, c'est-à-dire, qu'ils ne l'étudient qu'avec leur imagination : quelques traits énergiques, saillans et pittoresques, forment ordinairement tout le fond de leur science. Appelés à retracer les scènes les plus frappantes de l'histoire grecque et de l'histoire romaine, ils se regardent comme destinés à faire revivre parmi nous les Romains et les Grecs ; ils s'approprient quelques-unes de leurs maximes, et cherchent à les imiter dans leur conduite ; leurs propres ouvrages les enflamment encore : les peintres voudroient que les Français ressemblassent aux personnages qu'ils représentent dans leurs tableaux ; parce qu'ils croient que leurs productions en seroient plus admirées ; et c'est ainsi que l'enthousiasme des artistes devient complice de la métaphysique des philosophes.

Un des dogmes les plus capables d'enchanter de tels esprits, c'est sans doute celui de la *perfectibilité* : quelle chimère plus agréable et plus riante ? Il est doux de supposer que le genre humain fait tous les jours des progrès, et s'avance insensiblement vers un état de

perfection et de bonheur, que l'imagination peut orner de tous ses caprices; c'est une espèce de mysticité et d'illumination qui doit plaire aux têtes ardentes et déréglées; c'est un beau texte pour les faiseurs de phrases, qui aspirent à l'honneur du don de prophétie. Quel roman plus ingénieux pouvoit inventer la philosophie, pour se dispenser d'étudier le passé, et pour excuser le présent? M. Grétry a saisi cette idée; il en a fait la base et le fond de son ouvrage; mais les philosophes se plaindront qu'il ait gâté et compromis un si beau sujet, quoiqu'il soit probable qu'aucun d'eux ne soutient cette thèse de bonne foi : la nécessité de se jeter dans l'avenir pour échapper aux objections pressantes que fournit l'expérience si fatale de la révolution, les a déterminés à mettre en avant ce système; car il ne faut jamais que des philosophes demeurent sans réponse, sans système et sans espérance. On leur a dit : Toute l'histoire dépose contre votre doctrine, et il a bien fallu qu'ils abandonnassent le passé; tant d'horreurs commises sous leur influence, et d'après leurs principes, les ont forcés d'abandonner aussi le présent; que leur restoit-il, sinon d'en appeler aux siècles à venir, et de nous montrer dans un lointain indéfini cette grande félicité, ce nouvel âge d'or, qui doit être le fruit et la récompense de leurs maximes? ceci ne s'adresse point à M. Grétry : ce seroit calomnier la sincérité de sa foi; il n'est pas maître dans cette école; c'est un disciple soumis, un prosélyte ardent, un pieux fidèle.

Il faut bien distinguer parmi les philosophes d'aujourd'hui les vrais croyans et les hypocrites : il y a dans quelques-uns de leurs dogmes, et particulièrement dans

celui de la *perfectibilité*, un tel excès de niaiserie, qu'il est impossible de s'imaginer que des gens d'esprit y ajoutent foi : tel écrivain soutient cette théorie ridicule, qui prouve par les talens même qu'il développe, et par les connoissances qu'il montre, qu'elle n'est pour lui qu'un jeu d'esprit ; à la vérité, on défend ensuite ses écrits dans la conversation, parce que la convenance l'exige, parce qu'on ne veut pas se donner pour un sophiste ; on fait l'enthousiaste ; mais, dans le fond du cœur, on ne croit pas un mot de ce qu'on dit ; et la vanité gagne encore à cela : on s'applaudit d'autant plus d'avoir soutenu d'une manière spécieuse une absurdité, qu'il faut plus d'esprit pour développer un paradoxe ridicule, et pour appuyer de sophismes une erreur grossière, que pour établir une vérité par des raisonnemens que le bon sens fournit. Voilà le point où en sont maintenant les grands prêtres de la religion philosophique : ils continuent de prêcher, mais ils ne croient plus ; la honte de se démentir est le seul lien qui les retienne encore ; ils ne veulent que sauver les apparences ; s'ils mettent en avant de nouvelles erreurs, c'est uniquement pour remplacer les anciennes ; s'ils disputent encore, c'est pour ne pas convenir qu'ils se sont trompés ; s'ils lancent dans le public de gros volumes, c'est pour montrer qu'il reste encore à la philosophie de l'encre et du papier : rien n'est plus simple, rien n'est plus naturel, et surtout plus philosophique.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils trouvent encore des disciples et des dupes : il semble que la révolution auroit dû opérer contre la philosophie ce que la philosophie vouloit faire contre la religion. Il y a des gens qui s'étonnent qu'il y ait encore des chrétiens de

bonne foi; moi, je suis surpris qu'il y ait maintenant des philosophes croyans; il faut qu'ils soient doués d'une crédulité bien robuste, ou frappés d'un aveuglement bien incurable : comment ce qui s'est passé depuis douze ans n'a-t-il pas dessillé tous les yeux? Quelle est donc cette foi philosophique qui résiste à de telles épreuves? Quelle est cette espèce de fanatisme, que rien ne peut vaincre et confondre?

Pour revenir à M. Grétry, je crois que la musique, qui est le plus vague de tous les arts, quoiqu'il soit peut-être le plus puissant, est singulièrement propre à mettre l'esprit dans les dispositions requises pour la soumission philosophique : l'habitude de ne point donner de précision à ses idées est une des préparations les plus nécessaires pour recevoir cette espèce de grâce; les philosophes n'ont point de disciples plus dociles, ni d'admirateurs plus passionnés que ceux qui ne se piquent point de raisonner avec beaucoup de justesse, et qui ne se rendent pas compte des motifs de leur croyance; quand on ne s'occupe que de sons, on peut aisément se payer de mots : aussi, n'y a-t-il que des mots dans l'ouvrage de M. Grétry; pour comble de malheur, il ne sait pas les arranger aussi-bien que des accords; la musique est sa véritable langue, celle des sophistes lui est étrangère; qu'il leur abandonne le soin de défendre leurs systèmes, et le mérite de faire de belles phrases : sa gloire est plus pure que la leur; son nom chéri des muses et des amours, ne rappelle que l'aimable idée du plus charmant des arts, et ne réveille que d'agréables souvenirs; les noms des écrivains qu'il envie, et auxquels il voudroit s'associer, ne sont que des cris de guerre, de trouble et de discorde.

XXXIII.

Lettres familières de Cicéron, édition de 1801.

18 septembre.

Je ne puis entrer dans ce superbe Muséum, où tant de monumens de l'antiquité m'offrent à la fois le double spectacle des merveilles de l'art et des injures du temps, sans me rappeler que la plupart des auteurs anciens portent aussi les marques, et comme les cicatrices du ravage des siècles : semblables à ces statues mutilées qui n'excitent notre admiration qu'en nous causant des regrets, les ouvrages des plus illustres écrivains de la Grèce et de Rome ne sont parvenus jusqu'à nous que déchirés, et presque en lambeaux : à peine avons-nous aujourd'hui le quart de ce que Tacite avoit écrit; Tite-Live n'a pas été plus heureux : de cent quarante-deux livres que contenoit son histoire, trente-cinq seulement nous ont été conservés; celle de Polybe est presque réduite à quelques pages, et les fragmens qui nous en restent ne semblent avoir triomphé du temps que pour nous rendre plus sensible la perte que nous avons faite; nous n'avons ni le commencement ni la fin de l'histoire de Quinte-Curce; je serois trop long si je voulois décrire toutes les ruines de cet immense édifice que l'antiquité avoit élevé à la gloire des lettres; le zèle et l'industrie de quelques savans modernes ont essayé de nous consoler, en les palliant autant qu'il étoit possible; mais je ne sais lequel on doit le plus admirer de leur art ou de leur audace : nul statuaire n'a osé réparer le Laocoon, et un latiniste moderne a rempli les lacunes de Tacite; ce n'est

sans doute qu'en tremblant qu'une main étrangère a suppléé le peu qui manquoit à l'Apollon, et un savant d'Allemagne n'a pas balancé à faire la plus grande partie de l'histoire de Tite-Live; je crois que ces illustres écrivains riroient bien, s'ils pouvoient voir les supplémens dont nos érudits modernes les ont affublés.

Cicéron est un des anciens auteurs qui ont le moins souffert dans le grand voyage de l'immortalité : les voeux si souvent formés par cette ame altérée de gloire sont accomplis; presque tous ses titres ont échappé au ravage des temps et des barbares; et grâces à l'imprimerie, ses ouvrages parviendront, sans danger, aux siècles les plus reculés, comme ils sont arrivés jusqu'à nous, presque sans aucune perte : en effet, excepté la traduction des fameuses harangues d'Eschine et de Démosthène, nous avons tout ce qui est sorti de la plume du consul romain : ses harangues, ses plaidoyers, ses traités de philosophie, tout a été sauvé; et comme si un génie particulier avoit veillé sur les productions de cet homme si amoureux de la louange, pour protéger et conserver celles mêmes auxquelles il attachoit sans doute le moins de prix, nous possédons jusqu'à ses correspondances particulières; sortes d'écrits qui, par leur nature, ne semblent pas devoir passer à la postérité, et dont la destinée, suivant l'expression de Montesquieu, *est de mourir entre deux amis.*

Il est vrai que Pline le jeune, chez les Romains, et chez nous Balzac et Voiture, ont fondé leur réputation sur des lettres artificielles extrêmement étudiées et très-savamment tournées; mais c'est évidemment dénaturer un genre dont la négligence et la simplicité sont les vrais ornemens : c'est mettre des diamans et de la dorure sur

une robe de chambre. Les lettres de Cicéron n'ont point ce caractère : sa réputation n'avoit pas besoin de cette petite ressource; il n'écrit point ses billets sous les yeux de la gloire; la période l'accompagne quelquefois jusques dans ses épanchemens, mais c'est à son insu; il s'abandonne avec la plus aimable candeur; il s'ouvre avec une naïveté charmante, et ses correspondances, qui sont de véritables monumens historiques, n'en ont que plus d'intérêt pour nous, surtout aujourd'hui; il est impossible, en les lisant, de ne pas se replacer aux différentes époques de notre révolution, qu'elles semblent retracer; mille traits, qui pouvoient autrefois nous échapper, sont maintenant parfaitement saisis; ces lettres sont de vrais traités de politique que l'expérience de ce qui s'est passé parmi nous, nous fait mieux comprendre. On croit assez généralement que Démosthène et Cicéron n'étoient que de beaux discoureurs, de brillans faiseurs de phrases; mais comme l'observe très-bien l'abbé de Fleury : « C'étoient des hommes nourris dans le monde et dans « les affaires, qui arrivèrent à la plus grande puissance « que l'on pût avoir dans leur république; Cicéron fut « consul, c'est-à-dire, que pendant une année il fut à « la tête d'un empire aussi grand que douze royaumes « comme ceux que nous voyons en Europe; il gouverna « une province; il commanda des troupes; il étoit égal « en dignité à César et à Pompée; des rois lui faisoient la « cour. » Quel intérêt ne doivent donc pas avoir des lettres écrites sans art, et avec une entière ouverture de cœur, par un tel homme, au milieu des crises et des convulsions où se débattoit la république romaine à son dernier soupir, parmi les sanglans démêlés de César et de Pompée, presqu'au sein des proscriptions du trium-

virat, et lorsqu'un jeune homme de vingt ans, se jouant de l'expérience des vieux sénateurs, se préparoit à devenir le maître de Rome et du monde!

Mais ce qui les rend singulièrement piquantes, c'est la manière dont Cicéron s'y peint lui-même, presque sans y songer : peu de personnages de l'antiquité nous sont mieux connus que ce grand homme; l'histoire du dernier siècle de la république romaine est pleine de ses actions; Plutarque a écrit sa vie avec un soin tout particulier, et plusieurs modernes ont cherché à nous la faire mieux connoître encore; cependant on dispute tous les jours sur le degré d'estime qu'on doit lui accorder : les uns l'élèvent aux nues, les autres semblent ne pouvoir assez le rabaisser : un mélange de grandeur et de foiblesse, qui forme le fond de son caractère, tient, en quelque sorte, la balance indécise. Deux grands ressorts agitoient puissamment cette ame ardente et sensible, l'amour de la gloire et l'amour de la patrie : ses lettres le prouvent encore mieux que toute sa conduite; mais la première de ces deux nobles passions, qui sont le principe de ce qu'il a fait de plus beau, l'a quelquefois précipité dans des petitesses indignes de son génie, indignes du rôle qu'il jouoit sur la scène du monde; elle dégénéra souvent en une vanité poussée jusqu'au plus ridicule excès : il supplie, par exemple, dans une de ses lettres, un certain Luccéius, qui écrivoit l'histoire romaine, de vouloir bien composer à part l'histoire de sa vie; cette lettre, qui est extrêmement longue, est une véritable harangue, d'autant plus risible, qu'on peut la regarder comme un modèle de l'art : il commence par dire que les lettres ne rougissent pas, *epistola non erubescit*, et c'étoit le cas : en bon orateur, il prodigue, dans l'exorde,

les louanges les moins mesurées à Luccéius sur ses ouvrages; il lui propose ensuite, avec toutes les précautions imaginables et toute cette insinuation qui fait le caractère et le charme de son éloquence, de traiter à part l'histoire de la conjuration de Catilina; il en vient, après beaucoup de phrases, à le prier de lui donner force louanges, de lui faire force complimens, même aux dépens de la vérité : « Quand une fois, dit-il, on a passé « les bornes de la pudeur, il n'est plus question d'être « effronté à demi; je vous demande donc en grâce de ne « pas vous arrêter si exactement à la vérité ni aux lois « de l'histoire; et si vous sentiez quelque mouvement « de cette faveur dont vous parlez si agréablement dans « une de vos préfaces, je vous prie de vous y livrer, « par égard pour notre amitié. » S'étant mis alors plus à son aise, il trace le plan suivant lequel il voudroit que cette histoire fût écrite; il montre qu'elle sera extrêmement intéressante, et même il s'étend avec délices dans une espèce de lieu commun sur le plaisir que causent en général, au lecteur, les histoires aussi riches et aussi variées que la sienne; enfin, séduit probablement par la beauté du sujet, il termine sa lettre et s'achève de peindre, en disant qu'il écrira lui-même cette histoire, si Luccéius ne veut pas s'en charger : « Si je n'obtiens « point de vous cette grâce, peut-être serai-je forcé de « prendre un parti qui n'est point approuvé de tout le « monde; *je serai moi même l'écrivain de mon histoire.* » Je ne crois pas que Molière ait un trait de cétte force, et quelque différentes que les moeurs romaines fussent des nôtres, il me semble que, dans tous les temps et dans tous les pays, un tel excès de vanité ne sauroit être que fort ridicule.

Le fond du caractère de Cicéron étoit donc une excessive passion de la gloire qui le maîtrisoit, et qui quelquefois le ravaloit au-dessous de lui-même; mais une foiblesse va rarement sans une autre : il étoit impossible qu'un homme vain à ce point fût toujours grand dans tout le reste; et ses éternelles vacillations, ses incertitudes véritablement dignes d'un disciple de l'académie, qu'il montra avant la bataille de Pharsale, cette espèce de tristesse moqueuse qu'il porta dans le camp de Pompée, tantôt pleureur, tantôt goguenard; tout cela n'annonce pas une ame bien ferme ni un esprit bien décidé; mais il racheta ses foiblesses par un beau génie et par de grandes qualités : c'étoit *un excellent citoyen, et qui aimoit bien sa patrie*; telle est la justice que lui rendit, après sa mort, son meurtrier lui-même; il sauva Rome des fureurs de Catilina; lorsque la gloire de sa patrie sembloit être parvenue au dernier degré de splendeur, il la rendit plus brillante encore par l'éclat de ses talens, et sa fin malheureuse semble demander grâce pour ce qui manquoit à la perfection d'un si beau naturel : on a peine à retenir ses larmes quand on pense que le sang d'un si grand homme fut vendu à Antoine par cet Octave qui l'aimoit et qui l'estimoit, et que, pour prix de tant de services rendus à sa patrie, sa tête et ses mains clouées sur la tribune aux harangues, spectacle digne des triumvirs, épouvantèrent tout ce qui restoit de gens de bien dans Rome.

En lisant ses lettres, et sur-tout celles qui sont les plus voisines du triumvirat, je suis sans cesse poursuivi de l'idée du sort qui le menace, et dont quelquefois il semble avoir le pressentiment : je le vois d'avance porté dans une litière à travers les jardins d'une de ses mai-

sons de campagne, par ses domestiques, qui veulent le sauver malgré lui, tandis que les assassins le cherchent; je me représente ces meurtriers qui arrivent au moment où il sortoit de la maison, et qui, trouvant les portes fermées, les enfoncent; je frémis quand le tribun des soldats aperçoit la litière qu'on portoit en hâte vers la mer par des allées couvertes et sombres; le tribun va l'attendre avec quelques soldats à l'issue de ces allées, tandis que l'autre court à toute bride par ces allées mêmes: « Enfin, dit Plutarque, Cicéron, qui en-« tendit du bruit, commanda à ses porteurs de poser à « terre sa litière, et avec sa main gauche prenant son « menton, comme il avoit coutume de faire, il regarda « fixement ses meurtriers, ayant la barbe et les che-« veux si hérissés, et dans un tel désordre, et le visage « si pâle et si défiguré par les inquiétudes et par les « chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoissable; il tendit le « cou hors de sa litière, et on l'égorgea. » Ainsi mourut celui que Rome avoit nommé *le père de la patrie!* et c'est presque de la même manière qu'avoit péri Démosthènes! Que le sort des plus grands hommes des républiques anciennes paroît à plaindre!

Cette nouvelle édition des *Lettres familières de Cicéron*, est très-supérieure aux précédentes : les éditeurs n'ont rien négligé pour rendre un tel ouvrage entièrement digne du public; les notes et les tables des matières qu'ils ont pris soin d'y ajouter, étoient absolument nécessaires, et répandent une grande clarté sur cette multitude de lettres qui composent les cinq volumes du recueil; je regrette seulement qu'ils aient laissé quelques fautes d'impression se glisser dans le texte latin, et qu'ils n'aient point corrigé plusieurs

inadvertances échappées à la plume rapide et inégale de l'abbé Prévost; au reste, le succès de cette édition les encouragera sans doute à donner, suivant le même plan, les lettres à Brutus et celles à Atticus, les plus intéressantes que Cicéron ait écrites.

XXXIV.

Poésies de M. de Ségur l'aîné, ex-ambassadeur, membre du corps législatif.

22 septembre.

Un journaliste a reproché à M. de Ségur d'avoir mis des titres si pompeux à la tête d'un ouvrage si frivole; je crois que ce journaliste n'a pas absolument tort : il me semble que c'est attacher trop d'importance à quelques chansonnettes, que de les charger de rappeler au public le rôle que l'auteur a joué, et celui qu'il joue encore dans les affaires; est-ce à de petits vers de nous apprendre que M. de Ségur siége maintenant dans le sénat français, et qu'il a jadis rempli les fonctions d'ambassadeur? N'est-ce pas même prostituer, en quelque sorte, des titres dont on s'honore, que de les afficher sur le frontispice d'un recueil de chansons? L'auteur des *Lettres persannes* n'osa pas mettre son nom, il eût encore moins osé mettre ses titres, comme il le dit lui-même, à la tête d'un ouvrage léger, qu'il regardoit comme trop peu d'accord avec sa place; lorsque Jean-Jacques Rousseau donna *la Nouvelle Héloïse*, il la signa, mais il défendit expressément à son imprimeur

d'ajouter à son nom son titre de *citoyen de Genève*, qu'il ne vouloit point prodiguer; il s'en explique dans sa préface; et si l'on peut soupçonner un peu de charlatanisme dans le fameux *citoyen*, on voit au moins qu'il avoit à cet égard un sentiment juste de la bienséance : il ne convenoit pas, en effet, à un honorable membre du *souverain génevois*, de s'abaisser jusqu'à des romans d'amour. Convient-il davantage à un *ex-ambassadeur* et à un *législateur* d'imprimer et de publier des chansons? S'il a le talent d'en faire de jolies, tant mieux pour lui : qu'il s'amuse à chanter, et qu'il donne même au public les productions badines de son loisir; mais alors il faut qu'il ne se montre que comme un poëte aimable : je ne veux voir en lui qu'un émule d'Anacréon, et non pas un rival des Solon et des Lycurgue; quand je lis les vers de M. de Ségur, je n'aime point à me le représenter avec son costume de législateur, ou avec son porte-feuille de diplomate; c'est au milieu des joyeux héritiers des Collé, des Piron, des Favart, que mon imagination le place; et s'il vouloit ajouter quelque chose à son nom, qui, je crois, suffisoit bien, il falloit qu'il intitulât son ouvrage : *Par M. de Ségur, un des dîneurs du Vaudeville.*

Ces réflexions paroîtront peut-être un peu sévères; mais il est si important de rétablir aujourd'hui l'empire des convenances! tout est bouleversé, confondu parmi nous : douze années de révolution ont brouillé toutes les idées. Nous ne saurions trop nous hâter de remettre chaque chose à sa place; c'est ainsi que nous verrons l'ordre renaître dans toutes les relations sociales; car il n'est pas seulement le fruit des bonnes lois, et le résultat d'une sage administration : les bienséances ont, pour

ainsi dire, leur législation à part, qui est l'ouvrage de l'opinion publique perfectionnée; c'est elle, c'est cette opinion publique qui doit suppléer à ce que ne peut faire un gouvernement dont les moyens ne sont pas aussi étendus que les lumières, et dont l'action rencontre nécessairement des bornes.

Au reste, je ne puis dissimuler que les honneurs du recueil nuisent un peu aux poésies de M. de Ségur : l'indulgence sourit à de petites chansons, qui brillent successivement, et s'éclipsent dans des feuilles éphémères, et qu'on regarde presque comme des *impromptu*; mais dès que l'auteur veut fixer leur existence, on les examine de plus près : la prétention réveille la critique; on n'avoit remarqué que les grâces de ces petits ouvrages, on en remarquera les défauts; ils n'ont plus d'ailleurs pour eux cet agrément de la nouveauté qui les avoit fait goûter : car il y a dans des productions si légères, comme dans les fleurs, quelque chose de fugitif, qui passe rapidement; elles se fanent vite; elles ne semblent destinées à vivre que l'espace d'un matin; M. de Ségur auroit donc mieux entendu, ce me semble, les intérêts de sa gloire poétique, s'il s'étoit contenté de la réputation que ses vers lui ont assurée dans les sociétés, et s'il n'avoit pas ambitionné l'honneur périlleux de l'édition.

Il y a sans doute des chansons fort agréables parmi celles qu'il vient de publier, mais on en trouve aussi de foibles : quand il s'agit de faire un volume, on vide son porte-feuille; tout passe pêle-mêle; le bon, le mauvais, le médiocre, ont la même destinée; l'objet est de remplir un espace fixe; je crois que M. de Ségur ne s'est pas montré assez sévère sur le choix de ses poésies; et s'il avoit eu pour lui-même cette espèce de sévérité dont

les auteurs parlent beaucoup, mais qu'ils ne pratiquent guère, peut-être le nombre des pièces conservées n'auroit-il pas suffi pour l'épaisseur requise de l'*in-octavo* : une douzaine de chansons charmantes, trois ou quatre petites pièces fort jolies, et particulièrement un petit dialogue intitulé : *l'Ame et le Corps*, voilà tout ce qui peut donner quelque prix à ce recueil; le reste ne méritoit pas de survivre aux applaudissemens des sociétés de l'auteur : il pouvoit se dispenser de publier ses *Épîtres*, ses *Allégories*, ses *Contes*; ces pièces sont souvent ingénieuses, mais, en général, la versification en est pâle, décolorée et même incorrecte; tout cela ne s'élève point au-dessus du médiocre.

Le vrai talent de l'auteur est celui de tourner un couplet de chanson : il a, dans ce genre, de la grâce, de la facilité, de la vivacité, du piquant, et cette portion d'art et de bon sens qu'exige Boileau, lorsqu'il dit :

Il faut même en chansons du bon sens et de l'art.

Dans les recueils que la société du *Vaudeville* publie périodiquement, les couplets de M. de Ségur l'aîné et ceux de M. son frère, sont presque toujours les meilleurs; les faiseurs de profession, les gens du métier, ont peine à soutenir la comparaison; mais il y a loin de là à ce qui constitue le véritable poëte; et quand on ne peut raisonnablement se flatter d'être placé à côté de l'abbé de Voisenon et auprès de M. de Boufflers, il faut se contenter d'être un homme d'esprit, et ne point se piquer d'être un auteur.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur le caractère français, quand on fait attention à cette multitude de chansons nées au sein de la révolu-

tion même : le Vaudeville n'a point cessé, au milieu des querelles et des désordres politiques, de faire entendre sa voix et ses grelots ; *les Dîners du Caveau*, institués dans un temps de paix, ont reparu parmi les troubles, et les dîneurs ont compté au nombre de leurs associés des personnes même à qui l'on n'auroit pu faire un crime de montrer moins de gaîté ; enfin, parmi tant de journaux voués à des discussions d'intérêt public, on a vu paroître, tous les quinze jours, le journal de ces dîners, véritable encyclopédie de couplets, qui, pour peu que cela dure, finira par encombrer les bibliothèques des curieux.

Cependant le peuple ne chante presque aucune de ces chansons, et celles qu'il chante sont détestables : on diroit qu'il ignore qu'il existe à Paris un comité de chansonniers perpétuellement en exercice ; il se contente des *Ponts-Neufs* les plus grossiers ; peut-être les chansons des dîneurs sont-elles trop fines et trop ingénieuses pour lui ; car, malgré la perfectibilité et le progrès des lumières, on ne doit pas s'attendre qu'une certaine classe d'hommes ait jamais un esprit bien délicat, ni un goût bien épuré.

XXXV.

Œuvres choisies de Clément Marot.

23 septembre.

Heureux les écrivains qui viennent à propos ! On parle beaucoup de Marot, mais on ne le lit guère : il a eu le mérite de fixer quelques-uns des caractères de

notre langue, et de la mettre sur la voie de la perfection; mais il l'en a laissée si loin encore, que son langage, quoique très-supérieur à celui de ses contemporains, a peu d'attraits pour nous : on ne sauroit aimer beaucoup un style, gracieux il est vrai, mais dont les grâces ont besoin d'interprète; on ne lit point avec plaisir ce qu'on ne peut entendre sans dictionnaire; aussi les gens du monde abandonnent-ils volontiers aux gens de lettres le soin de feuilleter les auteurs du quinzième siècle. La lecture de nos vieux poëtes est un objet d'étude plutôt qu'une source d'amusemens : ils semblent appartenir à l'érudition, qui fait des recherches, encore plus qu'au goût, qui veut des jouissances; on peut observer chez eux les premiers efforts, et, si j'ose m'exprimer ainsi, les premiers bégaiemens d'une langue encore au berceau; mais c'est à leurs heureux successeurs qu'il étoit réservé de satisfaire pleinement l'oreille, et de charmer les sens, en contentant l'esprit : c'est ainsi que l'observateur studieux arrête avec attention ses regards sur les informes ébauches de la peinture naissante, tandis que l'amateur délicat repose les siens avec délices sur les chefs-d'œuvre des Raphaël, des Poussin et des David.

Il ne suffit pas d'avoir du génie pour fixer une langue: Ronsard, dont le nom est presque un ridicule aujourd'hui, étoit un homme d'un très-grand talent; peut-être même la nature avoit-elle plus fait pour lui que pour Marot qui le précéda, et pour Malherbe qui le suivit : je crois du moins qu'il étoit né avec une imagination plus ardente, plus vive, plus riche, plus poétique : s'il avoit vécu du temps de Pindare, ou du temps de Virgile, il eût peut-être été un grand poëte grec ou un grand poëte latin; mais il fit, pour débrouiller le chaos de la

langue française, et reconnoître la nature de notre idiome, des efforts d'autant plus vains qu'ils paroissoient plus hardis; chacun de ses pas l'éloignoit du but, hors de la véritable route; plus il avançoit, plus il s'égaroit. Les progrès de Marot, dans le genre familier, furent perdus pour lui, parce que son génie l'entraînoit vers un genre plus élevé: Malherbe qui lui succéda, et qui étoit né avec un esprit non moins sublime, mais plus judicieux, rencontra ce qu'il avoit inutilement cherché. Ainsi, dans la poésie la plus relevée comme dans la plus simple, dans l'ode, qui ne veut que des tours nobles et des expressions magnifiques, comme dans le conte, qui s'accommode des tournures les plus familières et des termes les plus communs, le vrai caractère de notre langue fut saisi et déterminé par deux hommes qui avoient peut-être moins de fécondité d'invention que Ronsard, mais plus de jugement, de goût et de sagesse.

C'est dans Marot et dans Malherbe qu'il faut étudier le génie de la langue française; c'est dans leurs écrits qu'on peut en démêler les véritables traits; c'est là qu'on le trouve, pour ainsi dire, dans toute sa naïveté originelle: il est plus difficile de l'observer dans les écrivains, qui, depuis, ont porté la langue au dernier degré de perfection, et qui l'ont enrichie des ornemens qu'elle pouvoit admettre, mais qu'elle partage avec toutes les autres langues: sous ces parures nouvelles, et sous ces fleurs de l'art, le caractère de sa physionomie est beaucoup moins frappant: le moindre mérite des grands écrivains du siècle de Louis XIV, des Racine, des Boileau, des La Fontaine, est de respecter toujours les droits distinctifs et les principes fondamentaux de cette langue,

qu'ils embellissent sans la dénaturer ; il est vrai que leurs talens et leurs ouvrages auroient perdu beaucoup de leur éclat et de leur prix, s'ils s'étoient éloignés de cette règle ; mais ils ont d'ailleurs tant de perfections brillantes qui se disputent nos hommages, que cette dernière est comme éclipsée par les autres ; c'est un devoir de s'asservir au génie de sa langue ; mais ils vont bien loin par delà le devoir, tandis que Malherbe et Marot ne se recommandent guère que par cet endroit : leurs fautes nombreuses, et surtout celles de Malherbe, dans lequel il est extrêmement rare de rencontrer de suite trois strophes irréprochables, font mieux ressortir en eux ce mérite qui leur attira justement l'admiration de leurs contemporains, et qui doit leur assurer la reconnoissance de la postérité.

L'art d'écrire est le même dans tous les idiomes : les mêmes principes dirigeoient Racine et Virgile, Horace et Boileau, Massillon et Cicéron ; Laharpe et Quintilien dictent les mêmes règles ; le bon sens ne varie point. Mais chaque langue a un caractère propre, et une des qualités qui constituent le grand écrivain, c'est la conformité naturelle ou acquise de son génie avec celui de sa langue : tel est à la tête du Parnasse français, qui peut-être n'eût été qu'un poëte médiocre dans l'ancienne Rome ; tel nous a fait entendre les plus doux sons de la poésie française, qui peut-être eût blessé les oreilles latines, si le destin l'avoit fait naître dix-huit cents ans plus tôt, et au delà des Alpes ; tel a charmé les rives de la Seine, qui peut-être eût épouvanté les nymphes du Tibre. Si J.-B. Rousseau eût écrit dans la langue de Pindare, qui sait, je ne dis pas s'il eût vaincu Corine, et s'il eût remporté le prix aux fêtes de Bacchus, mais

s'il eût même obtenu une place parmi les lyriques? Si La Fontaine avoit été à la place de Phèdre, et Phèdre à la place de La Fontaine, qui sait s'ils jouiroient tous les deux d'une si grande réputation? En changeant d'idiome, peut-être n'eussent ils plus été reconnoissables, comme un musicien habile, né avec le génie de son art, pourroit perdre tous ses moyens, et se trouver au-dessous de lui-même, s'il changeoit d'instrument : donnez à Thimothée le violon de Rodes, et à Rodes la lyre de Thimothée, peut-être ne reconnoîtrez-vous plus ce talent qui vous enchante, et cette magie qui vous transporte.

J'en appelle à ceux qui se sont exercés dans l'art pénible de la traduction : ce sont les tortures qu'ils ont éprouvées que je prends à témoins; quelle différence entre la langue latine et la langue française! Je n'entreprendrai point de la développer ici; la supériorité de l'une de ces langues sur l'autre est visible; mais il n'en est pas moins vrai que notre langue a ses droits aussi, et que, dans ses principes fondamentaux et inviolables, elle ne le cède point aux langues anciennes : Horace vouloit que les écrivains latins n'empruntassent qu'avec une extrême réserve les expressions et les tours de la langue grecque :

Et nova fictaque nupèr habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parcè detorta. . . .

Nos bons écrivains, si versés dans la lecture des auteurs anciens, n'ont pas été moins prudens, ni moins circonspects dans leurs larcins : c'est d'une main adroite et légère, c'est avec discernement et avec choix qu'ils dérobent aux muses latines quelques-uns de leurs plus

précieux ornemens. L'exemple de cette louable discrétion cessa bientôt d'être suivi : vers le milieu de ce siècle, on vit des écrivains, recommandables d'ailleurs par la supériorité de leurs talens, s'écarter du caractère de notre langue, et, dussé-je être contredit, j'oserai citer les ouvrages de J.-J. Rousseau, qu'on seroit tenté de regarder comme de belles traductions de quelque philosophe ancien, faites par un homme de génie, tant son style étincelant de beautés, qui seroient admirables dans toutes les langues, a peu la physionomie française. Voltaire, dans sa prose, a bien mieux conservé la tradition de nos grands maîtres ; mais, depuis, tout a été en déclinant ; et cette passion du moment, qu'on a appelée *l'anglomanie*, a consommé l'œuvre, et a mis le dernier sceau à la corruption de notre idiome. Il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à exhorter les auteurs à rechercher et à recueillir les derniers restes de l'ancienne tradition, à étudier leur langue dans les écrivains du siècle de Louis XIV, et à puiser même, en remontant plus haut, dans les premières sources où elle a commencé à s'épurer.

Presque toutes les expressions de Marot ont vieilli : en quoi donc consiste son mérite? Nous pouvons à peine le lire : pourquoi donc le regarde-t-on comme un des créateurs de notre langue? C'est que les tours qu'il a trouvés n'ont point vieilli comme les termes dont il se sert : c'est par cette aisance des tournures, par cette légèreté et cette clarté des constructions, par cette liaison nette et douce des différentes parties de la phrase, par cette syntaxe facile et coulante, qu'il a mérité d'être célébré, depuis près de trois cents ans, comme un homme de génie qui a jeté les fondemens de notre

idiome. La Fontaine, qui l'avoit pris pour modèle, n'a presque pas été plus loin dans cette partie, comme Rousseau s'est enrichi des dépouilles de Malherbe, sans presque rien ajouter aux trésors que ce grand poëte avoit tirés de la mine qu'il ouvrit le premier.

J'avoue que j'ai peu de regrets aux *triolets*, aux *rondeaux*, aux *ballades*, aux *virelais* qu'on n'a point mis dans cette nouvelle édition; cependant, ce sont des genres qui appartiennent spécialement aux langues modernes : ce sont des fruits de notre crû : le sonnet, surtout, est né français; Boileau n'a pas craint d'avancer

Qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme,

Mais que veut dire cela? Quoi! un sonnet parfait sera mis sur la même ligne que *l'Iliade* et que *l'Énéide!* Un sonnet sans défaut vaudra une tragédie de Racine! S'il en est ainsi, ne nous étonnons plus des graves disputes qu'excitèrent le sonnet de *Job* et celui d'*Uranie*; mais je voudrois pourtant que le législateur du Parnasse français se fût mieux expliqué. Au reste, il a cru devoir caractériser, dans son *Art poétique*, la *ballade*, le *rondeau*, le *triolet*, que nous regardons aujourd'hui, avec assez de raison, comme de vains jeux d'esprit à peine au-dessus de l'anagramme et de l'acrostiche. Il semble qu'il auroit mieux fait de ne pas oublier l'apologue; car si le nom de Marot recommandoit la *ballade*, celui de La Fontaine pouvoit bien recommander la *fable*.

XXXVI.

Des Études des enfans, par M. Rollin.

25 septembre.

Il me semble qu'un des plus heureux effets de la révolution sera de nous ramener aux choses simples et aux idées saines : le spectacle de tant de systèmes brillans, que la pratique a démentis, a dû réformer beaucoup nos opinions; rien ne pouvoit être plus fatal aux erreurs de tout genre : dix années de tentatives infructueuses et d'efforts inutiles pour réaliser les rêves d'un demi-siècle, étoient les meilleurs cours de philosophie que nous pussions faire : elles ont dissipé les ténèbres où s'enveloppoit l'esprit sophistique ; elles nous ont montré la lumière ; elles nous ont appris à penser et à chérir le bon sens que nous méprisions : nous commençons à voir que les maximes les plus utiles à la société ne sont ni des subtilités ingénieuses, ni de pompeuses abstractions : la simplicité, la clarté forment en effet leur caractère; les vérités qu'il importe le plus aux hommes de connoître, sont à la portée de tous; il n'est besoin ni d'une grande profondeur, ni d'un génie transcendant pour les saisir; c'est de l'ensemble de quelques idées, qui paroissent vulgaires, c'est du concours de quelques principes simples que naissent les effets les plus salutaires pour la morale comme pour la politique; mais c'est cette simplicité même qui les fait dédaigner de ceux qui se croient destinés à éclairer le genre humain : plus amoureux de leur gloire, dont ils ne parlent pas, que du bien général qu'ils ont sans cesse à la

maximes dans le simple bon sens; et tous deux ils ne font que donner à des vérités anciennes la sanction de leur nom et la recommandation de leur autorité : ce ne sont pas des raisonneurs abstraits; ils parlent d'après l'expérience; ils ne cherchent pas à séduire par les charmes du style; ils ne prennent pas un ton d'inspirés; ils n'ont recours ni à l'emphase, ni à la déclamation, ni aux descriptions brillantes, ni aux mouvemens oratoires; ils ne font pas un roman sur l'éducation, au lieu de faire un traité; et toutefois on les préfère au plus ingénieux des sophistes, au plus séduisant des novateurs! O philosophie, qu'êtes-vous devenue? ô perfectibilité, ne seriez-vous qu'un pompeux mensonge?

Long-temps avant Rollin et Fénélon, on avoit tout dit sur l'esprit des enfans et sur la manière de les conduire : l'auteur des *Institutions de l'Orateur* est le véritable législateur des études modernes; le livre de Quintilien ne laissoit plus que des applications à faire; la matière est épuisée dans cet excellent ouvrage : qu'est-ce donc que Fénélon et Rollin auroient pu inventer de nouveau sur ce sujet? Ils ont eu la sagesse de se renfermer dans le cercle des idées trouvées avant eux : ce qui fut vrai, il y a quinze cents ans, n'a pas cessé de l'être; les modifications peuvent changer; l'essence des choses reste la même : le nombre des vérités fondamentales est très-borné; ce sont les erreurs que l'on multiplie, en croyant multiplier ces vérités. Après les longues ténèbres de la barbarie, nous n'avons eu rien de mieux à faire que de nous rapprocher des anciens, et de renouer le fil interrompu de nos communications avec eux : c'est ce qu'ont parfaitement vu les grands écrivains du siècle de Louis XIV; ils ont reproduit dans no-

tre langue, ils ont fait revivre les idées anciennes ensevelies sous les ruines des arts et des lettres; et ce que nous avons encore de mieux à faire aujourd'hui, c'est de revenir à ces idées, et de nous rapprocher des grands hommes du siècle dernier, comme ils se sont rapprochés eux-mêmes des grands hommes de l'antiquité.

Je sais qu'il est encore des gens qui croient avoir le privilége exclusif de la pensée; mais s'ils vouloient bien prendre la peine de définir ce mot, ils verroient qu'ils n'ont en effet que le privilége de l'erreur, de l'extravagance et de l'obscurité : sans cesse guindés dans les hauteurs de la métaphysique, et perdus dans les sombres brouillards de l'abstraction, ces *lycophrons* modernes n'ont jamais réfléchi sur les maximes simples et naturelles, qui sont l'objet de leur dédain; ils seroient fort étonnés si on leur montroit qu'elles ne sont pour eux que des mots qu'ils ne comprennent pas : ingénieux et féconds, lorsqu'il s'agit d'imaginer et de développer des sophismes, si, par hasard, une lueur de raison les ramène dans le chemin de la vérité, leur marche perd son assurance, ils chancellent, ils ne peuvent avancer; ces écrivains brillans qui couvrent de subtilités des multitudes de pages, ne seroient pas capables d'écrire une page de bon sens; ce qui prouve qu'en ce genre ils sont dépourvus d'idées, parce qu'ils n'ont jamais cru devoir méditer sur des principes qu'ils se sont hâtés de mépriser comme indignes de leur génie : ces principes, en effet, sont dans la mémoire et dans la bouche de tout le monde, et bien peu de gens en connoissent la force et en ont approfondi le sens, *multi sciunt, pauci intelligunt;* il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes d'esprit qui creusent les abîmes de l'idéologie, et qui sont étrangers aux notions du sens

commun, semblables à ces mathématiciens sublimes, moins rares peut-être qu'on ne pense, qui calculent les courbes les plus transcendantes de la géométrie, et qui ignorent les règles les plus nécessaires de l'arithmétique.

Rollin, que nos philosophes estiment peu, et auquel pourtant l'ancien gouvernement crut devoir ériger une statue, est éminemment un homme de bon sens: malgré les reproches de crédulité et de bonhomie qu'on a si souvent répétés, j'ose affirmer que nous avons peu d'écrivains aussi judicieux; Voltaire, qui voyoit juste, quand ses yeux n'étoient pas troublés par la passion, a reconnu son mérite, et l'a placé dans son *Temple du Goût*, assez près des plus grands hommes:

Non loin de là Rollin dictoit
Quelques leçons à la jeunesse,
Et quoiqu'en robe on l'écoutoit;
Chose assez rare à son espèce.

Le *Traité des Études* est sans contredit un des meilleurs livres que nous ayons; c'est le fruit de quarante années d'expérience; c'est un des monumens des temps modernes. Le petit ouvrage que nous annonçons est beaucoup moins connu; mais il est peut-être encore d'une utilité plus étendue: de nouvelles institutions ont remplacé l'antique université de Paris, et les lois que Rollin lui dicta, ressemblent maintenant à celles de Lycurgue et à celles de Solon; elles appartiennent au passé; mais il y aura toujours des familles, et le *Traité des Études des enfans* doit être le manuel des pères dans tous les temps: après avoir erré sur les tristes ruines de sa chère république, l'ombre de Rollin vient se consoler au sein des foyers domestiques, où sa voix peut encore se faire entendre.

XXXVII.

Satire de M. Joseph Despazé.

3 octobre.

Je ne sais trop pourquoi l'on s'est déchaîné si violemment, dans ce siècle bizarre, contre la poésie satirique : ceux de nos écrivains qui proscrivoient ce genre avec le plus d'emportement, en donnoient eux-mêmes l'exemple avec le moins de retenue : Voltaire, qui traitoit la satire de crime et d'attentat, a fait lui seul plus de satires que tous ses contemporains ensemble ; en prose, en vers, dans ses pamphlets, sur le théâtre, il attaquoit sans réserve tout ce qui pouvoit allumer sa bile ; les trois quarts de l'immense recueil de ses œuvres ne sont qu'un dictionnaire d'injures, qu'une encyclopédie de diatribes mille fois plus amères que toutes les satires d'Horace, de Juvénal, de Regnier et de Boileau. Il est vrai que presque toutes ces productions de sa fureur paroissoient anonymes, et que dans ce grand nombre d'ouvrages infectés du fiel le plus virulent, aucun ne porte le titre de *satire*, discrétion qui mérite assurément d'être remarquée : l'auteur croyoit sans doute faire assez pour ses principes, en rejetant le nom, tandis qu'il se permettoit l'usage et même l'abus de la chose ; car, malgré cette espèce d'hypocrisie si conforme à son caractère, et si indigne de son beau génie, que sont, en effet, tant d'injures grossières, tant de quolibets empruntés aux halles, tant de sarcasmes dictés par la rage et par le délire, tant de pamphlets du style de Diogène ou de l'*Arétin*, tant d'accès de frénésie confiés aussitôt au

papier et à la presse? sinon de véritables *satires*, en supposant que ce nom ne soit pas encore trop doux pour caractériser les excès auxquels se portoit une humeur violente, sans règle, sans frein, sans ménagement et sans pudeur.

On peut donc affirmer que jamais la licence du génie satirique n'a été poussée plus loin que dans un temps où la bonne compagnie, qui donnoit le ton aux gens du monde, où l'académie qui dictoit des lois aux gens de lettres, où les écrivains qui influoient le plus sur l'opinion publique sembloient s'étudier de concert à nous en inspirer l'horreur : chose étrange ! ceux qui prétendoient que Boileau étoit un méchant homme, et qui poursuivoient sa mémoire parce qu'il s'étoit moqué des comédies de Quinault, de l'*Astrate* et de *l'Anneau royal*, ne cessoient de lancer les traits les plus empoisonnés contre les écrivains les plus respectables, et contre les objets les plus sacrés; s'ils n'avoient plus la franchise de nommer les personnages, ils défiguroient leurs noms de manière qu'ils paroissoient plus ridicules, sans être moins reconnoissables : rien ne fut ménagé, tout fut en proie à la rage des cyniques modernes; on vit même reparoître la comédie d'*Aristophane*; la scène fut déshonorée par des fureurs indignes d'un siècle qui se piquoit de politesse; et la postérité pourra croire qu'il n'y eut jamais moins d'esprit de société qu'à cette époque, où l'on se flattoit d'avoir raffiné sur toutes les vertus sociales, sur le bon ton et le savoir vivre.

Tant de désordres enflammèrent la verve et développèrent le talent d'un satirique, qui ne craignit point de s'avouer pour tel : la voix retentissante de Gilbert s'éleva au-dessus du bruit confus des cabales et des intrigues

philosophiques; mais on sait comment il expia le tort de nous avoir fait entendre quelques-uns des accens de Juvénal : il fut regardé comme un monstre, parce qu'il attaquoit des auteurs qui ne respectoient rien, et s'élevoit contre des vices qui menaçoient de tout renverser ; on fuyoit à son aspect; ceux mêmes dont il défendoit les intérêts et dont il plaidoit la cause, entraînés par le torrent, se voyoient forcés à s'éloigner de lui; il descendit jeune dans le tombeau entre la misère et l'opprobre; tant le talent même et le génie sont quelquefois impuissans contre des préventions affermies par l'orgueil !

Je crois que la révolution qui nous a brouillés avec tant de choses, a dû nous réconcilier un peu avec la satire : elle a banni cette fausse délicatesse qui servoit de voile à la perfidie, et cette hypocrisie d'humanité que nous mettions à la place de toutes les vertus que nous n'avions point; elle a renversé ces idoles philosophiques devant lesquelles il falloit plier le genou; elle a fait disparoître presque entièrement les partis qui divisoient la littérature : il n'existe plus aujourd'hui comme autrefois une classe d'écrivains qui veuille se réserver tous les avantages de l'attaque, et interdire aux autres les ressources même de la défense; les abus récens qui sont nés parmi nos troubles, et qui se sont mêlés aux anciens vices, ne sont plus protégés et défendus par cette espèce de religion et de fanatisme d'un nouveau genre, qui consacroit autrefois tous les désordres et sanctifioit toutes les absurdités. Mais plus ces abus offrent une matière riche et facile à la plume du satirique, plus ils semblent exiger de talent dans celui qui veut les signaler et les peindre : ici la grandeur du sujet accuseroit

trop visiblement l'incapacité de l'écrivain; il ne faut point traiter foiblement les choses fortes.

M. Despaze est-il au niveau de son entreprise? Son talent est-il égal à son zèle? C'est une question que le public doit avoir déjà décidée, puisque l'auteur en est à sa cinquième satire. Si cette nouvelle pièce a quelque mérite, c'est particulièrement celui du plan : le tour que le poëte a pris pour amener les détails qu'il vouloit faire entrer dans son ouvrage, est assez heureux, et peut paroître neuf : il se propose de tracer une poétique de la satire, et tourne tous ses préceptes en exemples; ces exemples deviennent autant de petits cadres dans lesquels il renferme ses tableaux et ses portraits; on voit assez que cette marche a un double avantage; le satirique, par ce moyen, fait une nouvelle satire, ce qui est son principal but, et répond à la fois aux objections des ennemis du genre qu'il a embrassé, en fixant ses limites et en déterminant sa nature. Il me semble qu'on doit lui savoir gré de méditer ainsi ses sujets, d'autant plus qu'il est extrêmement rare de trouver même l'apparence d'un plan dans la plupart des rapsodies poétiques dont nous sommes inondés : nos auteurs, pleins de confiance dans leur génie, et comptant sans doute sur l'inspiration qu'ils croient avoir toujours à leurs ordres, s'abandonnent à je ne sais quelle espèce de délire, qui n'est sûrement pas le délire poétique; ils vont comme l'instinct les conduit, et comme l'effervescence du moment les guide; ils n'ont que des élans et des boutades, et ils appellent cela de la chaleur et du génie, comme si le génie étoit essentiellement déréglé. M. Despaze est plus sage : tout est lié, suivi, fondu dans sa pièce; tout s'enchaîne naturellement, et sans

effort; les transitions, cette partie si difficile de l'art d'écrire, et dont on ne s'embarrasse plus guère aujourd'hui, sont ménagées avec beaucoup d'adresse; il ne lui manque rien que le style, que l'expression poétique, que la verve: sa satire est d'un dissertateur ingénieux; elle n'est pas d'un véritable poëte.

Sa versification est en général assez pure et assez correcte; mais j'aimerois mieux qu'elle eût un peu moins d'exactitude, et un peu plus de mouvement et de nerf; ses couleurs sont ternes et foibles; il règne dans toute la pièce une monotonie assoupissante; presque aucun trait qui pique et réveille le lecteur; nul grand tableau, nulle peinture qui l'attache et qui l'intéresse; nulle force, nulle vigueur; tout se traîne et languit; cependant l'énergie est surtout nécessaire au poëte satirique: c'est lui surtout qui doit buriner ses pensées; il faut que tout soit senti dans ses portraits; il faut qu'il n'oublie pas un moment l'effet, et qu'il unisse toujours la fermeté des touches à la précision du trait. Qu'est-ce que des vers tels que ceux-ci:

Lemercier, pour Ophis, vivement alarmé,
Cria comme un oison qu'un renard a plumé.
. . . .
Ce n'est pas tout; Dubost voulut punir l'audace
D'un *U* qui dans mes vers d'un *A* surprit la place.

Je ne pousserai pas plus loin cet examen du style; je remarquerai seulement que les vers sur M. de Laharpe sont peut-être les meilleurs de la pièce : il y a quelque témérité à traiter un pareil sujet après Gilbert, mais M. Despaze a réussi, et il n'en a que plus de mérite.

Je suis fâché qu'il ait encadré dans ses hémistiches une foule de noms absolument inconnus : qui est-ce qui

a jamais entendu parler de MM. Granié, Jouard, Massin, Favière, et de je ne sais combien d'autres auteurs de cette espèce? Il ne faut point qu'il se croie autorisé à fouiller tous les bourbiers du Parnasse par l'exemple de Boileau, qui mit aussi quelques noms obscurs dans ses satires : en général, les personnages que Despréaux a poursuivis étoient à la tête de la littérature; Chapelain, qui se représente si souvent dans ses vers, présidoit l'académie française; Cotin faisoit les délices des lycées du temps. Il étoit véritablement utile d'attaquer ces fauteurs accrédités du mauvais goût; mais à quoi sert de se travailler la tête pour faire entrer dans une satire des noms que personne ne connoît, pour ridiculiser des barbouilleurs dont on ne lit point les ouvrages? Je ne vois en cela qu'un moyen de plus pour M. Despaze de multiplier ses ennemis, sans aucun profit pour les lettres, et sans aucun avantage pour ses vers. Espère-t-il corriger ces incorrigibles écrivailleurs? Ils ne cesseront point d'écrire à l'insu du public, et avec l'admiration des lycées. Croit-il amuser ses lecteurs à leurs dépens? En ce cas, il n'a qu'à inventer des noms en l'air, cela produira le même effet; pour moi, rien ne me paroît plus ennuyeux que ces litanies de misérables auteurs, dont je n'ai pas la moindre idée.

Un reproche plus grave qu'on peut lui faire, c'est de chercher quelquefois à ranimer les souvenirs des partis : il a fort bien établi lui-même la différence qui existe entre le satirique et le délateur; mais il ne l'a peut-être pas toujours assez bien observée. Qu'importe que tel poëte ait été à Hambourg dans tel temps? Est-ce de cela qu'il faut parler dans une satire? Si ses vers sont mauvais, dites-le; s'il a des prétentions au-

dessus de son mérite, s'il court dans toutes les sociétés pour mendier des applaudissemens, rendez-le ridicule, et bornez-vous là.

Je dirai, en terminant, à M. Despaze : Vous paroissez avoir réfléchi avant de rentrer dans la carrière de la satire ; mais vous n'avez point pensé à tout : vous avez oublié d'examiner les titres de votre mission ; la mission d'un poëte satirique est dans son talent : vous avez fait jusqu'à présent cinq satires extrêmement foibles, je vous conseille de ne pas continuer.

XXXVIII.

Prix de poésie décerné par l'Institut.

24 octobre.

Il est, je pense, assez remarquable que l'Institut national n'eût point encore donné de prix de poésie, avant celui qu'il vient d'accorder à M. Masson : les poëtes nous manquent-ils ? quand avons-nous eu plus de lycees? quand les sociétés particulières ont-elles retenti de plus de pièces de vers? quand les journaux ont-ils présenté plus d'*odes*, plus d'*épîtres*, plus de *contes*, etc.? On prétend que la révolution a été favorable à la population ; mais c'est surtout à celle des rimeurs : l'Institut n'avoit qu'à frapper du pied pour faire sortir de terre des légions de poëtes. Comment se fait-il donc qu'il ait négligé si long-temps cette pauvre poésie, tandis que l'éloquence, la métaphysique, et les sciences exactes, étoient encouragées par des récompenses? Étoit-ce par

un sentiment de la dégradation dans laquelle est tombé parmi nous le premier et le plus brillant des beaux-arts? Je ne puis le croire : ce n'est pas là l'opinion des gens de lettres de l'Institut; ils seroient plutôt d'un avis directement contraire; ils ne sont pas hommes à désespérer si facilement de la république; mais d'ailleurs, quel moyen plus simple et plus sûr de faire refleurir un art qui commence à languir, que d'échauffer l'émulation et de provoquer le génie des artistes qui le cultivent? Je ne puis donc voir, dans ce retard, qu'une nouvelle preuve de l'ascendant que la métaphysique et les sciences exactes ont pris dans cette compagnie savante; ascendant qui me paroît aussi naturel que dangereux.

Les sciences philosophiques sont par elles-mêmes plus imposantes que les arts du goût et de l'imagination : qu'est-ce qu'un homme qui s'occupe d'arranger des mots, de cadencer de belles phrases, de faire de beaux vers, en comparaison de celui qui prétend sonder tous les secrets *de la pensée,* tous les mystères de l'*idéologie?* Qu'est-ce qu'un poëte ou un orateur, en comparaison d'un chimiste, d'un naturaliste, d'un géomètre, d'un physiologiste, d'un botaniste? Qu'est-ce que la plume et l'écritoire, en comparaison du compas, du quart de cercle, des cornues, des alambics, des loupes, des herbiers, des télescopes? La disproportion est visible : le nom de savant est bien plus auguste que celui d'homme de lettres; et les hommes de lettres eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient peut-être point les plus modestes, par un penchant secret, sont toujours disposés à céder le pas aux philosophes, environnés de tout l'appareil de la science.

Il y a plus : dans l'Institut, les savans ont encore l'a-

vantage du nombre, et l'on sait que la fortune est toujours du côté *des gros bataillons* : il faut un microscope pour apercevoir dans cette multitude de classes toutes dévouées aux sciences, la classe de littérature; car les littérateurs se divisent tout au plus en grammairiens et en rhéteurs ; mais les divisions scientifiques sont presque infinies, depuis l'idéologie jusqu'à la mécanique, et depuis le calcul différenciel jusqu'à l'anatomie : dans les séances publiques, combien de rapports de toutes couleurs sur la *minéralogie*, sur la *géologie*, sur l'*alcali volatil-fluor*, sur les *gaz* et sur les *mophètes*, avant qu'on en vienne à la petite pièce de vers, véritable denier de la veuve, et parfait emblème du rôle que la littérature joue dans l'Institut : toutes les sciences ont entre elles beaucoup plus de rapports qu'elles n'en ont avec les belles-lettres; je crois voir un petit peuple isolé, sans alliés et sans amis, menacé par dix peuples confédérés, prêts à se partager sa dépouille.

Si la classe de littérature pouvoit opposer à ce déluge de savans, des Racine, des Corneille, des Boileau, des Voltaire, la lutte ne seroit peut-être point inégale; mais on ne sauroit le dissimuler, l'Institut est composé de savans du premier ordre, et de gens de lettres très-médiocres; c'est le combat des géans contre les pygmées : cette compagnie, sous le rapport des sciences, est la plus illustre et la plus brillante de l'Europe; sous le rapport des lettres, elle ne s'élève pas beaucoup au-dessus du lycée *Marbœuf*, ou de la société des *Rosati*. L'espèce d'*ostracisme* anticipé par lequel on en a exclu d'avance quelques anciens membres de l'académie française, est la mesure la plus impolitique que pût dicter l'amour-propre alarmé : cette petite peuplade littéraire,

jetée dans le vaste pays des sciences, n'est pas la seule nation qu'un sentiment de jalousie contre tout ce qui brille aura exposée aux plus grands dangers.

Au reste, on auroit tort de conclure de tout ceci, que je veux donner l'avantage aux sciences sur les lettres : s'il faut faire ma profession de foi, j'estime beaucoup plus un grand poëte qu'un grand géomètre; mais j'énonce un fait incontestable, et je tire la conséquence de ce fait, c'est que les savans étant en grande majorité dans l'Institut, s'y présentant avec un appareil plus imposant, y jouissant d'une supériorité de mérite qui n'est que trop évidente, doivent nécessairement y exercer la plus grande influence, comme dans le système du monde les corps les plus gros et les plus puissans attirent les plus foibles et les plus petits, et les entraînent dans leur orbite.

Cette influence, en raison directe du nombre et du mérite, se retrouve également marquée dans les instituts et les athénées des départemens : je n'en citerai qu'un seul exemple; l'athénée de Lyon, qui d'ailleurs compte parmi ses membres des littérateurs très-estimables, vient de proposer pour sujet du prix de poésie, la question de savoir *quelle est l'influence des nouveaux romans sur les mœurs*; question fort belle, mais qu'il faudroit proposer tout au plus aux orateurs, et qui ne sauroit être bien traitée en vers. N'est-il pas visible que cette question a été inspirée et dictée par l'esprit philosophique qui domine dans la société, et que cette société a ici confondu les genres; confusion qui doit nécessairement être le résultat du mélange des savans et des philosophes proprement dits avec les gens de lettres, surtout quand ces derniers forment le plus petit nom-

bre : car enfin, quoique le sujet soit proposé par une classe particulière, c'est le corps entier qui donne le prix, et il est impossible que cette idée n'influe pas sur le choix des matières, et même sur la décision des juges du concours : il faut des vers *pensés* pour les penseurs, des vers un peu métaphysiques pour les idéologues, et si l'on peut y faire entrer quelque métaphore tirée de la *statique* ou de la *dinamique*, ou quelque terme de géométrie et d'algèbre, cela n'en sera que mieux; cela plaira aux algébristes; cela fera sourire les géomètres : c'est ainsi que nous avons vu, dans les derniers jours de l'académie française, l'éloquence et la poésie se corrompre et s'altérer de la manière la plus sensible par l'ascendant que les sciences avoient pris dans cette illustre compagnie, qui a rendu tant de services à la langue française et aux lettres.

N'en doutons point, rien n'est plus redoutable pour l'éloquence et la poésie, que le trop grand ascendant des sciences; je voudrois pouvoir développer cette vérité dans un plus grand détail : je croirois possible de la porter jusqu'à l'évidence; mais il me suffira de dire que lorsque les sciences ont acquis un certain degré de perfection, et sont parvenues à obtenir la première place dans l'estime des hommes, les orateurs et les poëtes qui ne veulent point paroître au-dessous de leur siècle, et qui sont surtout avides de gloire, ambitionnent la réputation de savans. Qu'arrive-t-il de là? Ce qui arrive : c'est qu'au lieu des ornemens que le goût approuve, et que fournit la nature, ils vont chercher leurs beautés dans une étude superficielle des sciences, et dans le fatras obscur et barbare des nomenclatures scientifiques; plus ils emploient de ces termes que le vulgaire ignore, plus ils se croient profonds; et plus ils corrompent leur

art, plus ils croient le perfectionner : ainsi Thomas hérissoit son style de mots empruntés à la géométrie, à l'algèbre, à la physique, à la chimie, pour plaire aux savans et aux mathématiciens de l'académie française, et pour se conformer au goût de son temps. Je n'ignore pas qu'il y a dans la marche de l'esprit humain une impulsion irrésistible; mais quand cette force progressive peut être nuisible, il faut au moins tâcher de retarder son mouvement; et il me semble que l'organisation actuelle des compagnies savantes est très-propre, au contraire, à l'accélérer.

En effet, si cette fatale influence des sciences s'est fait sentir, lorsque les chefs de la littérature formoient un corps à part; si les barrières élevées entre les différentes académies n'ont pu préserver les lettres de cette espèce de contagion, que sera-ce donc lorsque le chaos sera, pour ainsi dire, organisé dans le sanctuaire des arts, lorsque tous les genres seront confondus au sein d'une anarchie calculée, lorsque des géomètres, des métaphysiciens, des botanistes pesant, en quelque sorte, sur un petit nombre de gens de lettres, les forceront à se taire, ou du moins à parler leur langage? On a vu des nations transplantées oublier entièrement la langue de leur patrie, ou n'en plus conserver, après quelques générations, que des sons et des accens à peine reconnoissables. Tel est le sort qui menace la classe de littérature dans le mélange de l'Institut : les gens de lettres chercheront nécessairement à se mettre de niveau avec ceux qui sont en plus grand nombre et plus honorés; ils accorderont la préférence aux pièces de concours qui seront non les meilleures, mais les plus infectées du jargon scientifique; les concurrens rivaliseront bientôt à qui sera le plus bar-

bare; et l'Institut, avec ses bonnes intentions contrariées par un mauvais plan, finira par perdre entièrement les lettres qu'il voudroit régénérer :

Di, talem avertite pestem!

Si donc on a véritablement à cœur de ressusciter et d'encourager parmi nous l'étude de la langue française, la poésie et l'éloquence, le premier moyen qu'on doit employer, c'est de former une institution particulière, uniquement consacrée à la littérature : l'impulsion est donnée aux sciences; elles font tous les jours d'elles-mêmes de nouveaux progrès, tandis que la littérature se dégrade tous les jours; c'est elle surtout qui a besoin d'encouragement et d'émulation; elle est opprimée dans l'Institut; c'est en lui rouvrant un temple particulier, qu'on remettra son culte en honneur. C'est elle qui doit chanter les douceurs de la paix, et immortaliser les exploits de la guerre. Alexandre, élevé par le plus grand philosophe de son siècle, et peut-être de tous les siècles, au milieu de l'appareil des sciences, pleuroit sur le tombeau d'Achille, et l'appeloit heureux, parce qu'Homère l'avoit célébré. O larmes à jamais honorables pour les lettres! Ce héros avoit des philosophes à sa suite : il en rencontroit sur tous ses pas, et jusque dans l'Inde; mais il ne trouvoit nulle part un Homère.

XXXIX.

Lettres de madame de Sévigné, par M. l'abbé de Vauxelles.

11 novembre.

On seroit tenté de croire qu'il existe aujourd'hui entre les plus gens de bien et les meilleurs esprits, une espèce d'émulation pour reproduire les ouvrages du grand siècle, pour réhabiliter ces écrivains qu'une orgueilleuse philosophie a voulu dégrader, et pour nous apprendre à mieux sentir leur mérite, à mieux apprécier leur gloire. C'est, en effet, le seul moyen de nous consoler de la stérilité actuelle de notre littérature, et même de la féconder de nouveau, si tous les germes de la vie ne sont pas encore étouffés dans son sein : nous ressemblons à ces imprudens qui se sont ruinés dans les délices, le luxe et la mollesse, et qu'une meilleure réflexion ramène au champ de leurs pères, pour interroger la source de leurs richesses primitives, et travailler à rétablir leur fortune délabrée; le trésor de la littérature ne présente plus aujourd'hui qu'un vide affreux; c'est aux ouvrages anciens qu'il faut recourir pour le combler, et ce sont ces mêmes ouvrages, remis en honneur et cultivés avec de nouveaux soins, qui pourront, dans une génération plus heureuse et plus sage, préparer et faire éclore de nouveaux fruits. Ce n'est pas assurément qu'il ne paroisse aujourd'hui autant et plus de livres que jamais : dans aucun temps la manie d'écrire et d'imprimer ne fut poussée plus loin; mais quels livres, grand Dieu ! on diroit que leurs auteurs ne les composent que pour mieux

prouver le besoin que nous avons d'une régénération totale; et cette régénération nécessaire, si elle est possible encore, ne sauroit être que le résultat d'un retour sincère vers l'étude réfléchie des grands modèles : c'est en apprenant à goûter, à chérir les ouvrages du siècle de Louis XIV, que nous pourrons aspirer encore à la gloire des lettres, tant il est de la nature de cet heureux siècle d'étendre ses bienfaits sur tous les âges, et d'être utile même aux ingrats !

Il faut donc rendre grâces à l'écrivain qui, après nous avoir remis entre les mains un des meilleurs ouvrages de Fénélon, vient encore de nous donner les *Lettres de madame de Sévigné*, enrichies de réflexions telles qu'une longue expérience pouvoit seule les inspirer, et qu'une grande habitude des anciens usages pouvoit seule en dicter l'expression convenable : il semble qu'il ne restoit plus rien à dire sur ces lettres charmantes, si souvent analysées et commentées; plusieurs littérateurs du goût le plus délicat se sont étudiés à nous faire sentir toute l'étendue de ce mérite si rare et si singulier d'une mère qui produit des chefs-d'œuvre, et qui s'immortalise en écrivant à sa fille avec abandon; à la suite de ces écrivains, M. l'abbé de Vauxelles a su faire encore une ample et brillante récolte dans ce champ qui paroissoit entièrement moissonné; il s'étonne lui-même, avec cette politesse qui fait pardonner les torts de la supériorité, d'avoir encore quelque observation à placer, après ceux qui l'ont précédé; mais il remarque que leur but et le sien sont un peu différens; on n'a voulu jusqu'ici que confirmer à madame de Sévigné l'éloge d'avoir excellé dans le style épistolaire : « J'examine de plus, « dit-il, pourquoi il lui fut donné d'y exceller; on a

« prouvé un fait très-vrai dont j'essaie de développer « les causes ; c'est pour cela que j'ai observé son siècle, « sa position, ses amis, certaines opinions qui ont plus « occupé son esprit : tout cela influe sur les qualités du « style. »

Et en effet, tout est apprécié, tout est peint à grands traits dans cette excellente préface : c'est un vaste tableau dont madame de Sévigné n'est que la figure principale, et qui présente à l'imagination, je dirois presque aux yeux, tout ce qui entouroit cette femme célèbre, tout ce qui avoit quelque rapport avec son genre de mérite, avec ses goûts, ses inclinations, ses sentimens, dans le siècle le plus poli et le plus brillant qui fût jamais ; Balzac et Voiture, d'abord si resplendissans, puis éclipsés ensuite, se cachent dans la bordure, et ne sont jugés qu'en passant ; madame de Coulanges, distinguée elle-même dans le genre épistolaire, et cousine de madame de Sévigné ; le fameux Bussy-Rabutin, écrivain très-pur et médisant détestable ; M. de Coulanges, dont la mémoire a survécu assez long-temps, non-seulement au siècle de Louis XIV, mais à la régence, et maintenant tout-à-fait oublié ; M. de La Rochefoucault, dont la finesse concise contrastoit avec l'aimable abandon, et les épanchemens intarissables de madame de Sévigné ; madame de La Fayette, dont l'élégance réservée ne formoit pas une opposition moins remarquable avec les élans et la liberté de cette imagination si vive, si féconde et si variée. Que dirai-je ? et Corbinelli, et le bon vieux abbé de Coulanges, et ce qui se passoit à l'hôtel de Chaulnes et à l'hôtel de Carnavalet, et dans tous ces lieux qu'on croit avoir habités, quand on a lu les lettres de madame de Sévigné, comme Diderot disoit qu'il connoissoit la mai-

son des Harlowe : tout est représenté, caractérisé avec une précision piquante et pittoresque, accompagné d'une richesse de pensées et de réflexions, qui étonne et qui charme à la fois.

On pense bien que madame de Grignan n'est pas oubliée dans cette peinture; mais s'il faut dire mon opinion, je crois qu'elle est un peu trop sacrifiée au désir de faire valoir et de faire ressortir toutes les vertus de sa mère : c'est peut-être un artifice du peintre; mais cet artifice me paroît nuire à la vérité; je sais qu'elle étoit *un peu guindée dans les hauteurs de son esprit cartésien*; qu'elle s'étoit faite la *fille de Descartes*; qu'elle n'estimoit ni *Virgile ni Homère*; qu'elle dissertoit à perte de vue sur *l'indéfectibilité de la matière*, et *les négations non conversibles*; qu'elle eut moins de tendresse dans le cœur et plus d'orgueil dans l'esprit que sa mère; mais faut-il pour cela mettre sur son compte tous les défauts qu'on peut remarquer dans le caractère de madame de Sévigné? Si celle-ci s'abandonne un peu à la médisance, si elle s'égaie sur les passe-pieds bretons de mademoiselle de Kerkaborgne; si elle trouve *qu'en Bretagne le prochain est drôle quelquefois, surtout quand il a dîné*; si elle trace des portraits plaisans de *l'insupportable mademoiselle Duplessis*, l'auteur fait de tout cela un crime à sa fille : c'est elle qui est essentiellement médisante, et qui inspire ce goût à sa mère; les haines très-féminines de madame de Grignan passoient tout entières dans le cœur de madame de Sévigné, suivant l'éditeur : d'abord je crois que c'est attacher beaucoup trop d'importance à quelques petits traits de raillerie qui échapperoient, je pense, aux plus saints, s'ils avoient autant d'esprit, et l'esprit aussi gai que ma-

dame de Sévigné; ensuite, pourquoi vouloir reprocher à madame de Grignan le plaisir que pouvoient lui causer ces saillies ingénieuses? elle se plaisoit à les lire comme madame de Sévigné à les écrire, sans que cela puisse tirer à conséquence ni contre l'une ni contre l'autre: il faut laisser aux éloges académiques cette subtilité qui ne veut trouver aucun défaut dans le héros du jour, et qui veut tout interpréter.

Il me semble que les portraits de ces deux dames, gravés au frontispice de cette nouvelle édition, peuvent donner une idée juste de leurs différens caractères; leur ame me paroît peinte dans leur physionomie: l'une plus ouverte, plus franche, plus expansive; l'autre plus concentrée, plus réfléchie, plus repliée sur elle-même: la première, plus vive, plus riante, plus gracieuse à tous; l'autre, plus froide, plus sévère, et quelquefois dédaigneuse; la mère plus facile à condescendre, la fille à s'offenser: belles toutes deux; mais l'une d'un caractère de beauté qui plaira à tout le monde, l'autre d'une physionomie qui ne plaira qu'à quelques-uns. On voit bien que madame de Sévigné croit devoir aimer sa fille sans restriction, et que madame de Grignan regarde cet amour entier et sans réserve comme une dette; sans doute, le plus grand tort de madame de Grignan est de n'avoir pas aimé sa mère autant qu'elle en étoit aimée; mais cela étoit impossible; et en général, cette idée me paroît avoir marqué de trop de prévention les jugemens de l'éditeur sur madame de Grignan: c'est une tache dans un tableau, d'ailleurs si parfait et si pur.

A ces peintures variées à l'infini succèdent quelquefois des réflexions neuves et profondes que l'auteur tire du contraste qu'offrent à ses regards les opinions du

siècle actuel, et celles du dernier siècle : il se demande si madame de Sévigné fut une *femme passionnée?* Puis, il ajoute : « On fait aujourd'hui beaucoup de bruit « de ce mot, et l'on répète quelquefois, bien au long, « que *les passions poussent merveilleusement les voi-* « *les de notre esprit*. Il est rare, à mon avis, qu'elles « le fassent bien aborder, et le plus souvent elles cau- « sent son naufrage. Il en est une surtout dont on re- « cherche curieusement, et quelquefois assez ridicule- « ment, l'influence, surtout dans les écrivains. Boileau, « dit-on, ne fut point agité de celle-là, et on remar- « que, en souriant, qu'il ne fut point sensible. Certes, « il le fut beaucoup aux beautés poétiques, et c'est pour « cela que le sensible Racine le reconnut pour juge : « ainsi, le plus sensible des hommes soumit avec suc- « cès son talent à l'homme qui l'étoit le moins; et il « seroit assez bizarre que *la passion* lui ayant été si « nécessaire pour produire ses chefs-d'œuvre, son ami « n'en ait eu nul besoin pour indiquer la perfection. « Boileau prononçoit sur cette passion, comme Racine « sur l'ambition d'Agrippine, sans la ressentir, et ce- « lui-ci dut beaucoup plus à Euripide, à Virgile, à « Port-Royal même, et à *la Bible*, qu'à quelques ar- « deurs passagères que lui inspirèrent des femmes. « Quelle passion, je vous prie, dominoit La Fontaine? « qui dit si bien de lui-même : *je suis chose légère*. « Chaque vent, pour foible qu'il fût, l'emmenoit tour « à tour, et il chanta presque aussi bien Psyché que « Jean Lapin et le saint homme de Chat. . . . . « Pourquoi donc, de notre temps, a-t-on loué, recom- « mandé, exagéré les passions avec un si violent en- « thousiasme? Je le dirai avec le calme et avec l'inflexi-

« bilité d'un moraliste : c'étoit pour s'y livrer, et sou-
« vent pour les feindre; tout amant a voulu être le jeune
« *Werther*, toute femme effrénée, *Héloïse*. »

De ce ton ferme et élevé d'une morale sévère et grave, il descend avec grâce et sans effort au plus aimable badinage : il est tantôt éloquent, tantôt familier, et c'est cette variété, cette richesse de nuances, et ce style si *ondoyant*, comme dit Montaigne, qui rend la lecture de ce petit ouvrage extrêmement agréable. L'auteur se détourne souvent de sa route, et on le suit toujours avec plaisir, parce que sa marche, si changeante et si diverse, n'a jamais rien de brusque, de pénible, ni de fatigant; ce sont quelquefois les plus petites circonstances qui lui font naître les plus grandes idées : madame de Sévigné étoit de la Bourgogne; Bossuet étoit du même pays; aussitôt voilà un rapprochement établi ; il compare madame de Sévigné à Bossuet, et son style s'élève en parlant de l'éloquence du plus éloquent des hommes : « Qui mieux que l'un, dit-il,
« a déployé toute la force et la magnificence qui peut
« accompagner la parole? Mais voyez comme l'autre a
« donné à son style tous les mouvemens qui peuvent
« exprimer la grâce! Je dirai plus, elle est quelquefois
« sublime, par exemple, au sujet de la mort de Lou-
« vois, et dans les louanges de Turenne, comme Bos-
« suet, en retraçant certains souvenirs de ses héros, est
« plein de tendresse et d'une parfaite élégance. Il me
« semble que quiconque est sensible à l'éloquence, ne
« peut prononcer le nom de Bossuet qu'avec une sorte
« d'étonnement respectueux; mais celui de madame
« de Sévigné sera toujours répété avec charme. » Bientôt il la compare avec La Fontaine : « Ils produisoient

« chacun leur fruit comme des arbres: il porta des fa-
« bles, et fut appelé un *fablier;* elle, des lettres, et on
« n'a d'elle que des lettres. »

C'est ainsi que M. l'abbé de Vauxelles, à l'imitation du modèle qu'il avoit sous les yeux en écrivant, et comme inspiré par l'esprit même de madame de Sévigné, se joue agréablement de son sujet, toujours aisé, toujours facile, et regagnant du côté de la grâce, tout ce qu'il semble perdre du côté de la méthode et de l'ordre : on peut lui appliquer cette pensée si juste et si vraie de Pascal : *Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, et on trouve un homme.* Partout il converse avec son lecteur, comme madame de Sévigné conversoit avec sa fille: la familiarité ne l'abandonne pas même dans les endroits où il prend l'essor, et cette familiarité ressemble à celle de Bossuet, quand il s'élève jusque dans les cieux, sans perdre de vue son auditoire. Lorsque l'auteur esquisse des caractères, et lorsqu'il trace des pensées, c'est un mélange heureux et naturel du style de La Rochefoucault, et de celui de La Bruyère; lorsqu'il badine, c'est à la manière de La Fontaine et de Montaigne, et quelquefois aussi sans s'en apercevoir, et comme à son insu, il emprunte les formes du style de madame de Sévigné, et sa diction en devient une copie parfaite et frappante; je n'en citerai qu'un seul exemple. . . . . « C'est quand elle écrit à sa fille, c'est
« alors surtout qu'elle a toutes les jouissances, toutes
« les douleurs, toute la prévoyance, tous les souvenirs,
« toutes les familiarités, toute la noblesse, et les douces
« rêveries, et les élévations imprévues, les grands traits
« de pensée, et tous les genres d'esprit à propos; elle

« n'en cherche aucun; ils viennent tous aider sa plume, « et la hâter sans que jamais elle se fatigue. » On ne peut mieux apprécier les lettres de madame de Sévigné, ni la peindre avec un style plus semblable au sien : c'est son langage que parle toujours l'éditeur, ou celui des hommes, qui vivoient de son temps, et autour d'elle.

J'avoue qu'après avoir lu ces *réflexions* jusqu'à l'avant-dernière page avec le plus vrai plaisir, je suis affligé d'une pensée désolante qui les termine : il me semble que l'auteur veut trop faire de l'amour extrême que madame de Sévigné avoit pour sa fille, une accusation; elle périt, il est vrai, victime de cet amour de mère qui ne connut jamais de bornes, et qui souvent la rendit malheureuse; mais les exemples d'une affection de ce genre aussi profonde, aussi habituelle, sont-ils si communs qu'on doive nous prémunir contre ses dangers? La pensée de M. l'abbé de Vauxelles est vraie : « L'affection la « plus légitime a besoin de se contenir et de se régler : « si elle remplit trop le cœur, il n'y suffit pas; il ne « peut porter une passion tout entière, même l'amour « maternel. » Mais l'application est fausse, et la leçon que l'auteur en tire me paroît s'éloigner de sa mesure et de sa justesse ordinaire.

J'ai beaucoup cité; j'aurois cité davantage, si le cadre de ce journal me l'avoit permis; mais je ne puis, en finissant, résister à l'envie de transcrire encore le trait suivant d'une notice sur la vie de madame de Sévigné, composée par le même écrivain, et l'un des ornemens de cette nouvelle édition : « L'année 1795 vit profaner « le tombeau de cette femme à jamais célèbre; il est su- « perflu de dire par quelle révolution; c'est celle qui « renversa tout, insulta à tout, lacéra toutes les images;

« toutes celles de cette antique famille furent mises en « pièces. On s'arrêta cependant devant celle de madame « de Sévigné; mais quand on en vint aux tombeaux, « l'inscription de son nom ne garantit pas son cercueil; « il étoit de plomb, objet irrésistible à la basse avidité « de ces monstres. Ils le brisèrent. Ils furent étonnés de « trouver son corps parfaitement conservé. Mais ce « corps étoit paré d'une robe de soie et d'une ceinture « d'argent. La ceinture parut un objet de pillage; la « robe fut partagée en lambeaux. On dit que quelques-« uns des témoins en emportèrent par vénération. »

XL.

Séance d'ouverture du Lycée.

Discours d'ouverture, par M. DE FOURCROY.—*Poëme inédit, de Bernard.* — *Morceau sur Montesquieu*, par M. DE LAHARPE. — *Épître en vers*, par M. VIGÉE.

26 novembre.

LE lycée ressemble à ces climats qui jouissent pendant la moitié de l'année de la présence du soleil, et qui, pendant le reste du tems, demeurent ensevelis dans une obscurité profonde, ou ne sont éclairés que par la foible lueur des étoiles : M. de Laharpe est, pour cette société, ce qu'est l'astre du jour pour les peuples qui habitent sous le cercle polaire; il la remplit de sa lumière pendant six mois, et, quand il se retire, elle achève l'année au sein de la nuit la plus épaisse : c'est en vain que quelques petits rimeurs, semblables aux insectes phosphoriques, viennent y faire briller leurs

étincelles et leurs bluettes : il n'est plus question du lycée, quand M. de Laharpe a cessé d'y paraître; c'est à ce professeur célèbre, à ce critique supérieur qu'il doit toute son illustration, toute sa gloire et tout son éclat.

On devoit s'attendre qu'il prononceroit cette année, comme à l'ordinaire, le discours d'ouverture : c'est un morceau d'apparat qui appartient de droit au professeur de belles-lettres : c'est à lui de semer de fleurs l'entrée de la carrière; mais M. de Laharpe n'a paru dans cette séance que comme simple lecteur, entre MM. Fayolle et Vigée; c'est au style de M. de Fourcroy qu'on a confié le soin et l'honneur de l'inauguration; et cette espèce d'hommage rendu à la chimie, n'a pas semblé trop déplacé dans un lieu où les regards ne rencontrent de tous côtés que des instrumens de physique, des machines électriques, des récipiens, des creusets, des alambics, et qui, décoré particulièrement d'un immense fourneau, ressemble beaucoup moins au temple des Muses qu'au laboratoire d'un apothicaire: malheureusement pour M. de Fourcroy, il ne s'agissoit point de parler de *gaz*, d'*acides* et de *potasse*.

Il est impossible de disserter sur tout cela avec plus de grâce, de facilité et d'abondance que M. de Fourcroy : ses cours doivent faire époque dans l'histoire de l'enseignement; peu de démonstrateurs ont paru dans les amphithéâtres avec autant de bonheur et de succès; nul n'a jamais eu plus de vogue et n'a reçu plus d'applaudissemens; mais hors de sa science, toute son éloquence l'abandonne; on ne le reconnoît plus : j'ai vu ce parleur si vanté balbutier péniblement dans nos assemblées politiques, et ce dissertateur intarissable dans sa chaire, devenir un vrai Lacédémonien à la tribune.

Son discours n'est qu'une espèce de *prospectus* sec et maigre, écrit d'un style très-incorrect, et qui n'a pas même le mérite d'être fondé sur des idées bien nettes : il a mal rempli la tâche que lui avoient imposée les directeurs du lycée ; ils l'avoient chargé de donner un aperçu du plan qu'ils ont suivi jusqu'à présent, et il a tracé un modèle purement idéal qui ne ressemble presqu'en rien à ce qui existe : c'est la manie des philosophes de mettre toujours leurs conceptions à la place de la réalité ; ils aiment à donner leurs rêves pour des faits ; où M. de Fourcroy a-t-il pris que le lycée républicain n'a dû qu'à la constance de ses principes et à l'uniformité de sa méthode d'être resté debout parmi tant d'institutions qui ont été renversées ? Depuis quand le lycée républicain est-il une institution ? Qui est-ce qui l'a jamais considéré comme faisant partie de l'instruction publique ? C'est sa nullité même qui l'a sauvé : c'est parce qu'il ne tenoit en rien à tout ce qui a été abattu, qu'il n'a pas été entraîné dans la ruine commune. Ces exagérations ont été écoutées comme elles devoient l'être, sans aucune marque d'approbation ; et l'assemblée n'est sortie de l'engourdissement où l'avoit jetée un pareil discours, que pour applaudir une pensée très-juste qui s'est présentée dans cet amas d'hyperboles et d'erreurs : c'est que la littérature est redevable au lycée du meilleur ouvrage de critique que nous ayons ; en effet, c'est là toute sa gloire, et elle est encore assez belle : un grand homme suffit pour illustrer le hameau qui lui a donné naissance.

C'est une bonne fortune aujourd'hui pour les sociétés littéraires, quand elles peuvent déterrer quelque lambeau posthume d'un poëme inédit ; dans une si

grande disette de bons poëtes, il est nécessaire que les morts viennent quelquefois aider les vivans; mais il est assez rare que ces découvertes précieuses, dont on fait ordinairement tant de bruit, répondent au zèle des investigateurs, et remplissent l'attente du public; le morceau de Bernard, lu par M. Fayolle, est un de ces essais que les écrivains doivent garder dans leur porte-feuille, et qu'on ne devroit jamais tirer de leur tombeau; il y a de jolis vers dans ce poëme, comme on en trouve dans tout ce qu'a écrit l'auteur de l'*Art d'aimer*; on peut y remarquer, peut-être encore plus que dans ses autres ouvrages, ce mélange du genre érotique et galant et du genre héroïque, qu'il affecta dans presque toutes ses poésies : il s'élève quelquefois ici au ton de l'ode pour redescendre brusquement au ton du madrigal; il profite de toute la licence des vers libres et mêlés qu'il emploie, pour rompre à chaque instant la marche des idées et la mesure du rhythme; c'est une véritable dithyrambe plutôt qu'un poëme régulier. Rousseau, dans ses cantates, a donné le premier exemple de cette variété si favorable aux grands effets; mais les cantates de Rousseau sont des pièces très-courtes : l'application que Bernard a essayé de faire de cette innovation à un poëme de quelque étendue, est absolument fausse et de mauvais goût. Ce morceau auroit peut-être fait plus de plaisir, s'il avoit été mieux secondé par le débit et la déclamation du lecteur : il a semblé long, et d'autant plus long qu'on attendoit M. de Laharpe.

Il a paru : j'ai entendu dans le même lycée, il y a cinq ans, la dissertation qu'il a lue dans cette séance; l'auteur y a fait plusieurs changemens, et l'a enrichie de nouvelles réflexions : son but principal est de prouver

que Montesquieu ne doit pas être confondu avec ces écrivains ennemis de tout ordre, qui ont usurpé dans ce siècle le nom de *philosophes*. La fonction du littérateur et du critique sembloit emprunter des circonstances actuelles un nouvel éclat et un nouveau caractère de grandeur : il s'est placé, en quelque sorte, en présence des étrangers que la paix rassemble à Paris, et il a supposé avec raison qu'il leur seroit agréable d'entendre parler d'un écrivain, qui, né Français, appartient cependant à toutes les nations par l'autorité de son génie : j'ai trouvé, je dois l'avouer, cet exorde sublime; mais on diroit qu'il est de la destinée du sublime d'être toujours, par quelque endroit, voisin du ridicule : il n'est pas à présumer qu'il y eût déjà beaucoup d'étrangers à la séance; il faut leur donner le temps de venir, et ne pas apostropher, comme présens, des gens qui sont encore en chemin; quelques mois plus tard, ce préambule eût été aussi convenable, qu'il est bien imaginé.

Quoi qu'il en soit, M. de Laharpe a jugé Montesquieu comme écrivain et comme philosophe, avec cette justesse et cette sagacité qu'on trouve dans les meilleurs morceaux de son *Cours de Littérature*, et dont on n'ose plus le louer, tant il s'est mis sous ce rapport au-dessus même de la louange! il a montré cet esprit sublime qui se jouoit et s'essayoit dans les peintures gracieuses, mais un peu maniérées, du *Temple de Gnide*, et qui, *semblable à un aigle qui voltige dans un bocage, et s'y trouve trop à l'étroit*, se prépare à s'élever jusque dans les cieux, et à ne plus reconnoître d'autres bornes que celles de l'espace. La pensée, qui étoit le caractère propre du génie de l'auteur, se reproduit trop souvent dans cet ouvrage, au préjudice du sentiment;

Montesquieu analyse quelquefois lorsqu'il faut peindre, et montre souvent de la subtilité lorsqu'il faudroit montrer de l'imagination. Les *Lettres persannes*, autre ouvrage de sa jeunesse, annonçoient déjà les grandes vues qu'il développa depuis dans l'*Esprit des Lois*; mais ses idées n'avoient point encore acquis toute leur maturité; il ne cherchoit point encore toute sa force dans la force de la raison; sous les noms d'*Usbeck* et de *Rica*, il hasarda quelques paradoxes dangereux, et quelques opinions qui n'étoient qu'un jeu d'esprit; il se montre dans ce roman décisif et tranchant; il étoit jeune. Il se montre dans ses autres ouvrages circonspect et réservé; il étoit mûr. Le livre intitulé : *Des Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, est, suivant M. de Laharpe, le chef-d'œuvre de Montesquieu; c'est-là que la précision de son style répond parfaitement à la justesse et à la profondeur de ses pensées. La Bruyère et La Rochefoucault (le critique auroit pu ajouter Saint-Evremont) lui avoient donné le modèle de cette concision vive et piquante qui le caractérise; mais ils ne l'avoient appliquée qu'à des idées usuelles et communes, auxquelles elle donne un air de nouveauté. Montesquieu l'adopta comme le langage propre de ses idées, et l'usage qu'il en fit étoit d'autant plus convenable, qu'ayant souvent à montrer, dans une seule phrase, les conséquences d'une foule d'observations, il falloit qu'il égalât, par la rapidité et la brièveté du style, l'étendue et la profondeur de ses vues. Le critique a comparé cet ouvrage avec le livre de Tacite *sur les Mœurs des Germains*. Le sujet qu'a traité Montesquieu est bien autrement grand et important : Tacite ne se proposoit que d'opposer les vertus et les usages d'un peuple simple,

laborieux et presque sauvage, aux moeurs et aux vices d'un peuple voluptueux, amolli et corrompu; Montesquieu remonte aux sources de cette grandeur des Romains, qui étonnèrent et subjuguèrent le monde; et en même temps qu'il sondoit les principes de vie qui animoient et développoient ce vaste corps, il analysoit les poisons rongeurs qui devoient enfin dissoudre ce colosse effrayant.

M. de Laharpe a observé que le caractère de perfection qu'on remarque dans l'ouvrage sur *les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, ne pouvoit pas briller d'un éclat aussi vif dans l'*Esprit des Lois*, parce que le sujet, extrêmement compliqué, n'offroit point par lui-même un ensemble aussi net; mais il a renvoyé à l'analyse que M. d'Alembert a faite de ce dernier ouvrage, ceux qui prétendent qu'il manque de plan; il a seulement blâmé le trop grand nombre des divisions et des chapitres souvent morcelés sans raison. Au reste, il a fait voir combien cette politique de Montesquieu, qui marche toujours à la suite de l'observation, et qui s'appuie toujours sur des faits, est supérieure à celle de ces sophistes, qui ne raisonnent jamais que sur des abstractions; il a opposé l'ouvrage de Montesquieu au *Contrat social*, plus souvent cité, quoique aussi mal interprété par beaucoup de gens que l'*Esprit des Lois*: Rousseau présente le modèle d'une démocratie, et nous avertit qu'elle n'est faite que pour des anges; mais à quoi bon tracer des plans qui ne peuvent convenir aux hommes pour lesquels on écrit, et qu'il faut renvoyer aux anges, qui n'en ont pas besoin? C'est à ses semblables que Montesquieu s'adresse, et la mesure du possible est toujours celle de ses vues; Rousseau

cherche à inspirer le fanatisme d'une perfection chimérique, qui porte le trouble dans les esprits et la révolte dans les cœurs; Montesquieu nous apprend à aimer les lois de notre pays, et c'est là ce qui lui méritera, dans tous les siècles, une place parmi les vrais philosophes.

Il s'en faut beaucoup que tout soit neuf dans ce que M. de Laharpe a dit de Montesquieu; mais il imprime aux idées les plus vulgaires le caractère d'une autorité supérieure, parce qu'il sait merveilleusement séparer le vrai du faux, qui se mêle toujours plus ou moins aux opinions qui ont le plus de cours, et qui sont le plus généralement adoptées : c'est un grand *épurateur* d'idées; c'est à lui qu'il appartient de leur donner la marque et le timbre. Je crierois volontiers à certains littérateurs qui disent quelquefois de fort bonnes choses : *Faites dire cela par M. de Laharpe!*

M. Vigée, qui depuis une vingtaine d'années fait des vers pour les journaux et pour les almanachs, et que je suis toujours tenté de prendre pour un jeune homme, lui a succédé à la tribune; il a lu une *Épître à une dame, le lendemain de sa fête* : observez bien que ce n'est pas le jour de sa fête, c'est le lendemain; c'est là le cas de s'écrier : *Ses titres ont toujours quelque chose de rare!* Cette pièce ressemble aux mille et une bagatelles qu'on lit dans tous les lycées de Paris; le fond des idées est trivial; la tournure des vers a cette espèce de facilité qu'on n'a pas grand peine, comme dit Rousseau, à donner à des riens : mais M. Vigée débite fort bien; chose essentielle!

XLI.

Tableau des quatre parties du monde.

29 novembre.

La connoissance du globe que nous habitons, et des peuples qui couvrent et varient sa surface, est sans contredit une des sciences les plus dignes de tout homme qui réfléchit; et c'est un côté par lequel les modernes, si jaloux de la gloire des anciens, l'emportent sur eux sans contestation : les philosophes de la Grèce et de Rome, qui valoient bien les nôtres à beaucoup d'égards, étoient plus ignorans sous ce rapport que le moindre écolier d'aujourd'hui; les sept sages, si vantés par leurs connoissances physiques, connoissoient à peine cette étendue de pays qui forme maintenant la domination du Grand-Turc; le reste de la terre étoit pour eux comme s'il n'eût point existé. Les liaisons des Grecs avec les Perses répandirent quelques nouvelles lumières sur les sciences géographiques, auxquelles les conquêtes d'Alexandre servirent long-temps de limites; les Romains, dans la suite, n'allèrent jamais aussi loin que ce conquérant vers les régions orientales; et l'Elbe et l'Irlande furent pour eux, du côté du nord et de l'occident, les bornes du monde : il y a là de quoi inspirer quelque orgueil aux descendans des Welches et des Goths.

Je ne sais cependant si nous avons le droit d'être bien fiers de ces découvertes, que nous ne devons qu'à un hasard heureux : à quoi a-t-il tenu que le secret de la boussole ne demeurât enseveli pour toujours dans les

ténèbres, d'où la fortune plutôt que le génie l'a fait sortir? C'est même un miracle qu'il n'y ait pas été replongé avant qu'on en sût faire usage; l'ignorance et la barbarie en retardèrent long-temps l'application naturelle; mais enfin nous étions destinés à parcourir et à reconnoître dans tous les sens cette planète sublunaire où la nature nous à jetés. Quel fruit en avons-nous tiré?

Il semble que la philosophie moderne auroit dû profiter beaucoup du nouveau spectacle et des nouvelles vues qui s'ouvroient devant elle: une connoissance plus approfondie de la nature de l'homme étoit un des résultats qu'on devoit le plus naturellement attendre des découvertes modernes; mais, au lieu de donner naissance à de nouvelles vérités, elles n'ont engendré que de nouvelles erreurs.

On a voulu tout expliquer par le principe de l'*influence des climats*: on a cherché à réduire en système cette variété infinie des lois, des coutumes, des mœurs, des usages: on s'est piqué de rendre raison de tout par un seul axiome; les interprétations ont obscurci les choses qu'on tâchoit d'éclairoir, et les faits même ont été dénaturés ridiculement, ou légèrement adoptés par des écrivains moins jaloux de les bien connoître, ou de les bien exposer, que de les expliquer ingénieusement.

On est même allé plus loin: on a prétendu que l'état sauvage dans lequel on avoit trouvé les Cannibales et les Missouris étoit la condition qui convenoit le mieux à l'homme: on a regardé tous les peuples qui goûtoient les douceurs de la société comme des peuples dénaturés; les barbares et les sauvages n'étoient plus, aux yeux du philosophe, dans les forêts du Nouveau-Monde, mais dans ces régions fortunées de l'Europe où les arts, les

sciences, la saine morale, forment entre les hommes des nœuds tout à la fois si brillans et si doux.

Mais si les idées des philosophes doivent inspirer quelque défiance, les relations des voyageurs ne sont pas beaucoup plus propres à rassurer les esprits; ils se contredisent les uns les autres : il est même rare qu'ils soient d'accord avec eux-mêmes; chacun a sa manière de voir particulière, et les préjugés, les opinions, les systèmes, altèrent plus ou moins les faits auxquels les auteurs ne craignent pas quelquefois de mêler du merveilleux pour donner plus d'attraits à leurs narrations : tout concourut donc à décrier un genre d'ouvrages où le mensonge prenoit trop aisément la place de la vérité; et la multitude même des relations capable d'effrayer les lecteurs les plus intrépides, et d'encombrer les plus vastes bibliothèques, porta le dégoût à son comble: comment lire, en effet, tant de volumes, qui suffiroient pour occuper la vie entière d'un homme; et surtout comment y démêler le vrai, toujours confondu avec l'erreur ou la fiction? L'abbé Prévost, qu'aucune entreprise littéraire, quelque hardie ou quelque effrayante qu'elle fût, ne pouvoit rebuter, essaya de porter la lumière dans ce fatras indigeste, et de resserrer dans de justes limites, les verbeuses divagations des voyageurs. M. de Laharpe a depuis abrégé encore l'ouvrage de l'abbé Prévost.

Le tableau que nous annonçons peut être considéré comme un abrégé de l'abrégé fait par M. de Laharpe : il est très-court; mais l'auteur paroît n'avoir rien oublié d'essentiel : il a discuté les faits avec soin, et comparé les autorités avec exactitude; il a porté l'œil de la cri-

tique dans cette multitude de volumes dont il présente un extrait fort bien rédigé.

Il est impossible que cet ouvrage ait le charme qu'ont naturellement les relations des voyageurs : leurs aventures, les périls qu'ils ont courus, l'accueil qu'ils ont reçu chez les différens peuples; enfin, tout ce qu'on peut appeler la partie romanesque de leurs récits ne se trouve point dans ce livre; mais si le plaisir y perd quelque chose, l'instruction y gagne beaucoup : des faits nets et précis, dégagés de toutes ces circonstances qui appartiennent ordinairement à l'imagination de ceux qui les racontent, une narration claire, des caractères bien tracés, des peintures sages et vraies, peuvent dédommager amplement des fictions des faiseurs de voyages : en analysant leurs relations avec une judicieuse sévérité, l'auteur a fait de leurs romans diffus une histoire également rapide, intéressante et instructive.

XLII.

La Vie des Saints, édition de 1801.

29 novembre.

LA Vie des Saints! Annoncer la Vie des Saints! Vous allez vous déshonorer! — Messieurs, vos jugemens sont vifs et tranchans : permettez-nous de n'y plus souscrire qu'à bon escient; vous vous êtes trompés quelquefois : si vos erreurs n'ont point tourné au profit de votre philosophie, souffrez du moins qu'elles soient utiles à notre instruction; continuez, si cela vous convient, à être

décisifs; mais ne vous attendez plus à nous trouver si crédules.

Eh! pourquoi n'annoncerions-nous pas *la Vie des Saints?* C'est le livre des enfans, s'écrient-ils, c'est le manuel des bonnes femmes, c'est le *veni mecum* des imbéciles, des sots et des fanatiques. Raisonneurs sublimes, soyons un peu moins prodigues d'épithètes injurieuses et de sarcasmes outrageans : je vous dis, moi, que *la Vie des Saints* est aussi le livre des philosophes. Etrange assertion! venons à la preuve.

Si la philosophie consistoit à se renfermer dans les bornes étroites du moment fugitif où nous existons, si elle ne différoit point de cette humeur chagrine qui porte des esprits durs et hautains à critiquer amèrement tout ce qui les entoure, ou s'il falloit la confondre avec cet orgueil qui nous fait prendre le faste de nos pensées pour la mesure de la perfection, elle seroit indigne du beau nom qui la décore. Mais sa destinée est plus relevée, ses vues sont plus nobles, et sa tâche moins circonscrite : le vrai philosophe est celui qui apprend à connoître les hommes, en suivant leur histoire dans tous les siècles; supérieur aux préjugés du sien, il ne se laisse dominer ni par les railleries des uns, ni par l'enthousiasme des autres; il examine, il pèse, il apprécie ce qu'ils exaltent ou ce qu'ils méprisent, et ne cherche que dans l'autorité de la raison la règle de ses jugemens.

Ainsi, tandis qu'un étourdi, qui se croit un esprit fort, la tête pleine des prétendus bons mots de Voltaire et des déclamations délirantes de Diderot, invective avec autant d'ignorance que de passion, contre ce qu'il appelle superstition, erreurs, fanatisme; le vrai sage remonte dans les siècles, observe les événemens, interroge

les faits, et suivant la religion chrétienne, depuis sa source jusqu'à nos jours, la considère, au moins, comme le trait le plus marquant de toute l'histoire moderne, si même il ne la regarde pas comme la plus grande merveille que présentent les fastes du genre humain.

Et quel spectacle, en effet, n'offre point à ses yeux la révolution causée dans le monde par l'établissement du christianisme? du sein de l'ignorance, de l'abjection et de la pauvreté sort et s'élève une doctrine nouvelle, qui, malgré les fureurs de la persécution, finit par triompher de l'orgueil des philosophes et de l'autorité des princes. L'Évangile, d'abord objet de risée, l'emporte bientôt sur les écrits vénérés des Platon et des Aristote, et la croix, instrument du plus infâme supplice, orne la tête auguste des empereurs; les nations que le nord vomit par torrens, écrasent les Romains qui avoient tout subjugué; des barbares font la loi aux maîtres du monde, et recomposent, pour ainsi dire, l'Europe dont ils se disputoient les ruines; la morale chrétienne qui avoit triomphé de la politesse dédaigneuse des peuples les plus savans et les mieux civilisés, triomphe encore de la férocité sauvage de ces enfans de la nature: elle adoucit leur humeur dure et farouche, amollit et fléchit ces caractères de fer, courbe sous son joug la tête superbe du Sicambre intraitable, forme le lien commun de tant de peuples, qui n'en étoient pas moins divers, quoique nous nous plaisions à les confondre sous la même dénomination, et devient le véritable fondement de cette grande république européenne, qui, gouvernée par des rois dans chacune de ses parties, mais tournant autour du même centre, reconnut enfin pour son

chef un foible prêtre, armé du seul nom de Dieu. Il me semble que de pareils événemens, envisagés seulement sous le rapport philosophique, ne sont pas indignes des méditations de tout homme qui veut réfléchir sur les destinées de ses semblables.

Poursuivons : pendant qu'une morale supérieure à celle de l'Académie et du Portique s'établit, un nouvel ordre de vertus se développe. Qu'Athènes vante son Codrus, qui se dévoue noblement pour le salut de ses sujets; que Rome soit fière de son Scévola, de sa Clélie, de son Décius; je consens à admirer ces miracles du patriotisme; je sais qu'il y a eu dans tous les temps des mortels généreux qui ont honoré l'humanité; mais voudra-t-on comparer quelques exemples d'un dévouement rare et sublime avec cette vie perpétuellement dévouée et sacrifiée des premiers chrétiens, toujours placés entre les avanies et les tortures, entre l'outrage et les douleurs, entre le mépris des peuples, et les fouets des bourreaux? Les Héraclides menacent l'Attique, le roi d'Athènes s'élance dans les bataillons ennemis, et périt; un gouffre s'ouvre au milieu de Rome, Décius s'y précipite; que la postérité leur applaudisse dans tous les siècles; mais à quels yeux féroces le martyre des Machabées n'a-t-il pas arraché des larmes? Quel trait aussi pénétrant dans toute l'histoire des païens? Qui ne remarque ici un caractère de supériorité? Non, le patriotisme ne se montra jamais si touchant et si noble.

Dites le fanatisme, s'écriera quelqu'un! Sophiste orgueilleux, appelez donc aussi fanatisme tout ce que vous admirez le plus chez les peuples anciens : appelez fanatisme la constance de ces femmes de Sparte, dont Rousseau a fait un si grand éloge, parce qu'elles se ré-

jouissoient de la mort de leurs fils tués au champ de bataille, et voyoient, d'un œil sec, leurs enfans expirer sous les verges en l'honneur de Diane; taxez de fanatisme les plus grands hommes de la Grèce et de l'Italie qui savoient souffrir sans se plaindre et l'exil et la mort; accusez aussi de fanatisme ces illustres victimes de l'honneur, un Eustache de Saint-Pierre, un Bayard, un chevalier d'Assas. Mais que dis-je! c'est au contraire le christianisme qui a détruit le fanatisme en possession d'ensanglanter la terre, de tout temps, depuis Agamemnon, qui sacrifioit sa fille en Aulide, jusqu'aux prêtres carthaginois et aux druides qui immoloient des hommes à leurs barbares divinités. Non, les grands hommes que le chrétien honore, n'étoient point des fanatiques: ne cherchons pas à dégrader leur vertu sublime par de flétrissantes dénominations; gens sensés, de quelque opinion que vous soyez d'ailleurs, je vous en atteste: vous ne voyez en eux que les premiers et les plus grands de tous les philosophes.

Certes, j'aime bien autant lire la *Vie des Saints* que l'histoire des sophistes de l'antiquité; et l'ouvrage de Ruinard est au moins aussi précieux pour moi que celui de Diogène Laërce: qu'Aristippe, Zénon, Epicure, avec leurs inintelligibles systèmes et leurs interminables discours, me paroissent petits en comparaison de ces hommes, qui, tous traçant une marche uniforme et prêchant un dogme invariable, savoient donner à la fois le précepte et l'exemple, et qui montroient en eux les vertus qu'ils conseilloient aux autres! Je sais que quelques-uns ont porté, humainement parlant, le zèle de la religion et l'amour de la perfection jusqu'à des excès qui effarouchent l'esprit; mais encore est-il vrai

que la philosophie ancienne est tombée dans des excès non moins étranges : philosophe à la mode, tu te moques de Siméon Stilite sur sa colonne; mais, dis-moi, lui préférerois-tu Diogène dans son tonneau?

S'il est une histoire humiliante pour la raison humaine, et qu'on doive véritablement renvoyer aux foibles et aux imbéciles, c'est celle des philosophes anciens; on y ajoutera peut-être un jour celle des philosophes modernes : quel délire perpétuel! que de folies accumulées les unes sur les autres! quelle insupportable affectation! quelles prétentions ridicules! quelle morgue puérile! quel charlatanisme révoltant! L'un se jette dans l'Etna pour s'immortaliser, et laisse ses pantoufles au pied de la montagne; l'autre veut nous persuader que la goutte ne lui fait pas de mal; un troisième, qui vivoit trois ou quatre siècles après Priam, nous assure qu'il a assisté au siége de Troie; enfin, le plus sage de tous prétend qu'il a un génie qui lui parle à l'oreille, et qui lui donne certains conseils : je crois que ce sont bien là des contes d'enfans ou de vieilles femmes, de véritables balivernes indignes de l'attention de tout homme raisonnable.

Mais les miracles de saints? Eh bien! messieurs, les miracles? Il en est sans doute qu'une pieuse crédulité a imaginés; mais que s'ensuit-il? Lisez-vous moins Plutarque, parce qu'il vous fait souvent des contes ridicules? Ne trouvez-vous point des miracles dans Tite-Live, dans Tacite? Les fables absurdes d'Hérodote vous empêchent-elles de profiter de ce qu'il y a d'intéressant et de vrai dans ses histoires? Vous avez lu et relu cent fois la *Vie de Pythagore*, et pourtant vous y voyez qu'il a ressuscité un mort; assurément, c'est là un mi-

racle; les moines du moyen âge, qui ont quelquefois corrompu la vérité de l'histoire par de pieuses impostures, étoient sans doute assez crédules; mais c'est un défaut qu'ils partagent avec les plus grands écrivains de l'antiquité : la philosophie du jour crie sans cesse à l'illusion, à l'erreur, au fanatisme; elle auroit eu plus beau jeu il y a deux ou trois mille ans.

Des miracles au moins qu'on ne contestera pas, et qui n'exciteront point la risée, ce sont les vertus de ces héros du christianisme, et les services qu'ils ont rendus à l'humanité : l'esclavage domestique détruit, les lettres conservées, les mœurs adoucies et formées, la vraie morale prêchée à toute la terre, à travers les fatigues et les périls, la civilisation étendue et perfectionnée, les plus beaux exemples à côté des plus belles leçons, la vertu proclamée et pratiquée, les secours de l'instruction allant au-devant de l'ignorance, les asiles de charité ouverts à la pauvreté, l'infirmité guérie, l'enfance allaitée, voilà ce que nous leur devons : au nom des Louis IX, des Charles Borromée, des François-de-Sales, des Vincent-de-Paule, quel est le cœur qui ne se sent point ému? quelle est l'ame qui n'est point pénétrée d'attendrissement et de respect? qui ne seroit curieux de connoître la vie de ces bienfaiteurs du genre humain?

Mais, si tant de grandes qualités du cœur me permettoient de songer aux talens de l'esprit, je dirois à ceux qui dédaignent cette histoire : Où trouvez-vous un orateur plus éloquent que saint Jean Chrysostôme, un philosophe plus profond que saint Augustin? Quoi! vous voulez connoître les détails de la vie de Socrate, et vous négligez l'histoire de l'évêque d'Hyppone; vous

suivez Cicéron et Démosthènes dans leurs études; vous désirez savoir par quels degrés ils se sont élevés si haut, et l'éloquence d'un saint Chrysostôme, d'un saint Basile, d'un saint Grégoire de Nazianze, d'un saint Ambroise, ne vous engageroit pas à rechercher les circonstances et les détails de leur vie? Quel est donc ce préjugé qui dénature ainsi les choses, et qui vous les rend agréables ou indifférentes, suivant qu'il s'agit des païens ou des chrétiens? est-ce là ce qu'on appelle philosophie?

J'avoue que tout n'est pas également saillant dans ces récits; mais il y a partout un certain charme qui arrête l'esprit : il y règne une variété singulière qui prévient le dégoût, et si j'ose me servir de ce terme, ils offrent une lecture non moins amusante qu'instructive. Qu'un autre rougisse donc, s'il veut, de lire la *Vie des Saints*, pour moi, je suis au-dessus d'une telle pudeur: je saisis tout ce qui m'intéresse, et lorsque l'utile se trouve joint à l'agréable, le titre du livre, quelque ridiculisé qu'il soit, ne sauroit m'empêcher de le lire et même de le relire. Mais je dois faire observer que ce livre acquiert un nouveau degré d'intérêt, quand on songe au temps dont nous sortons, et aux circonstances où nous sommes placés : tandis que le philosophe poursuivi, comme le chrétien, par ceux qui confondoient tout dans leurs inconcevables fureurs, cherchoit ses consolations et ses vertus dans les écrits des Sénèque et des Épictète, c'étoit dans les exemples des héros du christianisme que vous puisiez toute votre force, prêtres infortunés, qui portez encore les marques de la persécution; c'est là que vous trouviez des modèles de courage, de patience, de dévouement, de toutes les dispo-

sitions sublimes qu'exige le malheur ; et c'est encore là que vous apprenez à bénir aujourd'hui la main puissante qui vous a retirés des terres de l'exil et des horreurs de la mort.

Oui, sans doute, l'époque où nous vivons est une des plus grandes de l'histoire du genre humain : elle doit être à jamais illustre dans les siècles ; mais c'est encore moins par ce continuel enchaînement de victoires toutes plus brillantes les unes que les autres, et par cette paix rendue presque miraculeusement à l'Europe étonnée, au moment où l'on cessoit de l'espérer, que par le rétablissement d'une religion, dont la ruine totale avoit été jurée par ces autres Baltazards et par ces modernes Héliodores. Quel est donc cet édifice qu'un nouveau Cyrus relève aujourd'hui contre tout espoir? Quels sont ces deux conquérans qui semblent agir de concert, à vingt siècles l'un de l'autre? Puis-je dédaigner un culte que je vois lié à de si grandes choses ? Puis-je mépriser ces héros de la religion et de la vertu, dont les premiers héros du siècle et de la gloire s'honorent d'être les défenseurs et les appuis ?

XLIII.

Séance du Lycée du 9 décembre.

Cours de M. de Laharpe. — Fontenelle et Lamothe.

§. Ier.

12 décembre.

Ce titre a de quoi surprendre : M. de Laharpe a déjà parlé de Lamothe et de Fontenelle en cent endroits de son *Cours de Littérature*; on trouve, dans les volumes

qu'il a publiés, des articles *ex-professo* sur ces deux auteurs. Comment se fait-il qu'il revienne ainsi sur ses pas? C'est qu'il n'y a aucun ordre dans son ouvrage: souvent il entame une matière, et l'abandonne sans l'avoir traitée à fond; il la reprend ensuite, pour la traiter sur de nouveaux frais. En vain répondroit-il qu'il envisage ici Lamothe et Fontenelle comme auteurs d'une nouvelle doctrine littéraire; qu'il ne les avoit considérés jusqu'à présent que sous le rapport des divers genres dans lesquels ils se sont exercés; qu'il est ici question de l'application qu'ils ont faite les premiers de l'esprit philosophique aux principes de la littérature*: outre qu'il étoit impossible qu'en parlant de leurs ouvrages il ne dît rien de leur système, pourquoi nous présente-t-il cette année des observations qui trouvoient leur place naturelle dans le cours de l'année dernière, où il a traité des abus de l'esprit philosophique? Je conviens que c'est là un moyen infaillible pour multiplier sans fin les volumes, et pour faire durer éternellement un cours qui, de cette manière, ne peut jamais tarir; mais rien n'est aussi plus propre à jeter des nuages dans l'esprit des disciples : moi-même qui redouble ma classe cette année, et qui suis vétéran, j'ai de la peine à suivre le professeur dans ses divagations : il est vrai qu'il y a au lycée des écoliers encore plus anciens que moi, qui ne me paroissent pas s'apercevoir de ce défaut de méthode; ils dévorent courageusement les redites et les répétitions; quelque changement dans la forme leur en impose aisément sur le fond : ils ressemblent à ces gens à qui l'on avoit servi le même mets à différentes sauces, et qui se flattoient d'avoir assisté au festin le plus varié qu'ils eussent jamais vu.

C'est un des avantages les plus précieux de ces sortes de cours, que l'on n'avance jamais, et qu'on reste toujours au même point : ces lectures rapides entrent par une oreille et sortent par l'autre; l'année d'ensuite on ne se souvient plus de ce qu'on a entendu l'année précédente; le professeur peut presque sans inconvénient répéter ce qu'il a déjà dit; il est assuré de trouver des auditeurs tout neufs, parmi ceux mêmes qui l'ont suivi le plus constamment : je m'amuse quelquefois à considérer certaines figures que j'ai vues au lycée de temps immémorial; c'est toujours le même mouvement d'admiration lorsque le professeur paroît; la même attention lorsqu'il ouvre la bouche; la même expression d'extase lorsqu'il élève le ton; le même regard fixe et immobile; la même crainte de perdre une seule parole; je me dis alors : Ces personnes-là, qui peut-être depuis dix ans n'ont pas manqué une seule leçon de M. de Laharpe, sont sans doute terriblement fortes sur les principes de la littérature! Mais je suis bien sûr pourtant de les retrouver encore l'année qui vient dans la même attitude : ce sont des hommes qui passent leur vie à faire leurs classes, et qui les recommencent toujours, pour ne les finir jamais. Vraiment, je ne vois pas pourquoi M. de Laharpe se feroit un scrupule, non-seulement de leur répéter ce qu'il a déjà dit, mais de leur lire encore ce qu'il a déjà imprimé.

L'amour excessif de la littérature est ordinairement joint à l'excessive mollesse : plus les livres sont communs et plus les lecteurs deviennent rares; la plupart de ces hommes épris de la passion des lettres, n'ont pas la force de lire : il faut que la voix d'un professeur porte

doucement à leur oreille l'instruction ou même le plaisir qu'ils ne peuvent plus chercher dans la lecture :

Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Stacius urbem,
Promisitque diem.

Les grands seigneurs avoient autrefois des lecteurs en titre, qui les dispensoient de la peine d'ouvrir un livre lorsque l'ennui les forçoit de recourir à cette ressource ; aujourd'hui nous avons tous des lecteurs dans les lycées ; si le nombre de ces merveilleux établissemens s'accroît encore, je ne sais trop ce que deviendra l'imprimerie. On a remarqué quelque part que l'augmentation du nombre des traiteurs, à Paris, annonçoit un relâchement dans les mœurs, les progrès du célibat, et la corruption des familles; je crois qu'on peut observer quelque chose de semblable dans la multiplication de ces auberges littéraires qui s'ouvrent de tous côtés : elles annoncent le relâchement des études particulières, l'anéantissement de toute instruction véritable, et couvrent, sous des dehors pompeux et brillans, les honteux progrès de la barbarie.

L'établissement de ces académies nouvelles tient à l'histoire de nos mœurs : le lycée est un chapitre du tableau de Paris; il n'est pas inutile de le faire connoître: il y a des gens qui, je crois, y passent leur vie; on les y trouve à toutes les heures du jour, tantôt dormant auprès du feu dans le grand salon, tantôt parcourant les journaux dans le cabinet de lecture ; car le local de ce temple des Muses est très-vaste, et je n'ai pas besoin de dire que toutes les pièces de l'appartement sont plus ou moins décorées de meubles scientifiques : entrez-vous dans le salon ? une machine que vous apercevez au pla-

fond, vous indique la direction du vent; c'est une girouette intérieure; et j'ai vu quelquefois tel habitué avoir les yeux fixés sur cette précieuse machine pendant plus d'un quart d'heure. Je ne parle point des coquillages et des métaux sous verre, ni d'une belle tortue parfaitement conservée, qui se présente aux regards des admirateurs. Dans le cabinet de lecture, l'appareil est encore plus imposant : les yeux sont frappés, en entrant, d'une riche batterie d'instrumens de physique, et surtout d'un énorme télescope braqué sur son affût; tous ustensiles dont on ne fait jamais usage, et qui ne sont là que pour terrasser d'étonnement le souscripteur éperdu. Tout à coup, un des garçons de service parcourt les différentes salles, et crie d'une voix forte : *M. de Fourcroy est arrivé !.... La leçon de M. de Laharpe commence !...* On se pousse, on se presse dans la chambre où se font les cours, laquelle est encore plus scientifiquement décorée que toutes les autres : bientôt on voit sortir le professeur d'une pièce interdite aux profanes, à peu près comme le prêtre de la sacristie. L'office littéraire commence; et quand on s'est bien rempli d'instruction, on revient la digérer à son aise dans les appartemens, où l'on trouve d'ailleurs toutes les commodités possibles, et même tous les ustensiles qui peuvent servir à autre chose qu'à des expériences de physique; car il ne manque rien au lycée que des lits.

Mais pendant que je m'amuse à faire l'éloge de la classe, je m'aperçois que j'oublie la leçon du professeur; il est vrai qu'elle n'a rien de bien remarquable : M. de Laharpe a débuté par un tableau de l'esprit qui régnoit dans la littérature à l'époque de la régence; tableau qu'il a déjà tracé dans son ouvrage, je ne sais combien de fois,

et qui d'ailleurs est depuis long-temps un lieu commun de critique : il a peint cette conspiration de quelques écrivains, qui, désespérant d'atteindre à la gloire des grands poëtes du siècle précédent, se liguèrent contre la poésie : il a développé les progrès de cette conspiration, qui s'étendit de proche en proche; ce qui lui a donné lieu de répéter ce qu'il avoit dit précisément dans la dernière séance sur Montesquieu, qui traitoit de fous tous les poëtes, excepté les poëtes dramatiques; et ce qu'il a déjà imprimé sur Buffon, qui critiquoit les vers de Racine; et sur Duclos, qui disoit, en parlant des beaux vers : *Cela est beau comme de la prose !* et sur Condillac, qui analysa si ridiculement quelques vers de Boileau : j'attache sans doute beaucoup de prix aux paroles de M. de Laharpe; mais ce qui est dit est dit, et je n'aime point à l'entendre répéter.

Le reste de la leçon est un véritable plaidoyer en forme pour la poésie contre son plus grand détracteur, Lamothe : l'avocat des Muses a pulvérisé les sophismes de son adversaire avec cette logique vigoureuse qui le distingue, et qu'il aime à déployer : car il n'est point de ces hommes dont parle Horace, qui quelquefois ne montrent leur force qu'à demi, et qui se jouent de ce qu'ils pourroient écraser :

. . . . . Interdùm parcentis viribus atque
Extenuantis eas consultò.

Il ne sait sacrifier aucun de ses avantages : il tombe avec roideur sur tout ce qui lui résiste. Au reste, nous n'avons eu aujourd'hui que la moitié de la plaidoirie; Fontenelle a obtenu l'ajournement à huitaine.

§. II.

19 décembre.

Dans la dernière séance, M. de Laharpe a convaincu Lamothe du crime de lèse-poésie au premier chef; dans celle-ci, il a repondu à un plaidoyer de Fontenelle, en faveur de son ami : l'esprit du défenseur officieux n'avoit pas besoin d'être aveuglé par l'amitié pour tomber dans le sophisme et le paradoxe; il fut lui-même, et de son propre fonds, très-fécond en erreurs littéraires; il a beaucoup dogmatisé sur les matières de goût, et presque tout ses principes sont des hérésies; il s'étoit uni avec Lamothe pour saper les fondemens de la saine doctrine : en plaidant la cause de son complice, c'est la sienne propre qu'il défend.

On peut regarder ces deux écrivains comme deux chefs de sectes : ils voulurent faire, dans la littérature, à peu près la même révolution que Luther et Calvin firent dans un ordre de choses infiniment plus sérieux; ils essayèrent de secouer le joug de toute autorité; ils prétendirent que chacun, selon ses lumières, pouvoit se forger une doctrine à sa mode, et peser, au poids de sa raison, les réputations les plus vénérées et les traditions les plus anciennes. Ils ne faisoient guère en cela que réchauffer les paradoxes de l'auteur de *Peau-d'Ane*, déja réfutés par Boileau; mais ils sembloient en avoir acquis la propriété par les idées nouvelles qu'ils y mèloient, et surtout par les grâces piquantes et par la politesse aimable dont ils savoient les embellir; car Fontenelle et Lamothe furent toujours également éloignés, et du ton bassement plaisant de ce Pérault auquel Despréaux fit beaucoup trop d'honneur, et de l'emportement fougueux et grossier de ces énergumènes, qui

voulurent, de nos jours, parler de littérature en prophètes et en inspirés : leurs dissertations, généralement si vicieuses pour le fond, sont des modèles pour la forme. Une gravité trop sévère ne convient point aux discussions de littérature, qui ne peuvent jamais avoir qu'un degré d'importance fort médiocre : ces deux écrivains savent y répandre une plaisanterie fine et légère, qui adoucit les traits de la dialectique; la véhémence n'est point à sa place dans des sujets si frivoles; ils s'adressent toujours à l'esprit qu'ils veulent séduire, et jamais à la passion qu'ils semblent craindre d'émouvoir. Ce fut pourtant dans une circonstance assez grave que Fontenelle essaya de justifier solennellement la doctrine de son ami et ses propres systèmes : il étoit directeur de l'Académie française; Lamothe venoit de mourir, et il s'agissoit de faire son éloge en repondant au discours de son successeur : l'amitié connue qui lioit Fontenelle à Lamothe, le lieu, le moment, tout sembloit répandre sur l'orateur et sur sa harangue un nouvel intérêt; mais il entassa tant de sophismes puériles, et tant de subtilités ridicules, que ces jeux de l'imagination forment un contraste tout-à-fait singulier avec le pathétique de la circonstance. On a de la peine à se figurer que le cœur de Fontenelle soit véritablement ému lorsqu'on voit son esprit s'escrimer avec tant d'agilité en faveur de la plus mauvaise cause : il s'amuse à faire des tours de force sur le tombeau de son ami; il est plus occupé de soutenir sa gageure que de déplorer la perte qu'il vient de faire.

Ce n'est pas la seule oraison funèbre qui puisse faire rire; mais c'est au moins une des plus gaies.

M. de Laharpe ne l'a pas envisagée sous ce point de vue : il s'en est bien gardé; il s'est armé de tout son sé-

rieux, et je dois répéter aussi très-sérieusement qu'en cela il ne me paroît pas ménager assez ses forces : quel ton, en effet, prendra-t-il avec Diderot et les hommes de son école, puisqu'il argumente avec tant de fougue contre Fontenelle et Lamothe? Je sais que tout ce qui attaque la poésie doit blesser au cœur un poëte tel que M. de Laharpe; mais je crois que les erreurs polies et courtoises de ces deux écrivains ne doivent pas être traitées aussi brusquement que les sophismes arrogans de nos impérieux dramaturges. L'aménité de Fontenelle et de Lamothe, la gaîté douce qu'ils portent dans la dispute, semblent exiger le même ton dans leur adversaire: je me représente ces deux hommes aimables aux prises avec M. de Laharpe dans une société; il rougit, il pâlit; ses yeux étincellent; ses cris perçans se font entendre au loin, tandis que ses antagonistes calmes et sereins, et le sourire sur les lèvres, se moquent intérieurement de sa fureur, et finissent par céder le champ de bataille à l'ascendant de ses poumons beaucoup plus qu'à la force de ses raisonnemens. C'est contre le pathos et les déclamations de nos littérateurs énergumènes qu'il faut tonner; c'est contre eux qu'il faut déployer cette foudroyante éloquence; on est alors à deux de jeu : il faut hurler avec les loups.

Le véhément professeur a suivi phrase par phrase le discours de Fontenelle : je tâcherai de rendre le fond de ses réfutations; je ne me charge pas de traduire son éloquence. J'ai le discours sous les yeux, et je copie :

« M. de Lamothe n'étoit pas poëte, ont dit quelques-« uns, et mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un « enthousiasme involontaire qui le saisît, une force di-« vine qui l'agitât, c'étoit seulement une volonté de faire

« des vers qu'il exécutoit parce qu'il avoit beaucoup d'es-
« prit.» M. de Laharpe a très-bien observé que Fontenelle pour déguiser son mauvais raisonnement, commence par s'envelopper dans des métaphores et dans des hyperboles. Ces mots : *enthousiasme involontaire*, *fureur divine*, ne sont que des figures qui n'expriment rien de réel, ou qui du moins exagèrent beaucoup la vérité: on s'est plu à caractériser ainsi l'espèce de chaleur interne qui anime le poëte lorsqu'il travaille, et qui se répand dans ses productions; mais on n'a jamais prétendu sérieusement que cette chaleur, que cette verve suspendît l'usage de la volonté; elle naît ordinairement dans le poëte, de la profonde méditation d'un sujet qu'il a choisi très-volontairement et très-librement, qu'il a disposé à loisir et qu'il traite avec force, parce qu'il s'en est rendu le maître. Tous les vrais poëtes ont, comme Lamothe, *une volonté de faire des vers*, qu'ils exécutent comme lui, mais beaucoup mieux que lui; la différence consiste en ce qu'ils peuvent ce qu'ils veulent, au lieu que Lamothe veut ce qu'il ne peut pas. *Il exécutoit sa volonté* en ce sens, qu'il arrangeoit des syllabes dans un certain ordre, et suivant un certain rhythme; il faisoit, en ce genre, des ouvrages qui supposoient beaucoup d'esprit, mais qui décéloient en même temps la privation totale du talent poétique; ce n'est point par l'effet d'une inspiration divine et surnaturelle qu'on a l'oreille organisée de manière qu'on ne se contente que des sons les plus doux et les plus mélodieux; cette heureuse organisation est un présent de la nature comme toutes les autres facultés qui forment le poëte.

Fontenelle continue : « Quoi! ce qu'il y aura de plus
« estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le

« moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-« mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'ins-« tinct des animaux? car cet enthousiasme, cette fureur « bien expliqués se réduiront à de véritables instincts. « Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, « mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans « l'avoir médité et sans le connoître. Est-ce là le modèle « que nous devons nous proposer, et serons-nous d'au-« tant plus parfaits que nous en approcherons davan-« tage? » Il faut convenir qu'il y a dans de tels raisonnemens de quoi justifier un peu la grande colère de M. de Laharpe, surtout quand on songe que c'étoit en pleine académie que l'orateur débitoit de pareilles sornettes. On voit que Fontenelle argumente toujours sur ces mots : *enthousiasme involontaire, fureur divine*; mais il outre encore dans les conséquences un principe, déjà si faux en lui-même, et qu'il n'a pas pris soin d'éclaircir; en quatre lignes il arrive à comparer le génie qui compose de bonnes odes ou de bonnes tragédies, à l'instinct des abeilles qui construisent leurs alvéoles avec une régularité également convenable et constante. Mais, d'abord, la différence essentielle et palpable qui distingue le génie de l'instinct, c'est que l'instinct est toujours uniforme dans ses productions, et le génie toujours varié dans ses œuvres : les hirondelles font toujours leur nid de la même manière; les castors, les abeilles construisent leurs ouvrages sur des plans toujours exactement les mêmes. Peut-on comparer à cela les *Fables de Lafontaine*, par exemple, où l'auteur souvent, dans la même pièce, a su prendre tous les tons, et qui ne se ressemblent en général entre elles que par la conformité nécessaire qui résulte de la nature du genre, et qui doit absolument se

trouver entre les productions d'un même esprit? Peut-on dire que Corneille, qui a fait des tragédies en si grand nombre et si diverses, avoit un instinct pareil à celui des abeilles qui font cent mille alvéoles très-régulières, il est vrai, mais toutes exactement pareilles? Ce nom de *fablier*, donné à La Fontaine, n'est qu'une plaisanterie ingénieuse : il suffit de lire ses préfaces pour voir qu'il ne faisoit point ses fables comme un figuier produit des figues : il les travailloit beaucoup; mais il mettoit tout son art, comme ont fait les grands écrivains en tout genre, à dérober l'impression du travail; et c'est cet air naturel, et ces grâces naïves et faciles, qui ont fait croire qu'elles ne lui coûtoient rien; mais la nature toute seule ne produit jamais des choses si parfaites : le plus heureux génie a besoin des secours de l'étude et de la réflexion.

« Vous ne le croyez pas, messieurs, s'écrie Fonte-« nelle, en répondant toujours à son idée, vous savez « trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'en-« thousiasme pour la poésie; mais qu'il faut en même « temps une raison qui préside à tout l'ouvrage, assez « éclairée pour savoir jusqu'où il faut lâcher la main à « l'enthousiasme, et assez ferme pour le retenir quand « il va s'emporter. » Eh! vraiment oui; mais qui est-ce qui a jamais dit le contraire? Où Fontenelle en veut-il venir? Il semble s'écarter de son sujet. Vous allez voir comment il y rentre.

« Voilà, dit-il, ce qui rend un grand poëte si rare; il « se forme de deux contraires heureusement unis dans « un certain point, non pas tout-à-fait indivisible, mais « assez juste. Il reste un petit espace libre où la diffé-« rence des goûts aura quelque jeu. (Comparaison em-« pruntée à la géométrie pour éclaircir la chose.) On peut

« désirer un peu plus ou un peu moins; mais ceux qui « n'ont pas le dessein de chicaner le mérite, et qui veu- « lent juger sainement, n'insistent guère sur ce plus ou « sur ce moins qu'ils désireroient, et l'abandonnent, ne « fût-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer. » Ah! que ce petit raisonnement est précieux et entortillé! Essayons de retrouver les idées de M. de Laharpe dans ce labyrinthe : d'abord il est faux que le génie et la raison soient deux contraires; Fontenelle ne doit pas s'attendre que nous lui accorderons cela : le génie et la raison sont seulement deux qualités différentes; elles sont si peu contraires, qu'il n'y a point de génie là où il n'y a point de raison. L'imagination, par exemple, et le jugement pourroient être appelés des qualités contraires, si l'on vouloit entrer dans ces distinctions métaphysiques, parce que l'une subsiste souvent sans l'autre, et qu'elles semblent se servir mutuellement de contre-poids; mais si la raison peut exister sans le génie, le génie est tellement lié avec la raison qu'on ne sauroit les séparer. Au fond, que veut prouver Fontenelle? que Lamothe est un grand poëte; mais voyez l'enchaînement de ses idées ; il commence par avancer *qu'un grand poëte est très-rare,* et il finit par dire implicitement *qu'un grand poëte est très-commun*; car c'est la conséquence naturelle qui résulte de l'indulgence qu'il veut qu'on ait sur *ce plus ou ce moins*, négligé par ceux qui ne *veulent pas chicaner le mérite.* A ce compte, et si les grands poëtes sont si communs, rien n'empêche qu'on ne mette Fontenelle et Lamothe du nombre. Ce sera *ce plus ou ce moins* sur lequel on ne doit pas chicaner, qui fera la différence entre eux et J.-B. Rousseau, et Corneille et Racine. Mais quittons *ce plus ou ce*

moins, qui ressemble au charmant *quoi qu'on die* des *Femmes Savantes*.

« Je sais que ce qui a le plus nui à M. de Lamothe, « ajoute Fontenelle, c'est qu'il prenoit souvent ses idées « dans des sources très-éloignées de celle de l'Hypocrène, « dans un fonds peu commun de réflexions fines et déli« cates, quoique solides; en un mot, car je ne veux « rien dissimuler, dans la métaphysique même et dans « la philosophie. » Ce n'est pas précisément cela : Lamothe n'a guère traité que des matières de morale, qui sont très-susceptibles d'être embellies par la poésie; Rousseau a fait quelques odes très-belles sur des sujets du même genre; Pope a parlé de la nature de l'homme en vers admirables, et Voltaire a imité son exemple avec succès.

« Il a mis beaucoup de raison dans ses ouvrages, j'en « conviens, mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élé« vation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé « par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de rai« son. » Ne diroit-on pas, à entendre Fontenelle, que les poëtes supérieurs à Lamothe ne l'emportent sur lui que par l'avantage d'avoir mis moins de raison dans leurs vers ? Cela est plaisant; mais où Fontenelle avoit-il pris qu'il y a moins de raison dans les tragédies de Racine que dans celles de Lamothe, dans les fables de La Fontaine que dans celles de son ami, dans les belles odes de Rousseau que dans les stances dures et froides de l'écrivain, en faveur duquel il accumule tant de sophismes?

Il faut finir, et je suis obligé d'abréger beaucoup cette discussion. Je ne citerai plus qu'une phrase de Fontenelle : « Tout ce qui étoit du ressort de la raison, dit« il, étoit du sien; il s'en emparoit avec force, et s'en « rendoit bientôt maître. Combien ces talens particu-

« liers, qui sont des espèces de prisons souvent fort « étroites, d'où le génie ne peut sortir, seroient-ils infé- « rieurs à cette raison universelle qui contiendroit tous « les talens, et ne seroit assujétie par aucun; qui d'elle- « même ne seroit déterminée à rien, et se porteroit éga- « lement à tout! » *Cette raison universelle qui contiendroit tous les talens*, etc., n'est qu'un mot vide de sens. Quant aux prisons où le génie est renfermé, ce sont des prisons fort belles et fort honorables : lequel vaut le mieux, s'est écrié M. de Laharpe, de posséder une seule maison, mais agréable et magnifique, dans laquelle on peut jouir à son aise de toutes les délices de la vie, et dont on peut faire les honneurs à tout le monde; ou d'avoir une douzaine de logemens, tous plus mesquins les uns que les autres, qui ne peuvent procurer que le plaisir d'une variété assez peu piquante, et dont le nombre ne prouve que l'impuissance de se fixer? Cette comparaison, dont je ne puis rendre ici que le fond, a été très-applaudie : en général, je me suis aperçu que cette leçon a été fort goûtée; elle mérite, sous beaucoup de rapports, le succès qu'elle a obtenu.

ANNÉE 1802.

XLIV.

Séance du Lycée du 30 décembre 1801.

Fontenelle et Lamothe.

§. III.

1er janvier 1802.

« QUAND aura-t-il fini ? Quand Fontenelle et Lamothe » feront-ils place à d'autres ? » Tel étoit le cri général après cette séance : la diffusion, l'extrême disproportion des différentes parties entre elles, les réfutations minutieuses ou inutiles, sont les défauts qu'on a déjà reprochés souvent au *Cours de Littérature*, à cet ouvrage si estimable d'ailleurs sous beaucoup de rapports. Le style de M. de Laharpe est essentiellement prolixe ; et cette prolixité naturelle semble croître encore, lorsque l'auteur entreprend de réfuter quelque sophisme : alors il ne fait grâce de rien à son lecteur ou à son auditeur ; les moindres détails ont à ses yeux de l'importance ; il pousse le scrupule de la dialectique jusqu'à la superstition, et c'est peut-être l'amour-propre autant que le zèle de la vérité, qui l'entraîne au delà des bornes ; car la discussion est son triomphe, la controverse est son génie : il eût sans doute excellé dans les disputes du barreau, si, comme un critique un peu malin le lui conseilloit jadis, il avoit quitté la profession de poëte

pour celle d'avocat. De cette humeur belliqueuse, il résulte que quelques articles de son Cours sont beaucoup trop resserrés, et que d'autres s'étendent et se prolongent à l'infini : maigre, sec et décharné dans quelques endroits, il est, dans quelques autres, enflé et bouffi ; il glisse légèrement sur des auteurs célèbres : et s'appesantit longuement sur des brochures oubliées. on peut remarquer qu'un demi-volume du *Cours de Littérature*, qui n'est que trop volumineux, est destiné à prouver, contre je ne sais quel fou obscur, que Boileau *n'était pas un scélérat*. C'était ce foible de M. de Laharpe pour l'argumentation, que le rusé Linguet avoit parfaitement saisi : il le tourmentoit par des sophismes grotesques, auxquels l'intrépide argumentateur répondoit toujours avec autant de méthode et de gravité, que d'humeur et de dépit : le public, qui s'embarrassoit fort peu du fond de la question, s'amusoit de ce spectacle comme d'une véritable scène de comédie ; et M. de Laharpe, toujours monté sur ses argumens, toujours plein de confiance dans la force de sa logique et dans les droits de la vérité, rendoit tout à la fois et sa personne, et sa logique, et la vérité même, ridicules. On a dit qu'il n'y avoit que la raison qui ne fût bonne à rien au théâtre ; mais je crois que si l'excès de la vertu a pu fournir à Molière le sujet de sa meilleure comédie, il auroit trouvé peut-être, s'il y avoit pensé, la matière d'un autre chef-d'œuvre dans l'excès de la raison même.

Il me semble qu'il faut prendre son siècle au point où il est parvenu : il faut supposer quelque chose, quand on parle à ses contemporains ; autrement on se met dans le cas de rebattre encore ce qui a déjà été rebattu ;

c'est le défaut de quelques vieillards, qui, s'imaginant peut-être que le monde est d'autant plus jeune qu'ils sont plus vieux, tombent et retombent sans cesse dans des discours aussi surannés qu'insipides. Les erreurs de Fontenelle et de Lamothe, leurs vers, leur prose et leurs sophismes ont été mis à leur place, depuis plus de soixante années; il auroit donc suffi de réduire leur doctrine à quelques points principaux, et d'y opposer avec précision et rapidité les grands principes de l'art: cette méthode expéditive eût abrégé de beaucoup la discussion de ces subtilités qui sont ensevelies et oubliées dans des livres qu'on ne lit plus; car quelque élégante que soit la prose de Lamothe, quelque agrément que Fontenelle ait répandu dans ses dissertations littéraires, la postérité a fait justice de leurs systèmes en négligeant leurs ouvrages; on peut donc regarder leurs erreurs comme non avenues; et quoique chaque siècle, et même chaque époque ait les siennes, toutefois le temps, qui épure toujours les opinions, assure infailliblement le triomphe et la gloire de la vérité : le public n'avoit pas attendu les argumens de M. de Laharpe, pour se moquer des sophismes de Fontenelle; c'étoit de cette donnée qu'il falloit partir; mais le professeur du Lycée a repris la chose *ab ovo*; il nous a replacé au temps de la régence; trois séances lui ont à peine suffi pour discuter quelques phrases de ses deux adversaires; sa réfutation est en elle-même très-bonne, c'est-à-dire qu'il a fait crouler avec facilité un édifice vermoulu de vieux paradoxes et de sophismes usés; il a fait jouer toutes ses batteries pour s'emparer d'une place qui tomboit en ruines, et son triomphe a trop duré. Il ne s'est pas montré comme il l'auroit dû, supérieur à sa vic-

toire : il a fait beaucoup trop d'honneur à quelques mauvais raisonnemens; et il me paroît avoir plus dégradé qu'anobli son talent polémique, dans cette lutte inégale et trop prolongée.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Il faut donc nous résoudre à le retrouver encore dans cette séance, acharné sur quelques lambeaux de Fontenelle; je continuerai à suivre, le livre à la main, la marche de ses raisonnemens, dont je ne puis rendre que le fond; car pour les figures de rhétorique dont il les a fortifiés, je ne me sens pas de force à les traduire.

« Le plus souvent, dit Fontenelle, on est étrange- « ment borné par la nature; on ne sera qu'un bon « poëte, c'est déjà être assez réduit; » pas tant, a répondu M. de Laharpe : le lot d'un bon poëte n'est pas si méprisable; la nature ne prodigue point le génie poétique; c'est une faveur qu'elle n'accorde qu'à ses élus, et ses élus sont en petit nombre. Qui est-ce qui s'est jamais avisé de plaindre de leur partage un Homère, un Virgile, un Racine, un Corneille, un La Fontaine? Ils seroient cent fois plutôt des objets d'envie que de pitié. Il est vrai que Malherbe disoit qu'il n'estimoit pas plus un bon poëte qu'un bon joueur de quilles; mais cette plaisanterie de Malherbe devoit-elle devenir un raisonnement sous la plume d'un grave philosophe?

« Mais de plus on ne le sera que dans un certain « genre; la chanson même en est un où l'on peut se « trouver renfermé. Pindare, dans ses odes, est tou- « jours Pindare; Anacréon toujours Anacréon, et ils

« sont tous deux très-opposés. M. de Lamothe, après « avoir commencé par être Pindare, sut devenir Ana-« créon. » Ce n'est pas sans raison que Fontenelle met ici en avant la chanson comme un genre dans lequel on peut être circonscrit; il sait quelle idée nous attachons à ce genre, et il n'a pas tenu à lui qu'il ne nommât le genre des *Ponts-Neufs* au lieu du genre de la chanson. Mais, d'un trait de plume, il place tout à coup Lamothe au-dessus de Pindare et d'Anacréon; le zèle de l'amitié, ou plutôt la haine des anciens, ne pouvoit guère aller plus loin; jusque-là Horace étoit le seul poëte qu'on regardât comme ayant réuni et perfectionné la double manière d'Anacréon et de Pindare; il falloit que Fontenelle eût bien envie d'exalter Lamothe, pour lui donner la supériorité sur ces deux poëtes, et pour le constituer en état de rivalité avec Horace. Entièrement dépourvu de la sensibilité poétique, Lamothe a réussi dans quelques strophes légères et galantes qui ne s'élèvent guère au-dessus du madrigal; mais outre qu'il a fait très-peu de bonnes strophes, même en ce genre, il n'a jamais eu cette élévation, ce feu, cette verve qui caractérisent proprement l'ode pindarique: ses élans ont toujours un air contraint, parce qu'ils sont le résultat d'un calcul; c'est toujours l'esprit qui lui dicte ses vers, et jamais l'ame; aussi l'esprit peut quelquefois être assez content de ses combinaisons, mais jamais le cœur ne s'y intéresse: il glace son lecteur, quand il ne l'endort pas; mais comment peut-on comparer aux poëtes les plus harmonieux de l'antiquité, un écrivain qui sembloit avoir conspiré contre le plaisir de l'oreille, qui ne tire de son mauvais instrument que les sons les plus durs et les plus déchirans, et dont les

vers sont composés de syllabes si ennemies les unes des autres, qu'il est presque impossible au lecteur le plus habile d'en prononcer de suite une douzaine sans hésiter plusieurs fois, et sans éprouver la plus grande fatigue dans les organes de la parole?

« Il passa au théâtre tragique, et il y fut universel-
« lement applaudi dans trois pièces de caractères diffé-
« rens : l'histoire du théâtre n'a point d'exemple d'un
« succès pareil à celui d'*Inès.* » Ce fait est faux : plusieurs pièces avoient eu avant *Inès* un succès encore plus marqué; l'*Œdipe* de Voltaire avoit été jouée quarante-cinq fois de suite; *Andromaque* n'avoit pas été moins bien accueillie du public; mais d'ailleurs que prouve en faveur d'une pièce le nombre des représentations? S'il ne s'agissoit que de les compter, le *Timocrate*, de Thomas Corneille, seroit la première tragédie du Théâtre Français : *Inès* est en effet un ouvrage intéressant; mais il semble que le bonheur même du sujet, et l'art ingénieux avec lequel Lamothe a su le disposer, n'aient servi qu'à mieux prouver combien il étoit peu poëte; s'il avoit eu quelque étincelle de génie pour les vers, un tel sujet si heureux par lui-même et si bien combiné, n'auroit pas manqué de le faire éclater; il falloit être aussi dénué du talent poétique qu'il l'étoit, pour n'avoir pu tirer de ce fonds un seul couplet passablement versifié; c'est précisément dans cette pièce que son style se montre dans toute sa sécheresse et dans toute sa dureté; *Inès* est la plus forte preuve qu'on puisse alléguer contre la thèse de Fontenelle.

« Un autre théâtre a encore plus souvent occupé le
« même auteur; c'est celui où la musique s'unissant à
« la poésie, la pare quelquefois, et la tient toujours

« dans un rigoureux esclavage. De grands poëtes ont « fièrement méprisé ce genre, dont leur génie, trop « roide et trop inflexible, les excluoit; et quand ils ont « voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'inca- « pacité, ils n'ont fait que prouver, par des efforts mal- « heureux, que c'est un genre très-difficile : M. de La- « mothe eût été aussi en droit de le mépriser; mais il a « fait mieux, il y a beaucoup réussi. » Il est vrai que Lamothe a réussi dans ce genre; mais ne remarque-t-on pas ici que Fontenelle est presque disposé à mettre l'opéra au-dessus de tous les autres genres? Ceux qui n'ont pu y réussir étoient des *génies roides et inflexibles;* il exalte avec une espèce d'emphase la difficulté de faire un opéra, et l'intérêt personnel entre bien ici pour quelque chose; car c'est la seule partie où, comme poëte, il ait obtenu lui-même quelque succès. « Dans d'autres « genres que M. de Lamothe a embrassés aussi, il « n'a pas reçu les mêmes applaudissemens : il fit une « *Iliade*, en suivant seulement le plan général d'Ho- « mère; et l'on trouva mauvais qu'il touchât au divin « Homère sans l'adorer. » Ce ne sont point les gens sensés qui ont pu trouver mauvais *qu'il touchât au divin Homère sans l'adorer;* mais tous les gens de bon sens et de goût ont trouvé, et ont dû trouver l'*Iliade* de Lamothe détestable : s'il étoit parvenu à composer un poëme plus intéressant que celui d'Homère, il y auroit eu de la folie à ne pas en convenir. Ce n'est pas parce qu'Homère est ancien qu'il est admirable, c'est parce que ses vers portent le sceau d'un grand génie; mais Lamothe, en voulant corriger l'*Iliade*, n'a réussi qu'à faire du poëme le plus riche, le plus varié, le plus majestueux et le plus sublime, l'ouvrage le plus mes-

quin, le plus froid, le plus raisonnablement monotone qu'il y ait peut-être dans aucune langue. Voilà ce qu'on trouva fort mauvais : ceux dont la poésie d'Homère charmoit l'oreille et l'imagination, ne purent se défendre peut-être d'un peu d'humeur contre un bel esprit qui osoit censurer leurs plaisirs, et qui, en leur promettant de nouvelles jouissances, vouloit les transporter d'un pays riant et fécond, toujours favorisé des plus douces influences du ciel, et des dons les plus brillans de la nature, sur une plage aride et froide, éternellement couverte de neiges et de frimats, et perpétuellement troublée par le sifflement le plus aigu des vents du nord, et par le rauque fracas des glaçons qui s'entre-heurtent. Homère demeura vainqueur de ce foible ennemi, de ce Zoïle nouveau, plus perfide et plus adroit que l'ancien; car le Zoïle de Thrace se contentoit d'attaquer les vers d'Homère; mais le Zoïle français voulut lui faire parler son langage. Le premier des poëtes, malgré les efforts et les ruses de ses ennemis anciens et modernes, est toujours resté au sommet du Parnasse, tel que l'a peint notre grand lyrique :

A la source d'Hypocrène,
Homère ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux :
Les savantes immortelles,
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front ;
Et par leur commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Je supprime quelques détails dans lesquels M. de Laharpe est encore entré, toujours en poussant Fontenelle

l'épée dans les reins : ces détails ne sont guère que des développemens des principales idées exposées ci-dessus. Mais lorsque Fontenelle lui a manqué, il s'est jeté sur l'abbé Trublet : on sait que ce pauvre Trublet n'étoit que le singe de Lamothe et de Fontenelle; le professeur n'a pas eu grande peine à pulvériser les sophismes de l'écolier, après avoir anéanti ceux du maître; Trublet n'a guère fait que subtiliser sur les subtilités de ses deux patrons; Voltaire l'a peint dans ces vers *du pauvre diable :*

L'abbé Trublet avoit alors la rage
D'être à Paris un petit personnage;
Au peu d'esprit que le bonhomme avoit,
L'esprit d'autrui par supplément servoit;
Il entassoit adage sur adage;
Il compiloit, compiloit, compiloit:
On le voyoit sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avoit jadis entendu dire;
Il nous lassoit sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

M. de Laharpe auroit dû mépriser un pareil adversaire; mais il ne s'arrête pas si aisément dans le cours de ses réfutations; il doit nous entretenir dans la prochaine séance, des Odes de Lamothe. Puisse-t-il avoir quelque chose de nouveau à dire sur ce sujet, après tout ce qu'il a dit!

§. IV.

8 janvier.

M. de Laharpe est à Quintilien et à Boileau ce que Rollin et Crévier sont à Montesquieu et à Tacite : le

rhéteur latin a fait, en quatre pages, la revue de tous les écrivains de l'antiquité; il a peint les auteurs comme l'historien des empereurs a peint les politiques; ses portraits sont d'une touche rapide et vigoureuse; ils laissent dans l'esprit une impression profonde et durable. Dans les quatre chants d'un poëme très-court, le législateur du Parnasse français a embrassé toutes les parties de la littérature : non-seulement il a exposé tous les principes de l'art d'écrire, mais il a défini tous les genres, crayonné l'historique de quelques-uns, caractérisé un assez grand nombre de poëtes anciens et modernes, esquissé le tableau des révolutions du goût depuis François Ier jusqu'à Louis XIV, et tracé aux auteurs des règles de conduite. On a peine à concevoir comment il a pu renfermer tant de choses dans un cadre si étroit; et cependant cette extrême brièveté ne dérobe rien à la grâce et à l'agrément : l'auteur de l'*Art poétique* est précis sans être sec; il a su trouver encore, dans un espace si plein et si resserré, de la place pour les ornemens; voyez, par exemple, le début du quatrième chant : combien l'histoire du médécin Pérault ne donne-t-elle pas de sel et de force à ce précepte, qu'il faut consulter son talent avant de s'engager dans la carrière des lettres? Boileau auroit pu énoncer tout simplement cette vérité; et s'il n'avoit pas été supérieur à la précision même dont il s'étoit fait une loi, il auroit craint de prodiguer tant de vers pour établir une pensée qui ne sembloit pas en exiger plus de deux; mais par un artifice merveilleux, cette histoire d'un médecin devenu tout à coup architecte, amène le vers le plus précis peut-être, et le plus fort de tout l'*Art poétique* :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Cet hémistiche si rapide, si énergique, et qui est resté si profondément gravé dans la mémoire de tout le monde : *Soyez plutôt maçon*, auroit paru trop dur et trop grossier, s'il n'avoit été habilement préparé par le récit qui le précède :

. . . .
Et désormais la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Gallien la science suspecte,
De méchant médecin devint bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent :
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poëte vulgaire.

Je prie qu'on me pardonne cette petite digression sur un de nos écrivains les plus précis, qui a renfermé dans soixante pages plus d'idées qu'on n'en trouve dans les vingt volumes du *Cours de Littérature* ; c'est un dédommagement de l'ennui que me cause quelquefois, au lycée, la prolixité de M. de Laharpe. Je sais qu'on ne pouvoit pas exiger de lui la même plénitude et la même précision ; il a travaillé sur un plan qui demandoit plus de détails ; il ne pouvoit offrir à ses disciples une nourriture aussi solide et aussi substantielle. Quiconque se charge d'enseigner en chaire, prend, en quelque sorte, l'engagement d'être un peu long ; mais tout a sa mesure et ses bornes.

Il étoit évident qu'après avoir réfuté si longuement les paradoxes de Fontenelle en faveur de Lamothe, le professeur devoit se trouver réduit à la nécessité de se répéter, lorsqu'il en viendroit à examiner les ouvrages de ce dernier : pendant trois séances il s'est occupé à prouver que Lamothe n'étoit pas poëte ; que pouvoit-il ajouter à cela,

en parlant de ses odes? Il eût été plus naturel et plus simple d'opposer à Fontenelle les poésies mêmes de son ami, et de critiquer les unes en réfutant l'autre, d'autant plus que Lamothe n'a guère fait que soutenir dans ses vers les mêmes thèses que Fontenelle établit dans sa prose : en effet, dans les trois odes que M. de Laharpe vient d'examiner, l'auteur reproduit les paradoxes et les erreurs auxquels on a précédemment répondu : l'une tend à montrer que les modernes peuvent l'emporter sur les anciens; l'autre est une satire contre la poésie, et la troisième est une critique d'Homère, à qui elle est adressée.

Lamothe ne faisoit de la prose que pour défendre ses vers, et des vers que pour répéter ce qu'il avoit dit en prose : c'est un *Prothée* qui semble se jouer de son adversaire; quand il est vaincu sous une forme, il reparoît sous une autre; quand M. de Laharpe a mis le prosateur hors de combat, le poëte se présente; mais l'infatigable professeur ne s'étonne point de toutes ces métamorphoses;

Sed, quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla.

La première ode qui a pour titre : *De l'Emulation*, et pour but de déprimer l'antiquité, commence ainsi :

Dépouillons ces respects serviles
Que l'on rend aux siècles passés:
Les Homères et les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils de Climène,

Ou de l'amoureux Ixion,
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Si l'infortuné rimeur, qui montre tant d'audace dès son début, s'étoit proposé de prouver que dans quelques genres les modernes l'ont emporté sur les anciens, on n'auroit pu qu'applaudir à son projet : Boileau a fait un art poétique supérieur à celui d'Horace; Racine s'est placé au-dessus d'Euripide dans la tragédie; l'antiquité ne peut rien opposer à Molière, et La Fontaine n'a point de rival chez les Grecs et chez les Romains; mais, au lieu de se tenir sagement dans les bornes de la raison et de la vérité, Lamothe commence par se jeter hors de toute mesure : non-seulement il espère que nous surpasserons Homère et Virgile, mais il ne veut pas même qu'on les admire. Le reste de l'ode est digne de ce commencement; les idées en sont aussi fausses, et les vers encore plus durs; en voici quelques exemples :

Fontenelle, par qui l'églogue,
Étale de nouveaux appas,
Toi que dans le fin dialogue
Lucien même n'atteint pas.
. . . .
. . . .
Tout le firmament se décèle
A nos regards ambitieux,
Et mieux que l'art des Zoroastres
Nous semblons contraindre les astres
A venir jusques sous nos yeux.

L'ode sur l'*enthousiasme* n'est guère qu'une espèce de parodie de cet heureux délire et de ce beau désordre

qui, dans les chants des vrais poëtes, est un effet de l'art; on avoit reproché à Lamothe de garder dans ses vers une méthode trop symétrique; il a voulu prouver qu'il pouvoit contrefaire l'inspiration :

L'exemple n'a pu me séduire;
J'ai craint de me laisser conduire
Au gré d'un transport indiscret;
La raison me servoit de phare;
Mais puisqu'on veut que je m'égare,
Viens m'en apprendre le secret.

Rien n'est plaisant comme ce vers:

Mais puisqu'on veut que je m'égare.

Il *s'égare*, en effet, dans toute la pièce, de la manière la plus comique; mais, immédiatement après cette réflexion sur la nécessité de *s'égarer*, il s'écrie :

Je sens qu'une ivresse soudaine
Me frappe, me saisit, m'entraîne :
Qu'elle m'offre d'objets divers!

Ah, quelle ivresse! on ne peut guère comparer à cela qu'un endroit de Fléchier, où l'orateur, après avoir accumulé une vingtaine d'antithèses fort brillantes et fort bien compassées sur la mort de Turenne, s'écrie à peu près du même ton que Lamothe : *Je me trouble, Messieurs; Turenne meurt*, etc. En général, Lamothe qui se moquoit de ce qu'on appelle l'enthousiasme poétique est plus prodigue qu'aucun autre de ces formules : *Que vois-je? Quel transport me saisit? Que sens-je?* et il est évident qu'il ne sent jamais rien. Il est

vrai qu'il a toujours soin, à la fin de chacune de ses odes, de demander excuse pour l'emportement auquel il s'est livré, ce qui a fait dire à J.-B. Rousseau:

Nous avons vu presque durant deux lustres,
Le Pinde en proie à de petits illustres,
Qui traduisant Sénèque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang-froid, s'écrioient : *Je m'égare!*
Pardon, messieurs, j'imite trop Pindare;
Et supplioient le lecteur morfondu,
De pardonner à leur feu prétendu.

Lamothe ne s'est point contenté de mettre à la tête de sa traduction de l'*Iliade*, une préface où il veut prouver qu'Homère n'a pas le sens commun; il a encore adressé à ce père de la poésie une ode dans laquelle il l'introduit lui-même dictant à son traducteur les changemens qu'il faut faire à son ouvrage. Voici comment Homère parle à Lamothe :

Homme, j'eus l'humaine foiblesse :
Un encens superstitieux,
Au lieu de m'honorer me blesse;
Choisis, tout n'est pas précieux.
Prends mes hardiesses sensées;
Et du fond vif de mes pensées,
Songe toujours à t'appuyer :
Du reste je te rends le maître;
A quelque prix que ce puisse être,
Sauve-moi l'affront d'ennuyer.

Homère critique ensuite son *Iliade*, et supplie Lamothe de vouloir bien le réhabiliter aux yeux des modernes, en corrigeant ce poëme. Cette ode est une véritable scène de comédie, en vers de la dureté la plus parfaite :

nous nous vantons, et à quel degré sommes-nous parvenus dans l'échelle de cette perfectibilité indéfinie sur laquelle nous fondons tant d'espérances? Nos médecins, il est vrai, ne portent plus le rabat, la robe et le grand chapeau, mais nous n'en sommes pas moins encore les dupes des charlatans; les influences de la lune ont perdu de leur crédit, mais le magnétisme animal les a remplacées; nous avons maintenant l'esprit assez fort pour nous couper les ongles sans consulter l'almanach, mais combien de femmes et même combien d'hommes ont déjà lu avec quelque confiance l'*Art de procréer les sexes à volonté !*

Il faut, dit-on, encourager les découvertes : soit; mais faut-il sanctionner les erreurs nuisibles? Laissons M. Garnerin amuser un public enfant avec ce joujou des balons; c'est du moins un spectacle innocent; et si ses essais sont périlleux, le danger est ici personnel; mais lorsque M. Millot appelle tout un peuple à l'exécution de ses théories sur la procréation des sexes, lorsqu'il provoque toutes les imaginations foibles ou déréglées à des expériences dont l'honnêteté publique s'alarme et rougit, est-ce parmi les savans qu'il faut le ranger ou parmi les corrupteurs? Faut il le regarder comme un élève d'Hypocrate, ou comme un disciple de l'Arétin?

En effet, quand les livres de ce genre n'auroient que l'inconvénient de répandre et d'accréditer des erreurs de physique, ils seroient encore en contradiction avec l'esprit et les prétentions d'un siècle qui cherche à éclairer le peuple par tous les moyens possibles, qui se sert de la fantasmagorie de M. Robertson pour lui expliquer les apparitions et certains miracles, et qui semble même compter sur les découvertes du *galvanisme* pour ré-

pandre le plus grand jour sur quelques faits qui paroissent embarrassans ; mais ils ont, je crois, des inconvéniens plus graves, et ce n'étoit pas sans raison que nos bons aïeux écartoient avec tant de soin des mains de la jeunesse les fameux traités des *Albert* : ils savoient que ces ouvrages, d'autant plus dangereux qu'ils le paroissent moins, pouvoient nuire beaucoup aux mœurs. Sous la trompeuse apparence du savoir et de l'instruction, la corruption y dresse des piéges inévitables : l'intention de l'auteur peut être droite et pure, mais l'effet du livre est toujours pernicieux ; chacun y puise ce qu'il y cherche, et les imaginations licencieuses savent bien faire leur profit de ce qui leur convient ; c'est ce que M. de Buffon a parfaitement senti ; voyez comme il invoque la décence et la pudeur, lorsqu'il soulève le voile sacré qui couvre les mystères de la nature ; ce n'est point un Actéon qui porte des regards indiscrets et téméraires sur des nudités mystérieuses et dangereuses ; c'est un pontife qui révèle avec retenue et gravité les secrets qu'il lui a été donné de connoître. Son exemple est la leçon de tous ceux qui veulent écrire sur ces matières : j'en atteste les personnes qui ont pu observer les ravages causés par quelques livres de médecine, tels que le *Tableau de l'Amour conjugal*, de Venette ; l'ouvrage intitulé : *De l'Homme et de la Femme*, et même les traités de Tissot, composés d'ailleurs dans de si bonnes vues ; je ne crains pas d'avancer que les *Contes de La Fontaine* et de *Grécourt*, que *la Pucelle* de Voltaire, n'ont pas fait plus de mal.

Annoncez un livre qui ait quelque rapport à l'union des sexes, et vous êtes assuré d'en avoir un grand débit : d'où vient cela ? Croyez-vous que ce soit l'amour pur

de la science qui fasse courir après cet ouvrage ? Non ; c'est une curiosité libertine qui sait bien qu'elle y trouvera un aliment : peu importe que le fond soit faux ou vrai, solide ou chimérique, on suppose que les accessoires seront piquans ; que les détails offriront des tableaux propres à piquer et à réveiller l'imagination. Ces jeunes époux qui lisent l'*Art de procréer les sexes*, peuvent bien se moquer du maître qui les endoctrine ; mais les sens profitent de ce que la raison rejette ; et les charlatans qui veulent spéculer sur cette disposition trop naturelle, n'ignorent point cela, et font un calcul tout simple : ils se mettent derrière la science à l'abri du reproche de corruption. Qui oseroit soupçonner un grave médecin qui écrit sur des matières relatives à sa profession, de chercher à gagner de l'argent en flattant le libertinage ? Il n'a eu d'autre objet que de rendre service à l'espèce humaine ; il y a tant de femmes qui voudroient avoir ou un garçon ou une fille ! Béni soit le docteur qui leur enseigne l'art heureux de satisfaire leurs caprices. Que le vœu de ses aimables disciples soit rempli ou non, que sa docte méthode soit infaillible ou trompeuse, qu'importe ? il a toujours atteint son but : l'ouvrage se débite avec rapidité.

Je ne crois pas, il est vrai, que l'*Art de perfectionner les hommes au moral et au physique* ait autant de succès que celui de procréer les sexes ; ce dernier est bien autrement intéressant ; mais, quoi qu'il en soit, les autorités devroient bien faire lire, au moins par leurs secrétaires, les livres qu'on leur présente, avant d'accorder la mention honorable : à quoi ne s'exposent-elles point en donnant aveuglément leur approbation à tous les ouvrages qui leur sont offerts ? Les charlatans des

rues et les vendeurs d'orviétan pourront donc se flatter d'obtenir la mention honorable, dès qu'ils auront rédigé leurs visions et leurs mensonges? On verra donc, dans un siècle si fier de ses connoissances, les absurdités les plus grossières et les erreurs les plus ridicules, revêtues de l'autorité de nos législateurs? Un livre absurde ou immoral obtiendra donc, sans difficulté, les honneurs de la bibliothèque? Ah! qu'il aille s'ensevelir dans cet immense dépôt, où sont confondus pêle-mêle les monumens du génie et ceux de la sottise! Les bibliothèques particulières des autorités ne doivent admettre que des livres de choix.

Je sais que nos autorités ne sont pas des académies, que leur fonction n'est point de juger les systèmes des auteurs; mais il y va de leur honneur de ne pas proclamer des ouvrages évidemment absurdes. Que doit on dire en Europe, lorsque, sur la foi de la mention honorable, on accueille un livre tel que l'*Art de multiplier les grands hommes?* Et que dirions-nous nous-mêmes si nous voyions venir d'Angleterre une production si ridicule avec l'attache et le sceau des deux chambres?

Suite du Cours de M. de Laharpe.

§. V.

25 janvier.

Italiam! Italiam!..... Voici donc la quatrième, et j'espère la dernière leçon de M. de Laharpe sur Lamothe! Si l'on vouloit rassembler tout ce que le professeur du lycée a écrit sur cet auteur, on en formeroit un immense volume: car dans ces quatre leçons, il n'a

examiné que la doctrine de Lamothe et quelques-unes de ses odes; il n'a parlé ni de ses opéras, ni de ses tragédies, ni de ses comédies, ni de ses fables, ni de ses idylles, ni de sa traduction d'Homère : il a reporté ces différens sujets dans différens endroits de son cours. Ce n'est donc, pour ainsi dire, qu'une des faces de son auteur qu'il vient d'envisager; s'il a eu besoin pour cela de quatre longues et mortelles séances, peut-on m'accuser d'injustice, quand je lui reproche d'être diffus?

On l'écoute toujours avec plaisir, disent ses défenseurs: soit, je ne veux pas tirer avantage ici des murmures que j'ai quelquefois entendus; mais à quoi tient ce plaisir même, qui est bien sans doute la plus brillante des excuses? au talent de M. de Laharpe pour la lecture, beaucoup plus qu'au mérite de ce qu'il nous lit; à un attrait de curiosité pour la personne, beaucoup plus qu'à un goût décidé pour la doctrine; à une espèce de convention tacite que les habitués du lycée paroissent avoir faite entre eux, d'oublier toujours ce que le professeur a dit huit jours auparavant, pour regarder comme neuf ce qu'il leur dit dans la séance actuelle.

Il est impossible d'avoir un débit plus attachant, avec des moyens moins heureux : un sentiment juste de ce qu'il prononce, un accent net et précis, des inflexions variées avec un art qui paroît à peine, un degré de chaleur toujours approprié au sujet, voilà ce qui dérobe le vice d'un organe naturellement rauque et dur; voilà ce qui fait illusion à l'auditoire; voilà ce qui fait pardonner si aisément au professeur ses répétitions éternelles et ses interminables longueurs: si M. de Laharpe chargeoit quelque lecteur moins habile de nous débiter ce fatras,

ou je me trompe beaucoup, ou le lycée seroit bientôt désert.

Je suis même persuadé que, pour la plupart des habitués, ces leçons ne sont qu'un spectacle : la vue d'un homme illustre est le charme qui les captive; ils sont enchantés de pouvoir contempler de plus près cette gloire qui leur impose; ils croient en quelque sorte participer à la renommée de M. de Laharpe, en s'approchant de sa personne. La passion même n'est pas étrangère ici : le plaisir que le professeur goûte en critiquant, se communique à ses auditeurs; on voit qu'il jouit, et l'on partage sa jouissance; plus il s'acharne sur un pauvre auteur, et plus son auditoire entre dans ses sentimens; on s'associe à sa victoire; on triomphe avec lui. Il seroit cent fois plus diffus et plus prolixe, que je crois qu'il réussiroit encore avec tant de moyens de succès.

D'ailleurs, il a le bonheur d'avoir affaire à des disciples très-oublieux de leur nature : combien y en a-t-il qui se souviennent au bout de dix jours de ce qu'il a dit dans la séance précédente? Comme ils n'y sont venus chercher que des sensations, ils n'en ont point remporté d'idées : quelques traces superficielles et vagues restent à peine dans leur cerveau; il leur faudroit trop de travail et d'efforts pour les approfondir et les fixer davantage. Mais cela peut-il excuser le professeur? Puis-je croire même qu'il ait compté là-dessus? Ce seroit un calcul indigne d'un homme de lettres comme lui : il doit se proposer, non pas d'étendre et de multiplier les leçons; non pas de s'asservir à la frivolité d'un auditoire qui oublie, en sortant, ce qu'il vient d'entendre, mais de donner à son cours toute la perfection dont il est susceptible, sans se reposer même sur les moyens par-

ticuliers qu'il peut avoir de faire goûter des choses insipides. Je sais qu'il y a un vice attaché à tous les cours publics, si vantés depuis quelque temps; mais le vice de l'institution doit-il couvrir les fautes du littérateur?

On m'accuse de critiquer M. de Laharpe avec une sévérité affectée : eh quel seroit mon but? Je respecte ses lumières, j'honore ses talens : il y a dans son cours de littérature un grand nombre de morceaux qui sont des chefs-d'œuvre de raison, de goût et de critique, et qui feront vivre cet ouvrage. Je l'ai dit cent fois, et j'aime encore à le répéter : M. de Laharpe est un littérateur du premier ordre : son cours sera toujours regardé comme un des monumens du dix-huitième siècle; mais c'est la justice même que je lui rends sous ce rapport, qui m'autorise à dire qu'il y a aussi de grands défauts dans son ouvrage : ces défauts sont palpables, et ses amis les plus dévoués ne sauroient les nier; il est sec, maigre, affamé dans quelques endroits; lâche, diffus, prolixe dans beaucoup d'autres; et lorsque j'avance que ses quatre leçons sur Lamothe sont assommantes, je ne dis rien de trop: le fait est là; et je ne suis pas le seul qui en ai jugé ainsi.

Que veut donc dire l'auteur d'un journal que probablement M. de Laharpe n'a pas choisi pour son avoué ou pour son défenseur officieux? Il a l'air de supposer que c'est un instinct de vanité qui porte à relever les défauts des hommes supérieurs; mais, vraiment, on peut critiquer M. de Laharpe sans se croire le maître de M. de Laharpe; et lui-même n'a-t-il pas critiqué des écrivains dont certainement il n'auroit pas été le maître? Je ne pense pas que ni Fontenelle ni Lamothe eussent voulu reconnoître, en ce sens, les droits et l'auto-

rité de sa férule ; et ceux qui sifflent aujourd'hui la *Grande Ville*, croient-ils qu'ils ont plus d'esprit que M. Picard? *Le clerc qui, pour quinze sols, peut siffler Attila*, s'imagine-t-il qu'il a plus de génie que Corneille? Je n'ai pas l'amour-propre de penser que j'aurois dit sur Lamothe de meilleures choses que M. de Laharpe, ni même d'aussi bonnes; mais ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est que j'aurois tâché de faire la leçon moins longue.

Je me serois, par exemple, borné pour l'examen des odes, à ce qui avoit été dit dans la dernière séance; et je n'aurois pas voulu revenir, comme il l'a fait dans celle-ci, sur de misérables hémistiches, pour avoir le plaisir de répéter : *Ceci est impropre, ceci est dur, cela est prosaïque*, jusqu'à satiété; encore une fois, M. de Laharpe, on ne lit plus les odes de Lamothe : on n'y va pas même chercher quelques strophes heureuses, que vous avez bien fait de citer, mais qui sont perdues dans la multitude des mauvais vers; il y a long-temps que ces odes sont oubliées aussi-bien que les vôtres; personne ne commet plus le crime de les admirer; c'est un péché qui a passé de mode, et vos sermons qui eussent été excellens, il y a quelque soixante ans, manquent aujourd'hui d'application et d'à-propos : vous parlez toujours du ton d'un homme qui veut convertir des mécréans; mais nous sommes tout convertis, et vous faites retomber trop durement sur nos têtes la faute de nos pères. Si parmi les douairières qui viennent vous écouter, il en est quelqu'une qui ait conservé, par une antique habitude, un levain des opinions littéraires de la régence, ne pourriez-vous pas l'argumenter en particulier? Vous épargneriez ainsi bien des longueurs

à tant de jeunes et aimables disciples, qui font l'ornement de vos séances, et dont le cœur est absolument innocent de ces vieilles admirations que vous censurez. Heureux M. de Laharpe, laissez dire la critique, votre auditoire est toujours et plein et nombreux; et je remarque sur plus d'un charmant visage, une attention à toutes vos paroles, qui me feroit presque aimer les vieilles choses que vous nous débitez.

§. VI.

28 janvier.

Si toutes les séances du lycée se passoient aussi gaîment que celle-ci, je ne ferois pas si souvent des élégies sur les peines de mon ministère : la triste monotonie, le sombre ennui, les vapeurs soporifiques sembloient avoir disparu avec l'ombre de Lamothe; un sujet nouveau tenoit les esprits éveillés; le charme de la variété se faisoit sentir; on rit peu au lycée, et M. de Laharpe a trouvé le secret de faire beaucoup rire, en assaisonnant sa leçon de quelques phrases emphatiques du marquis de Mirabeau, à la louange de son ami M. de Pompignan; enfin, une scène assez bouffonne qui a terminé cette séance, et que je rapporterai en son lieu, nous a entièrement dédommagés de l'ennui qui nous affligeoit depuis plus d'un mois : c'est ainsi que, dans un voyage de long cours, un point de vue riant, un paysage agréable fait oublier en un instant, aux passagers, les maux qu'ils ont soufferts.

M. Lefranc de Pompignan étoit né avec plus de talent que Lamothe pour la poésie : quoique sa *Didon* ne soit pas aussi intéressante qu'*Inès*, elle est beaucoup mieux versifiée; ses odes ont en général un caractère d'inspi-

ration et de verve, qui manque totalement à celles de Lamothe; il a plus d'harmonie, plus de flexibilité, plus de variété, plus d'images. Cependant ses poésies profanes ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, excepté dans un petit nombre d'endroits : son ode sur *la mort* de Rousseau est presque la seule de ce genre où l'on puisse remarquer l'empreinte d'un talent supérieur; on y distingue surtout deux strophes de la plus grande beauté; et, par un bonheur que les poëtes seuls peuvent apprécier, l'une de ces strophes est la première de la pièce; l'auteur commence par un tableau magnifique du deuil de la nature, à la mort d'Orphée, début heureux que les plus grands lyriques auroient envié, et qu'aucun d'eux n'auroit pu surpasser, du côté de l'exécution; l'autre strophe, plus belle encore, est restée dans la mémoire de tous les amateurs, et il suffit de l'entendre une fois pour la retenir : le poëte parle des accusations, vraies ou fausses, mais qu'il suppose calomnieuses, auxquelles la réputation de Rousseau a été exposée; le morceau est tout entier d'inspiration, et du caractère le plus sublime :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts,
Insulter par des cris sauvages,
L'astre brillant de l'univers :
Cris impuissans, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumières
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Rousseau n'a rien de plus majestueux que cette strophe. Quelle image! Et combien cette coupe du

huitième vers : *Le dieu, poursuivant sa carrière*, est heureuse et magnifique! elle rappelle naturellement ces beaux vers de Virgile, dans la peinture de l'orage:

. . . . . . Quo maxima motu
Terra tremit, fugére feræ; et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor: ille flagranti
Aut Athon aut Rhodopen, aut alta caraunia telo
Dejicit. . . .

J'oserai ajouter ici à ce qu'a dit M. de Laharpe, que l'abbé Delille, qui a bien senti la beauté de cette coupe: *Ille flagranti*, n'a pas été heureux dans l'imitation:

L'univers ébranlé s'épouvante.... le dieu
De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu.

Outre que *réduit la cime en feu*, ne rend point l'image du dieu qui tient dans sa main le trait enflammé; ces mots, *le dieu*, terminent le vers d'une manière désagréable, et nuisent à l'effet, au lieu que dans la strophe de M. Lefranc, ils commencent le vers, et sont soutenus par une phrase périodique qui ajoute la majesté du tour à la rapidité et à la précision de la coupe :

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Cette ode et celle de Racine le fils sur l'*Harmonie*, sont les plus beaux morceaux de poésie lyrique qui aient été faits depuis Racine et Rousseau jusqu'à nos jours, sans exception aucune, a dit M. de Laharpe, en appuyant sur ce dernier trait, ni des morts ni des vivans.

Les poésies sacrées de M. Lefranc, sont la partie la

plus brillante de ses ouvrages : elles parurent dans l'intervalle de 1751 à 1755, et furent recueillies dans une édition magnifique en 1762; elles ne reçurent que des applaudissemens à leur naissance, de la part de tous les journalistes du temps; ce concert de louanges fut un peu troublé par quelques épigrammes de Voltaire; mais les épigrammes ne prouvent rien non plus que les louanges exagérées : la critique impartiale a remarqué depuis qu'il falloit d'abord établir une différence entre les diverses parties de ce recueil; en effet, M. Lefranc a beaucoup mieux réussi dans les cantiques et dans les prophéties, que dans les psaumes qui demandent plus de sensibilité et d'onction; sa verve étoit dans sa tête beaucoup plus que dans son cœur; le sentiment est l'écueil où il vient échouer, c'est par l'imagination qu'il brille. Il s'en faut d'ailleurs beaucoup qu'il se soit mis à l'abri de la censure, dans la partie même qui étoit le mieux appropriée à son talent.

On a donc lieu d'être assez surpris quand on lit dans une des feuilles les plus accréditées de ce temps là, que M. *Lefranc est peut-être aussi bon poëte, aussi bon versificateur que Virgile*; cela est fort, et l'on ne peut rien dire de plus. Cependant M. le marquis de Mirabeau, l'*ami des hommes*, semble avoir été au delà dans une dissertation, ou plutôt dans un panégyrique en forme, qu'il composa à la louange des poésies sacrées : ses expressions sont curieuses; elles peignent le commencement de ce délire épidémique qui s'empara bientôt de toutes les têtes, et qui, pendant trente ans, fit régner la déraison la plus complète dans la littérature, comme dans tout le reste. Ecoutons le marquis de Mirabeau :

Il détaille les beautés qu'il veut trouver dans les poésies de M. Lefranc; puis il s'écrie : C'est ce que fait M. Lefranc avec un succès qui ne sauroit trop étonner, *et qui me fait sentir un frisson comparable aux approches du néant!!*

Puis il ajoute : Les odes ont plus de son, les cantiques plus d'exactitude; mais le tout ensemble est éblouissant de beautés, et le détail *au milieu de ce tapage de vives couleurs, est aussi fini que la plus parfaite mignature!!*

Ensuite il cite le commencement de la première ode, qui est la traduction du psaume *Beatus vir qui non abiit :*

Heureux l'homme que dans leur piége
Les méchans n'ont point fait tomber;
Qui souffre en paix, sans succomber
Au conseil pervers qui l'assiége;
Et qui fidèle à son devoir,
Dans la chaire où le crime siége,
Eut toujours horreur de s'asseoir!
Plein du zèle qui le dévore,
Inébranlable dans sa foi,
Sans cesse il médite la loi
Du dieu bienfaisant qu'il adore.
De cet objet délicieux,
La nuit sombre, l'humide aurore
Ne détournent jamais ses yeux.

Vous conviendrez aisément, dit-il, que l'harmonie de ces vers est parfaite, et que jamais on n'en fit de plus châtiés et de plus sonores; mais je vous demande *si vous n'avez pas senti une sorte de paix et de tranquillité d'oreille, d'ame et de cœur qui semble être ordonnée par le charme de la pensée et de l'expres-*

sion? Cela ne ressemble-t-il pas parfaitement au langage des *Femmes savantes :*

On n'en peut plus ; on pâme, on se meurt de plaisir.
De mille doux frissons vous vous sentez saisir !

Voilà précisément les *frissons* du marquis de Mirabeau. On a pu remarquer que les deux strophes qu'il vient de citer sont très-foibles et très-incorrectes.

Il y en a de meilleures dans les odes sacrées de M. de Pompignan ; celle-ci, par exemple, tirée du psaume *Qui regis Israel intende :*

Du milieu des vastes campagnes,
Cette vigne que tu chéris,
Élève ses bourgeons fleuris
Jusques au faîte des montagnes ;
Les cèdres rampent à ses pieds ;
Ses rejetons multipliés
Bordent au loin les mers profondes ;
Le Liban nourrit ses rameaux,
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Voilà de la grâce et de l'harmonie ! On trouve malheureusement trop peu de pareils morceaux dans les psaumes de M. de Pompignan : son défaut est en général de trop chercher à rendre la précision de l'original ; l'exemple de Racine et de Rousseau auroit dû lui apprendre que le génie de notre langue ne peut s'approcher du sublime des livres saints, que par le moyen de la paraphrase. Il a, comme nous l'avons dit, mieux réussi dans les cantiques et dans les prophéties, qui feront le sujet de la prochaine leçon.

M. de Laharpe prononçoit à peine les derniers mots, qu'un homme d'une taille athlétique, et d'une figure

assez distinguée, se lève et crie d'une voix pleine et forte : « Messieurs, je vous demande un moment, j'ai « un fait à vous raconter, et quelques observations à « vous faire; » puis il s'élance impétueusement dans la chaire. M. de Laharpe interdit, déconcerté, le regardoit entre les yeux ; et l'assemblée, moitié levée, moitié assise, étoit dans l'attente. — Si j'ose m'asseoir à la place du plus grand critique de l'Europe... — Inclination très-humble de la part de M. de Laharpe. — D'un critique dont beaucoup de gens ne sentent pas assez le mérite... — Nouvelle salutation plus profonde de la part de M. de Laharpe. — « C'est pour vous dire que... » Ici l'orateur s'est tellement embarrassé, empêtré dans sa première phrase, dont il n'avoit probablement préparé que le commencement, qu'il a été absolument impossible de comprendre ce qu'il vouloit dire; et plus il cherchoit à avancer, plus il s'empêtroit et s'embourboit dans ses périodes. Les éclats de rire ont commencé. — « Messieurs, si ce que j'ai l'honneur de vous dire « ne vous intéresse pas. — Continuez, continuez.... « — Mais je m'aperçois que plusieurs personnes sortent « de la salle. — Qu'importe? continuez pour les ama- « teurs. » L'orateur fait de nouveaux efforts pour s'expliquer, plus malheureux encore que les précédens, et les applaudissemens ironiques, et les éclats de rire redoublent : enfin, quand il voit qu'un des garçons de salle vient ouvrir les croisées, il quitte la tribune, après plus d'un quart-d'heure, le désespoir peint sur le visage. Que vouloit-il dire? Je ne le sais pas au juste; tout ce que j'ai pu démêler à travers l'embarras de ses paroles entrecoupées, c'est qu'il avoit dessein de faire au lycée un cours de mathématiques,

suivant de nouvelles vues. Quant au fait qu'il avoit annoncé, il se réduit à ce que la veille il n'avoit pas pu expliquer ses idées, parce qu'il avoit été interrompu par un professeur qui étoit venu s'emparer de la tribune, au moment où il commençoit à parler. Cet orateur infortuné a deux torts : le premier de s'être hasardé à parler en public sans préparation; le second de vouloir faire un cours au lycée sans l'aveu des directeurs; car c'est absolument contre leur gré qu'il nous a donné ce petit divertissement : on m'a dit qu'il se nomme M. de Saint-Simon.

§. VII.

8 février.

On peut regarder ce que M. de Laharpe est venu faire dans cette séance, plutôt comme une leçon de déclamation que comme une leçon de littérature : si l'on alloit au lycée pour apprendre à dire des vers, il faudroit féliciter le professeur de la manière dont il s'est acquitté de ses fonctions : il a débité, avec tout le talent qu'on lui connoît, quarante ou cinquante strophes de M. de Pompignan; il a ménagé son esprit aux dépens de ses poumons; il a mieux aimé prodiguer les passages que les réflexions. Il est fâcheux que cette leçon rappelle trop ces compilations triviales qu'on décore du nom de *Rhétoriques* : les auteurs de ces sortes de recueils ont trouvé le secret de faire des livres au meilleur marché possible : ils accumulent les citations et les tirades, et sont très-sobres de jugemens et d'observations; les poëtes et les orateurs qu'ils mettent à contribution, se chargent des frais de leur gloire. M. de Laharpe n'est point fait pour leur ressembler : il est trop riche de son propre fonds pour sentir

le besoin du pillage ; il n'appartient qu'aux pauvres d'esprit de se parer des dépouilles de l'esprit des autres. Cependant, il faut le dire, ces dernières parties du *Cours de Littérature* sont très-inférieures aux premiers volumes : cela tient peut-être à la nature même des sujets ; mais il n'en est pas moins douloureux de voir un ouvrage de cette réputation se rapprocher ainsi, par degrés, de la *Rhétorique des Demoiselles*.

Il étoit naturel que M. de Laharpe fût plus intéressant, plus instructif et plus profond, lorsqu'il traitoit des matières plus importantes : il avoit à parler, dans le commencement de son cours, des maîtres de la littérature ; Corneille, Racine, Molière, Voltaire, etc., offroient sans doute une moisson plus riche d'observations que Lamothe, Fontenelle et M. Lefranc de Pompignan : le progrès de sa marche le conduit insensiblement du sommet du Parnasse au plus bas degré. Mais il n'en est pas de la littérature comme de l'histoire naturelle, dans laquelle le plus petit insecte a le même droit à l'attention que le lion ou l'éléphant ; et l'on est surpris, avec raison, de voir le professeur s'attacher quelquefois aux productions les plus médiocres avec une affection et un zèle qu'il n'a pas toujours accordés aux ouvrages mêmes qui réclamoient tous ses soins. Voilà ce qui l'oblige aujourd'hui de recourir à de longues et ennuyeuses citations : il est forcé de suppléer à l'intérêt du sujet par la profusion des passages, et de couvrir l'indigence de la matière de lambeaux qui surchargent son ouvrage beaucoup plus qu'ils ne l'embellissent.

On se tromperoit donc si l'on regardoit le défaut que nous lui reprochons comme nécessairement lié aux sujets dont il s'occupe à présent ; car c'est précisément

parce que ces sujets sont par eux-mêmes secs et stériles, qu'il devroit les parcourir avec plus de rapidité. A quoi sert-il de se traîner si longuement sur ces landes de la littérature, d'en battre tous les buissons, d'en cueillir toutes les épines? Quelques fleurs pâles et décolorées que l'on rencontre çà et là, peuvent-elles nous dédommager de tant de sécheresse et d'aridité? Pourquoi notre guide ne nous abrége-t-il pas ces courses infructueuses et fatigantes dans un pays désert et sauvage?

La renommée devoit lui tracer la marche qu'il avoit à suivre : il est ridicule que des auteurs qui n'ont conservé qu'une très-petite place dans l'histoire et dans la mémoire des hommes, en obtiennent une si grande dans le *Cours de Littérature* : que diroit-on d'un tableau où les personnages subalternes seroient placés sur le même plan, traités avec autant de soin, et peints de couleurs aussi brillantes que les principales figures? On se moqueroit du peintre : il ne recueilleroit, pour prix de son travail, que la risée publique.

Il me semble que M. de Laharpe auroit dû faire, pour Lamothe et Pompignan, ainsi que pour tous les auteurs qui se sont exercés dans le genre lyrique depuis Rousseau, ce qu'il a fait pour quelques auteurs de comédies et d'opéras, qu'il a réunis dans un même cadre, comme leur médiocrité les confond dans une même catégorie: à quoi bon, en effet, les séparer, puisqu'ils ne diffèrent les uns des autres que par des nuances très-peu sensibles? On peut regarder toutes ces productions subalternes à peu près comme sorties de la même main; la médiocrité est uniforme dans ses foibles ouvrages : c'est le génie qui est varié dans ses œuvres sublimes; d'ailleurs, vingt auteurs médiocres ne valent pas un écrivain

du premier rang, et ne doivent pas occuper plus de place dans les fastes littéraires ; car leurs fautes mêmes sont peu instructives ; ce sont les fautes des hommes de génie qui peuvent servir de leçons.

On ne doit donc pas s'attendre que je me traînerai ici sur tous les passages que le professeur a compilés : je suis las et presque honteux de transcrire ainsi les pages d'un livre, et d'être réduit à la triste et pénible besogne de copiste : les personnes qui connoissent peu les ouvrages de M. Lefranc de Pompignan, ont pu juger du caractère de sa poésie par les extraits que nous avons donnés de ses odes sacrées, qui sont la traduction des psaumes ; il a de plus traduit les cantiques et les prophéties ; et il a tiré des livres sapientiaux la matière d'un assez grand nombre de discours moraux et philosophiques, dont la versification, aussi-bien que celle de ses hymnes, est excessivement foible. Ses hymnes lui appartiennent presque tous ; ils sont de son invention ; mais il est bien loin, en ce genre, du mérite des Coffin et des Santeuil ; il n'a ni leur verve, ni leur force, ni leur onction : son style est assez pur, mais il est languissant, et ses idées atteignent rarement au sublime et au pathétique qui appartiennent à ce genre. On remarque la même pureté de diction dans ses discours moraux : ils sont écrits d'une manière coulante, facile, et qui ne manque pas d'élégance ; mais l'auteur n'a point senti que la tournure précise dans laquelle sont renfermés ces conseils de la sagesse, est un des caractères essentiels du genre : ces vérités semblent perdre de leur prix, quand elles sont étendues dans de longs développemens, quand elles sont délayées dans des paraphrases diffuses ; elles rentrent alors dans la classe des lieux

communs; et, de vives et piquantes qu'elles étoient, deviennent insipides et ennuyeuses. Les préceptes, en général, doivent être exprimés avec brièveté; un long discours fatigue l'esprit et lasse la mémoire, qui le laisse bientôt échapper un trait réveille, pénètre, et reste profondément gravé dans le souvenir. Ainsi M. Lefranc de Pompignan a quelquefois affecté, dans sa traduction des psaumes, une précision déplacée, et, en traduisant les livres sapientiaux, il est tombé dans le défaut contraire, parce qu'il a également méconnu l'essence de ces différentes parties des livres sacrés. Il possédoit cependant très-bien la langue hébraïque, et l'on peut le regarder comme un de nos littérateurs les plus instruits; mais il n'avoit pas, à beaucoup près, autant de génie que d'érudition. Quelques morceaux de ses discours frappèrent, dans le temps, par l'à-propos des allusions, et peuvent encore paroître piquans aujourd'hui, par le même genre d'à-propos devenu plus sensible : on reconnut dans le passage suivant, extrait du discours *sur la calomnie*, la peinture d'une secte qui sembloit préluder alors aux excès dans lesquels nous l'avons vu tomber; l'auteur s'adresse aux magistrats et aux rois :

. . . .

Mais ne présumez pas qu'en flattant leur licence
Vous détourniez de vous son aveugle insolence :
Vous riez; mais tremblez : vos noms auront leur tour;
Dans ces fastes affreux ils rempliront leur jour.
Il n'est rien de sacré que le méchant n'insulte,
Mœurs et gouvernement, Dieu lui-même et son culte.
Qui blasphème le ciel, fait-il grâce aux humains?
Les dards empoisonnés, qui partent de ses mains,
Se croisent dans les airs, se combattent sans cesse.
Il les jette au hasard, et quelquefois il blesse.
O mortel forcené, sans pudeur et sans foi,
Mortel qui ne connoit ni joug, ni frein, ni loi!

De quel nom prétend-il que l'univers le nomme?
Est-ce un démon d'enfer? est-ce un tigre? est-ce un homme?
Ses yeux sont égarés, ses pas sont incertains;
La rage est dans son cœur, le poignard dans ses mains;
Son esprit ne conçoit que de folles pensées,
Et sa bouche vomit leurs fureurs insensées.
D'autres monstres, formés du venin qu'il répand,
Suivent dans les marais cet orgueilleux serpent,
Sifflent quand il l'ordonne, et de leur fange impure
Exhalent avec lui des torrens d'imposture.

Il avoit un écueil à éviter dans la traduction des prophéties : il règne dans les originaux un désordre d'images et une incohérence d'idées qui tiennent d'un côté à l'inspiration, et de l'autre, au mystère même qui devoit envelopper ces oracles divins ; car celui qui les dictoit vouloit laisser de saintes ténèbres sur des prédictions destinées à briller un jour d'un si grand éclat. Le traducteur ne devoit pas se croire obligé de rendre cette obscurité : il devoit porter dans son imitation toute la lumière et toute la clarté que lui fournissoient les événemens qui ont justifié les prophéties. M. Lefranc paroît n'avoir point compris cela, et la fidélité malentendue à laquelle il a cru devoir s'astreindre, a rendu ses traductions ténébreuses et difficiles : l'esprit du lecteur s'égare à tout instant dans cette confusion obscure, et suit péniblement et à regret la marche embarrassée du poëte.

Les cantiques valent beaucoup mieux, et sont cependant très-loin encore de pouvoir satisfaire un critique difficile : tout le monde connoît l'hymne magnifique que chanta Moïse à la tête de son peuple après le passage de la mer Rouge; les beautés en ont été détaillées par plusieurs littérateurs, et particulièrement par un célèbre professeur de l'Université de Paris, M. Hersan : on trouve son excellent commentaire à la fin du second

tome du *Traité des Études*. M. Lefranc a employé, dans sa traduction, des strophes de différentes mesures :

Je chanterai le Seigneur ;
Je chanterai sa puissance ;
Par une illustre vengeance,
Il signale sa grandeur.
Contre son ordre suprême,
Contre le peuple qu'il aime,
L'Égypte en vain combattoit :
Il en triomphe, il foudroie
Le cavalier qui se noie
Sous le coursier qu'il montoit.

Ce début n'est pas heureux ; et même les derniers vers sont très-mauvais : la simple traduction en prose est préférable à cette strophe : « Je chanterai des hymnes « en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater « sa puissance : il a précipité dans la mer le cheval et le « cavalier. » Tous les gens de goût ont remarqué ce singulier *equum et ascensorem*, qui peint si bien la facilité avec laquelle Dieu a précipité au fond de la mer la nombreuse et redoutable cavalerie de Pharaon, comme s'il n'y avoit eu qu'un seul cheval et un seul cavalier. La manière dont Lefranc a rendu cette image sublime, équivaut presque à un contre-sens :

Il triomphe, il foudroie
Le cavalier qui se noie
Sous le coursier qu'il montoit.

Il s'agit bien de triomphe et de foudre ; et faut-il employer la foudre pour noyer un cavalier ? Le traducteur développe tout l'appareil de la puissance divine, pour produire un effet très-mesquin, tandis que l'auteur sacré se contente d'atténuer l'effet, et sans vous peindre la

toute-puissance de Dieu, vous la fait sentir par le contraste.

En parcourant ces cantiques, on trouve, mais trop rarement, des strophes dignes d'être mises à côté des meilleures de J.-B. Rousseau : celle-ci, par exemple, tirée du cantique d'Ezechiel : *O Tyre, tu dixisti.* C'est à la ville de Tyr que le poëte s'adresse :

Tu vis l'Italie et la Grèce
T'offrir, dans un tribut nouveau,
Leur industrie et leur richesse,
Pour l'ornement de ton vaisseau.
L'Égypte, de ses mains habiles,
A tissu tes voiles mobiles
Du lin cueilli dans ses sillons;
Et l'Élide à tes pieds tremblante,
A de sa pourpre étincelante
Formé tes riches pavillons.

Ces six derniers vers sont beaux d'harmonie et d'images. M. de Laharpe, en terminant cette séance, a observé qu'on pourroit faire un choix dans les poésies de M. Lefranc, et en former deux petits volumes, qui seroient dignes d'avoir une place dans la bibliothèque de tous les gens de goût. Hélas! ce pauvre M. de Pompignan n'est pas le seul à qui il faudroit faire cette opération-là.

§. VIII.

21 février.

Nous avons vu passer devant nos yeux à cette séance, comme dans une lanterne magique, Racine le fils, Malfilâtre, Bernis, Thomas, Champfort, Gilbert, etc., tous amans d'Erato, mais amans peu favorisés, dont l'assiduité infructueuse n'a servi qu'à grossir

la cour de cette muse altière et difficile, et qu'à relever le prix de ses faveurs, en montrant combien elle en est avare : en effet, excepté quelques amateurs à qui rien n'échappe, et qui se souviennent de tout, qui est-ce qui sait aujourd'hui que Racine le fils a fait une ode sur l'*Harmonie*; que Malfilâtre a chanté sur la lyre le *Système de Copernic*; que Champfort a composé des strophes sur la *Grandeur de l'Homme* et sur *les Volcans*; que Gilbert a célébré, en style pindarique, le *Jugement dernier* et le *Jubilé de* 1775 ? Le temps n'a point épargné l'ode où Thomas s'est efforcé de le définir et de le peindre; les tentatives lyriques du cardinal de Bernis n'ont pas laissé plus de traces dans la postérité, qu'elles n'ont fait d'impression sur ses contemporains; enfin, pour compléter ce catalogue lugubre et instructif des infortunes poétiques, le professeur du lycée lui-même, M. de Laharpe a fait des odes, une entre autres sur *la Navigation*, qui a péri dans le commun naufrage; et comme son enthousiasme lyrique se trouvoit trop à l'étroit dans les bornes d'un genre qui avoit suffi aux Pindare, aux Horace et aux Rousseau, il imagina, pour célébrer Voltaire, le genre *dithyrambique*, route nouvelle dans laquelle personne n'osa marcher après lui, et qui le conduisit tout droit au précipice. Hélas! qui est-ce qui se souvient de tout cela maintenant? Qui est-ce qui sait qu'il a chanté aussi la *Fontaine de Meudon*, qui ne fut point pour lui la fontaine Aganipe? Cette pièce est pourtant curieuse : il y représente un sage qui rêve au bord de la fontaine, et on ne devineroit pas quel est alors l'objet des méditations profondes de ce grave personnage : on pourroit croire qu'il réfléchit sur la rapidité de la vie, qui s'écoule comme

une eau courante; point du tout, il est occupé d'une pensée bien plus sublime et bien plus philosophique:

Il compte les cailloux qu'elle effleure en son cours.

Cela ne ressemble-t-il pas au passe-temps du *grand flandrin de vicomte*, qui, *trois quarts d'heure durant, crachoit dans un puits pour faire des ronds?* Oh! que M. de Laharpe auroit eu beau jeu à faire valoir un pareil vers, s'il avoit été d'un autre! Combien il auroit égayé son auditoire aux dépens du pauvre auteur qui se seroit rendu coupable d'une telle niaiserie! J'ai cru devoir suppléer, autant qu'il est en moi, à ce qu'il n'a pu faire, en le replaçant à son rang parmi les lyriques oubliés, et en sollicitant pour lui un *memento* dans cette commémoration générale des trépassés.

Le bon versificateur Louis Racine, fils de l'excellent poëte Jean Racine, comme disoit Voltaire, a fait plusieurs essais malheureux dans le genre lyrique: il a traduit en vers quelques psaumes et quelques cantiques, et il est resté fort au-dessous de M. de Pompignan; il s'est même trompé quelquefois sur la nature du rhythme lyrique fixé pour tous les genres de strophes, par Malherbe, et consacré par Rousseau. Il a mieux réussi dans son ode sur l'*Harmonie*: cette pièce, à laquelle M. de Laharpe a fait l'honneur de la réciter tout entière, est sagement conçue et purement écrite; toutes les strophes en sont élégantes et correctes; mais il me semble que le professeur du lycée l'a beaucoup trop exaltée: l'élégance et la correction ne suffisent pas, à beaucoup près, pour constituer une bonne ode; il faut que le poëte lyrique fasse passer dans ses chants l'enthousiasme et le feu dont son ame doit

être embrasée; il faut que cette chaleur redouble à proportion de l'importance poétique du sujet; et quel sujet doit paroître à un poëte plus important que l'harmonie? La pièce de Louis Racine est aussi froide qu'elle est pure : l'auteur développe didactiquement les merveilles de l'harmonie, et sa marche ressemble beaucoup plus à celle de Lamothe qu'à celle d'Horace ou de Rousseau : on ne remarque, dans toute cette ode, aucun de ces tours hardis, aucune de ces idées sublimes qui annoncent l'inspiration du poëte, et qui la communiquent; aussi n'en a-t-on rien retenu, tandis que deux ou trois strophes de M. de Pompignan, parce qu'elles ont le véritable caractère du genre, sont restées dans la mémoire de tout le monde. Je crois même que M. de Laharpe ne l'a lue tout entière, que parce qu'il a senti qu'il n'en pouvoit détacher aucun trait capable de frapper, et on l'a écoutée comme elle a été composée, très-froidement : nul applaudissement, nul signe d'approbation n'a interrompu le lecteur; triste symptôme, et marque infaillible de la foiblesse d'un ouvrage!

On ne sauroit penser à Malfilâtre sans éprouver cette espèce d'intérêt qu'inspire le génie, quand il semble avoir été déshérité par la fortune, et sans se rappeler avec un serrement de cœur ce vers de Gilbert :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

On peut croire qu'il auroit été un de nos plus grands poëtes, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé aux lettres dans la première fleur de son talent; l'ode que M. de Laharpe a citée n'est pas, à beaucoup près, la meilleure pièce qu'il ait faite : on y rencontre pourtant

des détails heureux, et le poëte a souvent triomphé des difficultés que lui présentoit son sujet.

Les odes de Champfort, sur *la Grandeur de l'Homme* et sur *les Volcans,* aussi-bien que celles de Bernis, ne méritent pas même l'*honneur d'être nommées:* le professeur auroit pu se dispenser d'en parler; il auroit pu se dispenser aussi d'extraire des recueils et des *almanachs* quelques misérables strophes d'auteurs inconnus, qu'il a présentées comme des échantillons de ce qu'on a fait de plus mauvais en ce genre. A quoi bon nous faire connoître ce qu'on a fait de plus mauvais dans quelque genre que ce soit? Quelle instruction peut en résulter? M. de Laharpe, qui a critiqué toute sa vie, ne me paroît pas avoir la mesure juste de la critique. Il est vrai que ces vers, détestables au delà de ce qu'on peut croire, lui ont fourni quelques plaisanteries : il les appelle des *incroyables.* Cette facétie a fait rire un auditoire qui doit s'estimer trop heureux, quand le professeur veut bien s'égayer. Au reste, je suis assez disposé à adopter cette dénomination, et j'en fais d'abord l'application au vers sur *les cailloux de la Fontaine de Meudon;* ce vers est un *incroyable.*

L'ode de Thomas, *sur le Temps,* remporta le prix de l'académie française, en 1762 : un mauvais plaisant, qui probablement n'aimoit pas les abstractions, et qui trouvoit peut-être un peu vague le sujet qu'avoit choisi Thomas, répondit en sortant de l'académie, à quelqu'un qui lui demandoit le sujet de la pièce couronnée : *C'est le beau Temps.* Les premières strophes de cette ode sont un vrai galimatias, ou, suivant l'expression de Voltaire, un vrai *Galithomas;* aussi, quand on en donna lecture à la séance publique de

l'académie, les assistans, après avoir entendu le commencement de la pièce, se regardoient les uns les autres, scandalisés qu'on eût accordé le prix à un pareil fatras; mais ils ne tardèrent pas à revenir de leur surprise : ils remarquèrent bientôt dans cette ode les strophes qui l'avoient rendue digne du prix, et les applaudissemens éclatèrent de toutes parts quand on entendit les vers suivans:

Si je devois un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
Si mon cœur, par mes sens, devoit être amolli;
O Temps! je te dirois : « Hâte ma dernière heure :
« Hâte-toi, que je meure;
« J'aime mieux n'être pas que de vivre avili.

« Mais si de la vertu les généreuses flammes
« Peuvent de mes écrits passer dans quelques ames;
« Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
« S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
« Languisse sans défense,
« Et dont ma foible main doive essuyer les pleurs;

« O Temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse!
« Que ma mère, long-temps témoin de ma tendresse,
« Reçoive mes tributs de respect et d'amour;
« Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
« Que vos brillantes ailes,
« Sur mes cheveux blanchis, se reposent un jour. »

Ces vers parurent d'autant plus beaux, qu'on savoit que l'auteur n'avoit fait qu'exprimer ce qu'il sentoit véritablement : il n'étoit pas moins recommandable par ses vertus que par ses talens. Je viens de lire dans une édition récente de ses œuvres, une lettre qu'il écrivit en apprenant la mort de sa mère; elle fait couler les larmes. Cependant, j'aurois voulu que M. de Laharpe, en parlant des qualités morales de Thomas, et

surtout de l'indépendance qui faisoit le fond de son caractère, eût remarqué que cette indépendance l'entraîna quelquefois trop loin, et lui fit violer dans ses écrits les convenances qui doivent servir de règle à tout bon citoyen.

Il nous reste à parler de Gilbert : son talent, moissonné dans sa fleur, comme celui de Malfilâtre, étoit peut-être plus fort, mais il étoit sans contredit beaucoup moins pur. Ses odes sur *le Jubilé* et sur *le Jugement dernier*, fourmillent de fautes; elles y sont en si grand nombre, que quelques vers heureux jetés çà et là, sont très-loin de pouvoir les racheter, et c'est ici le cas d'appliquer la sentence de Boileau :

C'est peu qu'en un écrit où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés, de temps en temps pétillent.

Gilbert, a dit M. de Laharpe, eut manifestement tort, lorsqu'il crut que l'académie lui avoit fait une injustice, en ne couronnant point son ode sur *le Jugement dernier*, beaucoup trop vantée par les adversaires de l'académie; et, en cela, je suis entièrement de l'avis de M. de Laharpe. Son ode sur *le Jubilé* ne vaut pas mieux : le moindre défaut de cette pièce est de manquer de bon sens d'un bout à l'autre. Le Maître a dit :

Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Mais songeons bien que la raison ne suffit pas : Gilbert avoit, moins la raison, tout ce qu'il falloit pour faire un excellent poëte, la verve, la chaleur, l'élévation ; il travailla trop peu à rectifier ses idées et à former son jugement; toutes ses études se bornèrent à remarquer des

hémistiches, et à noter certaines figures de style qu'il affectionna trop, et qu'il prodigua avec trop peu de ménagement dans ses vers. Son ode sur le *Combat d'Ouessant*, quoiqu'elle pèche aussi beaucoup par le fond des idées, est ce qu'il a fait de mieux dans le genre lyrique : on peut en extraire la strophe suivante; l'auteur s'adresse aux guerriers français :

Vengez-nous; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats;
D'une servile paix, prescrite à nos états,
    C'est trop laisser vieillir l'injure :
Dunkerque vous implore; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardoient son rivage,
    Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux rois?

Gilbert est un de ces écrivains sur lesquels on ne peut pas prononcer un jugement définitif : il mourut à trente ans, et les vers qu'il laissa, pour ainsi dire, sur son tombeau, et que M. de Laharpe a eu tort de ne pas citer, parce qu'ils rentrent dans le genre lyrique, sont de l'intérêt le plus touchant ;

Au banquet de la vie, infortuné convive,
    J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et, sur la tombe où lentement j'arrive,
    Nul ne viendra verser des pleurs.
Salut, champs que j'aimois, et vous, douce verdure,
    Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
    Salut, pour la dernière fois!
Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
    Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours; que leur mort soit pleurée!
    Qu'un ami leur ferme les yeux.

Malheur à qui n'entend pas retentir au fond de son cœur des accens si vrais et si pénétrans!

XLVI.

Voyage de M. l'abbé Barthelemy en Italie.

24 février.

Ce recueil de lettres sur l'Italie n'offre point par lui-même tout ce qu'on en attend peut-être; mais il emprunte beaucoup d'intérêt et d'éclat du nom de son auteur, de celui de la personne illustre à laquelle il est dédié, enfin des souvenirs qu'il retrace : il ne doit donc pas être confondu dans la foule obscure de ces collections de tout genre, qui ne se recommandent par aucun titre d'utilité ou de gloire.

Ce n'est point un livre que M. l'abbé Barthelemy se soit proposé de faire sur la contrée qu'il parcouroit; c'est une simple correspondance qu'il entretenoit alors avec M. le comte de Caylus; il ne faut donc espérer de trouver ici ni descriptions brillantes, ni peintures de moeurs, ni vues générales, ni élans poétiques, enfin aucun de ces ornemens dont le moindre voyageur est aujourd'hui si prodigue, et que l'auteur de cette correspondance n'auroit pas manqué de répandre avec goût et discrétion dans son ouvrage, s'il avoit eu dessein d'écrire un voyage en forme; ce sont des lettres amicales, et même confidentielles, d'un savant à un autre savant: en visitant les curiosités de l'Italie, l'auteur pense au cabinet des médailles de France; il marche le crayon et la toise à la main, copiant de vieilles inscriptions presque indéchiffrables, et mesurant les dimensions de quelques anciens édifices dégradés par les siècles; il fait

part à M. le comte de Caylus de ses vérifications et de ses découvertes avec cette espèce d'effusion qui naît de l'amour de la science et du zèle de l'amitié ; quelquefois il marchande un antique, et communique à son correspondant le vif désir qu'il éprouve de l'acquérir, et les négociations adroites qu'il entame, pour désarmer l'avidité italienne; quand il peut rencontrer quelque petite figure étrusque ou égyptienne, dont les savans mêmes du pays ne connoissent pas tout le prix et toute l'importance, alors sa joie est au comble : elle se répand dans le sein de son ami, mais avec une sorte de réserve et de retenue, comme s'il craignoit que ces étrangers n'entrevissent son secret; sa candeur naturelle se prête à des ruses honnêtes, en faveur de la science dont il est idolâtre; sa passion le rend fécond en stratagèmes, contre son vrai caractère; et M. le comte de Caylus est le confident de ses craintes, de ses espérances, de ses doutes, de ses jouissances et de ses douleurs savantes. Tel est en général le fond de ces lettres.

Il y règne un ton extrêmement aimable, plein d'affection, d'aménité, et tout-à-fait éloigné de cette pédanterie sourcilleuse et de cette gravité ridicule qui gâtent quelquefois le mérite des savans : on aime à voir un membre de l'académie des inscriptions faire le modeste aveu de son ignorance à l'aspect de cette multitude infinie de monumens de toute espèce qui s'offrent à ses regards, en entrant dans l'Italie; il est accablé, confondu, humilié : « Je vous ai écrit l'impression que m'avoit faite « la galerie de Florence; mais j'étois alors comme le « rat de La Fontaine, à qui les plus petites collines pa« roissoient des monts Cénis ou des Cordilières. Rome a « changé toutes mes idées : j'ai passé deux heures au

« Capitole, et je n'ai rien vu? . . . N'espérons plus de « former de pareilles collections; nous vivons dans un « pays de fer pour les antiquaires. . . . Je rougis mille « fois par jour de ces infiniment petits monumens, « qui sont dans notre infiniment petit cabinet des an- « tiques; je rougis de l'avoir montré aux étrangers; « qu'auront-ils pensé de l'intérêt que je prenois à tous « ces bronzes de sept à huit pouces de hauteur, à ces « deux ou trois têtes mutilées dont je voulois faire ad- « mirer la grandeur et la rareté? Pourquoi n'ai-je pas « été averti? » Ce dernier trait est d'une gaîté charmante.

Il raconte avec la même grâce l'histoire très-plaisante d'un duel qui lui fut proposé par un officier napolitain, à l'occasion d'une inscription qu'il s'empressoit de copier: « Nous arrivâmes à Capoue sur les cinq heures, « vers le milieu de janvier; c'étoit en venant de Naples; « il faisoit encore un peu de jour; nous voulûmes en « profiter pour aller à la cathédrale. En passant par « une grande place, traversée par le grand chemin de « Naples, j'aperçus au coin d'une maison une inscrip- « tion attachée au mur; je m'amusai à la copier; le « président et nos deux jeunes artistes continuèrent « leur route; le peuple m'entoura; quand j'eus fini, il « me conduisit, presque malgré moi, dans une arcade « vis-à-vis, placée auprès d'une église, et nommée l'ar- « cade des Théâtins; j'y vis effectivement quelques ins- « criptions; je montai sur une banquette pour en co- « pier une; on faisoit du bruit derrière moi; mais les « Napolitains sont grands parleurs, et je n'y faisois pas « attention : tout à coup le bruit augmente, j'entends « une voix qui s'adresse à moi et qui m'ordonne de

« descendre; et aussitôt je vois venir à moi un grand
« diable d'officier en fureur, qui sans me donner le
« temps de lui obéir, me prend par le bras et me pousse
« avec violence, et à plusieurs reprises, au milieu de
« cette populace, en m'accablant d'injures et me mena-
« çant de la prison. Il ne me donna pas le temps de
« parler, et il disparut; alors je crus rêver. Je deman-
« dai ce que tout cela signifioit; on me dit qu'à un
« autre côté de la place assez éloigné, il y avoit un
« corps-de-garde, que cette arcade faisoit partie du
« corps-de-garde, et que je n'aurois pas dû y entrer
« sans la permission de cet officier. Vous croyez bien
« que je ne savois rien de tout cela. Je demandai le
« le nom de ce capitan; on me le dit avec peine, et
« j'allai rejoindre le président. A notre retour, il fal-
« lut repasser par la place; l'officier s'y promenoit : il
« vint à moi, et prenant le ton du monde le plus ex-
« traordinaire, il me dit qu'il avoit appris que j'avois
« demandé son nom, qu'il s'appeloit *Nicolo Ciampi-
« nelli*, que si je voulois me battre avec lui je n'avois
« qu'à choisir le champ de bataille. Il faut remarquer
« qu'en me faisant ce défi, il m'appeloit *signor Abbate*;
« je voulois lui répondre, il me coupoit la parole, en-
« troit en fureur, et finit par me dire que je devois
« m'estimer heureux de ce qu'il en avoit agi avec tant
« de modération : en me disant tout cela, il me tenoit
« par la main, et me faisoit un mal affreux, comme un
« fou à qui la folie donne de nouvelles forces. Je retirai
« enfin ma main, et je m'en allai à l'auberge. J'en por-
« tai des plaintes à M. le marquis d'Ossan, qui m'assura
« que cet officier seroit puni : depuis je n'ai plus en-
« tendu parler de rien; mais je n'oublierai de ma vie

« *don Nicolo Ciampinelli, lieutenant des grenadiers* « *au régiment de Royal-Naples.* »

C'est pendant ce voyage que M. l'abbé Barthelemy conçut l'idée du grand ouvrage qui lui coûta trente années de travail, et qui lui assure une des places les plus brillantes parmi nos meilleurs écrivains : on en voit, pour ainsi dire, éclore le premier germe dans une de ses lettres. Il y a des savans qui ne peuvent être que savans; M. l'abbé Barthelemy étoit né avec des dispositions trop heureuses pour se renfermer à jamais dans le cercle étroit et dans la carrière épineuse des recherches d'érudition : l'imagination disputoit, pour ainsi dire, à la science un si beau talent; et il étoit impossible que le spectacle de ces contrées merveilleuses où vivent tant de grands souvenirs, ne fécondât pas un génie tel que le sien : il forma d'abord le projet d'écrire, à peu près suivant les vues qu'il a remplies dans son *Anacharsis*, un voyage en Italie, sous le pontificat de Léon X, époque fortunée, embellie par la première aurore des arts qu'on voit renaître à la voix de ce grand pape, et sous les auspices des Médicis. C'est cette pensée, qu'il abandonna bientôt, qui le conduisit, par une analogie très-naturelle, au projet, qu'il exécuta depuis, de faire voyager un descendant du Scythe Anacharsis en Grèce, vers le règne de Philippe, et pendant la première jeunesse d'Alexandre, temps où la Grèce, après avoir déchiré ses entrailles de ses propres mains, s'occupoit momentanément à guérir ses plaies, et n'éprouva une nouvelle secousse que pour montrer au monde deux grands hommes de plus, Épaminondas et Pélopidas. Dès que M. l'abbé Barthelemy entrevoit cette idée, il brûle de la réaliser : il prend alors avec une sorte de solennité

la résolution de revenir à Paris s'enfermer dans son cabinet. L'intérêt que ces lettres peuvent inspirer, redouble quand on songe au mérite éminent de cet ouvrage qui, n'ayant paru que peu d'années avant la révolution, quoiqu'il eût été conçu en 1757, peut être regardé comme le dernier né d'une littérature épuisée par ses efforts mêmes, et comme le dernier titre du dix-huitième siècle.

Il n'est pas inutile, non plus, de remarquer que c'est à la même époque que M. l'abbé Barthelemy se lia d'une manière plus particulière avec M. et madame de Choiseuil : M. le duc de Choiseuil, qui se nommoit alors le comte Stainville, étoit ambassadeur de la cour de France à Rome, où il avoit mené son épouse ; ces lettres sont pleines des témoignages de bonté que M. l'abbé Barthelemy en recevoit, et des expressions de sa reconnoissance, qui s'accrut encore dans la suite avec la bienveillance de ces illustres personnes, et qu'il immortalisa depuis dans son grand ouvrage, en introduisant ses bienfaiteurs, par une fiction ingénieuse, sous les noms d'*Arsame* et de *Phédime* : j'aime ces preuves de la gratitude des hommes de lettres et des écrivains; Horace m'enchante quand il s'écrie, en parlant à son cher Mécène :

. . . . Mœcenas, mearum
Grande decus, columenque rerum!
Ah! te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror alterâ?

M. l'abbé Barthelemy a pu quelquefois former le même voeu, en s'adressant à madame de Choiseuil, qui a bien voulu qu'il lui donnât dans la dédicace de ce recueil le titre de *sa meilleure amie* : elle savoit qu'on la

devineroit aisément sous ce nom ; et peut-être cette pensée a répandu encore quelque douceur sur ses derniers momens ; heureuse d'avoir fermé les yeux, avant d'avoir vu un autre ouvrage qui paroissoit presque en même temps, et où la mémoire de son noble époux est indignement noircie par des accusations calomnieuses qui n'auroient pas manqué de rendre sa mort plus prompte à la fois et plus amère.

XLVII.

Théorie de l'Ambition, ouvrage posthume, par M. Hérault-de-Séchelles.

22 mars.

Il me semble que les vivans font aujourd'hui assez de livres, et qu'on ne devroit pas fouiller dans les tombes pour en tirer quelques lambeaux qui ne servent qu'à grossir le nombre des productions médiocres ou mauvaises dont nous sommes inondés : le titre d'ouvrage posthume n'équivaut pas à beaucoup près à celui de bon ouvrage. Cependant on diroit que certaines gens croient qu'il en est des livres des morts comme de leurs volontés, qui ont quelque chose de sacré : ils paroissent s'imaginer qu'il suffit que l'auteur n'existe plus pour que le livre soit respecté; c'est un orphelin qu'ils présentent, sinon à l'admiration, du moins à l'intérêt du public. Mais cette illusion à laquelle ils se livrent et qu'ils voudroient communiquer, produit quelquefois un effet bien différent de celui qu'ils en attendent : si le livre est

mauvais, il est jugé tel, et la mémoire de l'auteur est de plus compromise par leur zèle indiscret : quel qu'ait été son sort, de quelque manière qu'il ait péri, on le regrette moins, dès qu'on a sous les yeux un nouveau monument de la fausseté de son esprit, de la corruption de ses principes, du danger de ses systèmes. Éditeurs imprudens, laissez-donc en paix la cendre des morts : c'est souvent leur rendre un très-funeste service que de les rappeler trop fortement au souvenir de ceux qui leur survivent.

Le moindre défaut de ce recueil de maximes et de pensées détachées, est d'avoir un titre qui ne lui convient pas du tout : il ne s'agit pas ici de ce qu'on entend communément et de ce qu'on doit entendre par le mot d'*ambition*; mais des ressources qu'on peut trouver dans le mépris de toute morale pour parvenir dans le monde; ce qui est très-différent : l'ambition, quoiqu'elle soit un vice, a pourtant de l'éclat et de la noblesse; elle se concilie avec l'élévation des vues et la grandeur des sentimens; les moyens indiqués par l'auteur de cet ouvrage, pour arriver au but qu'il propose, tiennent tous à ce qu'il y a de plus vil et de plus bas dans le cœur humain : c'est une théorie de l'intrigue qu'il se complaisoit peut-être à confondre avec un vice plus relevé.

Quoique M. Hérault-de-Séchelles ait joué un rôle sur la scène politique, il n'avoit pas assez d'étoffe pour être un ambitieux, et le temps où il a composé cette théorie n'étoit fécond qu'en intrigans : son recueil écrit en 1788, me paroît une image assez fidèle de cette dernière époque de la monarchie française : il se rapporte presque tout entier à la littérature, qui étoit alors la passion dominante : tout le monde vouloit avoir du génie; tout le

monde écrivoit, et rien n'égaloit l'exaltation et la barbarie du style que l'extravagance et la bizarrerie des idées. Il est fondé sur les principes de cette funeste doctrine, qui étoit si fort à la mode, et qui ne veut voir dans l'homme que la matière, et dans la morale que des combinaisons physiques; il prêche le charlatanisme, et jamais le charlatanisme de tout genre ne fut poussé plus loin qu'à cette époque : la corruption étoit à son comble; l'auteur n'a fait que réduire en maximes ce qui se pratiquoit le plus communément alors : c'est ainsi que Machiavel composa son *Traité du Prince*, d'après la politique monstrueuse de son temps.

Voici quelques-unes des leçons qu'il donne aux écrivains et aux orateurs, auxquels il s'adresse, dans son ouvrage, avec une sorte de prédilection; c'est dans son chapitre intitulé très-franchement du *Charlatanisme :* « Il faut mettre dans ses livres et dans sa conversation « des problèmes sans en donner la solution, des logo- « gryphes sans en donner le mot, afin de se le faire de- « mander et de fixer l'attention sur l'auteur. » Aucun précepte de rhétorique n'a été mieux observé dans ces derniers temps. — « Se ménager une porte de derrière « dans ses énumérations, en disant : Les principaux « élémens, les principales causes sont, etc., au lieu de « dire : Les élémens, les causes sont, etc. » — « Rien « de plus nécessaire que de demander le consentement « de l'auditeur, d'un style et d'un ton plaintif; cette « méthode le rend sot et facile. » Et c'étoit un magistrat qui avilissoit ainsi l'éloquence! — « Dire à beaucoup de « gens qu'on a de la réputation, ils le répéteront, et « ces répétitions feront la réputation. — Donner un « grand nombre de définitions du génie, il y a du pro-

« fit. — Louer ceux de nos émules que nous avons sur-
« passés. — Prendre sur le fait les grands hommes an-
« ciens et modernes, montrer leurs machines, leurs
« contradictions, le pourquoi, le comment de leur
« grandeur apparente, pour détruire le merveilleux et
« se faire croire plus grand qu'eux. — Louer un homme
« avec emphase, en lui accordant le moindre de ses ta-
« lens pour le limiter, et faire croire qu'il n'a que ce-
« lui-là. — Chercher son foible, son ridicule, et le
« peindre à l'aide d'images et de mouvemens pris dans
« la classe d'animaux et d'hommes méprisés, à laquelle
« ses discours ou ses actions se rapportent, etc., etc. »
Je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin l'impu-
dence et le cynisme : rien n'annonce, dans ces belles
maximes, le ton de l'ironie, qui, seul, pourroit les
excuser.

Mais comme ces moyens, quelque merveilleux qu'ils soient, ne sont pourtant pas infaillibles, l'auteur fournit à ses disciples une recette sûre pour obtenir, d'une manière plus directe, les mêmes résultats : il leur apprend l'art *de se procurer du génie et d'exalter les facultés intellectuelles, soit toutes ensemble, soit les unes aux dépens des autres.* D'abord « les cinq appareils du corps
« humain, savoir : ceux de la respiration, de la circu-
« lation, de la digestion, de la génération, de la ré-
« flexion, s'échauffent et se refroidissent, se tendent et
« se détendent, s'emplissent et se vident ensemble.
« Ainsi, quand on veut échauffer ou refroidir, humec-
« ter ou dessécher, emplir ou dégager la tête, il suffit
« de donner ces qualités au ventre. — Quand la santé
« est au *maximum*, il y a plénitude dans les viscères
« et spasme dans les solides; la tête s'embarrasse; les

« trois facultés opèrent avec peine; détendez *ope mu-*
« *lieris*, ou par quelques moyens *analogues*, tout s'a-
« mollit et s'assouplit; le cerveau se dégage, la pensée
« devient libre et aisée comme la parole, le geste, la
« démarche et toutes les opérations extérieures.—Pour
« donner une grande action au cerveau, il faut mar-
« cher, manger, dormir peu; pour la ralentir, il faut
« multiplier et faire durer toutes ses fonctions animales.
« — Le nombre et l'espèce des pensées dépendent de la
« nature et de l'ampleur des vêtemens. La pensée semble
« être emprisonnée dans un habit étroit, comme le
« corps de l'homme vain et esclave de la mode l'est
« dans le moule qui le comprime. Le génie est plus
« libre dans un habit flottant; il semble qu'on prenne,
« quitte et reprenne tous les préjugés reçus en prenant,
« quittant et reprenant l'habit taillé par l'opinion, etc.»

On seroit tenté de rire, si l'on n'étoit indigné de voir un homme qui appartenoit à un des corps les plus respectables de l'État, oublier ainsi ce qu'il se devoit à lui-même, et ce qu'il devoit à la compagnie dont il étoit membre. Le mépris de toute pudeur est le dernier degré de la dépravation : les mœurs pouvoient bien n'être pas plus mauvaises à la fin du dix-huitième siècle que dans d'autres temps de la monarchie; mais les esprits étoient plus dépravés; le mal étoit réduit en principes et en doctrine. La révolution ne nous a pas rendus plus vertueux, mais elle nous a rendus plus sensés : le livre de M. Hérault-de-Séchelles comptera aujourd'hui moins d'admirateurs qu'il n'en eût trouvé en 88.

XLVIII.

Œuvres complètes de Thomas, édition de 1802.

§. Ier.

25 mars.

Il est des écrivains qu'on pourroit comparer à ces grands hommes qui ont uni les qualités les plus brillantes et les vertus les plus extraordinaires aux travers les plus insensés et aux vices les plus choquans. Tel est Thomas : son nom rappelle encore plus le souvenir de ses défauts que celui de ses perfections, et il semble que la critique, qui s'est tant exercée sur ses ouvrages, ne puisse se lasser de lui reprocher le gigantesque de sa manière, et l'enflure de son style, devenue proverbe : on diroit que la nature, en produisant des esprits de cette trempe, se propose de faire mieux sentir le mérite de ceux auxquels elle a donné d'être parfaits; les écrivains médiocres, aussi éloignés des grandes vertus que des grands défauts, ne sauroient servir de point de comparaison pour apprécier les écrivains supérieurs; mais un talent, qui sort de l'ordre commun, et qui, en s'élevant à une distance immense au-dessus du vulgaire, ne s'est cependant pas mis hors des atteintes de la critique, rehausse la gloire de ces génies, devant lesquels la censure se tait pour ne laisser entendre que la voix de l'admiration : Lucain redouble mon enthousiasme pour Virgile; la perfection de Racine me paroît plus étonnante, lorsque je songe aux fautes de Voltaire; et les maîtres de l'éloquence française, les Bossuet, les Fénélon, les Mas-

« trois facultés opèrent avec pein mes yeux, quand
« lieris, ou par quelques mov
« mollit et s'assouplit; le esantir ici sur ses dé-
« devient libre et aisée ce qui a déja été prouvé
« démarche et toutes des formes de l'éloquence
« donner une gran la philosophie; mais on ne
« cher, manger. marquer que ce qui lui a manqué
« multiplier et qualité précieuse, qui met le sceau
« — Le nor et sans laquelle elles perdent la
« nature partie de leur valeur et de leur éclat,
« être il étoit né sans doute avec les dispositions
« cor heureuses, qu'il avoit cultivées par une étude
« d profonde et par un travail assidus; ses ouvrages ont en
« général un caractère d'élévation extrêmement marqué;
on ne peut s'empêcher d'admirer dans l'*Eloge de Descartes*, et plus particulièrement encore dans celui de Marc-Aurèle, des traits d'un sublime qui décèlent l'homme fait pour exercer l'empire de la parole; il pense avec grandeur, avec noblesse, avec force; il n'envisage point ses sujets d'une manière commune : ses plans sont vastes, ses cadres sont étendus, ses aperçus sont neufs, hardis et brillans; mais son style toujours tendu, toujours apprêté, toujours pénible, n'a jamais cette flexibilité, cet heureux abandon, cette grâce facile qui, dans les écrits des génies du premier ordre, dérobent l'empreinte de l'art et les ressorts de la composition : on diroit qu'il se complaît à montrer tous les artifices de sa rhétorique; mais quand on est revenu de l'étourdissement causé par le fracas de ses bruyantes figures, et qu'on veut examiner de plus près sa diction, on est étonné des fautes qui s'y rencontrent en foule; on ne trouve presque pas une phrase qui n'ait

refaite; l'incorrection et l'impropriété do-
t; aucune expression n'a l'air d'être le
on qui trompe rarement; chaque ter-
onstruction paroît être le résultat d'un
un calcul souvent très-faux et très-malheu-
oilà ce qui l'arrête et le place à une si grande
ace des premiers orateurs auxquels il mérite d'être comparé sous beaucoup d'autres rapports; voilà ce qui fait que ses ouvrages sont peu relus; quoique d'ailleurs il ne faille pas à beaucoup près les confondre dans cette foule de discours, foibles enfans d'une médiocrité plus sage et plus correcte.

En effet, autant il est au-dessus des grands modèles de l'art, autant il me paroît supérieur à tous ceux qui l'ont suivi dans la même carrière: les concours académiques qu'il avoit si fort illustrés, ont été encore honorés après lui de quelques productions distinguées; mais ils n'ont plus rien montré qu'on puisse citer avec justice parmi les monumens de l'éloquence: si la correction et la pureté du style suffisoient pour constituer un orateur, son successeur immédiat pourroit sans doute prétendre à la même gloire; mais quelque réputation qu'aient eue dans le temps l'éloge de Fénélon et celui de Racine, les meilleurs sans contredit, que l'académie ait couronnés, depuis Thomas, il faut reconnoître que le premier, où l'on remarque une très-grande élégance, est entièrement dépourvu de force et de chaleur, et que le second, qu'on ne peut trop relire, quand on veut bien connoître le génie de Racine, n'est qu'une dissertation littéraire supérieurement faite, qui n'a rien d'oratoire que le titre; il suffit d'avoir une idée des ouvrages de Thomas pour sentir qu'il auroit tout autre-

ment traité ces deux sujets, qu'il y auroit mis plus de feu, plus d'énergie, plus de vigueur, et surtout plus de grandeur et de noblesse : l'auteur de l'éloge de Fénélon a sûrement beaucoup plus de goût que le panégyriste de Descartes et de Marc-Aurèle; mais il est très-loin de posséder au même degré les autres parties de l'orateur. Après ces deux illustres athlètes, la décadence fut rapide, et parmi les discours qui ont obtenu les palmes académiques, dans les derniers temps, si l'on en excepte l'éloge de Molière par Chamfort, morceau où l'on voit briller plus de finesse et de métaphysique que de talent et d'éloquence, il n'en est pas un qui mérite qu'on s'en souvienne, et qui se soit en effet sauvé de l'oubli.

On peut dire que Thomas contribua, en quelque sorte, lui-même à la chute si prompte du genre qu'il avoit créé : éblouis par ses succès et par l'éclat de ses grandes qualités, les orateurs qui aspiroient à la couronne, le prirent pour guide et s'égarèrent par l'imitation malentendue d'un modèle extrêmement dangereux ; ils poussèrent l'entortillage, le galimatias du style, et les prétentions ambitieuses de la pensée au dernier degré; c'étoit le comble de la corruption dans l'éloquence, et cette funeste contagion ne se renferma pas dans le cercle des concours académiques: l'école de Thomas, qui dure encore, s'étendit de proche en proche : c'est d'elle que sont sortis, que sortent encore tous les jours ces ouvrages si péniblement contournés, si laborieusement écrits et pensés, si obscurs, si énigmatiques, où l'on étale avec tant de faste, tout le clinquant d'une fausse éloquence, et tout l'orgueil d'une philosophie aussi ténébreuse qu'elle est vaine. Frappés de la maladie de leur père, ces enfans qu'il dé-

savoueroit, la reproduisent avec des symptômes plus hideux, et des difformités plus choquantes : Thomas, malgré ses défauts, est un modèle de clarté, de justesse, de précision et de goût, en comparaison de ses héritiers et de ses imitateurs; mais il doit servir d'époque à l'entière dépravation du style et à la perte totale de l'éloquence parmi nous :

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

Avant lui, quelques écrivains avoient donné l'exemple de traiter oratoirement les matières de philosophie et de littérature; mais ils avoient su tempérer par la variété des tons ce que ce mélange pouvoit avoir d'irrégulier et de dangereux : Thomas, dans un *Essai sur les Eloges*, qui, par sa nature, est du genre de l'histoire et de la critique, ne déroge pas un seul moment à la dignité oratoire; cet ouvrage, un des meilleurs qu'il ait composés, n'offre que des énumérations et des tableaux qui succèdent perpétuellement à des tableaux et à des énumérations : son *Traité sur les Femmes* présente les mêmes défauts, et n'a ni autant de beautés ni autant d'intérêt : l'agrément du sujet ne put amollir sa rhétorique; il étoit rebelle à la grâce. Faut-il s'étonner que ses imitateurs, qu'il avoit instruits à tout confondre, aient écrit sur les ballons, sur le magnétisme et sur les finances avec tant d'emphase? Voltaire, dans les derniers jours de sa vie, assistoit à une séance de l'Académie des sciences, M. de Condorcet qui la présidoit, lut en sa présence, pour lui faire honneur, quelques éloges, et entre autres celui de M. de Jussieu; Voltaire fut choqué de l'enflure qui régnoit dans

pesantir sur les différentes parties; et ces défauts ne sont nulle part plus sensibles que dans ces fragmens d'un poëme auquel il a travaillé long-temps, et sur lequel il paroissoit avoir placé ses plus chères espérances de renommée et de gloire.

Nous ignorons quel étoit le plan de cet ouvrage; mais les quatre chants qu'on vient de publier font peu regretter que l'auteur ne l'ait pas fini : ces quatre chants présentent les tableaux successifs des voyages de Pierre Ier en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France. Quelques morceaux brillans sont loin de pouvoir racheter l'uniformité du dessin, et la monotonie des teintes. Thomas, qui ne manquoit point d'imagination dans le style, en avoit fort peu dans l'invention : ses ressorts et ses moyens sont éternellement les mêmes, et toujours ils sont empruntés à ce que la poésie a de plus trivial; il endort je ne sais combien de fois son héros, pour lui faire voir des ombres; et sans cesse le héros ferme la paupière, et les tombeaux s'ouvrent. Ces quatre points rimés n'offrent d'ailleurs qu'une suite de descriptions et de disssertations plus ou moins scientifiques, qui font même oublier, par leur longueur, le personnage du czar, et qui écrasent, par leur masse, la figure principale du tableau.

Et d'abord, Pierre Ier arrive aux mines de Goslar, dans la basse Saxe : il y descend accompagné de son guide, l'ingénieur Lefort. L'horreur de ces lieux souterrains est assez bien peinte, et la couleur de ce morceau, aussi-bien que la peinture de la vie des mineurs dans ces tombeaux creusés par l'avarice, rappelle la manière sombre et terrible du Dante. Mais bientôt Thomas s'enfonce avec son héros dans tous les détails de la

minéralogie; et même, comme s'il n'eût point été suffisant de décrire les mines de Goslar, il répand des pavots sur les yeux de son prince, pour se procurer le plaisir de lui faire voir, dans le songe le plus extraordinaire peut-être qu'héros ait jamais eu, toutes les mines du monde : le génie de la terre lui apparoît, et lui montre les mines d'Afrique, les mines d'Amérique, celles de Suède, celles de l'Islande, etc., et tous les diamans, et tous les rubis, et tous les cristaux que renferme le sein du globe :

. . . . . Il étendoit les bras
Vers ces trésors nouveaux qu'il ne connoissoit pas;
Il observoit leurs lits, leurs couches différentes.

Mais ce n'est pas tout :

Le héros contemploit ces merveilles des âges,
Quand son œil aperçut des lits de coquillages.

Alors, le génie lui fait une dissertation très-approfondie sur l'ancien état de la terre, et lui prouve fort longuement que les plus hautes montagnes ont été jadis couvertes par les mers. A cette leçon succède une autre leçon non moins longue sur les volcans :

. . . . . Tout à coup le héros
Embrasse d'un coup d'œil ces brûlans soupiraux
Dispersés dans l'Asie, et l'Afrique et l'Europe;
Le Vésuve terrible aux murs de Parthenope;
L'Etna sous la Sicile, et tonnant à la fois
Des rives de Catane aux champs des Calabrois;
Ceux des monts Apennins, ceux des rivages maures,
Et ceux qui sous ces mers ébranlent les Açores,

Et ceux que dans ses flancs le Mexique alluma
Et ceux qui font pâlir l'habitant de Lima,
Du Catay, du Japon, et des bords de Surate,
Ou, sur ses rocs tremblans, font chanceler Ternate.

Mais afin qu'aucun des élémens qui constituent le globe terrestre n'échappât à l'analyse, l'infatigable génie s'étend encore dans des réflexions très-philosophiques sur la poussière des générations entassées dans les entrailles de la terre.

Le héros quitte la Saxe et passe en Hollande : il a une nouvelle apparition qui le détermine à s'enrôler parmi les ouvriers du chantier de Sardam ; ce n'étoit pas la seule qu'il devoit avoir dans ce pays : fatigué de ses travaux, il s'endort la nuit dans le chantier même, et toutes les ombres des marins hollandais, des Rhuiter, des Tromp, des Obdam, des Hain, viennent se promener autour de lui :

Leur foule avidement contemple l'étranger
Qui, né parmi les rois, par sa noble industrie
Honore également leur art et leur patrie.

Ces ombres, qui n'avoient pas eu soin de se retirer assez tôt, et que quelques ouvriers aperçoivent en arrivant le matin, font reconnoître Pierre, qui, jusque-là, avoit gardé l'*incognito* ; les peuples l'environnent et lui présentent leurs hommages : il n'en poursuit pas moins ses travaux :

Il balance dans l'air sa hache obéissante,
La dirige de l'œil ; le fer appesanti
Retombe ; sous le coup la terre a retenti.
. . . .

Dans sa vaste longueur la surface inclinée,
S'élève et redescend en courbe dessinée:
Et dans un tronc sauvage avec art façonné,
La quille d'un vaisseau s'offre à l'œil étonné.

Description de la manière de construire les vaisseaux; description de la manière de les lancer, etc.

De l'onde qui résiste il calcule l'effort:
De l'air pressant la voile il juge le ressort;
Apprend, dans les dessins, quelle savante adresse
Peut, sans nuire à la masse, augmenter la vitesse;
Comment tout est fixé par des rapports constans;
Quelle loi veut surtout que sur ces murs flottans
Des angles inégaux la tranchante surface,
En courbe par degrés s'arrondisse et s'efface,
Pour que l'air et les flots moins heurtés dans leur cours
Glissent rapidement sur de légers contours.

On reconnoît dans ces vers le panégyriste de Duguay-Trouin. Pierre visite Ruish et Boërrahwe; dissertation sur la médecine, dissertation sur l'anatomie, description de la méthode d'injecter : tout un cours du lycée.

L'illustre voyageur est reçu en Angleterre encore plus galamment qu'en Hollande et en Saxe : car la Liberté vient elle-même lui offrir son char. Tableau général des lieux où elle a régné, des peuples pasteurs, de la Grèce, de Rome, de Venise, de Gènes, de la Suisse, et de la Hollande. D'abord, la déesse se fâche un peu à l'aspect d'un despote:

Vas, fuis, crains de porter au sein de mon empire
De l'absolu pouvoir le souffle empoisonné.

Mais quand elle entend le czar lui dire avec humilité:

Pardonne à mes grandeurs, crime de ma naissance!

Elle se calme, et consent à le promener par les airs sur toute la Grande-Bretagne; pendant cette promenade aérienne, on ne sait pas ce que devient le pauvre Lefort : il est bien à plaindre s'il est obligé de suivre à pied; quoi qu'il en soit, la Liberté fait observer au héros l'état de la culture en Angleterre; dissertation sur le sort des paysans; elle lui fait voir un jugement criminel; dissertation sur le jury; elle le conduit au parlement; dissertation sur la constitution anglaise; enfin, ils entrent ensemble dans l'église de Westminster : c'est là que l'auteur fait jouer toutes ses machines, et qu'il appelle à son secours toutes les ressources de la fantasmagorie; les ombres des rois d'Angleterre passent en revue devant le héros, et cette revue est excessivement longue. Après cette apparition, la Liberté, qui n'a plus rien à lui dire, quitte le czar qui

. . . Demeuré seul, paroît sortir d'un songe;
De ses sens égarés il craint quelque mensonge,

Et va, sans doute, avec Lefort qu'il aura retrouvé, rendre visite aux savans anglais : tous ces savans montent en chaire à son aspect; Boyle disserte sur les liquides et sur les tubes capillaires; Newton

Lui démontroit cette force puissante
Et toujours invisible, et toujours agissante,
Qui pénètre, remplit, anime tous les corps;
. . . .
Assujettit la terre. A la terre inclinée
Trace la route oblique où circule l'année.

Locke lui enseigne la métaphysique :

. . . Une chaîne invisible
Joint l'univers moral à l'univers sensible.

À travers les détours d'un labyrinthe obscur,
Pierre, aidé de ce fil, avance d'un pas sûr ;
De notre esprit altier, il voit la dépendance,
Connoît le cercle étroit où roule l'évidence, etc., etc., etc.

L'empereur vient en France ; l'auteur a avancé de quelques années le voyage de son héros ; il le fait arriver dans les derniers temps de Louis XIV : ce chant, qu'il a divisé en deux parties, pour peindre séparément et avec plus de détail ce qu'on appeloit alors *la ville et la cour*, est sans contredit le meilleur, quoiqu'il soit encore infecté de cette manie de disserter, qui étoit le principal défaut de Thomas ; ainsi, il ne peut s'empêcher d'examiner, en débutant, si la France n'a pas été autrefois jointe à l'Angleterre :

. . . Le czar contemple cette terre,
Qui peut-être autrefois touchoit à l'Angleterre.
Sans doute de la mer les terribles efforts
Ont jadis, en grondant, séparé ces deux bords.

Et il part de là pour parler du détroit de Gibraltar, qui a peut-être été formé par une irruption de l'Océan, puis du détroit de la Sicile, qui étoit peut-être unie jadis à la Calabre, puis de l'isthme de Suez que la mer pourra bien rompre un jour ; puis de l'isthme de Panama, qu'il croit être menacé du même sort :

Ainsi peut-être un jour le pôle mexicain,
Vers son golfe profond, aujourd'hui si paisible,
Entendra tout à coup, avec un bruit horrible,
L'isthme de Panama s'écrouler dans la mer.

Il y a encore dans ce morceau une foule d'autres dissertations sur la comédie, sur la tragédie, sur l'architecture, sur le dessin, sur la peinture, etc., et surtout une

conversation du czar avec Louis XIV, touchant la politique de l'Europe, qui est d'une longueur assommante. A Paris, le czar est conduit, parmi les monumens de cette ville, par le génie des arts : ainsi, en Allemagne, c'est le génie de la terre qui lui apparoît, et lui découvre toutes les mines du monde : en Angleterre, c'est la déesse de la Liberté qui devient son *Cicerone*; en France, c'est le génie des arts qui l'introduit dans les ateliers et dans les spectacles, tous extrêmement bavards, et tous montrant la lanterne magique. Mais j'en ai dit assez pour faire sentir les défauts de ce poëme. Je me borne maintenant à citer les vers suivans sur la peinture : ils ont quelque chose de prophétique, et semblent avoir annoncé long-temps d'avance cette réunion de tous les chefs-d'œuvre de l'art, fruit de nos dernières conquêtes :

. . . . Sous le dais d'une superbe voûte,
Dont le vaste lointain se prolonge et s'étend,
Aux regards du héros s'ouvre un temple éclatant;
Là, brilloient rassemblés les chefs-d'œuvres antiques
Du pinceau d'Ausonie et des climats belgiques;
Ceux qui, nés dans Paris, ont charmé nos aïeux;
Le Guide y déployoit ses contours gracieux,
Rubens, de ses couleurs la vivante magie,
Michel Ange, sa fière et sauvage énergie,
Raphaël, doux et pur, mais avec majesté,
Rendoit visible à l'œil l'éternelle beauté.
Que de talens divers ! Là, Corrège présente
Et sa molle grandeur, et sa grâce imposante.
Poussin parle à l'esprit, l'Albane aux sens charmés;
Véronèse attendrit ses pinceaux enflammés;
Le Titien, de l'art suivant partout la trace,
Soumet au frein des lois sa circonspecte audace;
Et l'ardent Tintoret précipite au hasard
Son génie égaré loin des bornes de l'art.

Ces deux derniers vers sont très-beaux. On remar-

quera aussi dans ce chant la peinture d'une chasse, qu'on pourroit comparer avec la *Chasse du cerf de l'Homme des Champs*; et qui soutiendroit fort bien le parallèle : en général, quoique M. Delille soit très-supérieur à Thomas, ces deux écrivains ont cependant des traits de ressemblance : tous deux ont une manière plus ingénieuse et plus brillante que naturelle; tous deux cherchent surtout les effets qui naissent de la coupe et de la construction du vers; tous deux s'étudient beaucoup plus à faire des morceaux qu'à combiner un ensemble; tous deux aiment à s'appesantir sur les particularités et sur les accessoires; tous deux s'épuisent en descriptions, en lieux communs, en détails techniques; tous deux abandonnent volontiers leur sujet pour ne s'occuper que des ornemens; tous deux enfin ont ce même goût scientifique et encyclopédique qui fut peut-être plus encore la faute de leur siècle que la leur, et qui se fait sentir également dans les *Géorgiques françaises* et dans *la Pétréide*; mais M. Delille est précieux et Thomas emphatique; M. Delille est affété, mignard, coquet; Thomas est ampoulé, enflé, gigantesque; la grandeur de l'un n'est que bouffissure; la grâce de l'autre n'est que fard et vermillon; l'un cherche à étonner, et il a irrité la censure; l'autre ne veut que plaire, et il a rencontré l'indulgence. Je ne sais si *les Jardins* et les *Géorgiques françaises* vivront plus que cette *Pétréide* et que les autres poésies de Thomas; mais M. Delille a laissé un monument immortel : il a interrogé un moment le génie de Virgile, et ce génie a daigné lui répondre; Thomas n'a consulté que le sien, et n'a pas trouvé dans ses propres ressources de quoi s'élever au rang des grands poëtes.

XLIX.

Discours sur l'Histoire universelle, par Bossuet, édition de 1802.

26 avril.

Cette nouvelle édition d'un des chefs-d'œuvre du grand Bossuet, ne pouvoit paroître sous des auspices plus heureux, ni dans des circonstances plus favorables : au moment où la religion, si long-temps abattue, se relève enfin, on doit s'empresser d'accueillir les sublimes ouvrages de son plus éloquent défenseur. Elle brilloit de tout l'éclat de sa gloire; elle étoit environnée de toutes les pompes du triomphe, lorsque cette voix forte et retentissante publioit ses merveilles; et maintenant, j'aime encore à rassembler sur cette religion, qui sort de ses ruines, quelques rayons de son ancienne splendeur; j'aime surtout à me la représenter entourée de ce cortége d'hommes à jamais célèbres, qui lui prêtèrent l'autorité de leur génie, et qui, par d'illustres exemples, prouvèrent qu'on peut avoir en même temps beaucoup de talent et beaucoup de foi : il me semble que je vois Pascal méditer profondément sur l'événement aussi extraordinaire qu'inattendu dont nous sommes témoins; Fénélon s'attendrir sur le retour de la concorde, semer de fleurs le berceau du christianisme renaissant, et commencer l'Hymne de la Louange; Bossuet nous dérouler les pages de son Histoire universelle, en s'écriant : « L'édifice dont les pierres dispersées se rassemblent aujourd'hui, n'est pas un ouvrage d'hier : « ses fondemens ont été jetés avec ceux du monde;

« interrogez les siècles, et ils vous parleront tous de
« cette grande institution; son histoire est la première
« de toutes les histoires; ses monumens sont les plus
« anciens de tous les monumens! »

Comme tous les faits étoient liés dans cette vaste et puissante tête! Quel ensemble! Quel enchaînement! Le plus sublime effort de la philosophie est de créer un système d'idées où tout vienne aboutir, où tout se rallie, et qui resserre et rassemble en un faisceau par le lien de l'unité, des connoissances et des faits qui paroissent épars aux yeux du vulgaire; mais quel est le système philosophique qui puisse mieux satisfaire l'esprit que celui de la religion chrétienne? Et quand je n'envisagerois cette religion que comme une conception humaine, encore me sembleroit-elle la plus riche, la plus féconde, la plus belle de toutes les conceptions.

Rousseau dit très-bien, que si les hommes qui se sont épuisés durant les siècles pour expliquer l'énigme du monde n'eussent pas eu l'idée d'un Dieu, idée dont ils ne savoient pas assez profiter, et que tout à coup on leur eût révélé ce grand mystère, ils auroient vu jaillir des traits de lumière de cette source, et les nuages de leur intelligence se dissiper à l'instant; de même si dans ce chaos de l'histoire profane que la philosophie cherche à débrouiller depuis si long-temps, et toujours en vain, on eût allumé soudain et fait luire le flambeau de la religion chrétienne, qui n'eût d'abord été frappé de l'ordre qu'elle établit au sein de la confusion? qui n'eût admiré le sublime ensemble qu'elle présente? Aujourd'hui nos yeux dédaignent cette lumière à laquelle ils sont accoutumés, comme ils reçoivent avec indifférence les rayons de cet astre qui leur découvre toutes

les beautés de la création; mais l'esprit humain a besoin de se fixer : le doute et l'incertitude sont des tourmens qui le déchirent; et où peut-il mieux s'arrêter, même humainement parlant, que dans un ordre de choses si bien entendu, si bien lié, si net et si lumineux?

Que m'importe en effet qu'on élève encore des chicanes sur quelques détails, sur des particularités? Que m'importe que les passions humaines, que d'ambitieuses prétentions, que le génie des subtilités et des disputes aient altéré, corrompu quelques portions de ce grand système? toujours est-il vrai que je n'ai qu'à me placer dans ce point de vue pour juger de tout d'une manière fixe et invariable : mes yeux embrassent aussitôt la vaste étendue des siècles, tous les objets se séparent les uns des autres, deviennent distincts, et se peignent de la couleur qui leur convient; toutes les ombres s'évanouissent, toutes les obscurités se dissipent; toutes mes perplexités, toutes mes vacillations se calment; là sont des règles sûres et droites qui retiennent mon esprit, qui le gouvernent, le dirigent et l'affermissent beaucoup mieux qu'aucune théorie philosophique ne pourroit jamais faire.

L'orgueil des érudits veut m'entraîner dans des espaces imaginaires, pour m'expliquer ou l'origine, ou l'éternité du monde; mais que me font leurs explications, leurs systèmes et leurs conjectures? Que m'apprennent leurs calculs et leurs livres? Rien du tout: irai-je croire à la rêverie de l'*Atlantide*, aux songes de Buffon, à tous les mille romans de ce genre, à tous ces contes dont le moindre défaut est de se contredire les uns les autres, de se détruire réciproquement? Non : je vois trop que les savans n'en savent pas plus que moi

là-dessus; ils conviennent eux-mêmes qu'à l'exception de quelques faits épars et en petit nombre, les histoires profanes n'offrent rien de certain au delà d'une époque qui ne remonte pas à plus de sept cents ans avant l'ère vulgaire; et la religion chrétienne, parfaitement conforme en cela aux monumens historiques, me présente le monde tout nouvellement sorti des mains du Créateur, et toujours gouverné, depuis son origine, par sa volonté suprême et sa providence infinie: je marche à la suite de cette religion, et je vois la terre se peupler par degrés, les arts se développer, les gouvernemens s'établir, les sociétés se former, se fortifier, se policer; elle a commencé elle-même avec l'univers; elle correspond à tout; aussi loin que ma vue, éclairée par l'histoire, peut s'étendre dans la suite des âges, je la rencontre toujours: elle borne et remplit ce vaste horizon; elle ne me laisse rien à désirer; le système est donc complet de ce côté-là.

Mais si je veux apprécier les actions des hommes, où pourrai-je trouver un *criterium*, une règle plus sûre? Quelle morale est plus belle, plus pure, plus exacte? Quelle morale, sur tout, est appuyée sur des fondemens plus solides? Je n'ai pas besoin de me consumer dans de stériles spéculations, de chercher si l'intérêt général est la base des lois sociales et la boussole des mœurs, ou si nous apportons en naissant l'idée du juste et de l'injuste, ou si le sentiment de la compassion est la source d'où découlent nos devoirs; je sais que la Divinité elle-même a dicté des lois au genre humain, et ces lois qui, par leur beauté, sont dignes de leur céleste origine, deviennent le modèle auquel je compare toutes les actions dont l'histoire m'offre le tableau;

ainsi, instruit dans cette divine jurisprudence, je ne craindrai point de citer devant mon tribunal tous les grands hommes, tous les philosophes, tous les peuples de l'antiquité; mes yeux, fortifiés par cette lumière immortelle, ne se laisseront point éblouir par l'éclat de leurs actions, ni par le prestige de la perspective lointaine où ils sont placés : je démasquerai leurs fausses vertus; je confondrai leurs faux systèmes; je me rirai de l'orgueil des stoïciens; je mépriserai la mollesse des épicuriens; le doute des sceptiques me fera pitié, et je ne jeterai pas même un regard sur ces sectes infâmes qui ont déshonoré l'humanité encore plus qu'elles n'ont flétri la philosophie : le jour naît donc de toutes parts; tout est éclairé, tout brille d'évidence.

Nous cherchons en vain à nous le dissimuler; si nous avons eu sur la morale des idées plus justes que les anciens, c'est à la religion que nous le devons : c'est elle qui a épuré nos pensées, rectifié nos jugemens, élevé nos cœurs, dirigé notre esprit; c'est elle qui a façonné, poli, perfectionné les mœurs européennes; qui a répandu, naturalisé dans l'occident ces principes exquis de civilisation dont les peuples orientaux, malgré les bienfaits de la nature et les avantages d'un climat plus heureux, n'ont jamais eu l'idée; c'est à elle qu'il a appartenu de montrer au monde un peuple français, le plus doux, le plus poli, le plus sociable, le plus aimable des peuples; c'est son influence enfin qui se fait sentir encore tous les jours parmi nous, et qui agit, même à leur insu, dans les esprits les plus rebelles à ses lois et les moins soumis à sa doctrine.

J'ai quelquefois admiré comment elle supplée dans des écrivains, d'ailleurs médiocres, à tous les efforts du génie et à tout l'appareil de la philosophie : sans

autre système que celui de la religion, sans autres vues que celles qu'elle leur ouvre, conduits par ce seul guide, ils marchent d'un pas ferme dans la carrière, toujours conséquens, toujours d'accord avec eux-mêmes, sans embarras, sans sophisme, sans mauvaise subtilité; ils puisent dans cette source ce *rectè sapere* qui est la première loi de l'art d'écrire : leurs idées sont toujours nettes parce qu'elles coulent d'un principe lumineux; le flambeau qui les conduit ne vacille point.

Les philosophes modernes se sont toujours piqués de faire abstraction de la religion chrétienne dans tous leurs raisonnémens; mais aussi voyez leurs ouvrages: qu'y a-t-il de plus lugubre, de plus triste, de plus désolant que le système de Rousseau sur l'origine de la société ou de l'inégalité; ce qui est la même chose? quelles conséquences affreuses, et pourtant très-bien déduites des principes! quel horrible résultat de tant de pénibles méditations! *la société est le plus grand des maux!* Mais, philosophe, l'évidente fausseté de vos conséquences devroit au moins vous ramener en arrière, et vous faire examiner de nouveau le point d'où vous êtes parti; plus votre dialectique est juste et pressante, plus vous devez avoir de doutes sur les hypothèses dont elle a tiré de si noires inductions. . . . Non, je vous entends, vous chérissez les abstractions qui ne sont qu'à vous, et vous négligez les faits qui appartiennent à tout le monde: vous ne voulez rien devoir qu'à votre génie!

Bossuet ne doit rien qu'aux faits: il est vrai qu'il les a présentés avec cette force et cette éloquence qui sont au-dessus de tous nos éloges; mais au fond, il ne s'est point piqué de créer un système; il l'a trouvé tout fait, et n'a prétendu que l'exposer dans un jour plus bril-

lant : ainsi ce magnifique enchaînement, ce beau système d'événemens et d'idées n'est en soi que la religion même; la religion chrétienne, considérée humainement, pourroit donc encore être regardée comme l'heureux fruit d'un génie sublime, comme un ouvrage au moins égal à tout ce que la philosophie a produit de plus séduisant, de plus merveilleux. N'est-ce donc pas une raison en sa faveur auprès de ceux même qui font plus de cas de l'esprit et du génie, que du bien et de la vérité?

Que Voltaire me paroît petit lorsqu'il reproche à un si grand homme de n'avoir écrit que sur une partie de l'*Histoire universelle!* Tout le monde sait que Bossuet s'est arrêté à l'époque de Charlemagne, et ce n'est pas là sans doute ce que veut dire son censeur; mais chose merveilleuse! il souhaiteroit que Bossuet eût parlé des Chinois! Que n'exigeoit-il qu'il parlât aussi des Américains? Quoi! n'est-ce donc pas embrasser toutes les choses humaines que de nous peindre la grande vicissitude des Perses, des Grecs et des Romains qui ont fait successivement le destin du monde connu? Et, après tout, pourquoi les philosophes attachent-ils tant d'importance à ces peuples qui habitent les extrémités de l'orient? C'est qu'ils croient trouver chez eux des monumens qui attestent une plus grande antiquité que celle des livres saints; ainsi ils sont forcés d'aller chercher si loin des argumens et des objections, sans qu'il leur soit possible de donner à ces argumens même une apparence de solidité : car les supputations et les calculs dans lesquels ils s'engagent ne présentent en eux-mêmes rien de satisfaisant.

Le seul regret qu'on puisse former, en lisant ce su-

blime ouvrage, c'est que l'auteur n'ait pas rempli tout son plan : probablement Voltaire n'eût pas osé composer après lui cet essai si vague, si incohérent dans lequel il prétend juger et peindre les mœurs des nations modernes, cette espèce de pasquinade historique, qui est plutôt un recueil d'épigrammes et de facéties qu'un recueil de faits; le sujet étoit digne sans doute de ce pinceau qui traça en quelques pages un tableau si magnifique et si vrai de la grandeur et de la décadence des Romains, morceau supérieur peut-être à celui de Montesquieu, et qui du moins en a été le modèle : je hasarderois ici une comparaison entre le premier de nos écrivains philosophes et le plus éloquent des orateurs chrétiens, si cette matière n'avoit été traitée dans un des derniers numéros du *Mercure*, par une plume meilleure que la mienne; mais, au fond, que pourrois-je ajouter à la gloire du grand Bossuet? Tout éloge, pour me servir d'une de ses expressions, languit auprès d'un nom tel que le sien.

L.

Le Génie du Christianisme, par M. DE CHATEAUBRIAND.

10 mai.

LES premiers jours du dix-huitième siècle furent marqués par la naissance de la philosophie anti-religieuse, et par des ouvrages où commençoit à percer le mépris des plus anciennes et des plus respectables institutions;

le siècle dans lequel nous entrons, s'ouvre sous des auspices plus fortunés; ce sont les voies trompeuses de la philosophie même qui nous ont ramenés aux sentimens qu'elle a voulu réprouver, et aux maximes qu'elle s'étudioit à proscrire : ses systèmes, ses déclamations et ses fureurs ont alimenté et soutenu, pendant plus de soixante ans, la littérature qui étoit tombée avec elle dans l'épuisement, la langueur et le discrédit : il falloit qu'une nouvelle source d'idées rendît à ce champ, devenu stérile, son ancienne fraîcheur et sa fécondité passée; mais les seuls principes du bon sens, quoique oubliés depuis si long-temps, quoique rajeunis par la désuétude, n'eussent peut-être pas été capables de piquer et d'attacher des esprits que le long usage des discussions philosophiques a rendus avides des spéculations les plus relevées; c'étoit à la religion qu'il appartenoit de se mettre au niveau de nos pensées, sans perdre de vue ces humbles, mais solides maximes, qui sont le fonds de la sagesse universelle, et de trouver le point fixe où le bon sens peut s'unir avec la philosophie, où les prétentions de l'esprit se rencontrent avec la simplicité de la raison : elle se lie, en effet, par son histoire, par ses antiquités, par l'influence qu'elle a exercée sur le monde depuis près de vingt siècles, par les révolutions et les changemens qu'elle a opérés, par ses établissemens, par ses combats et par ses triomphes, aux méditations les plus sublimes; elle peut même intéresser ce goût et cette passion pour la nouveauté, qui forment le caractère du temps où nous vivons; car il n'est rien de plus neuf aujourd'hui pour la plupart des esprits que la religion chrétienne : nous ne la connoissons guère que par les sarcasmes que l'on a lancés contre elle, que par le ri-

dicule dont on a cherché à la couvrir; elle a été l'objet de nos dérisions et non de nos réflexions; elle n'a été jugée que par la partialité; elle nous est véritablement inconnue. Il n'est donc pas indigne du génie philosophique, qui préside aujourd'hui à la littérature, de tourner ses regards vers ce nouveau point de vue, d'examiner si ces reproches et ces accusations si rebattues sont fondés, si ces railleries, tant vantées, sont aussi solides qu'elles sont piquantes : j'oserai même dire que c'est le seul aliment qui lui reste à présent, et le meilleur usage qu'il puisse faire de cette force qui l'a entraîné si loin, et de cette activité, qui le tourmentera en pure perte, si, au défaut des ressources que le temps a usées et que l'expérience a décriées, il ne se fixe sur un objet important et nouveau, capable de suppléer à ce qui lui manque.

Chose étrange! Peut-être sommes-nous aujourd'hui dans la position la plus avantageuse où l'on ait jamais été pour apprécier le christianisme : la révolution, en l'éloignant de nous pour un temps, l'a placé à ce point de perspective qui montre les objets dans un ensemble exact et sous leurs véritables dimensions; on l'a examiné comme une institution avec laquelle on ne pouvoit plus avoir que des rapports éloignés, et c'est parce qu'il a appartenu un moment à l'histoire, qu'il a cessé d'avoir la passion pour juge. L'esprit philosophique lui-même, s'il est bien dirigé, ne peut que lui être favorable : ce seroit calomnier un siècle, qui n'a pas besoin qu'on lui cherche des torts, que de ne pas reconnoître le degré où il a porté les lumières, et le mouvement qu'il a imprimé à la pensée; le christianisme ne peut redouter ni l'un ni l'autre de ces avantages : ces lumières ne servi-

ront qu'à le montrer dans un plus beau jour, et cette activité des esprits, qu'à l'identifier avec les idées justes et vraies qui appartiennent à la philosophie : il entrera, pour ainsi dire, dans le domaine de sa rivale; il empruntera quelque chose de sa force, et la guerre qu'elle lui a faite, se changeant en une heureuse alliance, on verra marcher sous les mêmes bannières la philosophie et la religion désormais réunies par un lien indissoluble : ainsi, le génie sera fécondé de nouveau; ainsi, les champs de la littérature, depuis si long-temps privés de la rosée du ciel, et maintenant si défleuris, reprendront leur ancien éclat.

Et déjà cette religion, heureusement combinée avec ce qu'il y a de plus sage dans la philosophie moderne, fait éclore un de ces ouvrages et développe un de ces talens qui ne redoutent aucune comparaison, qui imposent à la critique, à force d'originalité, qui peuvent fournir matière aux sarcasmes des petits esprits, mais dont les bons esprits reconnoissent la supériorité, et qui, en ouvrant une nouvelle et immense carrière, signalent et commencent une heureuse révolution dans la littérature, comme dans les idées : c'est sans doute un phénomène, au milieu de cette dégradation générale des lettres, parmi ces ruines du talent, et dans ce déluge d'écrits foibles et insignifians dont nous sommes inondés, que l'apparition d'un livre tel que le *Génie du Christianisme;* et il sera à jamais remarquable que le dix-neuvième siècle, qui, par la force des choses, sembloit voué à la décadence de la littérature comme au mépris de toutes les institutions antiques, se soit annoncé par une production aussi distinguée, et que cette production ait été inspirée par la religion.

Il y avoit donc dans le christianisme de quoi enflam-

mer le génie ! cette mine intacte renfermoit donc des trésors capables d'enrichir le talent ! Il ne falloit donc avoir qu'un esprit droit pour juger cette religion, des yeux pour l'examiner, et des couleurs pour la peindre ! Le nuage de nos passions et de nos préjugés l'environnoit ; l'auteur du *Génie du Christianisme* en a dissipé la vapeur ténébreuse ; il a levé le voile qui déroboit tant de beautés à nos regards prévenus. Je laisse à d'autres le triste soin de remarquer, avec plus d'affectation peut-être et de mauvaise foi que de vraie critique, quelques phrases incorrectes ou quelques expressions trop hardies et trop crues, échappées dans le feu d'une composition si franche et si naturelle : je craindrois de flétrir par de froides dissections et par une analyse sèche, un ouvrage plein de grâce et de force, qui ne laisse dans l'esprit que de grandes images et dans le cœur que de grands sentimens, soit que l'auteur nous plonge dans les mystérieuses profondeurs de la religion, soit qu'il nous la montre brillante de toutes ses pompes, et parée de tous ses bienfaits.

Je le louerois d'avoir osé braver les dédains moqueurs de quelques mauvais plaisans, en s'occupant dans la première partie de son livre, d'objets qui, depuis longtemps, sont en possession de fournir de l'esprit à ceux qui en manquent, si les grands talens ne portoient en eux-mêmes un instinct courageux, qui leur fait mépriser les traits de la populace des railleurs : il n'a pas craint de nommer, dans ses premiers chapitres, l'*eucharistie*, *la pénitence*, *l'extrême-onction* ; et ce langage, qui paroît si étranger au ton du jour et aux idées actuelles, prouve que si, dans les autres parties, l'auteur semble s'y conformer davantage, c'est moins par une condes-

cendance calculée, que par un sentiment réel et sincère des vérités qu'il expose. Il a écrit un ouvrage neuf avec une foi antique : les beautés de la religion qu'il a mises dans tout leur jour, ne semblent s'accorder plus particulièrement avec le goût qui règne aujourd'hui pour les arts et pour les choses d'imagination, que parce que ce sont des beautés de tous les temps, faites pour frapper les esprits à toutes les époques, dès qu'une main habile aura su les leur présenter.

Il est vrai de dire que, malgré l'influence de la philosophie, les imaginations n'ont jamais été plus disposées qu'elles le sont maintenant à accueillir tout ce qui peut les flatter, et c'est encore une circonstance qui me paroît très-favorable au christianisme : nous avons plus que jamais l'enthousiasme des arts ; les merveilles qui sont le fruit de nos conquêtes, ont donné une nouvelle activité à cette passion qui nous est si naturelle ; les monumens et les chefs-d'œuvre dont nous sommes environnés, ont exalté notre sensibilité ; une religion qui ne se montreroit qu'hérissée d'argumens, seroit rebutée dans un siècle où l'on se pique beaucoup de raisonner, et dans lequel on hait tout ce qui a l'air du raisonnement ; mais le christianisme s'offrant avec toutes ses pompes et toutes ses grâces, rivalisant de poésie avec les plus brillantes institutions de l'antiquité, découvrant dans ses établissemens, dans ses fêtes, dans ses cérémonies, dans ses lois, dans les livres où ses oracles sont écrits, dans ses ruines même et dans ses souvenirs, tout ce qui peut intéresser le cœur, plaire à l'esprit et charmer l'imagination, se recommande précisément par le genre de mérite qui peut nous toucher le plus aujourd'hui.

Il faut entendre l'auteur lui-même : « Sublime par « l'antiquité de ses souvenirs qui remontent au berceau « du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans « ses sacremens, intéressante dans son histoire, céleste « dans sa morale, riche et charmante dans ses pompes, « la religion réclame toutes les sortes de tableaux. Vou- « lez-vous la suivre dans la poésie ? Le Tasse, Milton, « Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses mi- « racles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, « la philosophie ? Elle vous donne Bossuet, Fénélon, « Massillon, Paschal, Haller, Newton, Leibnitz. Dans « les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez « dans son culte, que de choses ne vous disent point et « ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, « et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé ? voyez « tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et « les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires « de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les in- « fortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Ca- « nada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires « d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, « peinture des anciens jours, poésie, romans même, « choses secrètes de la vie, nous avons tout intéressé à « notre cause. Nous avons demandé des sourires au « berceau et des pleurs à la tombe. Tantôt avec le moine « maronite, nous avons habité les sommets du Carmel « et du Liban ; tantôt avec la fille de la charité, nous « avons veillé au lit du malade : ici deux époux amé- « ricains nous ont appelés au fond de leurs déserts ; « là, nous avons entendu gémir la vierge dans les soli- « tudes du cloître. Homère est venu se placer auprès de « Milton, et Virgile à côté du Tasse : les ruines de Mem-

« phis et d'Athènes ont contrasté avec les ruines des « monumens chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos « cimetières de campagne. A Saint-Denis, nous avons « visité la cendre des rois; et quand notre sujet nous a « forcés de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous « avons seulement cherché nos preuves dans les mer- « veilles de la nature. »

Tel est l'abrégé des merveilles poétiques de la religion chrétienne, et de l'ouvrage où elles sont exposées; les différens traits de ce résumé forment autant de chapitres qui sont des tableaux ou magnifiques ou gracieux, suivant la nature du sujet : on sait à quel degré l'auteur d'*Atala* possède le talent magique des descriptions, et parmi tant de morceaux charmans, nous ne sommes embarrassés que de choisir et de nous borner : nous nous arrêterons à la peinture suivante d'une des scènes les plus aimables et les plus enchanteresses de la nature :

« Il est une heure mystérieuse où les premiers silences « de la nuit et les derniers murmures du jour luttent « sur les côteaux, au bord des fleuves, dans les bois et « dans les vallées : les horizons sont encore un peu co- « lorés; mais déjà l'ombre repose sur la terre. En ce « moment, la nature avec les obscures colonnades de « ses forêts, son dôme éclairé des dernières splendeurs « du jour, ressemble à un temple antique, dont le « sanctuaire est voilé d'une nuit sainte, tandis que sa « coupole arrondie au-dessus des nuages, étincelle des « feux de la lumière. C'est à cette heure que Philomèle « commence à préluder : quand les forêts ont retenu « leurs mille voix, que pas un brin d'herbe, pas une « mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que « l'oreille de l'homme est attentive, alors le premier

« chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel ; « d'abord il frappe les échos des brillans éclats du plaisir ; « le désordre est dans ses chants : il saute du grave à « l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses, il est lent, « il est vif ; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur « qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup « sa voix tombe, l'oiseau se tait ; il recommence : que « ses accens sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tan- « tôt ce sont des modulations languissantes, quoique « variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme « le refrain de ces vieilles romances françaises, chefs- « d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est « aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : « l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est « encore l'air du temps du bonheur qu'il redit ; car il « n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son art, le « musicien n'a fait que changer de clef, et la cantate du « plaisir est devenue la complainte de la douleur. »

L'ouvrage, dans son ensemble, est, comme on le voit, une véritable *poétique* du christianisme, et l'auteur a spécialement donné ce titre à la seconde partie de son livre : c'est là que, par des rapprochemens heureux et par des comparaisons ingénieuses, il montre les ressources que quelques poëtes modernes ont trouvées dans la religion chrétienne, et l'avantage qu'elle a pu leur donner, à plusieurs égards, sur les poëtes de la mythologie. Si le goût et une littérature exacte et sévère peuvent s'effaroucher de quelques-unes des assertions que contient cette seconde partie, on est toujours dédommagé par les plaisirs du sentiment et les jouissances de l'imagination, du peu que la raison condamne. Il est vrai, ainsi que l'auteur le dit, que les anciens, et que même les auteurs du siècle de

Louis XIV ne connoissoient point un genre que nous avons appelé, dans ces derniers temps, le *genre descriptif*: mais il ne faut pas leur en faire un reproche: ce genre nouveau est une véritable corruption; nul poëme ne doit être tout entier composé de morceaux descriptifs; les descriptions ne sont, par leur nature, que des ornemens qui doivent servir à embellir et à parer un fonds plus solide qu'elles. Eh! qui est-ce qui a su mieux décrire, qui est-ce qui est plus grand peintre que Virgile? Mais il a fait de ce talent l'usage discret que le goût commande, et que la raison avoue. Quant au genre *rêveur* et *mélancolique*, recommandé par M. de Châteaubriand, assurément les anciens le connoissoient bien; mais ils l'avoient sagement circonscrit dans les limites de l'élégie ou dans le cercle de quelques poésies bucoliques qui ne sont que des élégies, sans s'interdire pourtant la faculté de répandre avec ménagement et intelligence des teintes et des nuances de tristesse dans les poëmes d'une autre espèce. Ah! qui est plus rêveur, plus mélancolique que le joyeux Horace:

. . . . . *Vive memor quam sis ævi brevis!*
. . . . *Carpe diem*, etc.

Toute la mélancolie philosophique, toutes les lamentations et toutes les larmes des poëtes anglais, toutes les *Nuits d'Young* le cèdent à quelques strophes de ces odes légères, qui n'étoient que des chansons de table: il y a un côté par lequel les modernes l'emportent éminemment sur les anciens, c'est par les prétentions. Cette partie de l'ouvrage est ornée et fortifiée d'un épisode intitulé: *Réné*, qui est le pendant d'*Atala*; l'auteur

y peint avec beaucoup de charme les tourmens d'une ame livrée au vague des désirs et au tumulte des passions indécises.

C'est dans la troisième partie du *Génie du Christianisme* que M. de Châteaubriand me semble avoir mis le plus de choses et d'idées : son style, toujours vrai dans le reste de l'ouvrage, me paroît ici plus naturel encore, plus nourri, plus plein, plus attachant et plus rapide. On ne lira qu'avec le plus vif intérêt ce qu'il dit de la vie religieuse, des constitutions monastiques, des ordres de chevalerie et des mœurs des chevaliers, des missions, des établissemens dont presque tout l'univers est redevable au christianisme, et des bienfaits de toute espèce qu'il a répandus sur tout le genre humain.

L'auteur a eu pour but général de suivre et de remplir une partie du plan tracé par Paschal dans les réflexions suivantes : « A ceux qui ont de la répugnance pour la « religion, dit ce grand homme, il faut commencer par « leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; « ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; « après cela, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle « soit vraie ; et puis, montrer par des preuves incontes- « tables qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa « sainteté par sa grandeur et son élévation. » Il n'est point resté au-dessous de son sujet : il attache par un fonds d'idées aussi riche qu'il paroît neuf, par une variété de tableaux, d'images et d'objets extrêmement piquans, par la magie d'un coloris frais, vif, profond, énergique ; et parmi tant d'excellentes preuves dont il appuie son opinion, son ouvrage même est un des argumens les plus forts et un des témoignages les moins récusables.

LI.

Réflexions générales à l'occasion d'un ouvrage intitulé : Des Républiques Anciennes.

24 mai.

Rien n'est plus commun que de trouver des gens épris d'un bel enthousiasme pour les républiques anciennes ; rien n'est plus rare que de rencontrer des hommes qui aient apprécié, à leur juste valeur, ces fameuses institutions : notre éducation et nos lectures nous ont appris à regarder comme admirable tout ce qui est antique ; nous avons, si l'on peut s'exprimer ainsi, passé notre enfance chez les Grecs et chez les Romains; c'est parmi les Périclès, les Aristide, les Fabricius et les Catón que nous avons été élevés. Nos classes ne retentissoient que des louanges de ces peuples célèbres ; les échos de nos colléges ne répétoient que ces noms illustres transmis à la postérité par les plus grands poëtes et par les plus grands historiens. Mais si les écrivains anciens nous les montroient sous un point de vue magique, les écrivains modernes ont encore cherché à renchérir sur leurs prédécesseurs : notre littérature, presque tout entière, n'est qu'un panégyrique continuel de l'antiquité. Entre nos auteurs, les uns, par état, et comme par intérêt de profession, se sont étudiés à relever dans notre estime des nations dont ils enseignoient les langues, et dont ils commentoient les ouvrages : c'étoient des prêtres qui vouloient donner une grande idée de la divinité dont le culte les faisoit

vivre; les autres, aussi chauds partisans de ce qui a été ou de ce qui doit être, qu'ardens ennemis de tout ce qui est, nous les présentoient avec affectation, comme des modèles à imiter; et mêlant dans leurs déclamations frénétiques encore moins d'admiration véritable que d'amertume et de fiel, ils cherchoient beaucoup plus à nous mortifier par des comparaisons humiliantes, qu'à nous instruire par des exemples salutaires : c'étoient des satiriques raffinés, qui savoient que si l'on plaît aux hommes en flattant leur amour-propre, on arrive quelquefois au même but, en le choquant. Ainsi, sans parler du prestige des arts que l'antiquité a portés si haut, et de cette gloire de l'esprit, dont l'éclat est si capable de nous éblouir et de nous charmer, tout a concouru à égarer notre jugement sur ce point, et à nous faire prendre le change.

En effet, quand on considère de près ces fameuses républiques, on se sent beaucoup plus disposé à les plaindre qu'à les admirer : leurs exploits, leurs succès, leurs vertus, leurs talens de tout genre ne sont qu'une décoration brillante, qui cache les plus tristes infortunes, les plus effroyables calamités, les plaies les plus cruelles ; si le bonheur des peuples est, comme on n'en peut douter, le but de la société, jamais réunions d'hommes assemblés pour vivre ensemble ne s'écartèrent plus qu'elles du plan qui devoit servir de base à leur établissement : je sais que quelques-uns des malheurs qu'elles ont éprouvés ne sont pas précisément des résultats de leur organisation politique, et je ne veux pas examiner jusqu'à quel point elles se sont attiré, par leur faute, des maux qu'on pourroit attribuer à la destinée. Mais un coup d'œil rapide jeté sur les

plus célèbres d'entre elles, contribuera peut-être à désabuser ceux qui sont assez bons pour regretter de n'avoir pas été Grecs ou Romains, et qui, tournant sans cesse leurs regards attendris vers cette antiquité merveilleuse dont le spectacle les enchante, ressemblent à ces compagnons d'Ulysse qui ne revinrent d'une contrée délicieuse qu'avec le plus profond dégoût pour leur patrie.

Athènes déchirée par les factions presque dès sa naissance; Athènes déjà si corrompue dans son origine, que le législateur Dracon crut devoir lui donner des lois dignes d'un peuple de tigres, sortoit à peine de la barbarie, et jouissoit depuis quelques années des institutions de Solon, troublées par l'ambition de Pisistrate, lorsqu'elle devint la proie des Perses qui la brûlèrent par deux fois : victorieuse des barbares, elle est forcée d'employer la ruse et d'avoir recours à des stratagèmes pour tromper la jalousie de ses voisins qui veulent l'empêcher de relever ses murailles. Mais ces mêmes remparts qu'elle venoit de rétablir la garantirent mal des fléaux qui la menaçoient encore : renfermée et comme emprisonnée dans l'enceinte de ses murs par la ligue formidable de tous les peuples voisins armés contre elle, elle y trouve la discorde, la peste et la mort; vingt-sept ans de guerre et des plus affreuses calamités sont suivis d'une catastrophe plus cruelle encore que tout ce qu'elle avoit souffert; ses revers passés, tous ses malheurs, et cette horrible tyrannie des quatre cents, auxquels elle s'étoit livrée dans l'espoir de finir ses maux, tout cela n'est rien : Lysandre détruit enfin ses murailles au son des flûtes et des hautbois, et confie à trente tyrans le soin de river ses chaînes, de l'humi-

lier et de l'ensanglanter. Que ne souffrit-elle point sous ces monstres barbares! Délivrée par le courage de Thrasybule, elle est réduite à se jeter entre les bras des Perses : c'est avec l'or de son ennemi naturel qu'elle rebâtit encore ses murailles, qui ne lui servent plus qu'à mieux cacher sa honte; sous Philippe et sous Alexandre on cherche Athènes dans Athènes; les descendans des Thémistocle, des Miltiade et des Périclès ne sont plus que de vils esclaves, aussi timides que frivoles et légers, toujours disposés à prendre les armes à la moindre lueur de succès, toujours prêts à fléchir humblement le genou devant leurs vainqueurs, et à leur prodiguer l'encens de la plus basse flatterie. Mais cette ville si fameuse et si infortunée n'étoit pas encore au terme de ses misères : Sylla devoit en combler la mesure; il devoit étaler dans l'Attique un spectacle plus effroyable encore que toutes ces scènes de deuil et de carnage dont les Perses et les Lacédémoniens l'avoient remplie : Athènes, qui avoit reçu le plus méprisable des tyrans des mains de Mithridate, veut en vain opposer quelque résistance à la fortune des Romains et au génie d'un homme qui fut aussi grand qu'il étoit impitoyable; en vain a-t-elle recours à cette frivole éloquence dont elle est éprise; il ne lui sert de rien d'avoir dans son sein un général du roi de Pont pour la défendre, et des rhéteurs pour plaider ses intérêts; elle est encore une fois ravagée et détruite avec des circonstances plus effrayantes qu'auparavant; ses murs sont encore une fois renversés; le fer du soldat n'épargne personne; le sang coule sur les ruines de ses superbes édifices, sur les débris de ses parcs délicieux, et va rougir l'eau des fleuves qui l'arrosent. Voilà donc le bonheur au-

quel elle aspiroit par la mort ou l'exil de tant de grands hommes dont le sort n'embellit sûrement pas le tableau de cette fameuse république : sur les tombeaux de ses citoyens, sur les pompeux décombres de ses magnifiques colonnes, après avoir épuisé toutes les douleurs dont l'humanité peut être affligée; après quatre cents ans de larmes, d'horreur et de désespoir, elle finit par n'être plus qu'une école de rhétorique.

La destinée de Rome a-t-elle été plus heureuse? Ses rois avoient en vain travaillé pendant deux siècles à consolider les bases de sa félicité : la liberté devient pour elle la source de tous les maux. Voyez-vous, dès les premiers temps, les passions haineuses et jalouses se déchaîner sur la place publique comme sur une arène où l'on a lancé des bêtes féroces? Etoient-ils donc heureux ces citoyens qui se disputoient avec tant d'acharnement quelques misérables dépouilles? Etoient-ils heureux ces citoyens qui voyoient sans cesse le fouet de leurs créanciers levé sur leurs têtes? Rome veut remédier au vice de ses lois, et mettre une digue au débordement des abus, et elle tombe sous la main sanglante des décemvirs. Où sont-ils ces fiers partisans de la liberté? Le sénat est désert, le peuple tremble; il faut qu'un événement presque fortuit amène sa délivrance. Pendant près de cinq cents ans il s'efforce de subjuguer ses voisins, et il est exposé aux plus rudes humiliations et aux plus terribles fléaux : les Samnites résistent pendant quarante ans à ces odieux ravisseurs, et font ployer sous le joug aux Fourches-Caudines ces fronts si superbes : les Gaulois rabattent leur orgueil dans les champs d'Allia, et détruisent leur ville de fond en comble. Rome naissante est déja cachée sous ces ruines;

ses citoyens éperdus sont dispersés : Camille les rassemble, ils soumettent l'Italie; mais à peine ont-ils portés au dehors leurs regards jaloux et leurs mains avides que les malédictions de la reine de Carthage s'accomplissent

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face dardanios ferro què sequare colonos!

Annibal tint Rome pendant seize ans sur le bord du précipice, et à deux doigts de sa perte; elle triomphe, il est vrai, l'Afrique est soumise; mais ses succès mêmes retombent sur elle : Marius et Sylla, dans leurs affreux démêlés, commencent à venger l'univers qui va devevenir sa proie. Ai-je besoin de conduire le lecteur à travers ces ruisseaux de sang dont la place publique est inondée? Rome aspire à gouverner le monde et ne peut se gouverner elle-même; elle déchire ses entrailles de ses propres mains. Quelle sûreté, je le demande, quel bonheur pour les citoyens parmi ces tyrans qui se disputent le glaive des proscriptions? J'en atteste ceux qui n'ont pas trop facilement oublié les circonstances à peu près semblables où nous nous sommes trouvés! Quel horrible tableau que celui du dernier siècle de la république, depuis les Gracques jusqu'à la bataille d'Actium? Que de guerres civiles et plus que civiles, comme l'a dit un poëte? Tous les peuples de l'Italie se révoltent, les esclaves se déchaînent, Catilina s'arme de flambeaux, César et Pompée se disputent l'empire l'épée à la main : le triumvirat renouvelle les proscriptions. Rome abattue, déchirée, sanglante, ne trouve enfin le repos que dans la perte de cette prétendue

liberté, qui n'avoit été, depuis sept cents ans, que la plus atroce des tyrannies.

J'entends dire que les Grecs et les Romains étoient dédommagés de tant de maux par le sentiment de la liberté, et j'avoue que je ne sais pas ce qu'on veut dire: d'abord ils ont vu s'élever parmi eux les tyrans les plus cruels; ils ont souffert tout ce que la servitude a de plus douloureux et de plus humiliant; on parle de liberté politique; mais qu'est-ce donc que cette liberté politique, lorsque la liberté civile est perdue? C'est celle-ci qui est la véritable liberté : jouir en paix de sa propriété, de ses facultés, de son industrie, de ses droits naturels, de cette espèce d'égalité, qui n'est que la justice rendue à tous également, Voilà ce que j'appelle être libre. Si les hommes se rassemblent en société, ce n'est assurément pas pour se déchirer, pour se dévorer mutuellement au nom de je ne sais quelles chimères. On ajoute que les Grecs et les Romains se sont distingués par de grandes vertus et par de grands exploits : d'accord; mais les vertus et les exploits ne sont que des moyens et ne sont pas un but; et à quel but les ont conduits ces exploits et ces vertus? Ne confondons jamais la fin de la société avec les voies qui doivent mener à cette fin. Le courage et la vertu ne sont que des moyens de conservation : il faut être courageux pour défendre la patrie contre les ennemis du dehors; il faut être vertueux pour la garantir des passions du dedans. La vertu, le courage et le génie ne sont que des noms et des fantômes, quand ils n'assurent pas le bonheur de la société.

LII.

La Philosophie rendue à ses vrais principes, ouvrage périodique, par MM. Salgues et Mutin.

27 mai.

Les auteurs embrassent dans leur plan toute l'histoire de la *Philosophie*, depuis son origine jusqu'à nos jours. Cette nouvelle livraison présente le tableau *de la conspiration des philosophes modernes contre tous les gouvernemens* : on y remarque particulièrement une analyse très-bien faite des causes qui ont préparé les voies à la philosophie, et qui ont amené par degrés la révolution dont nous avons été témoins. Les faits viennent toujours à l'appui des assertions. Les auteurs prouvent et ne déclament point; si la nature des objets dont ils s'occupent trouble quelquefois le calme de leur style, ce n'est jamais aux dépens de la raison et de la vérité : leurs sentimens ont la même justesse que leurs idées, qui s'offrent toujours à l'esprit sous le point de vue le plus net et le plus lumineux : le moindre mérite de cet ouvrage, éminemment utile, est le bon goût qui s'y fait sentir partout.

L'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle est, sans contredit, une des parties les plus importantes et les plus instructives de l'histoire de l'esprit humain: c'est en l'étudiant qu'on peut surtout apprendre jusqu'où l'homme s'égare quand il ne prend que la raison pour guide. Etoit-ce l'esprit qui manquoit à nos philosophes, étoit-ce les lumières et les talens? Non, sans doute; mais cet esprit et ces talens ne connoissoient

aucune règle, ces lumières si vantées les ont éblouis sans les éclairer. Ce qui les a spécialement caractérisés, c'est le mépris absolu de l'expérience : ils ont regardé toutes les leçons du passé comme autant d'erreurs; les maximes consacrées par la sagesse des siècles n'étoient à leurs yeux que des sottises surannées; leur présomption mit les traditions les plus respectables au nombre des contes les plus ridicules; de là ces doctrines nouvelles qu'ils sembloient prêcher avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles s'éloignoient davantage de la ligne du bon sens, et qu'elles heurtoient plus grossièrement les vérités reconnues par tous les esprits sages. Ainsi, c'étoit en vain que l'espèce humaine avoit vieilli; c'étoit en vain que des milliers d'années avoient augmenté la masse de nos connoissances, enrichi le trésor de l'histoire, et fourni aux générations modernes des ressources d'instruction que l'antiquité n'avoit pu connoître; pleine de ses pensées, la philosophie du dix-huitième siècle dédaignoit tous les secours étrangers, ne vouloit rien devoir qu'à elle-même, et toujours en parlant de je ne sais quel état indéfiniment perfectible, s'efforçoit de faire rétrograder le genre humain vers un état pire cent fois que la barbarie des premiers âges. Mais le succès même de ses entreprises a démontré le faux de ses théories : c'est d'elle surtout qu'on peut dire qu'elle a été ensevelie dans son triomphe; la victoire de la folie a replacé la raison dans tous ses droits; l'expérience s'est présentée elle-même pour justifier ses infaillibles oracles. Il falloit, comme *Rousseau* l'observe dans un autre cas, une révolution pour ramener les hommes au sens commun; cette révolution est venue : elle a dessillé tous les yeux fascinés par les prestiges du sophisme et de

l'erreur. Tout le monde à peu près est d'accord aujourd'hui sur le vice de ces trompeuses doctrines ; mais on ne convient pas aussi généralement qu'il faille accuser les écrivains philosophes des excès où la chaleur de l'exécution a entraîné les partisans de leurs systèmes : au premier coup d'œil, l'examen de cette question paroît assez inutile ; cependant, outre qu'il fait essentiellement partie d'un ouvrage où l'on se propose d'apprécier avec exactitude l'influence et les effets de la philosophie moderne, pour peu qu'on l'approfondisse, on voit que cet examen n'est rien moins qu'oiseux ; en effet, si les résultats qu'on attribue aux doctrines prêchées par les philosophes n'étoient pas véritablement des conséquences immédiates de leurs principes, on auroit quelque droit d'en appeler à de nouveaux essais qui ne conduiroient qu'à de nouveaux malheurs. On est allé plus loin que les maîtres ne l'avoient prescrit ; on s'est écarté des routes que leur sagesse avoit tracées, disent encore quelques-uns de ceux qui ne pouvant approuver la pratique, cherchent du moins à justifier la théorie : c'est donc à ces disciples trop fidèles de la philosophie que l'on répond dans ce numéro ; on y montre qu'il n'est pas une des bases de l'ordre social que les philosophes du dix-huitième siècle aient respectée ou ménagée ; qu'il n'est pas une maxime révolutionnaire qu'ils n'aient proclamée ; pas un excès qu'ils n'aient commandé ; qu'ils ont ébranlé non-seulement tous les appuis de la société politique, mais tous les fondemens de la société civile. J'éprouve, je l'avoue, un sentiment pénible et douloureux, quand je vois que les révolutionnaires les plus violens et les plus frénétiques n'ont été que les échos de quelques-uns de ces

écrivains qui méditoient avec autant de loisir et de sang-froid, que d'imprudence et de légèreté peut-être, le bouleversement de leur patrie : ces cris de sang qui ont retenti dans les clubs et dans les places publiques, avoient déjà retenti dans les écoles des philosophes : ces manifestes de mort et de destruction qui ont porté l'effroi dans nos ames n'étoient que les copies fidèles des manifestes dressés depuis long-temps par une secte qui vouloit tout régénérer, en détruisant tout.

Telle est l'inflexible équité de l'histoire; elle ne tait rien, ne déguise rien : vous avez beau vouloir lui opposer des raisonnemens, des interprétations, des palliatifs, elle vous montre les faits, vous cite les passages, vous découvre les textes authentiques qui prouvent avec une évidence, qu'on peut appeler juridique, qu'il a existé avant la révolution une conspiration très-réelle contre tout ce que les hommes vénèrent, et contre tout ce qui constitue l'ordre de la société et en assure le bonheur. Ma plume se refuse à entrer ici dans aucun détail; j'invite à lire l'ouvrage même.

Le succès de cette conspiration étoit presque infaillible au point où en étoient venus les esprits : une multitude de causes les avoient préparés de longue main à recevoir et à goûter les nouvelles doctrines. Les auteurs en suivent la filiation et en tracent un tableau exact et rapide, qui est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage; ils y ont joint un aperçu des fautes que commirent les gouvernemens eux-mêmes, qui ne surent pas se garantir des coups qu'on ne cessoit de leur porter, et des réflexions extrêmement justes sur les moyens qu'ils auroient dû employer pour prévenir la ruine dont ils étoient menacés : car on peut dire qu'ils travaillèrent

eux-mêmes à leur propre destruction, et qu'ils se précipitèrent presque volontairement dans l'abîme qu'on avoit creusé devant eux.

Cet ouvrage est donc un des mieux conçus, et même un des mieux écrits qu'on nous ait donnés depuis long-temps : il n'est point fondé sur des hypothèses, toujours plus suspectes à mesure qu'elles sont plus brillantes. Les auteurs n'ont pas la prétention de grossir le nombre des systèmes; ils ne font que reconstruire l'édifice du bon sens sur les débris de l'erreur. Leurs idées n'ont d'autre éclat que celui de la raison même. Mais aujourd'hui la raison plaît d'autant plus aux esprits bien faits, qu'après une si longue éclipse, elle semble joindre à son éclat naturel et à ses propres attraits les grâces même de la nouveauté.

LIII.

Observations paradoxales à l'occasion d'un éloge des sciences abstraites.

11 juin.

On doit louer notre siècle d'avoir perfectionné les méthodes des sciences; mais il faut reconnoître aussi qu'il a souvent confondu la méthode avec la science même, qu'il a souvent pris l'une pour l'autre. Ce défaut est une des sources de l'orgueil philosophique : c'est là particulièrement ce qui nous a fait croire que nous possédions un grand nombre de savans dans un temps où nous ne pouvions compter en effet qu'un très-petit nombre de gens véritablement instruits. Nos abrégés méthodiques, nos dictionnaires, nos encyclo-

pédies, nos nomenclatures ont mis presque tout le monde à portée de parler de tout, en ignorant tout. Nos sciences abstraites elles-mêmes, dont nous sommes si fiers, et qui de toutes les connoissances humaines sont peut-être celles qui exigent le moins d'intelligence, de sens et de jugement, ont singulièrement concouru à l'extinction du vrai savoir dans le dix-huitième siècle : elles sont devenues communes; elles ont eu toute la faveur d'une mode nouvelle; il a été du bon ton d'être mathématicien et géomètre; il a paru aussi naturel, dans la bonne compagnie, de citer Maupertuis et Clairaut, qu'Horace et Voltaire; la poésie et l'éloquence voulurent parler leur langage; les phrases académiques ne furent plus que des formules algébriques :

> L'avocat au palais en hérissa son style,
> Et le docteur en chaire en sema l'Evangile.

Cette espèce de pédantisme étoit un signe infaillible de décadence : car l'expérience prouve que le pédantisme ne régna jamais avec plus d'empire que dans les temps où la véritable science étoit le plus inconnue, et où les vrais savans étaient le plus rares.

J'avoue que je crains d'être accusé de paradoxe, en avançant que les sciences que nous appelons *abstraites*, ne sont pas de vraies sciences, et que les mathématiques en particulier ne sont qu'une méthode qu'on a très-gratuitement parée de ce beau titre. Mais elles ne méritent pas plus ce nom que la rhétorique ne mérite celui de l'éloquence, que la chronologie, la géographie, et la liste des hommes illustres et des grands événemens, par ordre de matières, ne méritent celui de l'histoire:

ce sont là des moyens qui doivent nous mener à un but; ce sont des voies par lesquelles nous devons marcher, pour parvenir à l'instruction, mais qui ne sont pas l'instruction; ce sont, si l'on veut, des sciences, mais des sciences de mots, absolument semblables à la connoissance des langues mortes ou étrangères, laquelle n'auroit aucune utilité réelle, et seroit aussi vaine que stérile, si elle ne nous mettoit en relation avec les peuples de notre temps, ou si elle ne nous ouvroit les trésors de la littérature ancienne : je sens que je ne saurois trop tôt arriver à la preuve; elle sera d'autant plus courte, qu'elle pourroit être plus étendue.

Qu'est-ce que l'arithmétique? une méthode abrégée de combiner les nombres. Si je veux savoir combien font quatre fois douze, je n'ai qu'à compter quatre fois douze par mes doigts, et j'obtiens infailliblement le même résultat que me fournit la règle de multiplication; cette règle ne m'apprend rien que je ne pusse apprendre par des moyens naturels; elle n'est qu'un instrument qui facilite l'opération et qui épargne le temps : c'est une machine qui soulage mon esprit sans ajouter à ses lumières, à peu près comme une mécanique réelle et matérielle que je fais tourner aisément, me donne des résultats que j'obtiendrois naturellement avec quelques efforts de plus. L'algèbre, comme on sait, est absolument de la même nature que l'arithmétique, et n'est même que la méthode arithmétique perfectionnée : les anciens, qui en faisoient très peu d'usage, résolvoient par le seul secours des nombres les problèmes auxquels nous l'avons appliquée. Je ne répéterai pas ici ce qu'on a dit cent fois touchant les formules algébriques, qu'elles ne sont qu'une routine

aveugle qui conduit au but à travers les ténèbres. Les méthodes différentielles et intégrales sont la perfection de l'algèbre, comme l'algèbre est la perfection de l'arithmétique. Enfin je n'ai rien dit du calcul qui ne puisse s'appliquer à la géométrie · si je suis curieux de savoir combien ma chambre a de pieds carrés, je n'ai qu'à porter un pied carré sur toutes les parties de sa surface, et je serai tout aussi savant que je pourrois le devenir en combinant seulement deux dimensions, comme la géométrie me l'enseigne. Il est vrai que mon procédé sera un peu long et un peu fatigant; la géométrie vient à mon secours pour m'épargner de la fatigue et pour abréger le temps : c'est là tout ce que je lui dois, et c'est bien quelque chose; mais quelle que soit ma reconnoissance, je la remercierai à titre de méthode, et je ne l'honorerai pas en qualité de science.

Cet homme, dira-t-on, n'aime assurément pas les mathématiques, et l'on m'opposera quelque bel exposé des services qu'elles ont rendus et qu'elles peuvent rendre encore à la société. Je ne les nie point; je les reconnois : je reconnois en même temps tout ce qu'on doit d'estime et de respect aux génies transcendans qui ont perfectionné ces utiles et ingénieuses méthodes, aux Newton, aux Laplace, aux Lagrange, etc. Je sais aussi qu'il faut qu'il y ait des hommes laborieux qui se livrent, ou plutôt qui se dévouent à cette pénible étude, comme il falloit qu'il y eût des érudits qui se condamnassent à ne s'occuper que de mots, pour nous débrouiller les auteurs anciens, comme il faut qu'il y ait des géographes dont l'esprit s'absorbe entièrement dans la recherche des plus petites particularités qui varient le globe que nous habitons, pour fournir à nos généraux,

aux voyageurs et aux commerçans, des topographies exactes; mais en rendant aux mathématiques l'hommage qui leur est dû, gardons-nous de croire qu'elles puissent jamais constituer le fonds d'une véritable et solide instruction.

Je le demande en effet : regarderiez-vous comme véritablement instruit, un homme qui pourroit vous dire les dates précises de tous les événemens depuis le commencement du monde, mais qui ignoreroit les rapports que ces événemens ont entre eux, et l'influence qu'ils ont exercée sur les destinées du genre humain? Vous pourriez l'admirer comme un phénomène de mémoire; vous pourriez le consulter comme un dictionnaire, comme une table de chronologie; mais vous auriez pitié de son peu de sens : eh bien! c'est à cet homme que ressembleroit celui qui n'auroit dans la tête que des formules d'arithmétique et d'algèbre; ils seroient tous deux très-riches de mots et très-pauvres d'idées; or, ce sont les idées qui font la science : *sapere*, d'où nous est venu le mot *savoir*, signifie avoir du sens, des idées, du jugement : connoître et sentir les rapports de l'homme avec ses semblables et avec la Divinité,

> Savoir quels sont les biens véritables ou faux,
> Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts, etc.

voilà la vraie science; et c'est peut-être ce qui a égaré quelques anciens qui, ayant conçu une très-haute idée des mathématiques, dont ils ne pouvoient s'empêcher de reconnoître le vide, ont cherché, dans les nombres et dans les rapports géométriques, l'explication de l'essence des choses, et se sont perdus dans des rêve-

ries aussi peu honorables pour la science qu'ils vouloient relever, que honteuses en général pour la philosophie.

J'ai avancé que ces prétendues sciences sont celles qui exigent et supposent le moins de jugement; et je sens qu'on m'objectera que la géométrie perfectionne le raisonnement et la logique : il est vrai qu'elle est rigoureuse dans ses démonstrations, et il faut bien qu'elle le soit; car, quelle confiance pourrois-je avoir dans ses méthodes, si elles n'étoient pas appuyées sur l'évidence? Pour être assuré que j'aurai la mesure d'une surface en mesurant seulement deux dimensions, il est très-nécessaire que j'en aie acquis la certitude par une démonstration; mais ce genre de certitude m'égarera infailliblement, si je le cherche hors du cercle des vérités mathématiques, et les géomètres eux-mêmes voient tous les jours leurs calculs en défaut, lorsque passant de la théorie à la pratique, ils veulent exécuter physiquement ce qu'ils ont combiné avec beaucoup d'art, la plume à la main.

D'ailleurs, ces méthodes qui procèdent avec l'évidence la plus parfaite, et si l'on peut s'exprimer ainsi, la plus grossière, ne demandent point autant de vigueur de tête qu'on se l'imagine, et seroient plus capables encore d'affoiblir que de fortifier le jugement, et de faire des imbécilles que de former des génies : les yeux les plus débiles voient clair en plein midi; le vieillard le plus caduc marche à l'aide d'un bâton; et de plus, quand on prend l'habitude de ne point faire un pas, sans se servir d'un point d'appui, soit au moral, soit au physique, l'esprit s'amollit comme le corps; il perd la conscience et l'usage de ses forces. Voilà ce qui arrive souvent aux géomètres : ils ressemblent à des hommes

qui seroient accoutumés à ne marcher qu'avec des béquilles; leurs jambes sont paralysées : dès qu'ils ne sont plus soutenus par les certitudes mathématiques, ils chancellent, ils tombent, et leur chute excite la risée.

Les mathématiques ont fleuri dans les âges les plus barbares : on peut dire que les Arabes, qui les ont cultivées avec tant d'ardeur, ont beaucoup contribué à leur perfection, puisque nous leur devons les chiffres en usage aujourd'hui; mais on ne s'est jamais avisé, je crois, de compter parmi les époques brillantes de l'esprit humain le temps qu'a duré l'empire des califes, quoique plusieurs d'entre eux se soient distingués par leur goût pour la géométrie. Pourquoi donc notre siècle a-t-il voulu fonder sa gloire sur cette base? Pourquoi n'a-t-il pas mis les mathématiques à leur rang? Pourquoi a-t-il cherché à les élever au-dessus des véritables sciences? Remercions le gouvernement qui, voyant et cherchant le bien en tout, qui, tournant au profit de l'avenir toutes les leçons du passé, rappelle parmi nous les vraies et solides études, et nous sauve du péril dont nous étions menacés, de n'être bientôt plus qu'un peuple de danseurs et d'algébristes.

Je n'ai prétendu combattre ici qu'un excès dangereux, qu'un engouement funeste : personne ne respecte plus que moi le génie supérieur d'un Laplace, d'un Lagrange, et n'honore, avec plus de sincérité, la renommée naissante de quelques jeunes amans d'Uranie, qui s'avancent, avec éclat, sur les traces de ces grands hommes, tels que MM. *Poisson*, *Biot*, et quelques autres,

. . . . . *Quos æquus amavit*
Juppiter . . . .

AVIS DE L'ÉDITEUR.

NOUS passons, tout d'un coup, de l'année 1802 à l'année 1805; et ce n'est, sûrement pas sans quelque regret que le lecteur trouvera ce vide dans notre Recueil; mais il étoit impossible que cet ouvrage ne reproduisît pas une interruption, qui a existé dans les travaux de M. DUSSAULT: des circonstances relatives à l'administration intérieure du journal des *Débats* obligèrent ce littérateur de le quitter, vers le mois de juin 1802, et il ne consentit à y reprendre ses fonctions que trois ans après; il est resté, depuis, invariablement attaché au journal célèbre, dont il est un des fondateurs: cette lacune est donc la seule que doive présenter notre Recueil, dans l'espace des dix-sept années qu'il renferme, depuis 1800 jusqu'à 1817.

ANNÉE 1805.

LIV.

Sur une ode d'Horace.

25 juillet 1805.

PARMI les odes légères d'Horace, on peut distinguer celle qui commence par ces mots : *Ne sit ancillæ tibi amor pudori*, et qui est la quatrième du second livre ; elle est remarquable par le sujet, par la régularité du plan, et par la richesse élégante des détails.

Horace conseille à un ami de ne pas rougir des sentimens que lui inspire une esclave, une servante, et tâche de le rassurer contre la honte de déroger ainsi dans ses amours ; sujet piquant qui demandoit toute la légèreté d'un esprit aussi fin et aussi délicat : nos sages du dix-huitième siècle, qui épousoient volontiers leurs servantes, auroient trouvé mille raisons plus profondes et plus métaphysiques les unes que les autres pour lever les scrupules du timide Xanthias, à qui cette ode est adressée : ils l'eussent entretenu de l'égalité naturelle des hommes, du préjugé de la naissance et des conditions, de la différence chimérique des rangs, de l'absurdité des distinctions, du vœu de la nature, des droits du cœur, de la sainteté des passions, etc., et peut-être auroient-ils fini par l'envoyer à une représentation de *Nanine*, pour apprendre à rectifier ses idées par les leçons du comte d'Olban. Horace, qui pourtant ne laissoit pas

d'être philosophe, ne prend pas la chose aussi sérieusement : il ne s'embarque pas dans des discussions métaphysiques, il ne fronde pas les préjugés, il n'insulte pas aux opinions reçues ; il se contente de donner à son ami des raisons poétiques, aussi concluantes pour le moins que tous les argumens de nos modernes penseurs. Mais avec quelle grâce, et dans quel ordre heureux il les expose !

Le poëte commence par citer les exemples d'Achille, d'Ajax, d'Agamemnon, qui aimèrent des captives, lesquelles, par le droit de la guerre, étoient devenues esclaves. Mais il se présentoit une objection naturelle ; et, quoique les amans ne fassent pas volontiers des objections à ceux qui favorisent leurs penchans et qui entrent dans leurs vues, Horace croit devoir prévenir la difficulté : cette difficulté, c'est que les captives dont les héros grecs devinrent amoureux, étoient d'un sang illustre, au lieu que l'esclave dont il plaide la cause, est née dans l'opprobre de la servitude. Un tel argument n'est pas fait pour embarrasser le poëte : il crée tout à coup à cette esclave une origine royale : c'est, dit-il, l'injustice du sort qui l'a dégradée, et qui l'a fait naître dans un rang si bas, et il trouve les preuves de cette généalogie dans les qualités de la servante, dans son désintéressement, sa fidélité, sa probité, qui supposent qu'elle ne sort point d'un sang impur et vil ; badinage charmant dont les grâces légères et folâtres couvrent une idée aussi sérieuse que profonde, c'est que la vraie noblesse consiste dans les qualités du cœur : Boileau a développé cette pensée dans une satire adressée à M. de Dangeau, et ce que le poëte latin ne fait qu'effleurer en se jouant, est devenu entre ses mains la matière féconde d'un ouvrage très-

grave, où il a mis autant de chaleur et de verve que certains critiques ont affecté de lui en reconnoître peu. Enfin, Horace termine par l'éloge de la beauté de cette servante, argument le plus propre à justifier Xanthias, car la beauté d'une femme absout toujours ses amans; et le tour qu'il donne à cet éloge, en se représentant lui-même comme un juge impartial que ses quarante ans mettent à l'abri du soupçon, fortifie la preuve, et la rend à la fois plus vive et plus pénétrante.

Ce tour même est une de ces beautés de détail qui abondent dans la pièce; on remarquera le ton lyrique et la rapidité des premières strophes:

. . . . Priùs insolentem
Serva Briseis niveo colore
Movit Achillem. —
Movit Ajacem, etc.

Mais on admirera surtout l'art singulier avec lequel le poëte s'élève jusqu'au sublime dans un si petit sujet, en peignant à grands traits et des couleurs les plus énergiques, la prise de la ville de Troie, dans sa troisième strophe:

Barbaræ postquàm cecidere turmæ
Thessalo victore, et ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Graiis.

Nul écrivain n'a mieux possédé qu'Horace ce grand secret de la variété, qui est un des principes les plus importans de l'art, et nul n'a su mieux que lui

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

On pense bien que je n'ai pas la prétention d'avoir ex-

primé tant de beautés dans l'imitation suivante : je ne désire qu'une chose, c'est qu'on puisse seulement y entrevoir les grâces d'un si charmant ouvrage :

Ami, ne rougis pas d'abandonner ton cœur
Aux attraits séduisans d'une esclave jolie :
Briséis autrefois subjugua son vainqueur,
Et l'ame du héros n'en fut pas avilie.

Brûlant d'un feu pareil, le fils de Télamon
Soupira pour Tecmesse, et conserva sa gloire ;
Et Cassandre enchaîna le fier Agamemnon
Dans l'orgueil du triomphe, au sein de la victoire.

Quel triomphe ! Ilion expiroit : ses héros
Avoient succombé tous, et mordu la poussière,
Et le trépas d'Hector, après tant de travaux,
Avoit aux Grecs lassés, abrégé la carrière.

Crains-tu de t'allier aux mortels trop heureux
Qui donnèrent le jour à la blonde Euphrosine ?
Elle est du sang des rois, j'en suis sûr ; mais les dieux
Voulurent obscurcir sa brillante origine.

N'en doute pas, ami : ces penchans généreux,
Ce mépris d'un vil gain, cette rare constance,
N'orneroient pas l'objet qu'ont distingué tes vœux,
Si dans un sang impur il avoit pris naissance.

Te serois-je suspect, en louant ses beautés,
Et sa taille légère, et son charmant visage,
Moi, dont le temps rapide, à pas précipités,
De huit lustres complets est venu charger l'âge ?

Il faut bien qu'un auteur dise un mot en faveur de son ouvrage : je ferai seulement observer que j'ai traduit strophe pour strophe ; c'est sans doute le dernier des mérites ; mais au moins c'en est un.

LV.

Lettre à M. Geoffroi sur un des abus de l'éducation actuelle.

28 septembre.

Vous venez d'écrire, monsieur, avec autant de verve et d'énergie que de raison et de profondeur contre les travers de notre éducation. J'ai moi-même quelquefois touché ce sujet, lorsque j'avois l'honneur d'associer mes écrits aux vôtres dans ce journal. C'est une matière qui m'a toujours paru fort importante. L'éducation est liée aux intérêts les plus intimes de la société : le torrent de la circulation sociale s'alimente tous les jours de cette jeunesse qui sort des maisons d'éducation pour se répandre dans le monde : elle y porte nécessairement les fruits bons ou mauvais du genre d'instruction qu'elle a reçu. La société s'altère ainsi ou se perfectionne insensiblement, et sans qu'on y pense : elle se corrompt ou s'épure, suivant la nature des levains qui s'y mêlent. L'éducation d'ailleurs est l'image de la société même : s'il règne dans le monde, sous le nom de savoir, une fastueuse et superbe ignorance, si l'on y tranche sur tout sans rien comprendre, si l'on y décide de tout sans rien examiner, si quelques frivoles nomenclatures, apprises à la hâte, y tiennent lieu des vraies et solides connoissances, on voit alors les maîtres s'empresser d'entasser sans choix et sans goût, dans la tête de leurs disciples, ces fausses richesses et ces trésors de clinquant qu'on distribue et qu'on reçoit dans la société avec une bonne foi si niaise. Notre sévère Université, même dans les

derniers temps, alloit s'amollissant tous les jours avec les mœurs publiques : aux dépens de l'antique esprit qui l'avoit animée si heureusement depuis sa naissance, des innovations funestes commençoient à corrompre ses anciennes et respectables institutions. Mais ceci me conduiroit trop loin, et me rameneroit même à des idées que vous avez exposées beaucoup mieux que je ne saurois le faire; je m'arrête à un seul point : un des abus contre lesquels vous vous êtes élevé, ce sont ces grotesques distributions de prix où tout le monde en obtient, et où le maître semble dire comme Enée à ses compagnons :

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit.

Vous en avez fait sentir parfaitement le ridicule par un tableau tiré de Le Sage, ce grand peintre de la vie humaine. J'essaierai d'en montrer ici les résultats funestes : il me semble qu'elles ne sont propres qu'à faire aux parens une illusion fatale; qu'à éteindre pour le présent, dans le cœur de la jeunesse, le feu précieux de l'émulation; et qu'à étouffer, pour l'avenir, les germes de ce sentiment généreux qui porte les hommes à mériter la gloire.

Eh quoi! la tendresse des pères n'est-elle donc pas assez aveugle par elle-même, sans qu'on cherche à leur fasciner encore les yeux par des charmes étrangers! Il n'y a guère de parens qui ne soient disposés à regarder leurs enfans comme des merveilles, comme des phénix, qui ne les parent de tous les dons les plus brillans, de tous les trésors de la nature, qui ne voient reluire en eux toutes les qualités, tous les talens : l'œil d'un père

est toujours ébloui par la magie des illusions; que sera-ce s'il entend le nom de son fils proclamé avec emphase au milieu des acclamations publiques, des applaudissemens redoublés, au bruit des fanfares et d'une harmonie triomphale; s'il voit cet enfant chéri traverser une assemblée brillante pour aller, sur un lieu plus éminent, recevoir, aux yeux de tout le monde, des palmes et des couronnes? la tête alors doit lui tourner : il faudroit qu'il conservât beaucoup de sagesse, pour qu'à ses yeux son fils n'eût pas beaucoup de génie. Qu'arrive-t-il de là? c'est qu'il n'est plus d'espérances que de malheureux parens ne conçoivent; c'est qu'il n'est plus de prétentions si hautes auxquelles ils craignent de s'élever : séduits par ces grossiers prestiges, il leur arrive de pousser eux-mêmes leurs enfans dans cette carrière de la littérature et des arts, qui n'est pleine que d'épines, de honte et de dégoûts pour quiconque y veut marcher sans y être appelé par le voeu de la nature et soutenu par un vrai talent. Que de caresses d'ailleurs, que de flatteries, que d'adulations ne prodiguent-ils point à l'enfant couronné? Ce prix, qui ne devroit être pour lui qu'un nouveau motif de bien faire, devient le gage de sa corruption : on exalte son amour-propre, on enflamme son orgueil, on encense ses caprices : des parens trompés regardent ses extravagances comme des excès de génie; ils voient le grand homme qui sera un jour la gloire de sa famille, dans le polisson qui en est aujourd'hui le tourment. Ces inconvéniens ont lieu sans doute pour ceux qui méritent les prix comme pour ceux qui ne les méritent pas; mais aussi moins on en distribuera, moins il y aura d'inconvéniens, et les dangers mêmes seront moindres à l'égard de ceux qui auront véritable-

ment mérité ces sortes de récompenses. Tout a, dans ce monde, son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses désavantages; il ne s'agit que de peser les uns et les autres : point de doute qu'il ne soit bon de donner des prix; mais il vaudroit mieux n'en pas donner que de les prodiguer comme on le fait aujourd'hui. J'ai quelquefois assisté à ces sortes d'assemblées où l'on proclame les triomphes de la jeunesse : rien par soi-même ne devroit être plus touchant, et rien par le fait n'est plus comique; tout le monde pleure de tendresse, toutes les mères ont le mouchoir sur les yeux, parce qu'il n'est pas un seul enfant qui ne soit proclamé vainqueur; parmi tant de triomphateurs et de victorieux on cherche les vaincus et on ne les trouve pas; toutes les larmes qui coulent sont sans amertume. Ce n'étoit pas ainsi que cette antique Université, dont quelques-uns ne prononcent aujourd'hui le nom qu'avec le sourire du mépris, couronnoit ses jeunes élèves en présence du premier parlement du royaume, et sous les yeux de la nation: elle n'avoit égard qu'aux talens; elle n'accordoit les palmes de la victoire qu'à ceux qui les avoient méritées; elle ne cherchoit point à flatter la foiblesse des parens, mais à enflammer l'émulation de la jeunesse.

En effet, ce doit être là le but des distributions de prix, comme c'est le grand avantage de l'éducation publique; mais il est facile de voir que de la façon dont on s'y prend aujourd'hui dans les maisons d'éducation, ce but est manqué, et qu'en prodiguant ainsi des récompenses qui ne devroient être accordées qu'au talent et au mérite, loin d'exciter et d'entretenir l'émulation, on doit nécessairement la détruire : lorsque tout le monde obtient des distinctions et des récompenses, personne

ne fait plus d'efforts pour les mériter. A quoi serviroit-il de travailler pour avoir des prix, lorsqu'on est sûr d'en obtenir sans se donner aucune peine? Les écoliers, qui ne sont jamais dupes des manœuvres du maître, font très-bien ce raisonnement; de là s'introduit dans les études une langueur fatale : les enfans ne sont point susceptibles de se conduire par les motifs de prévoyance, de raison et d'utilité qui peuvent diriger les hommes faits dans leurs travaux : le ressort presque unique qui développe leur activité et qui étend leurs moyens, c'est l'amour de la gloire, c'est le désir de se surpasser les uns les autres. Si ce ressort perd sa force, si ce désir s'éteint dans leur cœur, la paresse naturelle prend le dessus, les études perdent leur intérêt et leur charme, les travaux languissent, et les talens, qu'une heureuse et féconde émulation eût développés, se resserrent et se flétrissent, et meurent en quelque sorte avant que de naître. Quelle ardeur, au contraire, n'allumoit pas dans les anciennes écoles la perspective des prix qui devoient être accordés aux vainqueurs à la fin de l'année! Cette vue seule répandoit la vie dans les études, tenoit les talens en éveil, mettoit tout en mouvement, excitoit à graver dans sa mémoire les auteurs dont on pouvoit tirer parti dans les compositions, et le travail de chaque jour se ressentoit, en quelque sorte d'avance, des derniers efforts qu'on devoit faire à la fin de la carrière pour surpasser ses rivaux, et pour obtenir la couronne. Qui ne voit qu'avec le système actuel de couronner tout le monde, il n'y a plus lieu à une émulation si utile et si fructueuse, et que, par un effet directement opposé, ce système doit produire même le découragement?

Les premières impressions de l'enfance durent et se font sentir encore dans un âge avancé : celui dont les premières années ont été animées par les mouvemens d'une noble émulation, éprouvera toujours cette impulsion généreuse qui porte l'ame vers la gloire; M. de Catinat, au milieu de l'enchantement de la victoire, comparoit le plaisir que lui causoient ses triomphes guerriers, avec celui que lui avoient fait ressentir autrefois ses triomphes de collége; le même Thémistocle, que réveilloient les trophées de Miltiade, ne vouloit, dans son enfance, le céder en rien à ses camarades. Mais lorsque le cœur n'a pas de bonne heure palpité d'émulation, n'est-il pas à craindre que ce sentiment ne s'y développe jamais? Les maîtres n'en doivent pas douter, les écoliers sont les premiers à se moquer de leurs indiscrètes distributions de prix; et de là naît dans leurs ames un certain mépris pour tout ce qui devroit enflammer en eux le désir de la gloire; disposition malheureuse, et qui peut avoir sur la vie tout entière l'influence la plus funeste : l'émulation est un sentiment nécessaire à la société; elle est la mère de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau; c'est elle qui enfante les habiles capitaines, les artistes distingués; c'est elle qui, dans des rangs plus obscurs, anime le travail, aiguise l'industrie, soutient la patience, excite le génie. On ne sauroit donc trop engager les chefs des maisons d'éducation à entretenir avec soin, dans le cœur de leurs élèves, ce feu créateur et sacré, à écarter par conséquent tout ce qui peut contribuer à l'éteindre, et à rejeter ces misérables systèmes, uniquement inspirés par l'amour du gain, qui ne répandent sur leurs établissemens qu'un éclat faux et trompeur, et qui rui-

nent les principes et les bases de toute bonne éducation.

LVI.

Œuvres de Rollin, édition de 1805, publiée par MM. Guénaud de Mussy et Rendu.

§. Ier.

12 octobre.

On annonce, en tête de cette édition, que M. de Fontanes devoit la diriger, mais que des travaux d'une plus grande importance l'en ont empêché. C'est sans doute une chose fâcheuse pour la littérature : le sage Rollin pouvoit-il être mieux commenté que par un écrivain d'un goût si pur, et par un de ces hommes qui, dans les ténèbres où nous étions plongés, ont fait luire les premiers à nos yeux le flambeau du bon sens et de la raison? Les gens de lettres au talent desquels il a confié le travail dont il n'a pu se charger, paroissent devoir s'en acquitter de manière à diminuer nos regrets : la vie de Rollin qu'ils ont mise à la tête du *Traité des Études*, seule partie de l'édition qui ait encore paru, et les notes qu'ils ont répandues dans cet ouvrage, prouvent, malgré quelques défauts que je ferai remarquer, que M. de Fontanes ne s'est pas trompé dans son choix. Au reste, donner aujourd'hui une nouvelle édition des ouvrages de Rollin, c'est rendre hommage aux bons principes, c'est braver l'orgueil de la philosophie, et condamner ces méthodes trompeuses que le charlatanisme a introduites dans l'éducation.

Personne n'a écrit sur l'éducation, et pour la jeu-

nesse, avec des vues plus éclairées et plus justes que Rollin : ce n'est point un sophiste orgueilleux qui cherche à mettre ses systèmes à la place de l'expérience, qui veut substituer à la lumière de la vérité les fausses lueurs d'une imagination ardente, et montrer la subtilité de son esprit sans s'embarrasser de la justesse des idées; c'est un homme simple et droit, qui n'a pour but que d'être utile. Instruit par sa propre expérience, et plein des maximes des anciens, il n'a pas la prétention d'innover; il recueille religieusement les oracles de la sagesse antique : Cicéron, Quintilien, les meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome, sont les guides qu'il suit dans les voies où lui-même il conduit son lecteur; il étoit digne de marcher sur leurs traces : un jugement sûr, un goût exquis se font toujours sentir dans ce qu'il mêle à leurs maximes et à leurs réflexions. Le *Traité des Études*, qu'on a droit peut-être de regarder comme son chef-d'œuvre, est un ouvrage excellent : s'il ne frappe pas d'abord par l'éclat du style et par l'originalité des vues, il attache par l'attrait d'une diction toujours naturelle et toujours aimable, et satisfait par la plénitude des idées et la justesse des principes; tout dans ce livre est pur et sain; tout y est solide; tout y est fondé sur le bon sens; on n'y trouve rien qui puisse être désavoué par la raison et l'expérience. Ce qui ajoute encore à son prix, c'est qu'il n'y a pas une trace de pédanterie dans tout l'ouvrage : le ton en est toujours simple, doux et naïf; l'auteur a su répandre de l'agrément sur des objets qui n'en paroissent guère susceptibles; il a su semer des roses sur les détails les plus épineux et les plus arides de la discipline scholastique; c'est ce qui a fait dire à Voltaire, dans le *Temple du*

Goût où il place Rollin à côté des plus grands hommes:

> Non loin de là Rollin dictoit
> Quelques leçons à la jeunesse.

Quand son livre parut, en 1726, il fut parfaitement accueilli du public; cependant, à cette époque, les esprits commençoient à fermenter; la licence des mœurs, dont la cour du régent avoit donné l'exemple, produisoit insensiblement la licence des opinions; mais la philosophie naissante étoit encore humble et discrète; c'étoit dans l'ombre, et avec une sorte de timidité, qu'elle s'essayoit à cette audace dont les progrès sont devenus si rapides et si funestes : la masse du public n'étoit point encore infectée du poison des nouvelles doctrines; elle étoit saine, et conservoit encore le respect des maximes antiques. Trente ans plus tard, le *Traité des Études* n'eût été regardé que comme un recueil de lieux communs, d'idées triviales, de principes surannés, comme une misérable compilation, très-digne de rester ensevelie dans la poussière des classes où elle étoit née : la manie des opinions extraordinaires, des pensées hardies, des aperçus singuliers, des vues neuves, des systèmes en tout genre, étoit devenue presque épidémique; et cette maladie a duré jusqu'à nos jours, en prenant sans cesse de nouvelles forces. Les leçons de l'expérience étoient méprisées, ou du moins comptées pour rien; il falloit à tout prix tenter de nouveaux essais : un philosophe auroit rougi de rien emprunter à la sagesse de nos pères; il vouloit devoir tout à son génie; un philosophe se seroit cru dégradé si, même aux dépens de la justesse et du sens commun, il n'eût pensé, écrit, parlé d'une manière extraordinaire; il auroit cru manquer à

sa vocation sublime, s'il eût eu quelque égard pour les traditions. De là ces écrits où le talent et l'éloquence sont quelquefois prostitués aux absurdités les plus révoltantes; de là ces *Traités, ces Cours d'études* dont les théories, plus ou moins séduisantes, furent toujours démenties par la pratique, et méprisées par les vrais sages. Nous avons vu, pendant dix ans de révolution, l'esprit philosophique se tourmenter, s'agiter pour enfanter un plan d'instruction, et ses efforts ont été aussi malheureux que ses vues étoient fausses et bizarres. Ce n'est qu'en se rapprochant des idées consacrées par l'expérience, qu'un génie plus ferme et plus sage est parvenu à restaurer parmi nous l'éducation; c'est dans le respect des anciennes traditions qu'il a puisé cette énergie toujours efficace qui semble commander au succès; c'est sous ses auspices que les livres dépositaires de la sagesse des siècles reparoissent aujourd'hui avec honneur, en dépit de l'orgueil philosophique, que tant de funestes expériences n'ont pu encore ni désabuser ni corriger, et qui sûrement ne sauroit voir qu'avec mépris et dérision le soin qu'on prend de reproduire les ouvrages d'un écrivain aussi peu philosophe que Rollin.

Le *Traité des Études* est la censure la plus éloquente et la condamnation la plus formelle de ces nouvelles méthodes dont l'éclat trompeur a ébloui le public dans ces derniers temps : qu'on se demande, après avoir lu et médité ce livre, ce que le sage et judicieux Rollin penseroit de ces ouvrages où l'on prétend abréger la route des sciences, en arracher les épines, et en aplanir les difficultés : il se plaint dans un endroit de son traité que l'éducation s'étoit déjà amollie de son temps; que diroit-il de ce qui se passe aujourd'hui? Il

répète sans cesse que le but de l'éducation n'est pas de faire des savans, mais de préparer et de polir les esprits, et ces idées si justes étoient le fruit du temps et de l'expérience. Lors du renouvellement des sciences et des lettres, les esprits, avides de connoissances, voulurent tout embrasser à la fois, théologie, métaphysique, mathématiques, histoire, langues anciennes, éloquence, poésie, etc.; la manie encyclopédique, que nous voyons se renouveler de nos jours, s'opposa longtemps au retour du bon sens et du bon goût : on vit des écoliers qui se piquoient de ne rien ignorer; en Italie, Pic de la Mirandole, à l'âge de quinze ans, soutint une thèse *de omni re scibili*. Ce ne fut que lorsque le flambeau du goût commença à éclairer les esprits, que l'on reconnut le vide de ce faux savoir, et que l'on vit le ridicule de ces fastueuses prétentions; les études se réglèrent sur des principes plus sages; il devint évident, comme l'observe M. Rollin, qu'on ne devoit point s'attendre à voir sortir des écoles ni des érudits tout formés, ni des poëtes, ni des orateurs parfaits. N'est-il donc pas étrange que le progrès insensible des choses nous ait ramenés au mauvais sens, et j'oserois presque dire à la barbarie du quinzième siècle? Quand M. Rollin composa le *Traité des Études*, le meilleur goût régnoit dans la littérature et dans l'Université : le siècle de Louis XIV avoit achevé de dissiper les dernières ténèbres des âges précédens, et répandu sur toutes les parties des arts et des sciences une lumière que notre prétendue philosophie n'a fait qu'obscurcir; les limites en tout genre étoient nettement tracées; les principes définis avec justesse et fixés avec précision; M. Rollin étoit lui-même un des esprits les plus éclairés et les mieux faits de l'é-

poque où il écrivoit : l'âge, l'expérience et les circonstances avoient encore ajouté au grand sens dont la nature l'avoit doué. Il avoit été lié avec les plus grands hommes du siècle de Louis XIV, dont la conversation n'avoit pas dû être pour lui une source d'instruction moins abondante que les ouvrages des grands écrivains du siècle d'Auguste. C'étoit à soixante ans, après avoir long-temps appris à connoître l'esprit des jeunes gens, qu'il écrivoit sur l'éducation. Peut-on raisonnablement se flatter d'être aujourd'hui plus éclairé que lui sur cette matière, de savoir mieux comment il faut enseigner la grammaire, les langues anciennes, la rhétorique, l'histoire? Et n'est-il pas évident que toutes ces méthodes par lesquelles on tourmente l'éducation bien plus assurément qu'on ne la perfectionne, et qui sont si contraires à ce qu'il enseigne, ne sauroient être que des piéges tendus à la sottise par la mauvaise foi et par le charlatanisme?

On doit considérer le *Traité des Études* comme un des monumens de notre littérature : ce n'est point un de ces livres qui ne sont faits que pour une certaine époque et de certaines circonstances : fondé sur l'expérience des siècles passés, il doit instruire les siècles à venir; il doit partager le privilége de la vérité, qui est de ne point avoir de vieillesse. Et de quel droit le relégueroit-on parmi les livres surannés, et qu'on ne doit plus lire? Qu'on nous dise si depuis on a composé quelque ouvrage meilleur en ce genre : que les maîtres qui croient aujourd'hui avoir plus de jugement, plus d'expérience, plus d'instruction et plus de talent que M. Rollin, se montrent; qu'ils développent les titres qui les mettent en droit de le mépriser.

§. II.

19 octobre.

C'EST une vieille coutume de mettre la vie des auteurs en tête des éditions qu'on fait de leurs ouvrages. Cependant ces sortes de notices biographiques sont quelquefois fort peu intéressantes : la vie des gens de lettres n'est pas en général très-variée ; elle n'offre pas une grande diversité d'événemens ; elle est d'ordinaire uniforme, calme et tranquille. C'est dans la retraite et le silence du cabinet qu'ils font leurs plus grandes actions : les livres qu'ils composent sont les traits les plus marquans de leur destinée. Je parle des vrais gens de lettres, et non de ces aventuriers et de ces intrigans qui, ne voyant dans la littérature qu'un moyen de fortune, s'agitent plus qu'ils ne travaillent, et songent plus à se faire une réputation lucrative qu'à composer de bons ouvrages. D'ailleurs, ces notices sont généralement plutôt des éloges que des histoires : on loue les ouvrages ; on loue l'auteur ; on ne présente que les beaux côtés ; on laisse les défauts dans l'ombre. Ces portraits flattés, en perdant le mérite de la ressemblance, doivent perdre tout intérêt : on diroit que quelques écrivains du dix-huitième siècle ont craint cet inconvénient, et redouté le pinceau trop indulgent des biographes : ils ont pris soin de se peindre eux-mêmes ; et l'on ne sauroit les accuser d'avoir choisi leurs couleurs avec trop d'amour-propre.

On désire peu de connoître les auteurs dont les ouvrages n'intéressent pas les passions ; mais on est assez curieux d'apprendre comment ont vécu ceux qui ont

su parler à l'imagination et au cœur; on cherche des rapports entre leurs écrits et leur caractère; on veut voir si leurs mœurs répondent aux sentimens qu'ils ont exprimés; on se figure toujours qu'un homme dont les ouvrages sont très-passionnés a dû l'être beaucoup lui-même; et en cela, on se trompe souvent: il en est ordinairement de la sensibilité que les écrivains portent dans leurs ouvrages, comme de celle que les acteurs mettent dans leur jeu; c'est une sensibilité toute d'artifice: c'est un ébranlement de l'imagination, et non un mouvement de l'ame; tel exprime les passions avec feu, qui toujours est resté glacé; tel brûle le papier, dont le cœur est toujours demeuré froid.

Ce n'est sûrement pas comme écrivain à grandes passions que M. Rollin doit exciter la curiosité; mais il a des droits d'un autre genre à notre intérêt: ses douces leçons, furent, pour ainsi dire, la première nourriture de notre enfance; ses ouvrages sont les premiers que nous ayons lus; c'est dans ses écrits que nous avons puisé les premières notions de l'antiquité; il a soutenu et dirigé nos pas encore chancelans dans la carrière des lettres; le souvenir d'un tel maître se mêle agréablement aux souvenirs les plus touchans de notre premier âge. Il est impossible d'ailleurs de lire ses ouvrages, sans aimer l'auteur: ils sont empreints d'un tel caractère de candeur, de droiture, de simplicité, de bonhomie; la vertu la plus vraie et la plus aimable s'y fait si bien sentir, qu'ils gagnent insensiblement le cœur, et qu'ils font chérir l'écrivain qui paroît s'intéresser si vivement à son lecteur, et qui lui parle un si doux langage.

Rollin, en effet, s'est peint dans ses écrits: ses mœurs avoient la même simplicité et la même naïveté que son

style, et toute sa conduite respiroit la même vertu que ses ouvrages. Il eut le sort de presque tous les grands talens, de naître dans l'obscurité d'une condition très-médiocre : son père étoit maître coutellier à Paris; on destina le jeune Rollin au même état; mais un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il alloit quelquefois servir la messe, reconnut en lui des dispositions, et lui obtint une bourse au collége qu'on appeloit les dix-huit. Il commença ses études avec une grande distinction, et se lia particulièrement avec les deux fils de M. Lepelletier, alors ministre, lesquels étoient ses rivaux dans la classe. Quand le jeune boursier étoit le premier, M. Lepelletier lui envoyoit la gratification qu'il avoit coutume d'envoyer à ses fils. Rollin conserva toujours de la reconnoissance pour le protecteur de sa jeunesse; il fut l'ami constant de ses fils et surveilla l'éducation des enfans de ses compagnons d'études. Le célèbre M. Hersan sous lequel il étudioit en rhétorique, et qui, pour entretenir l'émulation de ses élèves, avoit coutume de leur donner des épithètes honorables, ne cessoit de répéter qu'on ne distinguoit pas assez le jeune Rollin, et que pour lui il étoit tenté de l'appeler *divin*. Il avoit encore coutume de dire, lorsqu'on lui demandoit quelque pièce de vers ou de prose : *Adressez-vous à Rollin; il fera encore mieux que moi.* Rollin n'avoit que 22 à 23 ans, lorsque l'Université le jugea digne de succéder à M. Hersan, appelé à l'éducation de l'abbé de Louvois. Il eut aussi la survivance de la chaire d'éloquence au collége royal dont le même M. Hersan s'étoit démis en sa faveur. Après avoir professé huit ou dix ans de suite au collége du Plessis, il le quitta pour se livrer entièrement à l'étude de l'histoire an-

cienne, ne retenant que la chaire d'éloquence au collége royal, qu'il ne remplissoit qu'à titre de survivance et sans aucun émolument : il avoit environ 700 livres de rente, et il étoit riche. L'Université ne tarda pas à le rappeler dans son sein, en le nommant recteur en 1694; elle le continua même dans cette dignité pendant deux ans de suite; ce qui étoit une fort grande distinction. Il montra dans cette place beaucoup de zèle pour la défense des priviléges du corps dont il étoit le chef, et ne fut pas moins jaloux de remplir toutes les obligations qu'elle lui imposoit. Il fit la visite des colléges, pratique salutaire qui avoit été trop négligée; il maintint la discipline, rappela les usages anciens, fit quelques réformes. La fin de son rectorat ne lui rendit pas toute sa liberté; il fut nommé coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais. Il développa dans cet emploi toutes les vertus qui lui étoient propres, et tout ce qu'il avoit de talent pour l'éducation de la jeunesse. Il y avoit environ quinze ans qu'il gouvernoit ce collége, lorsqu'il fut accusé de jansénisme, et reçut l'ordre de quitter sa place.

C'est ici une des grandes époques de la vie de Rollin, et en même temps un des endroits les plus remarquables de la notice que les éditeurs ont mise en tête de l'ouvrage : voilà donc le sage et modeste Rollin exposé à l'animadversion de l'autorité comme fauteur d'opinions réputées dangereuses. Ce qu'on peut dire de mieux en sa faveur, c'est que ces opinions avoient en quelque sorte fait partie de son éducation, et qu'elles étoient presque généralement adoptées dans le corps auquel il étoit attaché. Je ne veux point entrer dans la discussion d'une doctrine que je n'ai point assez approfondie, et

il me semble que pour la réprouver, il doit suffire à ceux qui veulent être conséquens qu'elle ait été condamnée par l'autorité compétente. Du reste, quand on veut se rendre raison de la conduite des hommes, même en matière de religion, il n'est pas toujours nécessaire de leur supposer des vues aussi sublimes que l'objet qui les occupe, et des pensées pures de tout interêt humain : le jeu des passions est quelquefois le meilleur commentaire : il explique tout, parce qu'il produit tout. Si donc on me demande pourquoi une compagnie aussi éclairée que l'Université de Paris a suivi de certaines opinions, et comment il se fait qu'un corps regardé comme le dépositaire de la vraie doctrine, et toujours consulté par les rois et par les papes dans les temps de discordes, comme l'oracle de la religion, a pu se laisser entraîner à de certaines erreurs, j'en trouverai une raison toute naturelle dans la rivalité qui l'animoit contre les jésuites : cette rivalité devoit nécessairement jeter les universitaires dans des opinions opposées à celles que professoient ces religieux. Elle étoit telle que peu s'en fallut qu'elle ne dégénérât en haine déclarée et en guerre ouverte ; et pour ne point sortir du sujet qui nous occupe en ce moment, qu'on lise les discours latins prononcés par M. Rollin dans différentes circonstances : on y trouve souvent des satires amères contre les jésuites, et l'on s'étonnera que cette ame si douce n'ait pas manqué de quelque fiel, lorsqu'il s'agissoit des rivaux de l'Université. J'indiquerai particulièrement un discours qu'il prononça, si je ne me trompe, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés : en y faisant l'éloge des bénédictins, il établit entre eux et les jésuites, qu'il ne nomme pas, mais qu'il est facile de

reconnoître, une comparaison très-injurieuse pour ces derniers; et quoique l'allusion soit voilée avec tout l'art d'un rhéteur habile, on peut regarder ce parallèle comme une véritable diatribe, où Rollin a passé la mesure qu'il sait ordinairement si bien garder. Son beau discours sur l'instruction gratuite n'est pas exempt de traits pareils. On dit que Voltaire composant le roman de *Candide*, se livroit à des rires immodérés, et que, comme on lui en demanda la cause, il répondit: *Mes amis, je mange du jésuite.* M. Rollin n'auroit pas dit ce mot; mais il se plaisoit aussi très-souvent à *manger du jésuite.*

Au surplus, les disciples de saint Ignace savoient bien prendre leur revanche: le feu de la rivalité n'étoit pas moins ardent de leur côté; leurs orateurs repoussoient très-bien les traits des orateurs universitaires; la société, toujours vigilante, épioit les démarches de l'armée ennemie, pour ne lui laisser prendre aucun avantage. Quand le bruit se répandit que M. Rollin travailloit à un ouvrage où il se proposoit d'exposer le plan des études de l'Université, la société lança aussitôt dans l'arène le P. Jouvency, un de ses plus vigoureux athlètes: cet habile professeur composa, de son côté, un livre pour exposer la méthode des jésuites; c'est celui qui a pour titre *De Ratione docendi et discendi*, et dont nous avons depuis peu une excellente traduction. Il parut quelque temps avant les deux premiers volumes du *Traité des Études*. Le P. Jouvency l'avoit fait un peu court, pour gagner de vitesse son redoutable concurrent. M. Rollin, qui parle de cet ouvrage dans le *Traité des Études*, en fait une de ces critiques discrètes, où la louange se mêle à la censure, et où la

malice se déguise sous le voile de la politesse : il commence par admirer la latinité de l'ouvrage qui auroit pu, dit-il, le détourner de composer le sien; puis il insinue qu'il est un peu court, et que les matières n'y sont pas approfondies; enfin il expose les raisons qui l'ont engagé à composer le sien en français; et l'on en infère fort naturellement que le P. Jouvency a eu tort d'écrire son Traité en latin. Que conclure de tout ceci? Qu'il est tout simple que M. Rollin, qui étoit si bon universitaire, ait été, malgré la douceur de ses mœurs, un janséniste très-ardent, et que

Dans tous les cœurs il est toujours de l'homme,

comme le dit le poëte philosophe Molière.

Deux traits de la conduite de M. Rollin, considéré comme janséniste, me paroissent surtout blâmables : d'abord lorsqu'on lui donna l'ordre de quitter le collége de Beauvais, comme le temps des vacances n'étoit pas éloigné, on lui permit de rester jusqu'à cette époque où il auroit pu se retirer sans bruit. M. Rollin ne voulut pas profiter de cette permission : il se retira sur-le-champ, et les accessoires mêmes de sa retraite prouvent qu'il n'étoit point fâché qu'elle fît de l'éclat : je ne reconnois pas là le caractère de M. Rollin, mais bien la conduite ordinaire des hommes de parti. Ensuite, ayant été nommé recteur quelques années après, il prononça chez les mathurins un discours si violemment chargé de jansénisme, que l'autorité lui enjoignit de quitter le rectorat sur l'heure : je pose en principe que, dans une telle circonstance, l'autorité n'a jamais tort, parce qu'on est toujours coupable, quand on se révolte contre elle,

et je laisse tirer les conséquences qu'il me seroit trop pénible de développer.

En effet, voudrois-je faire le procès à M. Rollin? Aurois-je dessein de flétrir sa mémoire, après avoir reconnu en lui tant de qualités et de vertus? Non, sans doute : je montre seulement quelques taches dans une vie d'ailleurs si pure; et je ne me suis pas cru engagé à dissimuler les foiblesses et les erreurs d'un homme respectable et d'un écrivain utile, comme il étoit convenable que M. de Bose le fît dans l'éloge historique qu'il prononça à l'Académie des Inscriptions, et comme les éditeurs qui me paroissent avoir pris cet éloge pour base de leur travail ont pu s'y croire obligés. Au reste, leur zèle me paroît beaucoup trop vif : peuvent-ils ignorer qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'imprudence et quelque ridicule à se permettre d'afficher des opinions qui ont trop long-temps agité la société, et à vouloir ranimer cet esprit de secte qui dure encore, à ce qu'on prétend, et qu'on devroit laisser s'éteindre dans le silence et dans l'oubli?

M. Rollin, forcé de renoncer aux différens emplois de son état, se livra dans la retraite à la composition des excellens ouvrages qui ont mis le sceau à sa réputation, et le reste de sa vie y fut entièrement consacré : il avoit donné en 1715 une édition abrégée de Quintilien; il fit dans la suite le *Traité des Etudes*, *l'Histoire ancienne* et *l'Histoire Romaine*, qu'il ne put conduire que jusqu'au huitième volume, la mort l'ayant arrêté au milieu de son travail.

Ces différens ouvrages sont parfaitement appréciés dans la notice; et en général ce morceau est remarquable par l'étendue et la finesse des vues, et par la solidité

des principes, soit de morale, soit de littérature. Il est terminé par une espèce de péroraison dans le goût de celle que Tacite a mise à la fin de la *Vie d'Agricola*: si ce n'est pas tout-à-fait la même éloquence, c'est le même ton de douleur noble et de mélancolie sublime: l'auteur, M. Guénaud de Mussy, l'œil fixé sur les ruines de ces établissemens utiles que la révolution a renversés, déplore la destinée des générations naissantes, qui, pendant dix années de trouble et d'anarchie, sont restées sans culture et sans éducation.

§. III.

30 octobre.

L'AUTEUR de cette notice paroît tenir à l'école de Port-Royal par certains principes, mais il n'y tient point du tout par son style; et si je ne savois qui il est, il me semble que je devinerois sans effort que c'est un jeune homme de beaucoup d'esprit, qui s'est garanti de l'influence des maximes modernes, sans pouvoir se garantir de l'influence du style à la mode, et qui se rapproche de nos philosophes par sa manière d'écrire, en même temps qu'il s'en éloigne par sa manière de penser; de sorte qu'on pourroit lui appliquer, sans toutefois que la comparaison tirât d'ailleurs à conséquence, ce que Quintilien dit de Sénèque: *Multæ in eo claræque sententiæ, multa morum causâ legenda, sed in eloquendo corrupta pleraque*; il abonde en idées justes et lumineuses, en maximes utiles aux mœurs; mais son style est presque entièrement vicieux et corrompu. L'auteur de la notice a presque tous les défauts de l'école philosophique: il gâte ses idées les plus saines, et

défigure ses pensées les plus ingénieuses par l'affectation, l'entortillage et l'afféterie; il donne dans cette espèce de néologisme, qui consiste, non pas à forger des mots nouveaux, mais à faire des termes connus un usage extraordinaire et bizarre; il court sans cesse après je ne sais quelles petites grâces, qui l'éloignent du naturel, et paroît ignorer combien un style franc et vrai est au-dessus de ces frivoles ornemens. Il faut reconnoître pourtant qu'il ne manque pas d'un certain agrément et d'une certaine élégance; il a même des traits de plume fort heureux, et des morceaux bien écrits, qui montrent tout ce qu'il pourroit faire s'il ne vouloit pas avoir plus d'esprit qu'il n'en a. Du reste, il y a du mérite dans l'entente générale de l'ouvrage: les différentes parties en sont liées avec assez art. L'auteur passe des faits aux réflexions, et des réflexions aux faits, par des nuances bien ménagées et des transitions adroites. Il doit ses bonnes qualités à la nature, et ses défauts viennent des circonstances et de cette espèce d'éducation qu'un jeune écrivain se donne à lui-même, lors qu'entrant dans la carrière, il observe quel est le goût du moment, et cherche à se régler sur les modèles en possession de plaire, modèles souvent très-dangereux.

La corruption du style ayant été portée à son comble vers les derniers temps de la monarchie, les écrivains qui datent à peu près de cette époque se ressentent plus ou moins du mauvais goût qui régnoit alors; et ceux-mêmes qui ont su se préserver de la maladie des faux principes et des faux systèmes n'ont pu se sauver également de la contagion d'un style faux et corrompu: la simplicité, la clarté, le naturel étoient alors regardés comme des qualités de nul prix et presque

comme des défauts; le néologisme, le jargon, l'affectation, l'enflure, la recherche et le raffinement dans les idées comme dans l'expression, passoient pour les marques les plus sûres du talent et du génie. Les ouvrages qui parurent alors avec le plus de succès, sont tous marqués à ce coin; et l'académie, arbitre de la littérature, instituée pour maintenir dans sa pureté le dépôt du goût, contribuant elle-même à l'altérer et le corrompre, ne couronnoit que des compositions également vicieuses sous le double rapport des idées et du style. Il falloit une révolution pour ramener au bon sens les esprits égarés : elle est venue; mais quand une fois on a pris certaines habitudes, qu'il est difficile de se corriger!

Quo semèl est imbuta recens servabit odorem
Testa diù.

Quoique le style ne soit que l'expression et la forme extérieure de nos pensées, il est beaucoup plus aisé de changer d'idées et de réformer ses opinions, que de changer et de rectifier son style; car le style est une habitude de l'esprit, et nos habitudes ont généralement plus de force que nos principes : ce sont moins nos lumières et nos réflexions qui nous conduisent, que nos habitudes et nos affections. De là vient qu'aujourd'hui des écrivains qui, sous le rapport des opinions, suivent la meilleure voie, s'en écartent par leur manière d'écrire : les exemples ne seroient que trop nombreux, si je voulois en citer. Ceux-mêmes qui n'ont jamais payé le tribut à l'esprit philosophique, ont dû nécessairement le payer à la mode : car tout écrivain veut plaire, et la vérité même, dans ces temps de corruption, étoit

forcée de prendre les livrées de l'erreur, sous lesquelles il lui arrivoit très-souvent de ne pas réussir, mais sans lesquelles elle ne pouvoit espérer aucun succès. Il ne faut donc pas s'étonner que les jeunes gens même bien élevés et d'un bon esprit, qui commencèrent à écrire à cette époque, aient cherché à se former sur les modèles alors en crédit, et que, tout en reconnoissant aujourd'hui combien ces mêmes modèles étoient vicieux, ils conservent quelque chose de la première empreinte que leur talent et leur style ont reçue : ne voit-on pas en effet tous les jours des hommes qui, avec les meilleurs principes sur l'art d'écrire, écrivent pourtant très-mal, et qui, pleins de goût dans la théorie, s'éloignent dans la pratique des règles qu'ils connoissent si bien? C'est que les impressions des premières années ne s'effacent point; c'est que la trace du pli que l'on a pris dans sa jeunesse demeure toujours; enfin c'est que le style est, comme je l'ai dit, une habitude qui, semblable aux autres, a plus d'empire que toutes les spéculations, et triomphe à la fois de notre volonté, de nos réflexions et de nos principes. Je sens que ces idées auroient besoin de plus d'étendue et de développement; je pourrai quelque jour y revenir : il faut que je me hâte de faire connoître, par quelques extraits, le style de l'ouvrage qui donne lieu à ces observations.

Rien n'est plus pénible pour la critique que de se traîner sur les détails de la diction, et rien n'est plus désagréable pour les auteurs que cette revue exacte et minutieuse de leurs fautes : ils s'en plaignent quand on la fait; mais ils l'exigent quand on ne la fait pas; j'essaierai de tenir le milieu, en ne citant, pour justifier ce que j'ai dit, qu'un petit nombre de phrases. D'ailleurs,

en matière de style, il faut souvent s'en rapporter au jugement de celui qui en a examiné les détails; car, lorsque c'est la masse entière de la diction, qui est vicieuse, comment pourroit-on le prouver autrement, qu'en mettant l'ouvrage entier sous les yeux du lecteur.

L'auteur, après avoir dit que Rollin, dans ses histoires, a soin de montrer l'imperfection des vertus païennes, en les jugeant d'après les règles du christianisme, continue ainsi : « C'est donc toujours avec ce « *divin tempérament* que l'on doit proposer au jeune « homme des *vertus sans convenance,* et des maximes « enivrantes et trop fortes pour sa raison. » Le *divin tempérament* est assurément très-ridicule, et les *vertus sans convenance* forment une expression à la fois ambitieuse et inintelligible : double défaut, qui caractérise en général les ouvrages sortis de l'école philosophique. La fin de la phrase offre bien encore quelque chose à reprendre; mais je ne m'attache qu'aux fautes que l'auteur a commises par un excès d'envie de bien faire, et qu'il a pour ainsi dire recherchées, et non à celles qui lui sont échappées.

Dans un autre endroit, en parlant des règles que Rollin prescrit pour la conduite des enfans, l'auteur s'écrie : « Que d'aimables sollicitudes ! Que de tendres « condescendances ! Que de *ruses d'amour!* » Il n'y a pas un mot dans cette exclamation qui ne soit singulièrement affecté; mais les *ruses d'amour* l'emportent sur tout le reste : cette expression est comique à force d'être précieuse.

Voici une phrase qui n'est guère moins plaisante : « La sérénité naturelle du caractère de Rollin, sans « cesse *entretenue par l'habitude* de la raison et les

« pratiques de la religion, étoit un *rafraîchissement* « continuel à ses travaux. » L'affectation ne peut aller plus loin.

Elle se fait aussi prodigieusement sentir dans la phrase suivante : « La maison de Rollin étoit, à la vé- « rité si petite, que souvent elle avoit peine à contenir « les étrangers qui venoient le consulter de toutes parts; « mais la gaîté de ses paroles *sembloit en élargir* « *l'enceinte*, et répandoit l'*aisance* autour de lui. » Le mot *aisance* n'a pas le sens que l'auteur lui donne dans cet endroit; et la gaîté de M. Rollin qui *sembloit élargir l'enceinte de sa maison* est une pensée grotesque.

« Les réflexions que M. Rollin sème dans ses his- « toires *introduisent l'enfant dans l'expérience de la* « *vie, en fournissant autant d'appuis à sa raison* « *naissante.* » Quel jargon! Mais il faut remarquer en particulier que cette expression *introduire l'enfant dans l'expérience de la vie* est éminemment du style et de la manière philosophique.

Autres exemples d'affectation : « Les remontrances « et les douceurs de la maison paternelle disposent l'en- « fant aux sentimens vertueux, et *lui mettent sur les* « *lèvres un sourire qui ne s'efface plus.* »

En déplorant le sort des jeunes gens que les troubles de la révolution ont privés d'éducation, l'auteur s'écrie: « Ainsi donc ils seront toujours livrés *à un gémisse-* « *ment secret et inconsolable!* » Etre livré à un gémissement, et à un gémissement *inconsolable!* Quel français !

Je crois que ce petit nombre de citations suffira pour donner une idée du style de cette notice. Quant aux notes que les jeunes éditeurs ont jointes au *Traité des Etudes*,

elles me paroissent inutiles pour la plupart, le texte de Rollin étant toujours de la clarté la plus lumineuse, et ne laissant jamais aucun doute ni aucune obscurité. De plus, elles consistent en grande partie dans des explications approbatives dont on peut très-bien se passer: car l'autorité de M. Rollin est fort au-dessus de celle des éditeurs, et leur suffrage ne peut rien ajouter au poids de ses idées et de ses décisions. Mais ces mêmes notes ont quelquefois une précision qui les rend pédantesques et ridicules : il arrive que les éditeurs ne mettent au bas des pages que ces mots : *Voilà qui est très-bien pensé; cette idée est parfaitement juste*, comme s'il étoit nécessaire de faire partiellement de telles remarques sur un ouvrage qui repose en totalité sur un fonds très-solide, et où il n'y a peut-être pas une erreur. Le ridicule devient plus sensible encore, quand on sait que les éditeurs sont des jeunes gens, et presque des écoliers qui se permettent d'approuver d'un ton si magistral, et d'appuyer de leur suffrage les idées d'un homme tel que M. Rollin: ils ont sans doute de l'esprit, du talent, de l'instruction, du goût, des vues saines et justes; mais ils n'ont dans les lettres ni la réputation ni le crédit nécessaires pour mêler convenablement leurs pensées à celles de l'auteur du *Traité des Etudes*, et pour donner du poids à leur édition; en un mot, ils n'ont point mission pour l'ouvrage qu'ils ont entrepris; et c'est ce qui doit faire regretter davantage que l'écrivain célèbre, qui en avoit le premier conçu l'idée, ait été obligé de le confier à des mains étrangères, quelque habiles qu'elles soient.

LVII.

Du docteur Gall et de sa doctrine.

22 octobre.

On annonce l'arrivée prochaine du docteur Gall à Paris. C'est sans doute un grand docteur, si sa science est aussi merveilleuse qu'on le publie : on dit qu'en touchant la tête de ceux qui le consultent, il devine leurs penchans, leurs habitudes, leurs qualités, leurs défauts, leurs vices, leurs talens, par certains indices que lui fournit la conformation des crânes. Voilà ce que j'appelle une science merveilleuse : je maintiens en effet que le douzième siècle n'a pas eu de sorciers de cette force, et que même aujourd'hui, dans ce siècle des lumières et de la philosophie, on ne trouveroit pas, en parcourant tous les galetas de Paris où l'on professe les sciences occultes, une tireuse de cartes, une diseuse de bonne aventure, une chiromancienne, une nécromancienne qui pût se vanter d'en faire autant, ni qui osât même comparer son art avec celui du docteur : lire dans les cartes le passé et l'avenir, connoître par leurs combinaisons, par leurs couleurs, les secrets les plus cachés, c'est une chose simple jusqu'à un certain point : par exemple, il ne faut pas être bien profond pour voir que, si le valet de pique se trouve souvent à côté de la dame de carreau, la jeune personne qui consulte est blonde, ou, si l'on veut, rousse, et qu'elle a des rencontres fréquentes avec son amant, qui est un beau brun. Cela

est clair comme le jour ; mais la divination par les crânes est bien autrement fine : je pourrois faire ici un parallèle de ces deux arts, qui établiroit de la manière la plus lumineuse la supériorité du docteur Gall sur tous les Bohêmes du monde, et sur toutes les sorcières de Paris. Mais pourquoi prouver ce qui est clair, et démontrer ce qui ne laisse aucun doute?

Quelle fête, si le docteur Gall veut honorer Paris de sa présence! Je m'imagine que les honnêtes gens se précipiteront sur ses pas, comme on couroit jadis après Mesmer, après Cagliostro, comme on a couru dernièrement à la femme invisible, à l'homme incombustible : je pense que le commun du peuple aura pour lui la même vénération et le même enthousiasme que pour l'aveugle qui, dans ses derniers momens, distribuoit à coup sûr des ternes et des quaternes. Des censeurs chagrins, des misantropes amers, prétendent que le genre humain est incorrigible, et qu'il y a toujours dans les nations un fonds de superstition et de crédulité que les gens habiles exploitent, et que rien ne sauroit détruire : ils disent que nous nous moquons fort gratuitement de nos pères des treizième et quatorzième siècles, qui croyoient à la magie noire, à la magie blanche, aux apparitions, aux sorts, aux secrets du grand Albert : ils assurent qu'à la lueur brillante des lumières du dix-huitième siècle, nous nous sommes livrés à des excès d'aveuglement et de superstition à peu près aussi ridicules; ils affirment que nous avons été dupes de tous les charlatans qui se sont présentés, de tous les jongleurs qui ont voulu se donner le divertissement de se moquer de nous, et ils ne parlent pas par figure et par métaphore : ils n'entendent

pas par-là les philosophes à grandes phrases, les métaphysiciens à grands systèmes, les rhéteurs, les déclamateurs qui, pendant si long-temps, nous ont tenus éblouis et comme enchantés par l'éclat trompeur de leurs fausses lumières, et qui, certes, étoient bien aussi de grands charlatans : ils entendent de véritables faiseurs de tours de passe-passe, dignes de figurer à la Foire, et qui ont su ensorceler la ville et la cour, et fasciner tous les yeux, lorsque la philosophie prétendoit les éclairer tous. Ils citent en exemple Mesmer, qui attira tout Paris et tout Versailles autour de ses baquets magiques; ils citent Cagliostro, qui évoquoit les ombres, qui vous faisoit voir votre grand-père et votre grand'mère, et qui fit souper le cardinal de Rohan avec Voltaire et avec Cicéron, et ils s'écrient : *Ô vanas hominum mentes!* et on est tenté de croire qu'ils ont raison; mais il faut au moins qu'ils nous passent le docteur Gall.

Et comment ce docteur pourroit-il rencontrer des incrédules? Ne seroit-il pas trop injuste de rejeter son art? En effet, pourquoi tant de gens croient-ils aux cartes? c'est qu'il arrive souvent que les tireurs de cartes disent la vérité, comme s'expriment ceux qui les consultent. Or, le même argument s'applique avec la plus grande justesse à la cranomantie : on ne trouve que des personnes qui, en voyageant en Allemagne, se sont fait tâter le crâne par le docteur, et qui publient qu'il leur a dit des vérités. Eh! quoi, telle pythonisse voit affluer chez elle la foule des consultans, et gagne beaucoup d'argent à Paris, parce qu'elle dit des vérités; et un docteur allemand, qui en fait autant, qui dit aussi des vérités, seroit négligé et se morfondroit parmi nous! ce seroit

le comble de la barbarie. Mais heureusement il n'y a rien de pareil à craindre : nous avons aujourd'hui trop de lumières et de philosophie, nous sommes trop bons raisonneurs pour n'être pas conséquens, et ici l'inconséquence seroit visible : qu'importe, en effet, que ce soit par les lignes de la main, par l'arrangement des cartes, par l'inspection des étoiles ou par l'examen du crâne qu'on dise la bonne aventure? L'essentiel est de dire des vérités, et le docteur Gall en rencontre comme un autre. Il est vrai que ses ennemis (car on n'est jamais un grand homme sans avoir des ennemis), il est vrai, dis-je, que ses ennemis prétendent qu'il ne dit la vérité que par hasard, et qu'à force de toucher des crânes, il est impossible qu'il ne rencontre pas juste quelquefois, comme, à force de mettre à la loterie, on finit par rencontrer quelques numéros. Mais il est clair que cette objection est de la dernière foiblesse, et qu'elle n'a pu être inspirée que par l'envie. Il est donc évident que la doctrine du docteur Gall est très-solide.

Mais elle a de plus, en sa faveur, la nouveauté, et ce qui est neuf est toujours attrayant : les découvertes d'Averroès et d'Avicenne, les secrets des médecins et des chimistes arabes, les merveilles de l'astrologie, les mystères profonds de la magie, les livres sublimes du grand Albert ne sont négligés aujourd'hui que parce qu'ils n'ont point le fard de la nouveauté. Un jour peut-être la doctrine du docteur Gall éprouvera le même sort; mais en attendant, elle doit jouir du privilége attaché à tout ce qui est neuf, et ce privilége lui est justement acquis : il y a eu de grands devins dans l'antiquité, de grands interprètes de songes, de grands tireurs d'ho-

roscopes, de grands physiognomonistes, témoin celui qui devina si bien que Socrate étoit enclin au vin et aux femmes; témoins Apollonius de Thianes, Jamblique et tous ces profonds philosophes qui entendoient même le langage des oiseaux; témoins les Chaldéens qui prédirent à Alexandre qu'il mourroit à Babylone; témoins les devins qui prévinrent César qu'il périroit aux ides de mars, s'il n'y prenoit garde; enfin, témoin cet astrologue que Tibère vouloit précipiter du haut d'un rocher de l'île de Rhodes, et qui sut si bien se tirer d'affaire; mais aucun d'eux n'a eu l'idée de dire la bonne aventure par l'inspection du crâne. Il y avoit à la cour de Catherine de Médicis une multitude d'Italiens, grands sorciers, profonds magiciens, qui avoient toute sa confiance, et qu'elle consultoit beaucoup; mais aucun d'eux ne s'est jamaise avisé de lui palper les os de la tête. Quand Louis XIII naquit, la reine Marie de Médicis fit appeler ses astrologues et tireurs d'horoscope, qui donnèrent à l'enfant le nom de Juste, parce qu'il étoit né sous le signe de la balance, et nullement d'après l'examen du coronal ou de l'occipital. Dans des temps plus rapprochés, le fameux Lavater, approfondissant la doctrine de Porta, poussa au plus haut degré la physiognomonie ou l'art de deviner par les traits de la figure: mais qu'il étoit loin de la découverte du docteur Gall? Il appartenoit à ce grand homme de reconnoître le premier que nos affections, nos inclinations, nos vertus, nos vices, notre destinée dépendent de la forme de nos chapeaux.

Il faut convenir pourtant qu'avant le docteur Gall on avoit eu quelque idée, mais à peine ébauchée et très-

imparfaite de son système : le volume de la tête avoit toujours été considéré comme une chose de conséquence, et c'est ce qui a donné lieu, dans certains temps, à ces frisures bouffantes, à ces énormes perruques qui triploient ou quadruploient la grosseur du crâne : il semble que plus la tête est grosse, plus elle contient d'idées et de sens. C'est sur ce principe que les inventeurs du système de l'*angle facial* me paroissent avoir appuyé leur théorie; cependant il y a un proverbe qui dit : *grosse tête, peu de sens*, et l'académie a consigné ce proverbe dans son dictionnaire. Quelques grands hommes ont eu le crâne très-volumineux; mais, en cherchant bien, peut-être en trouveroit-on qui ont eu la tête très-petite. Périclès, qui gouverna quarante ans la république d'Athènes avec tant de succès et d'éclat, l'avoit fort grosse; il paroît même que sa tête avoit la forme d'un oignon; car Plutarque rapporte que les Athéniens l'appeloient *tête d'oignon*, pour se moquer apparemment de la forme de son crâne. Quoi qu'il en soit, si l'on peut apercevoir dans ces idées quelque germe du système inventé par le docteur Gall, c'est un germe bien enveloppé et bien confus, et la gloire d'une si belle découverte reste tout entière à l'illustre docteur.

LVIII.

Traité de l'Orateur de Cicéron, traduit en français par M. l'abbé Collin, édition de 1805.

8 novembre.

Lorsque je lis les divers traités que Cicéron a composés sur l'art oratoire, je crois entendre l'éloquence même qui nous révèle ses secrets : les rhéteurs les plus illustres après lui n'ont point excellé dans l'art qu'ils ont enseigné; Aristote, qu'on peut nommer le père de la rhétorique, ne fut point orateur; c'étoit la tête la plus forte et la plus philosophique de l'antiquité: on est saisi d'admiration quand on songe à la sagacité perçante de ce génie profond, qui pénétra si avant dans toutes les matières, et qui sut joindre à tant de lumières naturelles tant de connoissances acquises; mais la nature, si prodigue envers ce grand homme, lui avoit refusé ces dons heureux de l'imagination, cette organisation délicate et sensible, qui sont les sources de l'éloquence. Quintilien s'étoit livré à l'exercice de l'art oratoire, avant d'en dicter les préceptes; mais si nous en jugeons par quelques endroits de son traité, où, quittant le ton didactique, il s'abandonne aux élans de sa sensibilité, nous devons peu regretter la perte de ses discours : son éloquence, dans ces endroits, se montre pénible et guindée; l'orateur paroît en lui fort au-dessous du rhéteur. Cicéron, au contraire, est encore plus admirable lorsqu'il déploie les ressources de son art, que lorsqu'il en expose les théories : ses traités sont parfaitement beaux; mais ses dis-

cours sont fort au-dessus de ses traités; il avoit encore plus de génie pour l'éloquence que de lumières sur la rhétorique. Il est sans doute très-satisfaisant pour ceux qui veulent étudier ce grand art, d'en pouvoir lire les préceptes tracés par un tel maître : les leçons d'un homme qui joint l'exemple au précepte, et qui exécute supérieurement ce qu'il enseigne, inspirent plus de confiance; il semble qu'il vous ouvre son génie, et qu'il vous en montre les secrets : on est tenté de croire qu'il vous communiquera son talent en vous communiquant ses lumières.

Il s'en faut beaucoup que nous attachions à la rhétorique autant d'importance que les anciens : elle entre dans notre cours d'études; mais la place qu'elle y occupe n'est pas plus distinguée que celle des autres parties; on consacre à cette étude une ou deux années, après lesquelles on l'abandonne pour toujours; les anciens y consacroient leur vie presque entière : Cicéron, déjà célèbre dans le barreau de Rome, alloit à Rhodes se perfectionner sous le rhéteur Molon, et se remettoit sur les bancs comme un jeune écolier pour approfondir les mystères de son art; dans un âge plus avancé, et déjà au comble de la perfection, il s'exerçoit encore à traiter scolastiquement des sujets imaginaires, à faire des amplifications et des déclamations en grec; Lucullus partageoit ses exercices, et les plus illustres Romains se livroient à l'envi aux mêmes travaux. Cette différence dans les études est née de la différence des gouvernemens : chez les anciens, on gouvernoit les peuples par la parole; l'éloquence conduisoit donc à tout, et quand on vouloit parvenir, il falloit tâcher d'acquérir l'art par lequel on pouvoit exercer la plus grande influence dans

les affaires publiques. Chez nous l'art de la parole se renferme dans la double carrière de la chaire et du barreau : il n'entre presque pour rien dans l'administration. Ce qui mène aux honneurs et à la fortune, est toujours ce qu'on suit avec le plus d'ardeur.

Mais indépendamment de cette raison, il semble que dans les temps modernes on a eu pour la rhétorique, considérée en elle-même, un certain mépris dont il est assez difficile d'expliquer les causes : Voltaire se moque beaucoup de cet art, et à ce sujet, se répand en facéties qui ne tarissent pas ; il est vrai que dans les ouvrages de quelques rhéteurs, la rhétorique se présente hérissée de termes techniques, assez capables d'effaroucher ; mais l'art en lui-même manque-t-il réellement de cette importance que les anciens y attachoient ? Nous paroissons ne pas regarder les préceptes comme aussi utiles et aussi nécessaires qu'ils le croyoient : nous accordons plus qu'eux au génie et au talent : ils avoient moins de confiance que nous dans la nature ; dans les écoles même on semble avoir proscrit la lecture des rhéteurs : les noms des figures de rhétorique nous font sourire, tandis que les anciens non-seulement s'occupoient très-sérieusement de ces figures, mais entroient dans une foule de détails épineux et d'analyses difficiles dont généralement nous n'avons pas même l'idée aujourd'hui. Nos gens de lettres eux-mêmes et nos écrivains de profession méprisent les préceptes, et je crois qu'ils ont tort : à la vérité, lorsque le talent naturel manque, les préceptes sont à peu près inutiles ; mais ils sont très-propres à seconder la nature, à éclairer le génie, à étendre les moyens, à développer les dispositions, à féconder les germes du talent : l'art d'écrire cesseroit d'être

un art s'il n'avoit point sa méthode, ses procédés et ses lois : il faut donc les étudier comme il faut étudier les règles de tous les autres arts. Quintilien examinant la question de savoir lequel de l'art ou de la nature contribue le plus à la perfection des ouvrages de l'esprit, ne craint pas de décider en faveur de l'art. Je ne prétends pas qu'on doive précisément s'enfoncer dans toutes les subtilités des rhéteurs; mais entre négliger la rhétorique et en abuser, n'est-il pas un milieu?

Quand on ne considéreroit même la rhétorique que comme une spéculation métaphysique, elle seroit digne encore de l'attention des hommes qui pensent, et ne mériteroit pas le mépris que nous paroissons lui avoir voué : n'est-il pas admirable en effet qu'on soit parvenu à classer, à déterminer avec tant de netteté et de précision les opérations de notre esprit, les mouvemens de notre ame? Tout ce qui tient au goût le plus fin, au sentiment le plus délicat, à l'instinct le plus fugitif, a été soumis à l'analyse, démêlé, apprécié avec une justesse qui étonne ceux qui savent encore s'étonner de quelque chose. Le cœur humain a été scruté, approfondi par quelques génies supérieurs, qui nous ont montré à découvert les ressorts qui le font mouvoir, et qui nous ont révélé tous les secrets de la persuasion. Tous les moyens capables d'ébranler l'imagination, de toucher le cœur, de fléchir la volonté, tout ce qui peut contribuer à donner à nos pensées plus de force, de relief et d'effet, tous les artifices par lesquels nous pouvons les faire valoir et les communiquer aux autres avec empire; enfin tout ce qui peut assurer au plus beau présent que nous ait fait la nature le degré de perfection dont il est susceptible, a été dicté, enseigné comme

on enseigne les procédés de l'art le plus grossier et le plus mécanique. Quelle profondeur de métaphysique, quelle pénétration, quelle sagacité n'a-t-il pas fallu pour en venir là! Il faut sans doute du talent et du génie pour faire un usage heureux de ces théories; mais n'en est-il pas de même de tous les arts dans lesquels on réussit plus ou moins suivant ses dispositions naturelles? Au reste, quand on pense que le plus grand philosophe et le plus grand orateur de l'antiquité se sont occupés de ces spéculations, et en sont, en quelque sorte, les créateurs, on doit être moins prodigue de son mépris, et se défier un peu de soi-même : il faut du moins que l'autorité en impose à ceux qui ne veulent consulter que le préjugé.

L'orateur romain écrivoit ses nombreux traités de rhétorique, en même temps qu'il étonnoit ses concitoyens par son génie, et qu'il disputoit à la Grèce la palme de l'éloquence : il fit dans sa jeunesse deux livres de *l'Invention oratoire*; il composa ensuite ses dialogues sur l'*éloquence*, les *topiques*, les *partitions oratoires*, le *Brutus* ou l'entretien sur les orateurs illustres, et le livre intitulé l'*Orateur*. Ce dernier traité fut un des plus beaux fruits de sa vieillesse. Il le fit à la prière de M. Junius Brutus, et à l'occasion d'une dispute qui s'étoit élevée à Rome entre les orateurs, touchant l'idée de la parfaite éloquence. Ce n'est point une rhétorique en forme : Cicéron ne se propose ici d'autre but que de donner le portrait de l'orateur parfait. Il déclare qu'en travaillant à ce portrait, il ne se réglera ni sur les orateurs de son temps, ni sur ceux des siècles passés; persuadé que les productions de l'esprit humain ont toujours quelque chose de défectueux, il remonte

avec Platon jusqu'aux principes éternels et immuables; il tâche de saisir par un effort de pure intelligence l'idée de la parfaite éloquence, et forme sur cette idée l'orateur que Brutus cherchoit : voilà tout le fond de l'ouvrage qui offre d'admirables détails, particulièrement sur l'élocution que l'auteur regarde comme la partie la plus nécessaire dans l'éloquence, et comme renfermant en quelque manière toutes les autres.

La traduction de M. l'abbé Collin non-seulement est bonne en elle-même; mais elle est un des meilleurs morceaux de ce genre que nous ayons dans notre langue : elle parut pour la première fois en 1737; tous les critiques du temps en firent les plus grands éloges. Elle est précédée d'un discours préliminaire sur *les moyens d'acquérir l'éloquence* : ce discours est très-digne d'un écrivain qui se distingua lui-même par ses talens oratoires, et qui remporta trois fois le prix de l'Académie française.

LIX.

Méthode pour étudier la langue latine, par M. Gueroult, ancien professeur de rhétorique en l'Université de Paris.

13 novembre.

Un changement de grammaire est une révolution dans l'empire scolastique : je me souviens d'avoir vu dans mon enfance la méthode de Lhomond succéder à celle de Tricot; les esprits furent à ce sujet dans une

agitation prodigieuse : il se forma des partis ; les uns soutenoient Lhomond, les autres défendoient Tricot ; le zèle étoit égal de part et d'autre : le destin des deux rudimens fut long-temps balancé. Les états n'éprouvent pas des convulsions plus violentes, lorsqu'ils changent de lois et de constitution. Le mot *rosa* substitué à celui de *musa* étoit un des argumens que les partisans de Lhomond faisoient sonner le plus haut : ils prétendoient qne *rosa* étoit beaucoup moins abstrait, et beaucoup plus à la portée des enfans que *musa*. Tandis que les maîtres étoient ainsi partagés, le peuple des écoliers, toujours sûr de s'ennuyer sous quelque constitution grammaticale qu'il vécût, attendoit avec résignation que la querelle entre *musa* et *rosa* fût décidée : enfin l'heureux Lhomond triompha, et son étoile ayant fait pâlir celle de Tricot, il vit ses lois nouvelles s'établir et régner sans opposition dans l'Université de Paris.

M. Gueroult est un révolutionnaire du même genre : il veut mettre son code à la place de celui de Lhomond, comme Lhomond mit le sien à la place de celui de Tricot ; il jette de nouveaux brandons de discorde dans la république enseignante. Je ne crois pas que son livre, lorsqu'il a paru pour la première fois, il y a quelques années, ait causé les mêmes troubles : on étoit occupé de troubles beaucoup plus sérieux et beaucoup plus importans ; et tout ce qui tient à l'éducation étoit alors si négligé, qu'il est possible que cet ouvrage n'ait pas fait une grande sensation. Mais aujourd'hui qu'il se présente au milieu du calme général, je crains qu'il n'excite des tempêtes dans les lycées et dans les écoles secondaires : car M. Gueroult diffère en-

core plus de Lhomond que Lhomond ne différoit de Tricot. Lhomond n'avoit pris que des demi-mesures; M. Gueroult ne sait point stipuler avec les préjugés; Lhomond imprime à la réforme un caractère de timidité; M. Gueroult la pousse jusqu'où elle doit aller; Lhomond ne se permit que quelques changemens modestes; M. Gueroult, transforme, modifie, ajoute, retranche avec hardiesse: chez lui le tableau des conjugaisons n'est plus un tableau, c'est un *paradigme*; chez lui l'ablatif en français ne diffère plus du nominatif; il crée des noms *épicènes*, dont nous n'avons jamais entendu parler autrefois; il explique presque toute la syntaxe par des prépositions sous-entendues; il balaye devant lui et le *que retranché*, et la particule *on*, et le fameux *ablatif absolu*; et, ce qui peut-être est le comble de l'audace révolutionnaire, il ôte au *vocatif* la cinquième place qu'il occupoit de temps immémorial parmi les cas, pour l'élever à la seconde; on ne peut aller plus vite en révolution; mais on ne sauroit aller trop vite quand on est dans la bonne voie; et je crois la grammaire de M. Gueroult, malgré quelques défauts, très-supérieure à celles que l'on a mises jusqu'à présent entre les mains des enfans: elle a plus de netteté, de clarté, de précision; elle est débarrassée d'une foule d'inutilités qui obscurcissent les autres grammaires, en les surchargeant; elle est mieux écrite, et composée dans un meilleur esprit: l'auteur a su emprunter avec art à la méthode de Dumarsais et des autres grammairiens philosophes de ce siècle, ce qu'elle a de bon et d'utile, sans trop renoncer aux anciennes pratiques, et à ce que l'usage, la routine et le pré-

jugé peuvent aussi, dans certains cas, présenter d'avantageux.

J'ai eu lieu de revoir cet été mon rudiment de Lhomond, en donnant quelques leçons à un enfant dans le loisir de la campagne: j'avoue que j'y ai trouvé beaucoup de choses que je croyois entendre autrefois, et que je n'entends plus aujourd'hui. L'embarras, l'obscurité, l'incohérence des règles de la grammaire latine, telles que M. Lhomond les a exposées, m'ont quelquefois donné l'envie d'ôter le rudiment des mains de l'élève, et de délivrer mon jeune ami de ce fatras ténébreux où mon esprit se perdoit comme le sien. Je ne sais si cette grammaire vaut réellement mieux que celle de Tricot à laquelle on l'a préférée; mais je me suis assuré, par ma propre expérience, qu'elle est mauvaise en elle-même: elle est redondante, indigeste et diffuse; elle manque absolument de cet ordre et de cette simplicité qui, en écartant le superflu, et mettant chaque chose à sa place, répandent sur les idées la portion de lumière qu'elles peuvent recevoir. Est-ce la faute de l'auteur, ou cet inconvénient est-il nécessairement attaché à ce genre d'ouvrages? C'est une question dont la grammaire de M. Gueroult peut fournir la solution: elle laisse sans doute encore quelque chose à désirer sous le rapport de la clarté; mais si l'on veut la comparer impartialement avec la méthode de M. Lhomond, on verra combien à cet égard elle l'emporte sur cette méthode: l'esprit de métaphysique et d'analyse qui manquoit au premier, et que M. Gueroult possède, s'y fait partout sentir, mais avec cette mesure et cette réserve qui sont surtout nécessaires dans les ouvrages

destinés à l'enfance. Quelques personnes lui reprochent peut-être cette précision même comme peu proportionnée à la force des jeunes esprits qu'il veut instruire. Mais en admettant que cette précision, toute mesurée qu'elle est, soit un défaut, je la préférerois encore à l'obscure et dégoûtante diffusion des autres grammairiens : car, si malheureurement il est décidé que toutes les grammaires latines que l'on mettra dans les mains des enfans, seront défectueuses, la meilleure, à mon sens, doit être celle qui du moins satisfait les esprits plus avancés et plus mûrs, sans trop s'élever au-dessus de la portée des enfans. Ils n'entendront point, dit-on, la grammaire de M. Gueroult; mais entendent-ils celle de M. Lhomond? Au moins les maîtres entendront la première, qui est beaucoup plus simple et plus claire, et elle les mettra sur la voie des explications, des interprétations et des développemens, qui sont toujours nécessaires dans tous les cas.

Les règles fondamentales du langage tiennent à la plus subtile métaphysique: l'étude approfondie de la grammaire est du ressort de la philosophie; il s'agit bien plus d'exposer les règles aux enfans, et de les leur faire pratiquer, que de les leur expliquer. On s'est beaucoup occupé de grammaire dans ce siècle, mais toutes les spéculations des philosophes n'ont été presque d'aucun usage dans la pratique. Elles ont même produit de grands abus: on a vu dans ces derniers temps, des légions de grammairiens idéologues, qui vouloient charger la mémoire des enfans d'une foule de termes pédantesques et barbares, en même temps qu'ils troubloient leur intelligence, et faussoient, autant qu'ils pouvoient, leur esprit par des définitions et des ana-

lyses très-dignes du langage dans lequel elles étoient exprimées. Ils citoient beaucoup Dumarsais, celui de nos philosophes qui a le plus songé à l'utilité de la pratique, en se livrant aux attraits de la théorie; mais en invoquant son autorité, ils dénaturoient ses méthodes et ses principes. M. Gueroult est incomparablement plus sage et plus sensé; et comme il a su s'élever au-dessus de la routine de ses prédécesseurs, il a su également se préserver des écueils, et se sauver des abus de l'esprit philosophique: il a profité de tout ce que les découvertes modernes ont pu lui offrir d'utile, et de tout ce que les méthodes de Dumarsais ont de plus conforme à l'expérience; mais il s'est renfermé à cet égard dans les bornes convenables; et en cela, il a montré une grande sûreté de jugement et une grande justesse d'esprit: il est aisé d'aller loin quand on a pour guide la philosophie de ce siècle, et quand on se livre au zèle des innovations. Je ne lui reprocherois que l'invention gratuite de quelques termes, qui d'ailleurs sont doux et sonores, et le changement qu'il a cru devoir faire dans les déclinaisons: ce changement peut être fondé en raison; mais il est entièrement inutile, et c'est pour cela qu'il est blâmable: en grammaire comme en politique, lorsque les usages et les préjugés ne sont pas nuisibles, il faut les respecter.

L'explication d'un grand nombre de règles par des prépositions sous-entendues est excellente: elle n'a rien de trop subtil ni de trop recherché; elle est claire et simple; elle tend à réduire les principes à un plus petit nombre; elle répand du jour sur une multitude de constructions qui, sans cette méthode, paroîtroient obscures et inintelligibles; elle facilitera aux enfans la pra-

tique des règles, et leur épargnera des fautes et des larmes; elle les mettra à même de se rendre compte d'une foule de syntaxes avec lesquelles l'usage et la routine pouvoient seuls les familiariser auparavant : c'est une des parties les plus remarquables de cet ouvrage, et une des vues les plus justes et les plus utiles qui aient dirigé l'auteur dans la composition de ces élémens.

Lorsque j'ai dit que cette grammaire étoit bien écrite, peut-être ai-je parû en faire un éloge peu convenable à ce genre d'ouvrage. Mais quelque sujet que traite un habile écrivain, il y laisse son empreinte : il y a une certaine pureté de langage, une correction, une élégance même dont une grammaire est susceptible : l'exposition, l'explication des règles, le choix des exemples, peuvent être faits avec plus ou moins de goût, et je me plais à reconnoître jusque dans ces élémens celui de l'écrivain à qui nous devons la traduction la meilleure peut-être que nous ayons dans notre langue. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il faut être fort au-dessus des élémens d'une science pour être capable d'en composer de bons, c'est du moins un avantage qui ne manque pas à M. Gueroult : combien n'avons-nous pas vu, dans ces derniers temps, de grammairiens fameux qui enseignoient des règles qu'ils ne pratiquoient guère, qui parloient de grammaire générale, et savoient peu la grammaire particulière, et dont les nombreux solécismes sembloient démentir la doctrine! Dans M. Gueroult, le grammairien est encore un excellent écrivain.

LX.

Leçons de Littérature et de Morale, par M. Noel, inspecteur-général de l'instruction publique.

3 décembre.

Il faut convenir que si désormais les enfans ne réussissent pas dans leurs études, ce ne sera pas faute de livres : depuis le rétablissement de l'instruction publique, on a fait pour eux des ouvrages, des éditions de toute espèce ; on a extrait, abrégé les auteurs anciens et modernes ; on a éclairci, commenté, expliqué les poëtes, les orateurs, les historiens ; on ne voit sortir des presses que des livres relatifs à l'éducation : l'art de l'imprimerie ne paroît s'être perfectionné que pour offrir aux jeunes étudians des ouvrages capables de les inviter au travail par la beauté des caractères et par le bon marché de la main-d'œuvre. M. Herhan, en particulier, si célèbre par la rare exactitude et la brillante élégance de ses éditions stéréotypes, semble avoir consacré à l'éducation les merveilles de son industrie : un Rudiment, un *de Viris*, un Catéchisme latin, un *Epitome* obtiennent successivement l'honneur d'être imprimés avec ces caractères immobiles, emblèmes de l'immortalité, qui ne doivent être destinés qu'aux chefs-d'œuvre du génie, et aux ouvrages dignes de vivre éternellement. Les écoliers d'aujourd'hui, plus heureux que nous ne fûmes jadis, ont entre les mains des livres plus corrects, plus nets, plus agréables, et beaucoup moins chers que les fameuses éditions des

Barbou, des Cramoisy, des Elzévirs. Les meilleurs littérateurs, comme les plus fameux typographes, travaillent tous les jours pour eux : les noms des Fontanes, des Gueroult, des Noël, des Wailly se trouvent en tête des ouvrages qui doivent servir à leur instruction. Ces ouvrages acquièrent même une sorte de célébrité dans le monde : autrefois les journaux ne parloient point de ces petits livres qui ne devoient être connus que dans les colléges; aujourd'hui on les annonce, on les juge, on les critique, on les vante dans les feuilles publiques : le lecteur apprend à la fois et la représentation d'une pièce nouvelle à la Comédie française ou à l'Opéra, et l'apparition d'un nouveau livre élémentaire dans les écoles. L'Université de Paris avoit peu, et peut-être trop peu de ces livres, de ces abrégés faits pour les premières études : aujourd'hui, on ne peut pas assurément se plaindre de la disette en ce genre : chaque jour presque voit éclore un ouvrage de cette espèce, et la préface de chacun de ces ouvrages en annonce encore de nouveaux, prêts à paroître. Doit-on en conclure que les études seront dorénavant beaucoup meilleures qu'autrefois? Non, sans doute : car la bonté, la solidité, le succès des études ne tiennent pas uniquement au nombre et au mérite des livres élémentaires, ni à la beauté des caractères avec lesquels ils sont imprimés; il faut que d'autres circonstances, que d'autres avantages concourrent encore à la même fin. L'expérience seule pourra nous apprendre si le système actuel vaut mieux que l'ancien; tout ce qu'on en peut dire aujourd'hui, c'est qu'on devra toujours en augurer mieux à mesure qu'il se rapprochera davantage de celui d'autrefois.

M. Noël, jadis célèbre dans l'université comme élève et comme maître, et devenu également célèbre dans le monde par l'éclat de ses succès littéraires; est un des écrivains qui travaillent avec le plus d'ardeur à augmenter le nombre des livres nécessaires à l'instruction de la jeunesse : sans parler de son *Conciones poeticæ*, ouvrage où il a rassemblé par extraits tout ce que les poëtes latins offrent de plus capable de former les jeunes gens à l'éloquence, et qu'on peut mettre en parallèle avec le recueil, si fameux dans les écoles, des discours de Salluste, de Tite-Live, de Tacite et de Quinte-Curce, on lui doit un Dictionnaire de la Fable, beaucoup plus exact, beaucoup plus complet que tous ceux qui existoient auparavant; travail qui suppose une érudition peu commune et un zèle infatigable, où toutes Mythologies se trouvent rassemblées et comparées, et qui peut être également utile aux gens de cabinet et aux gens du monde, aux écrivains et aux artistes, à ceux qui commencent leurs études, et à ceux qui veulent les perfectionner. *Les Leçons de Littérature et de Morale*, dont nous annonçons ici la seconde édition, et que l'auteur a revues et corrigées, sont encore un des fruits les plus précieux de son zèle et de ses veilles laborieuses : il a réuni dans deux volumes, et avec beaucoup d'ordre et de méthode, tout ce qu'il a pu trouver de plus exquis, sous le double rapport des mœurs et du goût, dans nos poëtes et dans nos prosateurs; de manière que ce travail présente à la fois et des modèles excellens en tout genre de littérature, et des instructions de toute espèce, et toujours de la plus pure morale. C'est avoir envisagé la littérature sous son vrai point de vue; c'est mettre la jeunesse à même de

se faire une idée du style de nos différens auteurs, sans se livrer à des lectures que les premières études ne comportent pas, et qui pourroient même n'être pas sans danger pour eux; c'est offrir aux maîtres des objets de comparaison par lesquels ils pourront former le goût et le jugement de leurs élèves; c'est présenter, même aux gens du monde, le moyen de s'orner l'esprit à peu de frais, et de faire une sorte de connoissance avec beaucoup d'auteurs qu'ils sont bien résolus de ne pas lire, et dont cependant ils voudroient pouvoir parler, quand l'occasion s'en présente.

La littérature ne seroit qu'un amusement frivole, si elle n'avoit d'autre but que de charmer l'oreille et de plaire à l'imagination. Dans ce cas, on pourroit la reléguer parmi ces arts futiles qui ne se proposent que de flatter les sens. Les poëtes et les orateurs doivent avoir des vues plus solides et plus nobles : leur art n'obtient toute sa perfection que lorsqu'ils savent à la fois plaire et instruire. Il est vrai que la plupart des lecteurs ne cherchent que le plaisir dans les ouvrages de littérature, et ne songent guère à l'instruction; mais quand ces ouvrages sont ce qu'ils doivent être, ils nous instruisent et nous forment sans que nous y pensions; et c'est même là un des secrets de la littérature et du génie : l'instruction sèche et nue paroîtroit rebutante; mais quand elle s'offre sous le voile du plaisir et parée de ses attraits, elle trouve un accueil facile; si elle s'annonçoit franchement, sans détour et sans art, elle seroit repoussée : il faut qu'elle s'insinue et qu'elle se glisse, pour ainsi dire, à notre insu dans nos esprits et dans nos cœurs. Les instructions qui profitent le plus, surtout aux jeunes gens, sont celles qui ne sont point revêtues de la forme en-

seignante et dogmatique, c'étoit en lisant les bons auteurs de l'antiquité que, dans l'ancienne instruction, ils faisoient, presque sans s'en douter, une ample provision d'idées justes et saines, de maximes solides et lumineuses, capables de les soutenir et de les diriger dans la conduite de la vie; car, en dépit des déclamations chagrines de la philosophie, ils apprenoient autre chose que des mots dans le commerce de ces génies fameux qui pensèrent avec la plus parfaite justesse, en même temps qu'ils écrivirent avec l'éloquence la plus sublime. L'auteur de ce recueil a donc eu raison de ne point séparer la littérature de la morale, et de choisir pour composer les différentes parties de son ouvrage, les morceaux qui pouvoient le plus contribuer à former le cœur des jeunes gens, en même temps qu'ils étoient les plus propres à éclairer leur goût : c'est avoir lié deux choses qui se font valoir l'une par l'autre. Ici l'instruction et la morale empruntent toutes les grâces de la littérature : il semble que les esprits les plus distingués et les génies les plus illustres dont s'honorent les lettres françaises, se réunissent pour parler aux jeunes gens le langage de la science et de la vertu, en l'ornant de tous les charmes du style, de tous les attraits de l'éloquence et de la poésie.

Notre littérature est maintenant si riche qu'elle pourroit, en quelque sorte, défrayer toute seule l'éducation, et en devenir la base unique : nous avons dans notre langue des modèles en tout genre; la poésie et l'éloquence françaises n'ont presque rien à envier à l'éloquence et à la poésie d'Athènes et de Rome. Ce n'est sûrement pas une raison, comme quelques philosophes ont voulu l'insinuer, pour abandonner les au-

teurs anciens; mais c'en est une, je crois, pour donner un peu plus, dans l'instruction, à la littérature française : la coutume de n'étudier que les anciens, dans les écoles, venoit de ces temps où les ouvrages des modernes n'offroient rien qui pût servir de modèle à la jeunesse; comme toutes les vieilles coutumes, elle a duré plus qu'il ne convenoit : on ne peut se dissimuler que la langue française étoit un peu négligée dans l'université de Paris, lors même qu'elle étoit devenue, pour ainsi dire, classique dans toute l'Europe, par la beauté et la réputation des chefs-d'œuvre de notre littérature. Mais plus les bons ouvrages se sont multipliés dans une langue épurée et formée par quelques génies supérieurs, plus il est nécessaire de composer de ces recueils et de ces abrégés où la jeunesse peut d'un coup d'œil prendre une idée de la différence des styles, et en quelque sorte des écoles : si le jeune peintre doit parcourir avec attention ce vaste Muséum où sont rassemblés les chefs-d'œuvre des différens maîtres, pour étudier et apprendre à distinguer la manière de chacun d'eux, il est bon aussi que le jeune littérateur, en parcourant le recueil que nous annonçons, apprenne à connoître, à apprécier le style des poëtes et des orateurs qui ont le plus de réputation parmi nous. Ces deux volumes d'extraits lui offriront, pour ainsi dire, dans un même point de vue, ce qu'il ne pourroit trouver qu'en feuilletant un grand nombre d'ouvrages dont la lecture déroberoit beaucoup trop de temps à ce qu'il y a de plus essentiel dans les études, et pourroit même nuire également à son goût et à ses mœurs : car dans les écrivains du 18e siècle, qui ont dû fournir beaucoup à ce recueil, il est rare que le goût et la morale s'offrent

dans toute leur pureté : chez eux le mal est, comme on sait, presque toujours à côté du bien.

Rien n'est plus utile pour former le goût que les rapprochemens et les comparaisons : c'est en comparant la manière différente des divers auteurs qu'on peut s'instruire à fond, et parvenir à connoître véritablement les beautés et les défauts du style. Cet ouvrage offrira aux élèves, et surtout aux maîtres, de grandes ressources sous ce rapport, et il épargnera beaucoup de travail aux derniers : ils y trouveront des rapprochemens tout préparés par la manière dont les différens morceaux ont été classés : il ne s'agira pour eux que de développer les idées qui leur sont suggérées par cette classification, et souvent même indiquées par des notes. Quelques personnes ont paru regretter que M. Noël, qui n'a pas moins de goût que d'érudition, n'ait pas fait lui-même ces rapprochemens et ces analyses; mais outre que dans le cours de l'ouvrage il a inséré quelques modèles de ces sortes d'examens tirés de nos meilleurs critiques, il me semble qu'il étoit plus convenable et plus utile d'en laisser le soin aux écoliers et aux maîtres : il suffit que par l'ordre établi entre les pièces de comparaison, il ait mis les uns et les autres sur la voie : on s'instruit beaucoup mieux en travaillant soi-même, en réfléchissant sur un beau morceau de littérature, qu'en lisant l'analyse qu'un autre en a faite; et si rien n'avoit été laissé au zèle et au goût des maîtres, l'ouvrage eût toujours offert une lecture excellente, mais il eût manqué de ce genre d'intérêt que peuvent lui donner les leçons et les explications faites de vive voix par un maître habile.

Quelques ouvrages composés pour les écoles ont eu

de la réputation dans le monde. Le Traité des Études, et les histoires de M. Rollin n'y ont pas été moins goûtés que dans les colléges; la plupart des hommes demeurent écoliers toute leur vie : les soins et les affaires de la société les empêchent de perfectionner ce que l'éducation n'a fait qu'ébaucher en eux. Ils sont charmés quand ils rencontrent des livres qui se trouvent proportionnés aux besoins de leur esprit, sans avoir la sécheresse ordinaire des élémens. Ce recueil ne peut donc manquer de plaire aux gens du monde, par l'agréable variété qui y règne, et par l'instruction facile qu'ils y puiseront en s'amusant : combien n'y trouveront-ils pas d'extraits d'auteurs qu'ils n'ont jamais lus? Ces deux volumes pourront suppléer pour eux à la lecture de beaucoup d'ouvrages, et ils devront au travail de M. Noël un surcroît de cette érudition légère qui ne fortifie pas beaucoup l'esprit, mais qui l'orne, et qui, sans avoir la solidité qui constitue la science, fournit du moins aux agrémens qui varient la conversation.

LXI.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de Pierre Julien, statuaire, par M. Le Breton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts.

12 décembre.

Si les éloges historiques dont les académies honorent la mémoire de chacun de leurs membres étoient ce

qu'ils doivent être, ils offriroient tout simplement un précis exact et fidèle de la vie littéraire de l'académicien décédé, de ses travaux, de ses ouvrages : ils seroient écrits d'un style également éloigné et de l'afféterie du ton précieux, et de la véhémence du ton pathétique; une noble et rapide simplicité en feroit le caractère; et si l'orateur vouloit mêler aux faits des réflexions et des pensées, elles devroient naître sans effort et sans apprêt du fond des choses mêmes, et ne se sentir jamais du désir de montrer de l'esprit et de l'invention : ces éloges font partie de l'histoire d'une académie, et c'est pour cela que toute la rigueur des règles du genre historique leur est applicable : ce genre est sévère par lui-même : il est ennemi de tous les ornemens ambitieux, des hors-d'œuvre, des lieux communs, des déclamations, du bavardage sentencieux et dogmatique, et s'il peut admettre quelque luxe dans sa parure, ce luxe du moins doit toujours être proportionné au sujet : il est sûr que l'écrivain qui rend compte des révolutions d'un vaste empire doit prendre un style plus élevé, plus noble, plus pompeux que celui qui fait l'histoire d'un établissement particulier, d'un couvent ou d'une ville; et quelles que puissent être les prétentions des corps littéraires, ils sont très-certainement de cette dernière classe; la convenance d'ailleurs rend plus précise encore pour les académies cette loi générale de la simplicité historique, puisqu'elles écrivent elles-mêmes leur propre histoire : il ne leur sied pas de parler d'un ton emphatique des services qu'elles croient rendre au genre humain; si elles ont le droit de donner le titre d'*éloges* aux notices qu'elles publient sur leurs membres, elles ne doivent consi-

dérer ce titre que comme une espèce d'hommage que réclame la cendre des morts, et non comme un engagement de s'écarter de la modestie et de la simplicité qui convient au style de l'histoire.

Dans le siècle de Louis XIV, où l'on avoit un sentiment parfait des convenances, et où l'on ne passoit la mesure d'aucun genre, parce qu'on savoit les distinguer tous, l'excellent écrivain Pelisson, nommé historien de l'académie française avant d'en être membre, mérita de le devenir par la manière dont il composa les éloges des académiciens : sa réception ne fut sûrement pas le prix du génie et de l'éloquence qu'il mit dans ces ouvrages. Quoiqu'il fût très-éloquent comme il l'a prouvé par ses plaidoyers en faveur de Fouquet, guidé par un goût sûr et par un sentiment exquis de ce que demandoit le genre dans lequel il écrivoit, il employa dans la composition de ces éloges un style d'une simplicité telle que peut-être aujourd'hui ne sommes-nous plus capables d'en goûter l'agrément et d'en sentir le mérite. L'abbé d'Olivet, qui continua après lui l'histoire de l'Académie, sans avoir la même finesse, la même délicatesse dans la diction, suivit la même règle, et conserva le caractère du genre. Bientôt on dégénéra à cet égard comme en tout : car quelque esprit que Fontenelle ait répandu dans son Histoire de l'Académie des Sciences, de quelque aménité, de quelques grâces qu'il l'ait ornée, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'en s'éloignant de la simplicité dont Pelisson avoit donné l'exemple, il s'éloigna du véritable principe qui doit diriger l'écrivain dans la composition de ces sortes d'ouvrages. Les éloges des académiciens français, par M. d'Alembert, très-inférieurs sous

tous les rapports à ceux de Fontenelle que l'auteur s'étoit proposé d'imiter, sont encore plus loin de ce que le bon sens et le bon goût exigent : il s'en falloit beaucoup que M. d'Alembert eût autant d'esprit que Fontenelle, dont il avoit l'air de se croire l'héritier; il chargea les défauts de son modèle, sans en égaler les qualités; ses éloges ne sont guère qu'un recueil d'épigrammes caustiques et froides, qu'un tissu de mauvaises facéties dont le public parut d'abord charmé, mais dont il se dégoûta bientôt; qu'un ramas de bouffonneries burlesques, écrites d'un style souvent incorrect, et toujours affecté; car M. d'Alembert parut surtout chérir cette espèce de plaisanterie, la pire de toutes, qui consiste dans le rapprochement des syllabes de quelques noms bizarres, et qui s'adresse beaucoup moins à l'esprit à qui elle ne dit rien, qu'à l'oreille qu'elle amuse par un concours de sons grotesques. Il obtint aisément avec ce ton de saltimbanque les applaudissemens des assemblées devant lesquelles il lisoit ses éloges, et surtout des femmes qui veulent toujours entendre finesse dans les choses les plus dépourvues de sens, lorsqu'elles leur sont présentées avec un ton badin; mais les gens de goût lui refusèrent leurs suffrages.

En se recomposant dans le sein de l'Institut, les académies ne paroissent point être revenues sous ce rapport à de meilleurs principes : les éloges qu'on y a lus dans ces derniers temps, et particulièrement ceux que M. de Boufflers et M. l'abbé Morellet ont composés, semblent faits en dépit de toutes les convenances du genre : la vie et les ouvrages de M. de Marmontel n'ont été pour l'un qu'un texte de déclamations aussi froides qu'elles veulent paroître véhémentes, et l'autre n'a vu dans la vie

de M. de Beauveau, qu'il avoit à exposer, qu'une source de madrigaux, de pointes, d'antithèses et de subtilités qui peuvent sembler ingénieuses au commun des auditeurs, mais qui ne sont que niaises aux yeux de tout homme sensé. Quand M. de Boufflers écrit, il devroit bien se souvenir de ce qui arriva, dans un autre genre, à l'orateur romain Hortensius : on avoit beaucoup applaudi aux ornemens un peu recherchés dont il paroit son style et ses discours dans sa première jeunesse; ces ornemens sembloient conformes à son âge; mais lorsque, parvenu à l'époque de la maturité, on le vit conserver ces mêmes fleurs qui lui avoient d'abord attiré tant d'éloges, il perdit l'estime des vrais juges, et sentit sa réputation décroître à mesure que le nombre de ses années augmentoit. Quant à M. Morellet, il écrit aujourd'hui comme il a toujours écrit : les grâces de son printemps sont encore celles de son automne, ou si l'on veut, de son hiver; c'est une dialectique un peu hibernoise et très-caustique, revêtue d'une diction très-peu grammaticale, quoiqu'il ait, je crois, composé des grammaires, et accompagnée de déclamations philosophiques, presque toujours écrites sans goût et sans style.

Faut-il donc s'étonner qu'entraîné par ces exemples, et séduit par le goût dominant, M. Le Breton, secrétaire de la classe des beaux-arts, ait cherché à répandre sur l'éloge du sculpteur Julien les agrémens du coloris à la mode? Si les membres de l'Académie française violent les lois du goût, pourquoi les membres de la classe des beaux-arts les respecteroient-ils? Sont-ils, comme ceux de l'Académie française, obligés de connoître les règles du style, et les convenances de chaque genre?

Je ne sais si les anciennes Académies de peinture et de sculpture décernoient des éloges à leurs membres, comme les autres Académies; mais ce dont je suis bien sûr, c'est que cette coutume, maintenant établie dans la classe des beaux-arts, ne fera qu'accroître le nombre des discours mal faits et mal écrits qui sortiront de l'Institut.

A l'occasion des difficultés que le sculpteur Julien éprouva pour être reçu de l'Académie, M. Le Breton me paroît s'étendre beaucoup trop longuement sur les inconvéniens que les Académies pouvoient présenter autrefois: il n'a pu résister au plaisir et à l'usage d'assaisonner son discours d'une bonne et vigoureuse satire contre d'anciennes institutions qui ont fourni jadis une ample matière aux diatribes de la philosophie, et qui probablement serviront encore long-temps de canevas aux orateurs amoureux de déclamations. C'est là le morceau de force de son discours, l'endroit où il a déployé toute son éloquence : malheureusement ces lieux communs cent fois rebattus ne sauroient plaire qu'aux écoliers ou à ceux qui sont toujours écoliers, et ne peuvent avoir aucun sel pour ceux qui savent que depuis plus de cinquante ans on a dit pour et contre les Académies tout ce qu'il y avoit à dire. M. Le Breton ne pouvoit sans doute se dispenser de faire quelques observations sur ce sujet, en parlant d'un artiste qui a essuyé des injustices de la part de l'Académie; mais ces observations devoient être courtes, rapides, précises, mêlées aux faits sans affectation, et elles n'en auroient eu que plus de relief et d'énergie. C'est la mesure et la proportion qui font en tout la force : une simple réflexion produit souvent plus d'effet, atteint mieux le but, et pénètre plus avant qu'une longue et diffuse déclamation, qui marque or-

dinairement plus d'humeur et de passion que de justice et de vérité.

L'orateur auroit dû également rayer de son ouvrage un long morceau sur la sensibilité des artistes : d'abord, parce que c'est aussi un lieu commun assez insipide qu'on trouve partout ; ensuite, parce que la sensibilité, ou pour parler plus exactement, l'irritabilité d'amour-propre qui caractérise les artistes, n'est pas aussi intéressante qu'il se l'imagine et qu'on l'a cru généralement dans ce siècle enthousiaste des arts : si les artistes ont un amour-propre si délicat, tant pis pour eux : c'est leur malheur et non leur gloire ; c'est une maladie honteuse de leur état, dont la médiocrité est encore plus souvent attaquée que le génie ; si l'envie, la jalousie, les passions haineuses brûlent dans leurs cœurs, tant pis pour eux : elles peuvent servir, il est vrai, de levain et de ferment au génie, mais elles le souillent en l'excitant. Et pourquoi les foiblesses des peintres et des sculpteurs seroient-elles moins honteuses et moins ridicules que celles des comédiens et des poëtes dont on se moque tous les jours ? Produisent-elles moins de petitesses ? sont-elles moins fécondes en basses intrigues ? ont-elles donné lieu à moins de noirceurs et d'infamies ? Quelle est donc cette prévention qui voudroit nous faire admirer en eux ce qu'on méprise et ce qu'on raille en d'autres ? Il faut les plaindre sans doute d'être en proie à de tels tourmens ; mais il faut qu'ils se persuadent que ces viles passions sont l'opprobre de l'artiste et non l'honneur de l'art.

« Comme l'abeille, dit M. Le Breton, l'artiste ne s'oc-
« cupe qu'à composer son miel, et il ne cherche que
« le calice des fleurs : le calme est le seul élément dans

« lequel il puisse subsister et produire. Défendons sa « paix; au nom des arts, anathème à quiconque la trouble! » — Je ne m'arrête pas à remarquer combien cette comparaison est précieuse et de mauvais goût; ce qui doit frapper surtout, c'est ce ton mignard de sensibilité, ces expressions précieusement religieuses qui semblent diviniser les foiblesses de l'artiste, et les représenter comme au fond d'un sanctuaire silencieux où la voix des profanes ne doit pas pénétrer. *Anathème à quiconque trouble leur paix!* Cette phrase a dû être prodigieusement applaudie dans l'assemblée publique.

Ce qui n'a pas dû l'être moins, c'est le paragraphe où l'orateur rend compte de la statue de La Fontaine, faite par M. Julien, et qui est en effet un des plus beaux morceaux sortis des mains de ce célèbre sculpteur: on est étonné de tout ce que la sagacité perçante de M. Le Breton voit dans cette statue; mais il faut l'entendre lui-même, et remarquer ce petit endroit:

« On est retenu devant elle (devant la tête de La Fon« taine) par un charme qu'on ne se définit pas: on ne « pense pas à l'admirer, car rien n'étonne; mais quanp « on la quitte on l'aime, et on s'aperçoit qu'on l'ad« mire aussi; (que cela est charmant!) C'est comme si « l'on venoit de lire La Fontaine tout entier; (pends« toi, Mascarille.) » Mais voici le *crescendo*:

« Involontairement l'on s'est demandé de laquelle de « ses compositions l'inimitable semble si occupé; (l'i« nimitable!) Est-ce bien, comme on l'assure, de la « fable du *Renard et des Raisins?* (Qui est-ce qui « assure cela?) Pourquoi ne seroit-ce pas de l'apolo« gue, toujours si vrai, de l'Huître et des Plaideurs?...

« (Que ce *toujours si vrai* est bien placé!)... Non, sa « pensée paroît plus profonde : c'est de l'apologue *du* « *Loup et de l'Agneau.... du Paysan du Danube....* « *de l'Homme et de la Couleuvre....* Mais un sourire « va naître; (on n'y tient plus!) Il annonce la naïve- « té, la malice; il songe à *Pérette*, (le sourire apparem- « ment); peut-être à *la Matrone*, à *Joconde*. (Ah! le « malin que ce M. Le Breton!) Je me trompais; une « nuance de sensibilité domine dans sa physionomie; « ah! il fait la fable des Deux Amis, et il en est à ces « vers :

« Je suis vite accouru,
« Ce maudit songe en est la cause! »

La plume tombe des mains : je m'arrête. Je me proposois de faire à la fin de cet article, et précisément à l'occasion de ce dernier morceau, quelques réflexions sur la manière dont plusieurs écrivains, tels que Diderot, Winkelmann, et M. Dupaty que de mauvais plaisans ont appelé, à cause de son style, M. *Dupathos*, ont traité des arts; mais des réflexions paroîtroient bien froides et bien fades, après le délicieux morceau de M. Le Breton!

Je dois ajouter que je ne me serois pas mis en frais d'observations littéraires à l'occasion d'un si mince ouvrage, ou plutôt que je ne me serois pas du tout occupé de cet éloge, s'il ne sortoit de la plume d'un membre de l'Institut : tout ce qui part de ce corps illustre et respectable, mérite par cela seul de fixer l'attention, et les membres de l'Institut ont plus que d'autres des droits à la critique.

LXII.

Réflexions sur le talent d'écrire en latin.

27 décembre.

Ce genre de mérite est aujourd'hui aussi rare qu'il est peu envié : nos gens de lettres, qui généralement savent le français assez mal, ne se piquent point du tout de savoir le latin ; ils méprisent même cette espèce d'érudition qu'ils relèguent dans les colléges, et ils ne font pas attention que les écrivains dont notre littérature s'honore le plus, non-seulement entendoient très-bien la langue de Cicéron et de Virgile, mais écrivoient même dans cette langue aussi parfaitement qu'il est permis à des modernes : Boileau faisoit supérieurement des vers latins, comme le prouvent quelques fragmens de ce genre, insérés dans le recueil de ses œuvres ; sa prose, dans cette langue, ne respiroit pas moins le goût antique, comme on peut s'en convaincre par l'épitaphe de Racine, qu'il composa en latin ; ce sont des vers latins qui commencèrent la réputation de Fléchier ; ce sont quelques pièces écrites en latin, et particulièrement celle qu'il fit sur le carrousel de 1662, qui annoncèrent l'auteur de tant de belles oraisons funèbres ; le célèbre Nicole, un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur à Port-Royal, et qui ont répandu le plus d'éclat sur cette illustre maison, traduisit en latin *les Lettres provinciales*, avec une pureté de style qu'on ne peut assez admirer. Enfin Bossuet, le plus grand de nos orateurs, et peut-être de tous ceux qui ont jamais existé, écrivit en

latin avec la même facilité, le même feu, la même verve sublime, qui se font remarquer dans les chefs-d'œuvre dont il a enrichi les lettres françaises.

On ne sait bien le latin qu'autant qu'on est capable d'écrire dans cette langue : une intelligence superficielle des mots et des auteurs ne suffit point; il faut avoir approfondi les règles de la grammaire; il faut connoître parfaitement les tours et les constructions qui constituent le génie de la langue. Entendre quelques passages faciles, ou même quelques auteurs, ce n'est rien savoir : si l'on n'est point capable de distinguer les styles, de sentir les beautés de diction, l'élégance des tournures, la propriété des termes, on ne possède point la langue; et l'on ne peut arriver à cette connoissance qu'en s'exerçant à en pratiquer les règles, à en calquer les formes : ce n'est qu'en écrivant dans une langue qu'on peut parvenir à en saisir le génie. La lecture des auteurs n'exige point une attention aussi vive et aussi soutenue que la composition; il échappe à celui qui lit mille choses qui n'échappent point à celui qui écrit : l'un court après le sens, et franchit rapidement les obstacles qui pourroient retarder sa course, l'autre s'attache davantage aux mots et aux constructions; l'un se contente des à peu près, l'autre s'asservit à une exactitude plus sévère. Il est vrai que la traduction par écrit suppose un travail plus réfléchi que la simple lecture; mais elle est encore loin d'être aussi scrupuleuse que la composition, parce que celle-ci est plus esclave de la diction, et de tout ce qui établit le fond du style : celui qui traduit du latin en français peut être content de ses efforts, quand il a saisi et rendu le sens que mille circonstances lui font souvent deviner; tandis que celui qui écrit en latin est

sans cesse aux prises avec les difficultés grammaticales qu'il se propose de vaincre, et avec le génie d'une langue étrangère dont il cherche à se rendre maître.

Mais est-il donc nécessaire de savoir écrire en latin, pour bien écrire en français? je n'hésite pas à répondre affirmativement, quoique cette maxime générale puisse souffrir quelques exceptions, ainsi que toutes les règles qui embrassent l'universalité des cas, sans garantir les particularités qui se refusent à leur application : savoir écrire en latin, et savoir le latin, sont la même chose, comme nous venons de le montrer; et il est nécessaire de savoir le latin, pour bien écrire en français : c'est sur la langue latine que notre langue s'est d'abord formée; c'est elle qui a fourni à nos grands écrivains ces tournures fortes ou gracieuses, ces locutions énergiques, cette heureuse combinaison des termes, ces expressions vives et frappantes, dont leur style se compose : la diction si parfaite et si séduisante du premier de nos auteurs tragiques, est pleine de tours habilement empruntés à la langue latine; c'est dans l'étude approfondie de cette langue que Boileau a puisé cette force, cette énergie, cette précision qui caractérise sa manière : il lutte perpétuellement avec Horace, Perse et Juvénal, et ses forces s'en augmentent; on a un exemplaire des poésies d'Horace, chargé de notes de la main de Racine, et ces notes sont surtout relatives aux tours et aux expressions qui peuvent être transportés dans notre langue. C'est donc en comparant sans cesse la langue latine avec la nôtre, que quelques génies supérieurs sont parvenus à donner à notre idiome la forme qu'il a dans leurs écrits, et qu'il ne peut perdre sans s'altérer et se corrompre; l'idiome français est calqué sur l'idiome latin;

la langue française dérive de la langue latine; il est nécessaire, si nous voulons l'étudier et l'apprendre à fond, de remonter à la source : c'est dans la langue latine que nous trouverons, non-seulement le premier modèle des tours et des figures de style dont nos grands écrivains ont embelli et fortifié la nôtre, mais les étymologies et les racines de la plupart des mots dont nous nous servons, connoissance aussi utile qu'elle est aujourd'hui négligée : nous ne pouvons apprécier avec justesse le sens et la force des termes dont nous faisons usage tous les jours; nous ne sommes assurés de l'exactitude et de la valeur des applications, qu'autant que l'étymologie nous sert, pour ainsi dire, de pierre de touche. Il est assez reconnu que pour étudier avec fruit sa propre langue, et pour réussir à l'écrire aussi-bien que les dispositions naturelles le permettent, il faut pouvoir la comparer avec une autre. Cette méthode de la comparaison est utile même dans toutes les autres études : c'est par elle que l'esprit acquiert des idées plus nettes et plus justes, et des connoissances plus durables; elle éclaircit nos perceptions, et grave dans notre intelligence, avec des traits plus profonds, l'image des choses qui, considérées isolément, n'y laisseroient qu'un souvenir vague et confus. Mais à quelle langue comparerons-nous la nôtre, en l'étudiant, si ce n'est à celle des débris de laquelle elle a été formée? Les langues modernes, qui sont également dérivées de la langue latine, et qui sont infiniment moins parfaites, offriront-elles les mêmes avantages? L'étude de ces dernières est aujourd'hui regardée comme très-importante, et elle est utile en effet pour les relations de la société et du commerce; mais l'étude de la langue latine a une utilité plus rele-

vée, plus éminente, quoique moins généralement sentie : elle seule peut véritablement former et polir les esprits ; elle seule peut nous faire entrer dans l'intelligence approfondie de notre propre langue, développer, fortifier le talent, imprimer au style un caractère, nous apprendre à bien penser et à bien écrire, par les modèles excellens qu'elle met sous nos yeux ; elle seule enfin mérite de servir de fondement et de base à l'éducation.

Ce sont là des vérités que la plupart de nos gens de lettres eux-mêmes se plaisent à méconnoître aujourd'hui, et leurs productions attestent suffisamment qu'ils ont négligé une étude qu'ils affectent de mépriser : ce style incorrect et flasque, cette manière lâche et foible qui caractérise les uns ; cette enflure et cette sécheresse, cette monotonie, cette uniformité, cette stérilité de tours et d'expressions, cette fausse et malheureuse hardiesse qui défigurent les écrits des autres, supposent encore moins le défaut d'esprit et de talent que le défaut d'étude : c'est parce qu'ils n'ont point assez étudié leur langue qu'ils écrivent si mal ; c'est parce qu'ils *ont* négligé les langues anciennes, qu'ils connoissent si peu la leur, et qu'ils sont si peu capables de profiter habilement des modèles qu'elle leur offre. Ils n'envient pas sans doute le mérite de composer de bons vers latins, mais ils devroient bien se piquer du mérite de faire de bons vers français, et l'étude du latin est la seule voie qui puisse conduire à ce but.

A la vérité, c'est une gloire très-obscure aujourd'hui que celle de bien écrire en latin, et très-peu de personnes ont cette ambition ; mais moins ce mérite est recherché, plus il est, en quelque sorte, respectable : c'est

une espèce de dévouement à la science et aux bonnes études qui doit s'attirer l'estime de tous ceux qui n'y sont point étrangers : ces adorateurs des muses latines, qui ont la naïveté de croire que le culte auquel ils se sont voués ne paroîtra pas trop insensé à un monde corrompu, et qui osent mêler aux chants des Muses françaises quelques sons de la lyre d'Horace et de Virgile, semblent rappeler par leur exemple un siècle frivole aux vraies et solides études : les divinités du Parnasse latin sourient aux compositions heureuses de MM. Lemaire et Cauchy ; ces poëtes, en réfléchissant quelques rayons de la gloire du Pinde antique sur notre littérature actuelle, perpétuent, en quelque sorte, l'alliance qui ne doit jamais cesser d'exister entre les lettres modernes et les lettres anciennes :

. . . . *Æterna hæc fœdera sunto.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

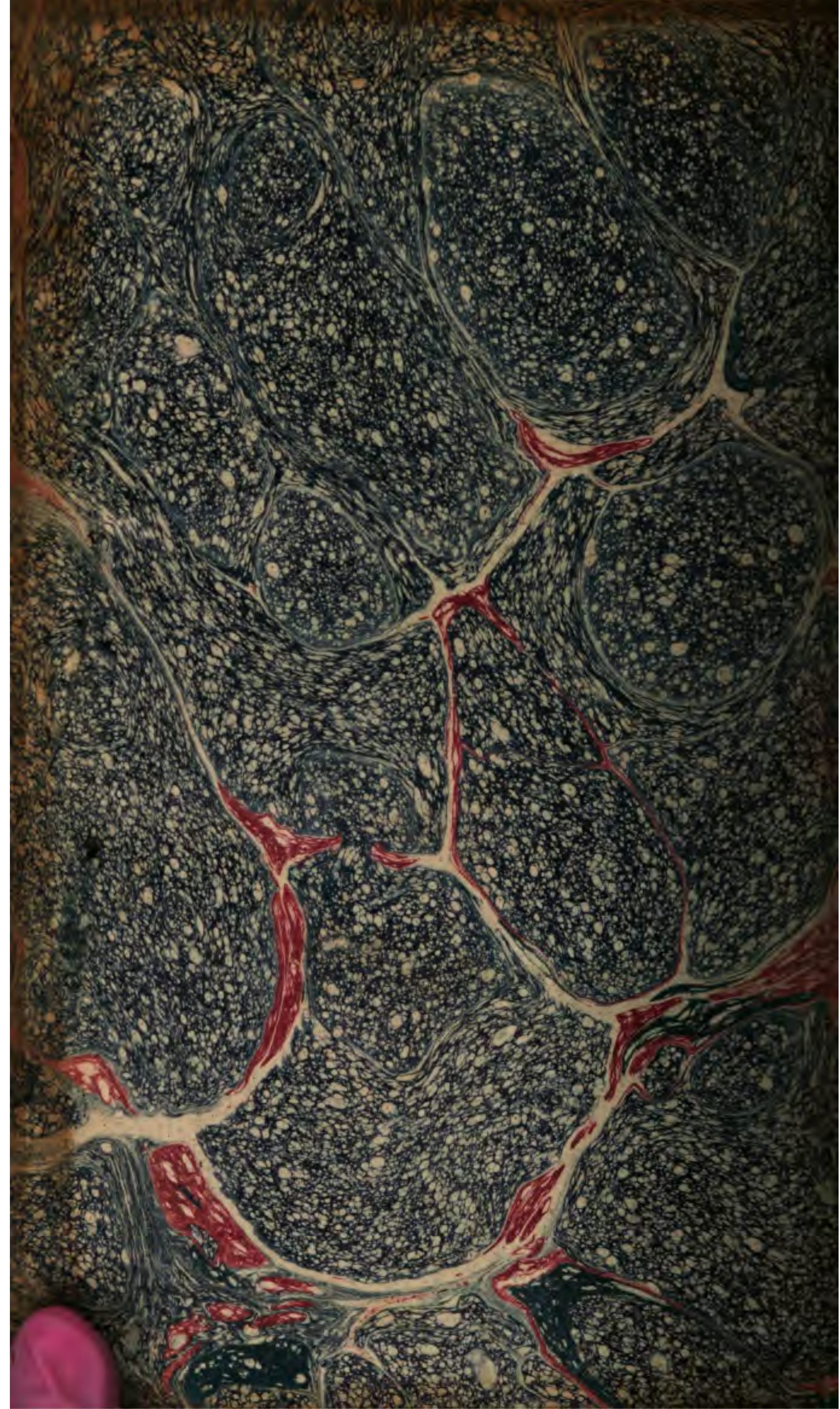
CONTENUES DANS CE VOLUME.

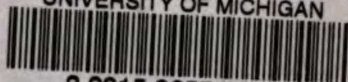
ANNÉE 1801

ANNÉE 1802.

ANNÉE 1805.

Fin de la Table du premier volume.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06554 2725

vée, plus éminente, quoique moins généralement sentie : elle seule peut véritablement former et polir les esprits; elle seule peut nous faire entrer dans l'intelligence approfondie de notre propre langue, développer, fortifier le talent, imprimer au style un caractère, nous apprendre à bien penser et à bien écrire, par les modèles excellens qu'elle met sous nos yeux; elle seule enfin mérite de servir de fondement et de base à l'éducation.

Ce sont là des vérités que la plupart de nos gens de lettres eux-mêmes se plaisent à méconnoître aujourd'hui, et leurs productions attestent suffisamment qu'*ils* ont négligé une étude qu'ils affectent de mépriser : ce style incorrect et flasque, cette manière lâche et foible qui caractérise les uns; cette enflure et cette sécheresse, cette monotonie, cette uniformité, cette stérilité de tours et d'expressions, cette fausse et malheureuse hardiesse qui défigurent les écrits des autres, supposent encore moins le défaut d'esprit et de talent que le défaut d'étude : c'est parce qu'ils n'ont point assez étudié leur langue qu'ils écrivent si mal; c'est parce qu'ils ont négligé les langues anciennes, qu'ils connoissent si peu la leur, et qu'ils sont si peu capables de profiter habilement des modèles qu'elle leur offre. Ils n'en vient pas sans doute le mérite de composer de bons vers latins, mais ils devroient bien se piquer du mérite de faire de bons vers français, et l'étude du latin est la seule voie qui puisse conduire à ce but.

A la vérité, c'est une gloire très-obscure aujourd'hui que celle de bien écrire en latin, et très-peu de personnes ont cette ambition; mais moins ce mérite est recherché, plus il est, en quelque sorte, respectable : c'est